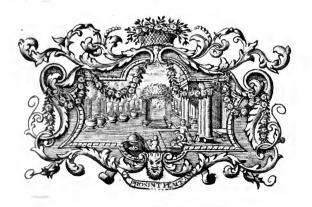


BIBLIOTHEQUE

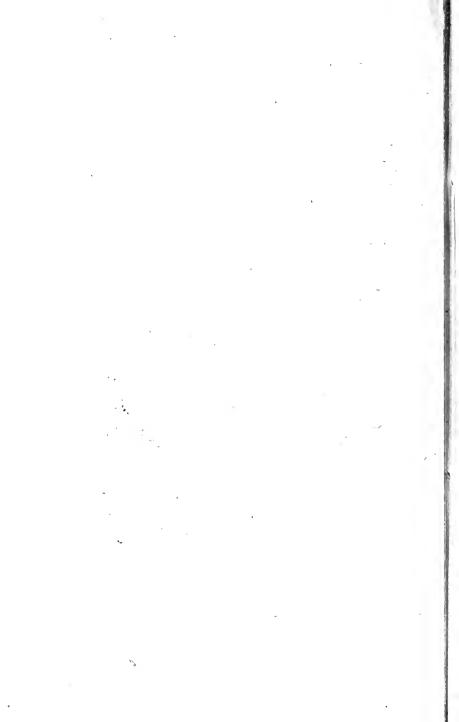
HISTOIRE

DES SÇAVANS DE LA GRANDE-BRETAGNE: Pour les Mois

M DCC XXXIX.
TOME TREIZIEME,



Chez PIERRE DE HONDT.





TABLE

D E S

ARTICLES.

ART. I. R. THOMAS SHAW; ser Voyages en divers lieux de la Barbarie & du Levant, &c. Troisième Extrait. pag. 1.

II. Mad. ELISABETH ROWE; ses Oeuvres mélées en Prose & en Vers; avec des Poësses de Mr. Thomas Rowe.

III. Mr. WATTS; Traité qu'on lui attribue de la Force & de la Foibleffe de la Raison humaine; ou l'importante question sur la Suffisance de la Raison pour conduire les Hommes à la Connoissance de la Religion & au Bonbeur d'une autre Vie: Seconde Edition.

IV. Le Dr. HENRI HAMMOND; Dix-neuf de ses Lettres mises en Recueil par Mr. François Peck. 92.

V. Dissertation sur la Feinme-Soeur; ou Soeur-Femme de S. Paul; ti-

TABLE DES ARTICLES.

rée d'une Lettre du Dr. HAMMOND, à Mr. Pierre Staninough. 122.

ART. VI. JEAN MILTON; Recueil complet de ses Oeuvres Historiques, Politiques & mélées, avec un nouveau Récit bistorique & critique de la Vie & des Ecrits de l'Auteur, contenant plusieurs Piéces originales qui n'avoient jamais paru, par Mr. Thomas Birch.

VII. Relation Historique de Voyages faits dans tous les Comtez de la Grande-Bretagne, où l'on donne une defcription détaillée & amusante de tout ce qu'il y a de curieux & de remarquable: Seconde Edition. 167.

VIII. Mr. JEAN SELDEN; son Discours Historique & Politique sur les Loix & le Gouvernement d'Angleterre, depuis les premiers tems jusqu'au Regne d'Elisabeth; avec une Apologie de l'ancienne Constitution des Parlemens d'Angleterre; le tout redigé en ordre par Mr. Nathanaël Bacon.

1 X. Lettre de Mr. S**, aux Auteurs de la Bibliothèque Britannique.

206:



BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

O U HISTOIRE DES OUVRAGES

DES SAVANS DE LA

GRANDE BRETAGNE.

Pour les Mois d'Avril, Mai et Juin. MDCCXXXIX.

ARTICLE PREMIER.

Travels, or Observations relating to feveral Parts of Barbary and the Levant.

C'est-à-dire:

Voyages en divers Lieux de la Barbarie & du Levant, avec des Observations: Par Thomas Shaw, Docteur en Théologie, & Membre du College de la Reine à Tome XIII. Part, I. A

DIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, Oxford & de la Societé Royale, &c. [Troisième Extrait]

5, T Es Arts & les Sciences ont été de-, puis plusieurs siécles, & font enco-, re très-negligez en Barbarie. La Philo-, sophie, la Médecine & les Mathéma-, tiques, qui y fleurissoient dans le tems ,, qu'ailleurs on en connoissoit à peine le nom, y font presque entierement igno-, rées aujourd'hui. Les courfes perpé-, tuelles des Arabes, & les véxations que ,, les Maures éprouvent de la part des , Turcs, ne leur laissent, ni la liberté, ni , la tranquillité nécessaires pour cultiver ,, les Sciences, ou pour y faire de nouvel-,, les découvertes. Et par rapport aux , Tures, ils font naturellement si inquiets ,, & si turbulens, ou bien ils s'engagent ,, si fort dans le commerce par l'avidité , du gain, qu'ils n'ont pas le moindre goût , pour les Lettres, paroissant extrême-, ment surpris que les Chrétiens puissent , prendre tant de plaisir à l'étude, & y ., employer tant de tems & d'argent. Dès que Mr. Shaw fut arrivé à Alger, il tâcha de faire connoissance avec les personnes qui passoient pour avoir le plus de sçavoir & de lecture; & quoique l'é-

loignement que les peuples de Barbarie ont en général pour les Etrangers, & furtout pour les Chrétiens, lui rendît la cho-

Avril, Mai et Juin. 1739. fe très-difficile, il en vint pourtant à bout. Il découvrit bientôt, que le premier Astronome qui a le soin de regler les heures de la Priere, n'entendoit pas assez de Trigonometrie pour dessiner un Quadran, & que tout l'art de la Navigation en usage à Alger & à Tunis, ne consistoit que dans une légere connoissance de l'usage de la Boussole. La Chymie elle-même, qui étoit autrefois la Science favorite de ces peuples, se réduit à préfent tout au plus, à sçavoir distiller quelques Simples. Leurs Médecins ne connoissent ni Rasis, ni Averroës, ni aucun autre de ces anciens Auteurs Arabes qui fe sont rendus si célèbres dans leur Art. Dioscoride, de l'édition Espagnole, est presque le seul Livre qu'ils étudient & qu'ils consultent. L'Emin, ou Chef des Médecins, demanda un jour à l'Auteur, si les Chrétiens avoient l'Ouvrage de Boo-Kratt? car c'est ainsi qu'ils appellent Hippocrate, par ignorance, ou par vanité *; ajoutant que ç'a été le premier Médecin Arabe, & qu'il vivoit un peu avant Avicenne.

Mr. Shaw décrit à cette occasion la manière dont on pratique la Médecine en Barbarie, laquelle confirme de reste ce qu'il a avancé de l'ignorance de ceux qui l'exercent. Rien n'est plus rare par-

^{*} Boo-Kratt c'est le Pere de Kratt, qu'on suppose aveir été Arabe.

BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. mi eux que les remedes composez. La feule Ordonnance dans ce genre qu'il ait vûë pendant tout le tems qu'il a demeuré dans ce Païs, est celle d'un de leurs fameux Marabous, ou Saints, que voici mot à mot: " La vie de nous tous est , dans la main de Dieu, & lorsque cela , est écrit (c. à. d. résolu dans son Con-,, seil) il faut que nous mourions. Ce-, pendant il a plû à Dieu de préserver , plusieurs personnes de la Peste par ce ,, moyen: Prenez chaque matin, pendant , que la contagion regne, une pillule ou , deux de la composition suivante, sca-,, voir de la Myrrhe 2. parts, du Saffran ,, 1. part, de l'Aloës 2. parts, & du Sirop , de bayes de Myrte. Q. S. ". Ouoique l'inoculation de la petite Verole soit en usage dans ces Païs, la pratique n'en est cependant pas aussi générale qu'on se l'imagine en Europe; la plûpart des gens crovent, que c'est tenter la Providence & faire violence à la nature; & ils ne manquent pas, non plus que nous, de faits à alleguer pour la décréditer.

Ces Peuples sont si ignorans, qu'ils ne sçavent pas même se servir des Instrumens de Mathématiques de leurs Ancêtres, comme Quadrans, Astrolabes, &c. lesquels ont échapé aux malheurs des tems. Ils les regardent plutôt comme des curiositez, que comme des inventions utiles. Ils ont aussi d'anciens Calendriers fort

exacts,

AVRIL, MAIET JUIN. 1739.

exacts, où sont marquez en différentes colomnes le lever & le coucher du Soleil, les jours du Mois & les heures de la Priere pour chaque jour, &c. Mais, foit paresse, soit incapacité, ils n'en font aucun usage. L'Arithmétique, dont il est trèsprobable que leurs Peres ont été les premiers Inventeurs, & l'Algèbre, dont ils nous ont au moins fourni les caractères. leur font si inconnuës, qu'il n'y a peutêtre pas un homme en vingt-mille qui sen ait quelque idée. Cependant il faut leur rendre cette justice, que les Marchands fur-tout sont fort experts à faire de tête des calculs, & à supputer sur le champ toute sorte de sommes, en mettant leurs mains dans les manches les uns des autres. & fe touchant certains doigts, ou certaines jointures des doigts, dont chacun marque un nombre fixe, de forte que sans fe parler, & fans que les affiftans puissent sçavoir dequoi il s'agit, ils contractent ensemble pour des sommes considerables.

La Musique des Arabes est d'une simplicité égale à celle des premiers tems; celle des Maures est plus composée & plus harmonieuse, & celle des Turcs l'emporte de beaucoup fur l'une & fur l'autre. Mr. Shaw décrit ici au long leurs Instrumens, & donne un échantillon de leur Mufique, pour mettre les curieux en état d'en juger. Mais de tous les Arts, celui que ces peuples ont le mieux cultivé, c'est o BIBLIOTHEQUE BRITANNIOUE. l'Architecture: quoique l'Auteur remarque, qu'elle est encore telle qu'elle étoit dans les tems les plus reculez, & qu'elle n'a point été perfectionnée. Comme leurs Maisons sont fort semblables à celles dont il est parlé dans l'Ecriture Sainte, il a cru devoir en faire une description particuliere. Elles ont toutes de grandes portes, des chambres spacieuses, des pavez de marbre, des Cours en forme de cloîares, c'est-à-dire que les portes & les fenêtres des chambres donnent sur ces cours; car il n'y a jamais du côté de la ruë qu'une fenêtre grillée, ou un balcon grillé, où les femmes peuvent aller se mettre pour voir les passans. On entre dans ces Maifons par un long porche ou vestibule, garni des deux côtez de bancs. & c'est - là que le Maître de la Maison recoit ses visites, & parle aux personnes avec qui il a à faire. Ce porche conduit à une grande Cour qui est au milieu de la Maison, & où les Etrangers, non pas même les plus proches Parens, ne sont admis que dans les occasions extraordinaires, comme Mariages, Circoncisions, &c. Cette Cour, autour de laquelle sont les apartemens, est toute découverte: mais lorsqu'on y reçoit compagnie, on dans les grandes chaleurs de l'été, on étend par dessus une espece de voile, ou de courtine, qui est attachée à l'un des côtez du haut de la muraille, & qui, par 10

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. le moyen de quelques cordes, s'ouvre ou se ferme comme l'on veut. C'est - là l'Impluvium, ou le Cava Ædium des Romains *. & le τὸ μέσον de St. Luc †. Le haut de ces Maisons est en platte-forme fermée d'une balustrade, ou d'une muraille, par-dessus laquelle on peut voir ce qui se passe dans la ruë ou dans la Cour. Ces plattes - formes servent à sécher le linge & les fruits, comme figues & raisins; à prendre le frais au soir, & à faire les dévotions ordinaires. L'Auteur, après avoir décrit la manière dont les Maifons de Barbarie font bâties, se sert de cette description pour éclaircir l'Histoire du Paralitique de l'Evangile. Voici ce au'il dit fur ce fujet.

,, Entre les difficultez & les absurditez, qu'on a prétendu trouver dans cette, Histoire, on a particulierement insisté, fur celle-ci §, que les expressions des E-

,, vangélistes, scavoir qu'on DE'COUVRIT

., LE TOIT DE LA MAISON où étoit, Jesus, qu'on LE PERCA (Marc. II.4.)

,, qu'on DESCENDIT LE PARALYTI-,, QUE AU TRAVERS DU TOIT (Luc.

.. V.

^{*} Vid. Varro de Ling. lat. 1. 4. §. 33. Afcon. Pedan. Not. in Cicer. Orat. 1. in Verrem. Alex. ab Alex. &c.

[†] V. 19.

[§] C'est le fameux Woolston dans son iv. Disc. contre les Miracles de N. S.

8 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. ,, V. 19) supposant qu'on rompit les tuiles : ,, les lates, les soliveaux, &c. ce fut un ,, grand bonbeur, continue l'Auteur d'un ,, ton profane, si Fesus & ses Disciples n'eu-,, rent pas la tête cassée, & si les assistans ,, ne furent pas étouffez de la poussière. Mais , pour faire voir qu'il n'y eut rien de ,, semblable, il faut remarquer, par rap-,, port à l'expression de St. Marc, ils dé-,, couvrirent le toit de la Maison, & l'ayant ,, percé, &c, que le mot de l'Original ςέγη ,, (un toit) peut désigner, de même que , celui de la Version Syriaque (tatlibo) 2, qui y répond *, toute forte de cou-" vertures, le voile ou la courtine dont " on a parlé ci - devant, aussi-bien que le ,, toit ou le lambris, proprement ainsi " nommé. Par consequent l'on peut sup-, poser que le verbe ἀποσέγειν, découvrir, ,, ne fignifie autre chose dans cet endroit ,, que tirer, écarter ce voile, ouvrir cette ,, courtine. Pour ce qui est de l'autre , mot έξορύζαντες, que nous avons rendu ,, par ayant percé, il ne se trouve point , dans le Manuscrit de Cambridge, & les ,, Auteurs de la Version Syriaque & de ,, quelques autres Versions n'v ont eu au-", cun égard, foit qu'ils ne l'entendissent ,, pas bien, ou qu'ils trouvassent le sens , affez clair fans cela; ce qui est beau-" coup

* Vid. Car. Scharf. Lex. Syriac. p. 214-15. & Caftell. Lex. p. 1503.

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. coup plus probable. A la vérité ce , mot, dans la Version Persienne, est ren-, du ou suppléé par cette phrase, quatuor , angulis lectuli totidem funibus annexis, , comme s'il avoit rapport à l'action de , dévaler le lit avec des cordes, ou à cel-,, le de faire des trous aux quatre coins , du lit pour y passer des cordes. Mais ,, il est bien plus apparent que ce mot ,, doit être lie avec celui de ςέγη, & mar-,, quer, conformément à celui de patefa-,, cientes, dont St. Jerôme s'est servi dans ,, fa Version, une plus grande ouverture , que les hommes qui portoient le petit " lit firent en tirant tout-à-fait la cour-, tine, ou en enlevant, soit les piéces , de bois qui la soutenoient d'un côté, ,, foit la balustrade qui regnoit tout au-,, tour, afin de pouvoir descendre plus " commodément le Malade. Suivant cette ,, explication, voici comment il faudroit ,, traduire ce passage: Et comme ils ne pou-,, voient s'approcher de lui à cause de la fou-,, le, ils tirerent le voile qui couvroit le lieu ,, cù il étoit; & ayant enlevé tout ce qui le ,, tenoit étendu, ou qui les empêchoit d'exé-" cuter leur dessein, ils descendirent le lit " où le Paralitique étoit couché. "Et ce qui prouve qu'ils ne rompirent

, point, ou ne percerent point le toit,
, & par consequent que les termes de
, l'Original doivent être traduits d'une
, autre manière que ne l'a fait la VerA 5

10 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, , sion Angloise, c'est l'endroit parallèle , de St. Luc, où cette phrase διὰ τῶν μερά-, μων καθηκαν ἀυτὸν, per tegulas demiserunt, illum, que nous avons rendu par ils le , descendirent au travers du toit, ou ils le devalerent par les tuiles, comme si le toit , avoit déja été auparavant rompu: de-,, vroit être exprimée par celle ci, ils ,, le devalerent le long du toit, ou par les , côtez du toit. Car comme le mot κεράμα. , qui originairement a pû marquer un toit , fait de tuiles comme le sont tous ceux .. des Païs septentrionaux, a été appliqué , dans la suite à la couverture des Mai-,, sons (tectum ou Δωμα * en général; ,, aussi le sens de l'expression de St. Luc , dépend entierement de l'usage de " préposition dia. Or, & dans le passage , des Actes IX. 25. Les Disciples le pri-,, rent

^{*} Quemque in tegulis videritis alienum.....
rideritis hominem in nostris tegulis, &c. Plaut.
Mil. 2. 2. De tegulis modò nescio quis inspectavit
vistratum familiarium per nostrum Impluvium inties apud nos Philocomasium, atque hospicem osculantis. Ibid. Vinstum, si ades ejus (Flaminis
Dialis) introirit. solvi necessum est; & vincula
per Impluvium in tegulas subduci, atque indè foras in viam dimitti. Aul. Gell. Noct. Attic. 10.
15. Quum tamen tu noste socià, hortante libidine,
cogenie mercede, per tegulas demitterere. Cic. 2.
Phil. 45... Auto de tà tipes, si pover ci vir résauce ivopuisson and, &c. Jul. Pol. Onom. 1. 7. c. 33.

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. , rent pendant la nuit, & le descendirent par , la muraille dans un panier: & dans celui , de la 2. aux Corinthiens XI. 33. On ,, me descendit par la muraille, d'une fenêtre, " où la même phrase, précisement, est " employée que dans S. Luc, cette pré-, position signifie nécessairement par, ou , le long de la muraille. Ainsi l'Evangé-, liste aura voulu dire, que les hommes ,, qui portoient le Paraiytique, le devale-, rent par-dessus le toit, ou le long de la , muraille qui soutenoit un des côtez au toit; , tout comme l'on peut conjecturer que , Marc-Antoine fut devalé, suivant un fa-, meux passage de Ciceron *. La même ,, chose à-peu-près est dite de Jupiter, , dans l'Eunuque de Térence III. 5. 37. où , on lit Sese in bominem convertisse, atque , PER ALIENAS TEGULAS venisse clan-,, culum per Impluvium; & du Serpent dans ,, le Phorm. IV. 4. 47. Per Impluvium deci-,, disse de tegulis. Un passage que le Dr. , Lightfoot a cité du Talmud fur Marc 11. 4. ,, confirmera encore mon explication; le ,, voici. Quand Raf Honna fut mort, on , ne put point faire passer sa biere par la ,, porte, qui étoit trop étroite : c'est pourquoi ,, on jugea à propos de le descendre par le tois , (ננין) c'est-à-dire par le chemin , du toit, comme ce sçavant homme l'ex-, pli-

^{*} Vid. Not. ut fupra.

12 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. , plique. Mais avec fa permission, ce , devroit être plutôt, comme dans le ,, passage de St. Luc, par-dessus le toit, ou ,, le long de la muraille qui soutient le ,, toit: c'est-à-dire qu'on le porta d'a-,, bord sur le toit de la Maison, & que ", de-là on le devala le long de la murail-,, le dans la ruë. Nous avons encore un , passage d'Aulu - Gelle qui porte, que si ,, quelque personne enchaînée se sauvoit dans ,, la Maison du Prêtre de Jupiter, on le ,, mettroit aussi-tôt en liberté, & ses fers se-, roient élevez par le moyen d'une corde, au ,, travers de l'IMPLUVIUM sur le toit ou ,, la terrasse, d'où on les devaleroit ensuite ,, dans le grand chemin ou dans la ruë *. ,, Quand donc on confidere comme il ,, faut, & la force des termes de l'Origi-,, nal, & la manière de bâtir les Maisons ,, en Barbarie, toute semblable à ce'le des ,, anciens Juifs, la prétendue difficulté qu'on , trouve dans l'Histoire du Paralitique, " s'évanouit aussi-tôt. Il ne s'agissoit que ,, de le porter sur le toit, ou sur la ter-, rasse de la Maison où étoit Jesus-Christ, ,, ce qui pouvoit se faire en montant par ,, l'escalier qui est à l'entrée du porche, ,, & qui ne communique point avec les , apartemens (car il y en a un autre en " dedans de la cour, destiné à cet usa-,, ge)

* Vid. Aul. Gei. ut suprà.

- Avril, Mai et Juin. 1739. 13 , ge) mais plus facilement encore en , passant par dessus les terrasses des Mai-, fons voisines, n'y avant pour les sepa-, rer qu'une muraille si basse, que dans les , villes bâties fur un terrein uni, on peut ,, aller d'un bout à l'autre par - dessus les " Maisons , sans être obligé de descendre , dans les ruës. Cela fait, il n'étoit ques-, tion que de tirer le voile, autant que " cela étoit necessaire pour devaler le ,, petit lit le long de la muraille, dans la ., cour où lesus-Christ & ses Disciples é-

" toient assemblez.

Nous ne nous arrêterons pas à ce que l'Auteur dit de quelques autres parties des Maisons de Barbarie, non plus qu'aux remarques qu'il fait à cette occasion pour éclaircir plusieurs passages, tant du Vieux que du Nouveau Testament: cela nous meneroit trop loin. Les Mosquées de ce Païs font bâties comme par-tout ailleurs où le Mahométisme est établi, & n'ont rien de particulier. On ne voit pas de cimetieres auprès de ces Mosquées, comme c'est la coûtume des Chrétiens d'en avoir auprès de leurs Eglises. Ils sont toùjours hors de la ville, ou du village. Chaque famille a son terrein marqué, & feparé de celui des autres, pour enterrer ses morts; & comme les sépulcres, & les murailles mêmes qui les environnent, font tenus en bon ordre & bien blanchis, on peut dire qu'ils font un Commentaire permanent des expressions de Jesus-Christ, quand il compare les Scribes & les Pharisiens à des sépulcres blanchis, dont le debors paroît beau, mais dont le dedans est rempli d'ossemens de morts & de toute sorte d'ordures; & quand il leur reproche d'orner les tombeaux des Justes *. Pendant deux ou trois mois après qu'une personne est morte, ses Parentes vont régulierement une sois la semaine pleurer sur son tombeau, & s'acquitter de leur Parentalia †.

Ce qu'on vient de dire des Bâtimens de Barbarie, ne regarde que les Maures & les Turcs, car les Arabes n'ont rien de femblable. Ils font divifez en deux claffes; les premiers, sçavoir les Bedouins, habitent les plaines; & les feconds, nommez Kabyles, habitent les montagnes. Les Bedouins demeurent dans des tentes fort légeres, & qui n'ont d'autre couverture que des peaux cousuës ensemble, ou des toiles faites de crin. C'est ce que les Anciens appelloient Mapalia §, & l'on peut dire qu'el-

* Matth: XXIII. 27. 29.

† C'étoient des festins qu'on avoit coûtume de faire anciennement à la mort de ses proches Parens. Vid. Alex. ab Alex. ut suprà, & Lex. Pitisc.

§ Qualia Maurus amat dispersa Mapalia Pastor. Sil. Ital. Lib. 17.

Et solitus vacuis errare Mapalibus Afer.
Venator.

Lucan. L. 4.
Fig.

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 17 qu'elles n'ont point changé. On en voit quelquefois jusqu'à deux - ou trois - cens ensemble. Ces Peuples ne s'arrêtent dans un lieu qu'autant qu'il leur convient, surtout pour le bétail, dont ils ont une grande quantité. Les Kabyles, ou Arabes des montagnes, ne changent point ainsi de demeure. & leurs habitations sont plus semblables à des Maisons qu'à des tentes, étant généralement bâties de bois, ou de terre grasse & de pierres, & couvertes de chaume. Comme ces Huttes (car c'est le véritable nom qui leur convient) font fixes, ou faites pour demeurer dans la même place, on ne sçauroit douter qu'elles ne soient les Magalia des Anciens *. Carthage même, s'il faut en croire Virgile +, n'étoit autre chose, avant le tems de Didon, qu'un amas de ces sortes de Huttes .

Familia gliquot (Numidarum) cum Mapalibus, pecoribusque suis (ca pecunia illis est) persecuti sunt Regem. Tit. Liv. L. 29. Numidas positis Mapalibus consedisse. Tac. Ann. L. 4. §. 25.

* Magalia dista, quasi Magaria, quod Magar Punici novam villam dicunt. Isid. Orig. L. 15. Cap. 12. Vid. Boch. Chan. L. I. Cap. 24. Magalia quæ à vallo Castrorum Magar vel Magul, instar villarum sixæ erant, &c. Vid. Cl. Vasses Not. in Sall. Bell. Jug. p. 285.

† Miratur molem Æneas , Magalia quondam,

Æn. I. 425.

tes, ou qu'un village de Kabyles, tels qu'on

les voit aujourd'hui.

A en juger par la situation des Kabyles. & par leur langage, qui leur est aussi particulier que leur situation, ce sont les seuls peuples de Barbarie qui puissent descendre des anciens Africains. Car quoique ce Pais ait été successivement conquis par les Romains, les Arabes, les Vandales, les Maures & les Turcs, il est plus que probable que les habitans des montagnes n'ont point subi le joug des Vainqueurs, & par consequent ne se point mêlez & n'ont eu aucun commerce avec ces diverses Nations. Aujourd'hui même ils ne reconnoissent point l'autorité du Grand-Seigneur, & ne lui payent aucun tribut, comme le font les autres Arabes. Et ce qui prouve qu'ils forment un peuple particulier, & plus ancienque tous les autres peuples qui habitent la Barbarie, c'est que leur Langue, qu'ils appellent Showiah, na pas la moindre affinité, ni avec les différentes Langues de ces peuples, ni même avec aucune Langue Orientale ancienne ou moderne. L'Auteur en a mis un Vocabulaire à la fin de son Ouvrage pour la fatisfaction des Curieux.

La principale Manufacture des Arabes, tant Bedouins que Kabyles, est celle des Hykes, ou Couvertures de laine, & des toiles

AVRIL, MAIET JUIN. 1730. 17 toiles faites de poil de chèvres pour leurs tentes. Les femmes seules y travaillent. & au lieu de navettes, elles se servent de leurs doigts pour conduire tous les fils de la trame. Les Hykes ont ordinairement 18. pieds de long, & cinq ou fix de large; c'est l'habillement de ces peuples durant le jour, & leur lit pour la nuit. Ils en jettent un bout sur l'une de leurs épaules, & s'enveloppent du reste; & lorsqu'ils veulent se mettre en chemin, ou à l'ouvrage, ils l'attachent avec une ceinture. Ils portent aussi souvent par desfus une espece de manteau tout d'une piéce, que l'Auteur croit être semblable à la tunique de Jesus-Christ, qui étoit sans couture, ou d'un seul tissu depuis le baut jusqu'au bas (Jean. XIX. 23.) Ce manteau a un capuchon dont ils se servent lorsqu'il pleut, ou qu'il fait bien froid : car hors de - là ils vont tête nuë, n'ayant qu'une bandelette qui leur descend le long des temples, & qu'ils attachent derriere la tête pour affujettir leurs cheveux. Nous ne dirons rien des habits particuliers des Maures & des Turcs, qui sont en tout femblables, parce que cela est assez connu; quoique Mr. Shaw s'y étende beaucoup.

Toutes fortes de provisions de bouché font à grand marché en Barbarie. On peut y avoir des poulets pour moins de deux sols pièce, un mouton pour trois chel-Tome XIII. Part. I. B lings lings six sols, un bœuf pour une Guinée, & le boisseau du meilleur froment pour 15. ou 18. sols. Le pain, le lait & le fruit, sont toute la nourriture des Arabes; mais les Turcs & les Maures mangent outre cela de la chair, des légumes, du poisson, &c. Et ceux d'entre eux qui sont à leur aise, se traitent aussi délicatement qu'on peut le faire en Eu-

rope.

Les Arabes font naturellement fort paresseux; ils ne s'attachent à aucune profession, ni à rien de tout ce qui sent le travail; ils passent les journées entieres à fumer, étendus sous quelque arbre; & ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, quoiou'ils n'avent rien à faire, ils ne sçauroient demeurer dans leurs maisons, ni prendre aucun plaisir dans leur domestique. Ils font plus de cas de leurs chevaux que de toute autre chose, & ne sont jamais plus contens que quand ils courent à toute bride, & qu'ils vont en partis pour détrousfer les passans, ou à la chasse, qui est leur occupation favorite. Ils y sont si experts, qu'ils ne craignent point d'attaquer les bêtes même les plus féroces. Quand ils veulent chasser le Lion, ils s'assemblent au nombre de trois-ou quatre-cens, & forment un aussi grand cercle qu'ils peuvent, en se tenant à quelque distance les uns des autres; ils ont quelques gens de pied, armez de javelines, & des chiens, qui

qui marchent les premiers pour battre le lieu. A mesure qu'ils avancent, ils se serrent, de peur que l'animal ne leur échape; & dès qu'il paroît, ils fondent sur lui, ou l'attendent de pied ferme, & lui lancent leurs Sagayes ou dards si à propos, qu'il tombe, en un instant percé de coups. Seulement il arrive quelquesois, que se sentent pressé, ou même au moment qu'on l'a lancé, il se jette sur le premier Pieton, & plutôt que de lâcher prise il se laisse mettre en pièces.

Ce font les Femmes, parmi les Arabes, qui exercent les professions méchaniques, & qui avec cela ont tout le soin du menage, pendant que les Maris se divertissent ou font les fainéans, & que les Garçons, & les Filles gardent les troupeaux. Les Maris sont de vrais Tirans, qui se moquent des égards qu'on a pour le sex chez les Nations polies de l'Europe, comme étant contraires à la Loi primitive, qui, selon eux, donne à l'Homme un empire absolu sur la

Femme:

Quoique l'hospitalité regne parmi les Arabes, c'est plutôt chez eux une coûtume qu'une vertu. Ils n'en sont ni moins traîtres, ni moins voleurs; & il arrive souvent qu'ils vont le matin dépouiller sur la route, ceux qu'ils ont logez la nuit & reçus avec toutes les marques apparentes de cordialité. Ce n'est pas même seulement les Etrangers qu'ils attaquent, mais en-

20 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. core tous ceux qu'ils trouvent sans armes & sans défense; ils n'épargnent pas ceux de leur propre Nation, fur-tout lorsqu'ils sont d'une différente Tribu, car il regne entre ces Tribus des divisions éternelles & une haine implacable. Et c'est ainsi, dit Mr. Shaw, qu'ils accomplissent jusqu'à ce jour la prédiction de l'Ange (Gen. XVI. 12.) touchant Ismaël, de qui ils sont descendus: Il sera semblable à un Ane sauvage, il levera sa main contre tous, & tous leveront la main contre lui. Cependant il faut rendre cette justice à ceux qui habitent la partie Occidentale de l'Afrique, qu'ils font depuis long-tems un grand commerce avec les Nègres qui sont le long du Niger, de la meilleure foi du monde, & même sans voir les personnes avec qui ils négocient. On sçait comment cela se pratique.

Il n'y a point de peuple plus superstitieux que les Arabes. Ils pendent au col de leurs enfans la figure d'une main ouverte, qu'ils peignent aussi sur leurs tentes ou maisons, & sur leur bétail, comme un amulète contre toute sorte de malésices; car chez eux le nombre de Cinq est un nombre mystérieux. Les personnes de tout âge portent aussi dans la même vûë quelque passage de l'Alcoran sur leur poitrine ou dans leurs bonnets. Ils ont tous une grande soi aux Enchanteurs & aux Sorciers. Ils attribuent leurs maladies à

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 21 un ordre particulier de Génies, qu'ils supposent tenir le milieu entre les Anges & les Démons, & qui ne ressemblent pas mal aux Fées du tems jadis, fréquentant les fontaines, les cavernes & les bocages, & se transformant en toute sorte d'animaux. Comme ces Génies se rencontrent à chaque pas que l'on fait, il est toûjours à craindre qu'on ne les ait offensez; ainsi, pour les appaiser, on leur facrifie un coq, une brebis, ou une chèvre, avec des cérémonies toutes particulieres, comme celles de faire fumer de l'encens, d'enterrer la victime, d'en boire le sang, d'en brûler ou d'en disperser les plumes &c. tout cela suivant le sexe ou la qualité du malade, & la nature de sa maladie.

Ces Peuples ont encore une extrême venération pour leurs Marabous, qui sont des especes de Prédicateurs & de faints tout ensemble. Ils menent généralement une vie fort austère, & ne s'occupent qu'à dire leurs chapelets, à méditer & à prier. Leur sainteté est héréditaire, pourvû que leurs fils sçachent affecter la même gravité & la même austerité. Il y en a qui prétendent à l'inspiration, & quelques-uns même au pouvoir de faire des miracles, dont Mahomet pourtant n'osa jamais se vanter. Les Arabes font au sujet de ces faux Prophetes les récits les plus incroyables. Mr. Shaw en vit un \mathbf{B}_{3}

22 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, jour un qui jettoit du feu par la bouche, & dont la vûë le furprit d'abord, mais il s'appercut bientôt que ce n'étoit qu'un habile joueur de tours de passe-passe, & il le fit même remarquer à quelques Turcs, qui en convinrent; mais pour les Arabes, il n'y auroit pas eu moyen de les défabuser. Les Marabous comptent si fort fur la superstition de ce Peuple, qu'ils se mélent même de prédire l'avenir; & quoiqu'ils y réussifient très mal, ils ne laissent pas d'être regardez comme des Oracles. Mais de toutes les Prophéties qui ont cours parmi les Mahometans, de quelque endroit qu'elles viennent, il n'y en a point de plus universelle & de plus remarquable que celle qui porte, qu'un jour les Chrétiens recouvreront tous les païs que les Turcs & les Sarrasins leur onten-levez. Et c'est en consequence de cela, que dans tous les lieux où le Mahométisme est établi, on ferme avec soin les portes des villes tous les Vendredis depuis dix heures du matin jusqu'à midi; parce que c'est, à ce qu'ils disent, le jour & le tems marquez pour cette grande révolution.

Quoique les Arabes, pour la plupart, reconnoissent l'autorité du Grand-Seigneur, & lui payent tribut, cela n'empêche pas qu'ils ne soyent en quelque façon libres, & qu'ils ne se gouvernent par eux-mêmes comme ils le jugent à propos. Cha-

que

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 23
que village est une espece de petite République, qui a son Chef, pris de la famille la plus distinguée par son opulence, par ses exploits, ou par son ancienneté. Cette charge est héréditaire, mais non pas en ligne directe; car quand le fils est, ou trop jeune ou imbécille, on choisit le frere ou quelque autre des plus proches parens du défunt, selon la coûtume des Numides, leurs ancêtres. Outre ce Mag strat particulier, chaque Tribu a son Prince souverain, qu'on appelle Emir, & dont la dignité est aussi héréditaire, de la même ma-

nière que la précedente. C'est lui qui declare la paix ou la guerre, qui assemble, quand il le juge à propos, toutes les forces de la Tribu, & qui se met à leur tê-

te pour quelque expédition que ce soit. Alger, comme Tunis, est gouverné par un Dey, qui est une espece de Capitainegénéral, & par un Confeil de Régence, composé de trente Bachas, auquel le Mufti, le Cadis & tous les Officiers de l'armée, assistent quelquefois. Mais depuis quelque tems le Dey s'est si bien emparé de toute l'autorité, que le Confeil ne s'affemble presque plus que pour la forme. Ce poste n'est point héréditaire; celui qui le remplit, est toûjours pris de l'armée, qui pour l'ordinaire décide de l'élection; & cela va si loin, que depuis le premier Officier jusqu'au simple soldat, il n'y en a aucun qui ne puisse parvenir à cette di-

B 4. gnité.

24 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, gnité. Un homme entreprenant & cou rageux, avec beaucoup de fouplesse & de dextérité pour se faire un parti, & peu de probité & de conscience, a tout ce qu'il faut pour causer une révolution & se mettre à la tête du Gouvernement. Aussi depuis que les Turcs se sont rendus maîtres d'Alger, n'y a-t-il pas eu un Dey en dix, qui soit mort tranquillement dans son lit. À la vérité cette humeur turbulente & cruelle femble avoir beaucoup diminué parmi les soldats, par la vigilance & la politique du présent Dey, qui a sçu faire échouer jusqu'ici toutes les conspirations formées contre sa personne, & en punir sévèrement les auteurs.

Les Algériens n'ont pas cinq-mille hommes de troupes en état de servir; dont ils employent une partie dans leurs garnisons, une autre partie à aller en courfe, & le reste à former trois camps volans fous la conduite des trois Vicerois, lorsqu'ils vont faire le tour du Royaume pour lever le tribut annuel. Ils ont bien outre cela environ deux-mille Maures, tant Cavalerie qu'Infanterie; mais comme ils ne s'y fient point, ils ne s'en fervent presque que pour la parade. Tous les cinq ou fix ans ils envoyent dans le Levant faire des recruës, qui ne sont composées que de la plus vile canaille & de profcrits. Cependant, à peine ces malheureux font-ils enregimentez, & à peine ont-ils des

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 25 des fouliers aux pieds, un turban fur la tête & un cimeterre à la ceinture, qu'ils deviennent les plus insolens de tous les hommes, voulant qu'on leur donne le titre d'Effendis, ou de Votre Grandeur, & regardant les Citoyens, même les plus diftinguez, comme leurs esclaves, & les Confuls des Nations étrangeres comme leurs valets. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, malgré toute leur arrogance, les foldats Turcs ne se font point de peine d'avouer la bassesse de leur extraction lorsqu'ils font parvenus aux Charges de l'Etat. Mr. Shaw cite à cette occasion, ce que le Dey qui regnoit à Alger quand il y arriva, dit un jour au Député-Consul d'une Nation voisine, dans une dispute qu'il eut avec lui: Ma Mere vendoit des pieds de mouton, & mon Pere des langues de bœuf; mais ils auroient eu bonte d'exposer en vente une aussi mauvaise langue que la votre.

Les revenus de cette République ne montent pas à plus de trois-cens mille écus par an; mais l'on compte que la huitième partie des prises faites en mer, laquelle apartient à l'Etat, les contributions des Kabyles indépendans, les biens de ceux qui meurent sans enfans, & les véxations qu'on met en œuvre pour arracher de l'argent des sujets, peuvent produire encore une pareille somme; ce qui est pourtant bien peu pour un Royaume aussi étendu que celui-ci. La marine B 5

26 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, des Algériens, qui autrefois étoit si formidable aux Puissances maritimes de l'Europe n'est presque plus rien aujourd'hui. comme on l'a déja remarqué; & l'on peut dire que c'est une espece de miracle, qu'un Gouvernement si foible en tout sens, se foutienne dans un si vaste païs, malgré les divisions qui le dechirent & le peu de bonne-foi & de vertu qui v regnent. Il y a pourtant une chose digne de louange; c'est que la justice y est assez bien administrée par un Cadis, qui pour l'ordinaire a été élevé à Constantinopie ou au Grand-Caire, où dit l'Auteur) l'on ex-plique le Code & les Pandectes, comme dans les Universitez de l'Europe. Mais on peut appeller des décisions de ce luge, ou même s'addresser en droiture au Dey, ou à quelques-uns des principaux Officiers de la Régence, qui, à l'exemple des anciens luges d'Ifraël, font tous les jours affis à la porte du Palais pour rendre la justice. Là toutes sortes de causes civiles ou criminelles, sans en excepter les plus importantes, sont décidées sur le champ en dernier ressort, & la sentence est exécutée en moins d'une heure. Le débiteur est envoyé en prison jusqu'à ce qu'on ait vendu ses effets pour payer fon créancier, & s'il y a du furplus, on le lui rend. S'il n'y a pas affez, on ne laisse pas de le relâcher, & il est dès ce moment à couvert de toute nouvelle pour-

fuite.

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 27 finite. La bastonnade est le châtiment ordinaire pour les crimes qui ne font pas capitaux; à l'égard de ceux-ci, si le coupable est un Juif, ou un Chrétien sujet de la République, on le brûle vif hors de la ville; si c'est un Arabe ou un Maure. on l'empale, ou on le pend aux creneaux des murailles de la ville, ou bien on le jette sur des crochets fichez au bas de ces murailles, où il demeure quelquefois pendu des trente ou quarante heures dans les tourmens les plus terribles avant que d'expirer. Mais si c'est un Turc, il n'est point exécuté en public, par respect pour la Nation; on l'envoye à la maison de l'Aga, qui le fait étrangler. Les Femmes, par un principe de modestie fort extraordinaire parmi des gens de cette trempe, ne font pas non plus exposées à la vûë du Public en pareil cas; on les met dans un sac, qu'on a soin de bien lier, & on les jette dans la mer. Les Maures qui habitent la partie Occidentale de l'Afrique, ont conservé jusqu'à ce jour la barbare coûtume de scier en deux les criminels du premier ordre. Ils les mettent pour cet effet entre deux ais de longueur & de largeur égales à leur taille, & après les avoir liez fortement ensemble, ils scient le tout à la fois, en commençant par la tête. En général, on peut dire que dans ce Païs on n'a point d'égard à la qualité des coupables. Une somme d'argent

28 BIBLIOTHE QUE BRITANNIQUE, gent peut bien quelquefois arrêter le cours de la justice, mais quand il s'agit de crimes capitaux, il n'y a point d'impunité

ni de grace à attendre; il faut subir la peine portée par la Loi.

L'Auteur finit cette partie de son Livre, en disant deux mots des alliances des Algériens avec les Princes Chrétiens, auxquelles ils ne se tiennent qu'autant qu'ils y trouvent leur compte. Il assure qu'ils sont naturellement plus amis des Anglois que d'aucune autre Nation, & il dit ce qu'il faudroit faire pour cultiver leur amitié, mais en se souvenant toûjours de ce qu'un de leurs Deys avoua ingenûment à Mr. le Consul Cole, qui se plaignoit à lui des insultes que les vaisseaux Anglois avoient reçu de ses Corsaires: Les Algériens, lui dit-il, sont une troupe de voleurs, & j'en suis le Capitaine.

ARTICLE II.

The Miscellaneous Works in Prose and Verse of Mrs. Elizabeth Rowe. The greater part now first published, by her order, from her original Manuscripts. By Mr. Theoretilus Rowe. To which are added, Poems on several occasions, by Mr. Thomas Rowe. And to the whole

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. whole is prefixed, an Account of the Lives and Writings of the Au-THORS. C'est-à-dire: Oeuvres Mêlées de Madame Elizabeth Rowe. en Prose & en Vers; dont la plus grande partie se publie maintenant pour la première fois, suivant ses ordres, & sur ses propres Manuscrits, par Mr. THEO-PHILE Rowe *. On y a ajouté des Poëmes composes par Mr. Thomas Rowe t. Le Tout est précedé de l'Histoire de la Vie & des Exrits des deux Auteurs. Deux Voll. in 8. pp. 264. pour le I., sans l'Histoire de sa Vie &c. qui en contient 128.; & 322. pour le II. A Londres, chez R. Hett, à la Bible Couronnée, dans le Poultry, 1739.

E n'est pas ici la première fois que le nom de Madame Rowe paroît dans notre Journal. Il y a deux ans que nous donnames un Extrait de son Poëme intitulé Histoire de Joseph S. Nous avons aussi

^{*} Beau-frere de Mad. Rowe.

[†] Epoux de Mad. Rowe.

^{§.} Voyez La II. Partie du Tome VIII. de cette Biblioth, p. 250, & Juiv,

30BIBLIOTHEQUEBRITANNIQUE, aussi rendu compte de son Livre qui a pour Titre l'Amitié après la mort. Comme cette Dame s'est distinguée par son mérite autant que par ses Ouvrages, nous croyons qu'on ne sera pas fâché de trouver ici quelques particularitez de sa Vie.

Elizabeth Singer, car c'est ainsi qu'elle s'appelloit avant son mariage, nâquit à Ilchester dans la Province de Somerset le 11. Septembre 1674. Elle étoit l'aînée de trois filles de Mr. Gaultier Singer, Gentilhomme d'une bonne famille, & de Madlle. Elizabeth Portnell. Mr. Singer, quoique Non-Conformiste, étoit si estimé à cause de la pureté de ses mœurs, de sa pieté & de sa charité universelle, que les personnes de la première qualité, & même de zèlez Anglicans, comme entre autres le pieux Evêque Ken, se faisoient un plaisir d'aller souvent lui rendre visite. ci le Portrait que sa Fille fait de lui dans une de ses Lettres familieres. , le vis à , mon aise, dit-elle, & dans toute l'a-, bondance que je puis souhaiter. Je ne , scaurois former de désirs, que mon Pe-, re, par un effet de sa bonté, ne soit , prêt à satisfaire. Je n'ai d'autre chose , à demander à Dieu, si ce n'est qu'il con-.. ferve les jours de ce bon Vieillard. La parfaite sainteté de sa vie, & la géné-,, rosité de son cœur, font qu'il est le re-, fuge de tous ceux qui sont en détresse. , de la Veuve & de l'Orphelin. Le peu-, ple

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 31

, ple le comble de bénédictions & de

, vœux toutes les fois qu'il fort; ce qu'il

, ne fait jamais que pour remettre la

, paix parmi fes voisins, ou pour faire

, rendre justice à ceux qu'on opprime.

, Le reste de son tems est entierement

, confacré à des actes de dévotion, & à

, ses Livres, qui sont son unique di
, vertissement.

Mademoiselle Singer étant élevée par un Pere de ce caractère, on ne doit pas être surpris qu'elle ait fait paroître de bonne-heure un grand fonds de pieté, & beaucoup d'amour pour l'étude. C'étoit aussi - là le caractère d'une de ses sœurs *, qui s'attacha particulierement à la lecture des Livres de Médecine, & on nous assure qu'elle sit de grands progrès dans la connoissance de cet Art: & si on ne pouvoit pas dire à la lettre de ces deux fœurs, ce que le Sage dit de la Femme forte +, que leur Lampe ne s'éteignoit point la nuit, il est sûr au moins qu'elles en passoient une bonne partie à la lecture, tant elles avoient d'ardeur pour l'étude, & tant elles prenoient de plaisir à suivre cette noble inclination.

Il paroît que Madlle. Singer commença d'avoir des sentimens de pieté dès sa plus tendre jeunesse; car voici comment elle s'ad-

^{*} L'autre mourut en bas âge,

^{*} Prov. xxx1, 19,

32 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. s'addresse à Dieu dans un de ses ouvrages *. Dès mon enfance j'ai élevé mes mains vers toi. & j'ai appris de bonne-beure à connoître & à adorer le Dieu de mes Peres. Cenendant, si l'on en juge par un Conte que l'Auteur de sa Vie rapporte, il semble que dans sa jeunesse elle ait appréhendé de mourir: voici ce que c'est. , Madlle. "Singer étant dangereusement malade. .. & troublée par la crainte de ce terri-,, ble changement qu'elle voyoit appro-,, cher, sa sœur, qui s'apperçût de son " trouble, lui demanda si elle étoit fâ-,, chée de mourir? & comme elle l'a-, voua franchement, sa sœur, qui étoit , aussi disposée à quitter le monde, qu'el-, le paroissoit l'être peu, lui dit: Je vais , donc prier Dieu qu'il me retire " ce monde au lieu de vous. La priere , fut exaucée; Madlle Singer se rétablit, ., & sa sœur tomba malade & mourut ". Ouand même ce Conte feroit vrai, on n'en pourroit pas conclure que Madlle. Singer n'a point eu de pieté dans sa jeunesse. La Pieté n'est pas incompatible avec l'amour de la Vie, sur-tout dans une jeune & belle personne, qui a du bien, qui est aimée & estimée de tous ceux qui la connoissent, & qui se voit une réputation naissante.

Madlle. Singer s'attacha de bonne-heure

^{*} Intitulé, Devout Exerciles.

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 33 au Dessein: à peine avoit-elle la main assez ferme pour tenir le crayon, qu'elle témoigna combien elle aimoit à dessiner. Mais la Poësie étoit sa passion favorite; fon génie étoit si fort tourné de ce côtélà, que même sa Prose à tous les charmes de la Poësie: on y voit le même feu, la même imagination que dans fes Vers; des images vives, des figures hardies, un stile nerveux & coulant: à peine pouvoitelle écrire une simple lettre familiere, sans v mêler quelques traits Poëtiques. Elle commença à faire des vers dès l'âge de douze ans; & elle n'en avoit que 22. lorfqu'en 1696, elle publia un Recueil de fes Poësies, à la priere de deux illustres amis: mais fa modestie ne lui permit pas d'y mettre son nom, de sorte qu'elles surent publiées fous le nom poërique de Philoméle, que ses amis lui avoient apparemment donné dans les piéces en vers qu'ils lui addresserent, ou qu'ils firent à son occasion.

Quoique la plupart de ses Poësses roulent sur des sujets de pieté, & que même parmi celles qui sont les moins religieuses, il n'y en ait aucune, qui ne soit conforme aux regles les plus étroites de la Vertu, cependant ces dernieres lui cauferent quelque inquiétude dans sa vieillesse. Maîtresse alors de toutes ses passions, & confacrée toute entiere au ser-Tome XIII. Part. I. C vice 34 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, vice de fon Créateur, tout ce qu'elle ne pouvoit pas approuver abfolument, lui paroissoit impardonnable; non contente de n'avoir rien écrit qui pût porter le moindre préjudice à la pieté, elle se vouloit du mal d'avoir écrit quelque chose qui ne tendît pas directement à favoriser la Vertu.

Elle avoit appris le François & l'Italien; Un homme de qualité, je veux dire Mr. Thynne, fils du Vicomte de Weymouth, voulut bien prendre la peine de lui enseigner ces deux Langues. Il eut le plaisir de voir ses soins réussir au-delà de ses espérances; car au bout de quelques mois Madlle. Singer entendit l'Italien assez bien pour prendre du plaisir à la lecture de la Jerusalem delivrée du Tasse.

Son mérite distingué, les charmes de sa personne, & les agrémens de sa conversation, lui attirerent un grand nombre de soupirans, du nombre desquels sur le célèbre Prior: il souhaitoit passionnément de l'épouser; mais ce bonheur étoit réservé à Mr. Thomas Rowe, Gentilhomme distingué par son esprit & parson seavoir.

Il nâquit à Londres le 25. d'Avril 1687*. Son Pere, qui étoit sçavant, & bon Prédica-

^{*} Il étoit donc de 12. ans & quelques mois plus jeune que Madlle. Singer.

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 35 dicateur, lui fit faire ses classes, premièrement à Épsom, & ensuite dans la Chartreuse à Londres, sous le fameux Docteur Walker. Le jeune Rowe avant appris le Latin, le Grec & l'Hébreu, fut envoyé à l'Université de Leyde, où il étudia les Antiquitez Judaiques sous Mr. Witsius, le Droit Civil fous Mr. Vitriarius, les Belles Lettres fous Mr. Perifonius, & la Philosophie expérimentale sous Mr. Sengaard. Il se fit estimer dans cette célèbre Univerfité par son application à l'étude, par les connoissances qu'il acquit, & par ses manières polies & obligeantes envers tout le monde. Et quoiqu'il fût abandonné à lui-même, fans autre surveillant que sa propre vertu & sa prudence, il conserva ses mœurs pures, dans cet âge où la corruption est le plus à craindre.

L'amour de la Liberté, qu'il avoit puifé dans les anciens Auteurs Grecs & Latins, se fortifia considerablement par le féjour qu'il fit dans une République, où de continuels exemples lui faisoient connoître le prix inestimable de la Liberté, qui est la mere de l'Industrie, la nourrice des Arts & des Sciences, & la fource in-

tarissable du bonheur de la Societé.

De retour à Londres, il remarqua vers l'an 1708, qu'on commençoit à répandre dans le public des principes pernicieux, qui tendoient à détruire entierement la Liberté de la Nation. Il combattit ces prin36 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, principes avec un zèle qui auroit peutêtre eu plus de succès, si Mr. Rowe eût possedé quelque Charge dans l'Etat, mais qui ne pouvoit être, ni plus vif, ni plus juste, ni plus sincere. Il haissoit toute sorte de Tyrannie, mais principalement la Tyrannie Ecclésiastique, persuadé que. comme le plus vil & le plus honteux efclavage est celui de l'esprit, c'est aussi celui dont les consequences sont le plus

pernicieuses.

Cet amour de la Liberté éclate dans les Vies des Hommes Illustres qu'il a composées. Il avoit dessein d'écrire toutes celles que Plutarque a omises. Il en a achevé huit. qu'on a publiées après sa mort. Monsieur l'Abbé Bellenger les a traduites en Francois, & y a ajouté la Vie d'Hannibal, pour fervir de supplément aux huit Volumes des Vies de Plutarque traduites par Mr. Dacier. "Il y a lieu de croire, , nous dit-on ici, que Mr. l'Abbé Bellen-" ger n'est point éloigné des sentimens , de Mr. Rowe sur le droit inaliénable , que tous les hommes ont d'être libres. ,, puisque l'illustre Traducteur suit son ., Original fidèlement, sans omettre les , passages les plus libres, ni les traits, les plus hardis contre la Tyrannie, sans ,, les alterer, fans y ajouter le moindre ,, correctif, & fans témoigner qu'il les ,, désapprouve. l'avouë que le plaisir que " cela m'a causé, a reçû un nouvel ac-., croif-

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 37 , croissement, lorsque j'ai vû la traduc-,, tion accompagnée d'une approbation en , bonne forme, signée par celui à qui , le Garde des Sceaux avoit ordonné d'exa-,, miner l'ouvrage. Il semble qu'on puis-,, se conclure de là, qu'il y a encore quel-, ques bons François, qui, comme s'ex-, prime Mr. Rowe, font les restes d'un ,, peuple généreux, qui ne s'est point laissé ,, corrompre par de fausses subtilitez, qui n'o-,, béissoit point en esclave, & qui ignoroit ,, toute autre puissance, que celle qui étoit di-,, rigée & limitée par les Loix. Puisse Mr. , Rowe, qu'on a fait parler François, ,, devenir par-là un instrument qui serve , à augmenter le nombre, & à ranimer ,, le zèle de ceux qui s'intéressent encore ,, pour une cause si glorieuse!

En 1709. Mr. Rowe étant à Bath, fut conduit par un Gentilhomme de ses amis chez Madlle. Singer. Il avoit déja conçû beaucoup d'estime pour elle par la lecture de ses Ouvrages, & par la réputation qu'elle avoit acquise. Mais lorsqu'il la vit, il sut charmé de sa beauté, de son esprit & de sa vertu, & conçût pour elle la passion la plus vive & la plus tendre, &

l'épousa l'année suivante.

On nous avertit ici dans une Note, que cette partie de la Vie de Madlle. Singer & de Mr. Rowe a été écrite par Mr. Grove, qui est mort avant que d'avoir achevé C 3

į

38 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, cette piéce: le reste a été composé par Mr. Théophile Rowe, frere de Mr. Thomas Rowe, & Editeur de ce Recueil.

Madlle. Singer, que nous appellerons déformais, Mad. Rowe, n'eut pas le bonheur, de vivre long-tems avec un époux qu'elle chérissoit, & dont elle étoit tendrement aimée. Mr. Rowe n'étoit pas d'un tempérament robuste, & comme il s'attachoit peut-être trop à l'étude, il ne jouit que d'une santé assez foible durant tout le tems de son mariage. En 1714, il parut être en consomption; on crut que l'air de Hampstead, charmant village, situé sur une colline à une petite lieuë de Londres, lui feroit du bien; mais il y mourut le 13. de Mai 1715, dans sa 29, année.

Mad. Rowe fut inconsolable; & comme elle avoittoûjours aimé la retraite, n'ayant demeuré à Londres, ou dans le voisinage, que par déférence pour son époux, elle quitta le monde, & fut se consiner à Frome, dans la Province de Sommerset, où elle avoit la plus grande partie de son bien; & ce n'étoit que par complaisance pour des Dames de qualité, & particulierement de la Comtesse de Hertford, qu'elle quittoit quelquesois, mais rarement, sa solitude.

Ce fut dans sa retraite qu'elle composa les plus célèbres de ses Ouvrages, je

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 39 veux dire, l'Amitié après la Mort, qui parut pour la première fois en 1728, & ses Lettres Morales & Amusantes, mêlées de Prose & de Vers, dont la première Partie fut imprimée en 1729, la seconde en 1731., & la troisième en 1733. Le but de ce dernier Ouvrage est, de mettre devant les veux des Lecteurs des exemples de la bienveillance la plus généreuse, & de la vertu la plus héroïque; afin de les porter par-là à la pratique de tout ce qui est digne de l'homme, & de tout ce qui tend au bien du genre humain: dans ce même Ouvrage elle représente vivement les cruels remords & les grands malheurs à quoi on s'expose en s'abandonnant au vice, & en se livrant à ses passions; afin d'avertir par-là les jeunes gens, peu accoûtumez à refléchir, qu'ils ne se laissent point féduire aux charmes trompeurs du vice, qui les perdroient infailliblement.

En 1736. les Amis de Mad. Rowe l'engagerent à publier son Histoire de Joseph, qu'elle avoit composée dans sa jeunesse. Dans la première édition de ce Poëme, qui est celle dont nous avons rendu compte, elle ne l'avoit conduit que jusqu'au Mariage de Joseph. Mais à la persuasion de ses Amies, & particulierement de l'illustre Comtesse de Hertford, elle y ajouta deux Livres, afin de conduire l'Ouvrage jusqu'à l'époque où Joseph se fait connoître à ses Freres; ce qui ne lui coûta,

dit-

dit - on, que trois ou quatre jours de travail. Ces deux Livres furent fon dernier Ouvrage, & ont été publiez peu de mois

avant la mort.

Elle avoit toûjours fouhaité de mourir dans sa retraite, & même d'une manière subite, de peur que son esprit, étant affoibli par les maladies ou par les insirmitez de l'âge, ne sût sais de désiances & de craintes, trop naturelles, il est vrai, mais peu dignes d'une ame Chrétienne qui a lieu d'espérer en la misericorde de Dieu. Ses souhaits furent accomplis; elle mourut subitement un Dimanche matin 20. de Février 1736. *, V. S.

On trouva dans fon cabinet quatre Lettres, l'une à la Comtesse de Hertford, l'autre au Comte d'Orrery, la troisième à Mr. Théobald, & la quatrième à sa belle-mere, Mad. Sara Rowe. Ces Lettres sont remplies de sentimens de Pieté, & sont voir que Mad. Rowe se confioit entierement en la misericorde de Dieu, & étoit pleinement persuadée qu'elle jouiroit bientôt du Bonheur céleste. Elle avoit ordonné qu'on ne remît ces Lettres à ceux à qui elles étoient addressées, qu'après sa mort.

Comme Mad. Rowe a passé la plus

grande

^{*} C'est-à-dire, à ne commencer l'Année qu'au 25. Mars; autrement il faudroit dire 1737. si l'on commence l'année au premier de Janvier.

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 41 grande partie de sa vie dans la retraite, on ne doit pas être surpris que son Histoire ne sournisse pas un grand nombre de saits intéressans. Cependant en nous donnant, dans la suite de cette Vie, la description des qualitez de son esprit & de son cœur, on nous apprend quelques particularitez, que nos Lecteurs ne seront peut-être pas sâchez de voir ici.

On a coûtume de dire des Dévots qui vivent d'une manière retirée, que s'ils ne se livrent pas aux plaisirs des sens, contre lesquels ils déclament avec la derniere févérité, il n'arrive que trop fouvent qu'ils s'abandonnent à l'orgueil, à une humeur chagrine, à un esprit de critique & de censure. La pieté de Mad. Rowe n'a point été ternie par de pareils défauts. Elle n'a pas été moins en exemple par sa générosité, par toutes les vertus qui ont du rapport à la Societé, que par sa grande dévotion: & elle croyoit que les péchezauxquels l'ame est entrainée par le corps, sont moins atroces que ces vices de l'esprit qui avilissent la nature humaine, & rendent l'homme semblable à l'esprit malin & malfaisant, qui, selon l'Ecriture, est dans une opposition parfaite avec l'Etre suprême, dont la bonté fait le caractère essentiel. Ajoutons, que quoique Mad. Rowe fit beaucoup de cas desactes de Dévotion, elle ne croyoit pas que ce fût-là l'essentiel; elle étoit CS

persuadée que les devoirs de la Justice, de l'Equité, de la Charité & de la Bienveillance sont d'une nécessité absoluë, & que c'est envain qu'on a, ou qu'on prétend avoir de la Dévotion, si on ne s'ac-

quitre pas de ces devoirs. Quoiqu'elle eût beaucoup d'esprit, elle ne s'en est jamais servie aux dépens des autres: on a pu dire d'elle, ce qu'on a dit du fameux Poëte Cowley; elle n'a jamais donné lieu à personne de souhaiter qu'elle eût moins d'esprit. trouve-t-on aucun trait Satyrique dans fes Ouvrages; & afin de ne pas tomber dans la tentation de médire, ou de tourner quelqu'un en ridicule, elle avoit composé une Priere exprès, dans laquelle elle demandoit à Dieu, qu'il ne permît pas que jamais elle offensât personne par ses paroles ou par ses jugemens teméraires. On nous donne ici cette Priere, qui est certainement très-belle, mais qu'il n'est pas nécessaire de traduire.

La Réputation qu'elle avoit acquise ne la rendoit point vaine; elle avoit trop de pieté pour se glorisser des louanges qu'on lui donnoit, & disoit quelquesois à cette occasion: Dieu n'a qu'à faire un léger changement dans mon cerveau, & me voilà folle.

Elle avoit un mépris marqué pour les Richesses. Contente du Bien que la Providence lui avoit accordé, elle n'a pas seulement songé qu'il étoit possible d'augmenter

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 43 menter fon revenu. ,, Jamais on n'a pu , l'engager à accepter les conditions a-, vantageuses qu'un Libraire lui offroit. , pour avoir la liberté de publier un Re-,, cueil de fes Ouvrages. Jamais elle ne , fit de Dédicace, & on ne trouve le nom . d'aucun Ministre d'Etat dans ses écrits. , Elle ne fut jamais à la Cour, & si el-, le a parlé avec éloge de quelques Prin-, ces fous la domination desquels elle , a vécu, ce n'a été que par un effet de , la haute venération qu'elle avoit pour , ces défenseurs de la Liberté; mais sans , en attendre aucune recompense, si ce , n'est le plaisir de témoigner sa recon-, noissance à ceux qu'elle regardoit com-, me les bienfaiteurs de la Patrie. L'es-, time particuliere qu'elle a témoignée , pour quelques Amis d'un rang distingué, "étoit également défintéressée: comme ,, elle n'attendoit rien de leur amitié, ou-,, tre le plaisir de converser avec eux, & , de connoître leurs bonnes qualitez & ,, leurs vertus, on ne doit regarder les , louanges qu'elle leur a données, que ,, comme un hommage qu'elle rendoit à , leur mérite. L'amour de l'argent lui ,, paroissoit la passion la plus basse & la , plus honteuse, & souvent elle plaignoit ,, le fort des hommes, lorsqu'elle consi-, deroit combien cette passion les domi-, ne. Elle n'avoit point distingué ses Ter-, res de celles de ses voisins, jusques à ,, Ce

44 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, , ce que quelques raisons de prudence , l'eussent obligée à s'informer ce qui lui ,, apartenoit; ce qu'elle ne fit , que lorsqu'elle comprit qu'elle n'avoit , plus long-tems à vivre. Bien loin d'exi-,, ger avec rigueur ce qui lui étoit dû, ,, elle étoit à cet égard d'une negligen-, ce qui alloit jusques à un excès bla-, mable. Elle affermoit ses Terres à un ,, prix fort au-dessous de leur juste va-, leur; on ne sçauroit en douter, puis-, qu'après sa mort la rente de ses Ter-,, res a été augmentée considerablement. ., Elle traitoit ses Fermiers avec tant de douceur, que non seulement elle n'eut , jamais de procès avec aucun, mais el-,, le ne vouloit pas même permettre qu'on ,, les menaçat de saisir leurs effets, lors-,, qu'ils negligeoient de lui payer ses ren-, tes. Un de ses Fermiers, qui lui de-, voit cent Livres Sterling, s'étoit éva-" dé pendant la nuit, & ayant emporté , avec lui tous ses effets, on ne put ja-", mais lui persuader de se saisir d'une oc-, cafion qui se présentoit pour recouvrer ,, fa dette: & fi le Fermier n'avoit pas ,, abandonné fa Terre fur les menaces ,, qu'on lui fit à l'insçû de Mad. , we, il y a beaucoup d'apparence qu'un ,, excès de bonté l'auroit toûjours empê-", chée d'employer des voyes rigoureuses ", pour le chasser de sa Terre, & l'obli-, ger à lui rendre justice. Il seroit aisé ,, de

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 45, de rapporter plusieurs autres exemples, de sa générosité; elle a souvent cedé, ses droits volontairement, lorsqu'elle

,, auroit pû y insister selon toutes les re-

,, gles de l'équité & de la justice.

Tel étant son caractère, on ne doit pas être surpris que sa charité envers les pauvres ait été très-grande. Il suffisoit d'être malheureux, ou dans la nécessité, pour exciter sa compassion: mais elle se faisoit un plaisir particulier de soulager les personnes de mérite. Jamais ces personnes ne s'addreffoient à elle sans succès, lorsqu'il étoit en son pouvoir de les secourir. La première fois qu'elle voulut bien recevoir une gratification d'un Libraire pour quelque Ouvrage de sa façon, elle emplova toute la somme au soulagement d'une famille qui étoit dans la nécessité: & il y a de fortes présomptions, qu'elle a fait le même usage de toutes les sommes qu'elle a reçuës pour ses Ouvrages; & une fois qu'elle ne se trouvoit point d'argent pour subvenir aux pressans besoins d'une pauvre famille, elle ne fit aucune difficulté de vendre quelque piéce d'argenterie, afin de ne point laisser languin cette famille.

Sa charité ne se bornoit pas à ceux de sa Religion, ou de sa Secte: elle contribua généreusement à l'établissement & à l'entretien d'une Ecole à Frome, quoiqu'on

46 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, qu'on y élevât les enfans felon le rit Anglican, auquel elle prenoit la liberté de

ne se point conformer.

Sa générosité alloit plus loin encore; ceux qu'on appelle proprement pauvres n'en étoient pas les seuls objets: Elle avoit pour maxime, qu'un des plus grands biens qu'on puisse faire aux hommes, c'est de les delivrer des soucis & des inquiétudes qui accompagnent une fortune au dessous de la médiocre. On sçait qu'elle a fait quelquesois des présens considerables à d'honnêtes gens, qui n'étoient pas réduits à une ex-

trême indigence.

L'esprit de persécution ne sçauroit s'accorder avec des sentimens de générosité, quoiqu'il ne soit pas incompatible avec le caractère des Dévots. Aussi, bien que Mad. Rowe eût beaucoup de dévotion, comme elle avoit un cœur généreux, sa dévotion ne lui inspiroit point de haine pour ceux qui pensoient autrement qu'elle. Sa moderation a même été si grande à cet égard, que vers la fin de sa vie elle a communié constamment avec des personnes qui avoient des sentimens trèsdifférens des siens, sur des sujets qui lui paroissoient être de la derniere importance.

A la fin de cette Vie, on trouve plusieurs Piéces en Vers, composées à l'honneur de Mad. Rowe.

Le

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 47

Le premier Volume des Oeuvres Mêlées de cette Dame, contient ses Poësies, & n'est pas susceptible d'Extrait. Nous nous contenterons de remarquer, qu'on y trouve quelques Traductions de l'Italien & du François, un petit nombre de Piéces sur l'Amour & sur l'Amitié, & sur-tout des Poëmes sacrez, comme des Hymnes, des Imitations & des Paraphrases de divers endroits de l'Ecriture sainte, & particulierement du Cantique des Cantiques, dont il y a non seulement divers passages paraphrasez en Vers rimez, mais encore une Paraphrase complete en Vers nonrimez. L'Auteur lui a donné pour titre, Ecloque Sacrée.

Dans le second Volume, on trouve d'abord trois Dialogues; le premier est destiné à faire voir, qu'il ne faut point tourner en ridicule des Défauts naturels. Le second est contre le leu, & le troisième contre une Vie passée dans les plaisirs. Ces Dialogues ne renferment rien de fort remarquable: le troisième n'est pas

même achevé.

Ils font suivis d'un grand nombre de Lettres qui sont plus intéressantes, non par les particularitez qu'elles renserment. car on n'y en trouve que peu ou point, mais par l'Esprit & les Sentimens qui y regnent. Nous en traduirons quelques-unes, & extrairons des autres quelques-uns des passa48 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, paffages qui nous ont paru les plus curieux.

Lettre V. à Madame ***. 1697.

"Eh bien, Madame, puisque vous le ,, voulez absolument, j'ai des vapeurs: ,, il faut bien que cela foit: car autre-,, ment qu'est-ce qui m'auroit pû mettre a, dans la tête ces bizarres fantaisses, que ,, je suis mortelle, que le jour de ma ., mort est incertain, que peut-être je ne ,, verrai plus lever le foleil; ou qu'avant ,, que le soir vienne, mon ame quittera ce ,, domicile terrestre, & s'envolera dans quel-,, que lieu qui m'est inconnu *. C'est, en " effet, un fouci bien ridicule que celui ,, de l'avenir, & une boëte de pillules est ,, fans doute un remede excellent contre ,, des imaginations aussi mélancoliques ", que les miennes. ", Mais pour parler férieusement, Ma-", dame, si ma santé se rétablit, & que

" je sois delivrée de ces dangereux symp-" tomes, vous ne sçauriez me taxer de " superstition, pour avoir songé à moi dans " une affaire d'une si grande importance.

, Il faudroit avoir perdu l'esprit pour ê-

* Ce qui est en Italique est la Traduction de deux Vers de Me. Norris, que Madlle. S ne ger cité iei.

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 49

, tre indifférent lorsqu'il s'agit d'être heu-, reux ou malheureux pour toute l'éter-

" nité.

"Ce n'est pas que je crove qu'il faille "rénoncer à tous les plaisirs innocens de ., cette vie pour arriver au bonheur du ,, Ciel; ce n'est pas non plus, que j'ave " contracté une habitude si intime avec ., les habitans de l'autre monde, qu'elle " m'ait inspiré de l'indifférence pour mes , amis de celui-ci. Non, je n'ai pas , encore mortifié mes passions au point , que vous vous l'imaginez. Il y a dans , mon ame un penchant insurmontable " pour la bienveillance & l'amitié : ce , principe généreux m'a été inspiré avec ,, la vie; il est inseparable de mon exis-,, tence; le tems ni l'éloignement ne sçau-" roient effacer de ma mémoire ces mo-, mens de plaisir que j'ai goûtez dans vo-,, tre compagnie.

"Mais je n'ai plus rien à dire à votre "Grandeur fur ce fujet, & je n'ai aucu-"ne envie d'entrer en dispute avec vous. "C'est pourquoi vous me permettrez de

,, dire le reste à Mr. ***, maintenant que , j'ai recueilli mes esprits.

"Monsieur, je ne veux pas perdre l'oc-"casion de vous dire, que mon amour "pour la folitude n'est l'esset, ni-de la "mélancolie, ni d'une mauvaise hu-"meur, ni d'un principe intéressé, com-"me si j'étois née uniquement pour moi Tome XIII. Part I. D. "sen-

50 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, " seule: moins encore vient · il d'une déli-,, catesse affectée, ou de la vanité de pas-, fer pour plus vertueuse & plus sage que ,, les autres. Je n'aspire point à une plus , haute réputation qu'à celle de Créatu-, re raisonnable. Mais vous scavez, Mon-, fieur, qu'il y a des motifs à la retraite " plus nobles que ceux dont je viens de , parler. Et si je vous dis que j'ai choi-, si la retraite, comme le moyen le plus ,, sûr de perfectionner ma raison & de " purifier mon cœur, & que c'est la seu-, le voye que j'ave trouvée pour être, heureuse, j'espère que vous convien-,, drez, que je vous aurai donné de bon-, nes raisons de ma résolution, qui vous , paroissoit si bizarre & si déraisonnable. ¿, l'avoue, Monsieur, qu'on peut pen-, fer, quoiqu'on foit dans le grand mon-,, de, qu'on peut y faire quelques re-, fléxions superficielles: mais pour raison-, ner sans partialité, & se former , idées justes des choses, il, faut être seul. , C'est alors qu'on peut examiner les pré-,, jugez vulgaires; c'est alors qu'on rejet-,, te les principes bas & intéressez , bigots & des superstitieux; c'est alors , qu'on se fortifie contre la tyrannie de ", la Coûtume, & contre l'autorité impo-,, sante de quantité de personnes, qui font , elles-mêmes une infinité de choses dé-,, raisonnables, & qui vous disent grave-, ment, que c'est ne sçavoir pas vivre,

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 71 , & vouloir se singulariser, que de ne les

,, pas imiter.

, Mais, me dites-vous, on peut aussi , penser trop. Cet avertissement me sur-, prend, venant de vous. Quoi qu'il , en soit, je crains austi peu de penser , trop, que de devenir ou trop éclairée, , ou trop vertueuse. Je suis persuadée ,, que plus nous exerçons les facultez de , notre ame, & plus nos idées devien-, nent claires & sublimes. Et au pis al-,, ler, quand même nous épuiserions nos ,, esprits par cette profonde application, ,, ce ne seroit que nous hâter de remplir , là tâche qui nous est imposée; & lors-,, que notre Rôle sera joué, nous serons , prêts à quitter la Scene. Après tout, ,, ce n'est point une longue vie, mais une ,, vie heureuse que je souhaite; & je suis ,, persuadée que la retraite est le plus sur ", moyen de la rendre telle. O vous, les ,, plus grands & les plus doux de tous les ", biens , Muses , Livres , Liberié , Repos , ,, Prez, Fontaines & Ruisseaux, jamais je ne ,, vous abandonnerai, tant que je respire-,, rai *.

" Ici mon tems est absolument à moi, ,, ce tems qu'on ne sçauroit assez estimer, ,, qui fuit, & ne revient jamais: je ne , suis point obligée d'en sacrifier une ,, par-

* Vers de Cowley.

52 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. , partie à des bagatelles, & à des céré-" monies inutiles. Ici je ne suis point " dans la nécessité de flatter la vanité des , uns, ni de m'ennuyer à entendre les im-, pertinens discours des autres ; je ne suis ,, point réduite à ne parler que sur cer-,, tain nombre de sujets fades & insipi-,, des, qui ont été épuisez mille fois. Ici ,, mes propres pensées m'offrent une va-,, rieté infinie de sujets: & lorsque je, suis lasse de restéchir sur le ridicule ,, empressement avec lequel les mortels ,, courent au fépulcre, sur les desseins ,, bas & intéressez des uns, sur les ma-,, gnifiques folies des autres; je dis adieu " au genre humain avec le dernier mé-, pris, & m'élançant dans un autre mon-,, de, je m'occupe de refléxions beaucoup ,, plus intéressantes, & qui font sur moi ,, des impressions bien plus sensibles. ,, contemple les merveilles qui brillent dans le ,, Firmament: j'en observe avec admiration les ,, mouvemens, la grandeur, l'influence. ,, promenant mon imagination dans la vaste " étenduë des Cieux, il me semble entendre , l'barmonie des Sphéres célestes; je décou-., vre une infinité de nouveaux Mondes, je ,, fixe ma vilë sur les Astres qui brillent dans ,, la Voye lactée. Ensuite j'erre à plaisir dans ,, le Ciel empirée ; je fixe mes yeux sur le ,, Trine de Dieu même ; je contemple ces ,, demeures éternelles, où les Bienheureux gou-, tent AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 53, tent un ravissement de joye que rien ne

, scauroit exprimer *.

"Je finis ici, Monsieur, ce qui sera "fans doute une bonne nouvelle pour "vous. Je suis, &c.

Nous avons choisi cette Lettre, non pas tant à cause des Resléxions qu'elle contient, que parce qu'elle fait voir que Madlle. Singer commença de bonne-heure à aimer la retraite. Car si on a fait attention à la date de cette Lettre, on aura vû que l'Auteur n'avoit, tout au plus, que 23. ans lorsqu'elle l'écrivit.

Voici une Lettre dans un autre goût,

A Madame la Comtesse de *** †.

"Madame

" Je compte que vous me croyez mor-", te; je devrois l'être en effet pour ma ", propre justification, puisque ce seroit ", une excuse de mon silence, à laquelle ", il n'y auroit rien à repliquer. Il est ", vrai que lorsque je serai morte, j'au-", rai des choses bien plus importantes à ", vous

* Ce que nous avons mis ici en Italique est en Vers dans l'Original.

† Je crois que c'est la Comtesse de Hartford. 54 Bibliotheque Britannique, , vous apprendre du monde immatériel;

», & je fuis persuadée que j'aurai constam-, ment l'inclination d'entretenir corres-

, pondance avec vous. Si je conferve , quelque sentiment de mes plaisirs pas-

, fez, ce sera sans doute le contente-, ment que vos Refléxions m'ont causé.

, Pour le présent je ne conçois pas d'oc-

, cupation plus agréable pour moi dans ,, l'autre vie, que le plaisir de satisfaire ", cette juste & noble curiosité que vous

, témoignez si souvent touchant l'état des ,, ames après la mort.

,, Je lis les Sermons de Mr. Watts a-, vec un vrai plaisir; mais je ne vous en

, ai pas fait l'éloge, de peur que vous ,, ne me crussiez plus prévenuë en fa-, veur des Non-Conformistes, que je ne

, le suis en effet.

"De ces Sermons je viens aux Chan-,, fons de Mr. Rolli, qui font extrêmement , belles. La Transition est naturelle;

, car une de ces Chansons est une trèsbonne paraphrase de ce que S. Paul dit

., aux Corinthiens:

s, Beviam', o Dori, godiam', che il giorno ,. Presto è al riterno, presto al partir. , Di giovinezza godiamo il ficre,

., Poi l'ultim'ore lasciam venir.

,, Mangeons & tavons, car demain nous mourrons. I Cor. XV, 32.

"Jai

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 55, , J'ai cotté le Chapitre & le Verset, par, ce que Mr. Rolli ne sçaura peut-être, pas de qui emprunter une Concordance; & j'espère qu'il lira tout le Chapitre, ce qui ne lui fera pas le moindre, tort.

"J'obéïrai exactement à Mylord ***
", en vous renvoyant, en forme de Let", tres, le papier qu'il m'a envoyé: à
", condition pourtant, qu'il me foit per", mis de suivre le talent que j'ai pour di", re des folies, & que je ne sois pas obli", gée de me renfermer toûjours dans les

, bornes étroites du sens-commun.

"S'il v a des Fées (& je ne fuis pas ,, si incrédule que de le nier) ce sont cer-, tainement des Etres bienheureux, & , qui jouissent d'un grand nombre de pri-, vileges, dont nous autres pauvres mor-, tels sommes privez. Si vous pouviez vous , transporter chez moi dans une Lettre, , je la recevrois avec une joye inexpri-,, mable; car l'impatience où je suis de ,, vous voir, est beaucoupplus grande & ,, plus juste, que celle où vous pouvez , être de me voir moi. Mais il n'y a ,, point en ce monde de bonheur sans ", mêlange; je tâcherai d'attendre avec , toute la tranquillité dont je suis capa-,, ble, que la mort vienne tirer le ri-, deau, & me découvre le féjour d'un , plaisir immortel;

D-4 ... Vous

56 BIBLIOTHE QUE BRITANNIQUE, ,, Vous me donnerez congé ici, me ,, permettant de me dire, votre, &c.

A la même. Le 9. Octobre 1732.

" Madame,

" l'ai mis vos Lettres & vos Papiers en ,, ordre; quand je mourrai, je les laisse-,, rai entre les mains de ***, comme un ", depôt confacré à l'amitié & à la vertu. ,, Ces Papiers & mes Desseins sont les seu-,, les choses que je souhaiterois d'emporter ,, avec moi. Vous ne sçauriez croire com-, bien mon imagination est flatée par les ,, foins que j'ai pris de regler ceci & quel-, ques autres affaires. Personne n'a jamais ,, pris tant de plaisir à se préparer pour " un vovage, que j'en prens à me pré-,, parer pour le grand voyage de tout le , monde, afin de partir avec décence. Je ., sens pourtant encore, qu'aucune pré-" voyance ne sçauroit détourner bien des " fraveurs naturelles, & des évenemens ,, accidentels, qui sont capables d'accabler " l'ame dans cette importante affaire. Il " est impossible de sçavoir, avant que d'en ", avoir fait l'expérience, quelles douleurs ,, du Corps, ou quelles angoisses de l'a-,, me, peuvent augmenter l'horreur de cet-, te fatale obscurité qui environne notre , dernier moment, Mais puisqu'il faut ., ab-

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 57 , absolument en passer par-là, il est de , la derniere importance pour nous, de ,, prévenir toute surprise, en nous ren-,, dant familiere l'idée de la mort, & de " toutes les terreurs qui l'accompagnent. , On a quelquefois été à la rencontre du , Roi des Epouvantemens, non seulement , avec un esprit tranquille & avec dé-, cence, mais même avec une espece ,, d'infulte pieuse & avec triomphe. ,, ai vû depuis peu un exemple qui est , toûjours présent à mon esprit. Un hom-, me * dans la fleur de son âge, & qui , jouissoit d'un bien considerable, quitta . le monde avec la même tranquillité & , la même aisance, avec laquelle un An-", ge, qui viendroit d'exécuter sa commis-,, fion, étendroit ses aîles & s'envole-,, roit vers sa demeure céleste. Je ne veux ,, point parler plus long-tems de la mort, ,, de peur que vous ne me fassez des re-,, proches de ce que je ne meurs pas ac-, tuellement. Je fuis, &c.

^{*} Ou une femme, car l'Original est équivo-

58 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

Voici une Lettre moins grave & moins féricuse.

A la même. Le 2. Août 1732.

"Madame,

"Si quelque chose pouvoit exciter mon ,, envie, ce seroit le bonheur dont Mad. ,, *** jouit dans votre conversation & ,, dans votre amitié. Cependant, loin que ,, cela me cause la moindre pensée cha-,, grine, j'ai le plus grand plaisir du mon-,, de, de voir que vous sçavez si bien ren-, dre justice au vrai mérite. Vous pour-, riez avec raison me faire des repro-,, ches de ce que je ne jouis pas moi -mê-" me d'une Societé * dans laquelle j'avoue , qu'il y a tant de charmes. Il y a en ef-,, fet quelque chose de bizarre dans la si-, tuation de mon esprit: il y a quelque , chose de méchanique dans ma faculté de ,, raisonner, aussi-bien que dans ma dévo-,, tion; l'une & l'autre semblent dépen-,, dre précisement d'un certain lieu, & 2, d'une certaine suite d'objets. Je ne sçau-, rois

^{*} La Comtesse d'Hertford avoit souvent invité Made. Rowe d'aller passer quelque tems chez elle: mais l'amour de la solitude l'avoit empéchée de se rendre à ces invitations.

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 59 , rois me vanter d'avoir beaucoup de "bon-sens, oulde pieté, lorsque je suis ,, hors de ma chambre. Il y a dans vo-,, tre manière de vivre quelque chose de ,, trop brillant & de trop tumultueux pour , la tranquillité naturelle de mon tempé-,, rament. Si Mad. ***, au lieu de faire le , portrait de Ste. Genevieve, vouloit se " transformer elle-même en cette Sainte, , & s'asseoir sous un arbre, ayant un bon ,, livre fur fes genoux, & gardant fon , troupeau dans une prairie émaillée de ,, fleurs, que je sçaurois bien lui trouver; ,, j'irois la voir au lever de l'aurore, & , dans le filence d'une belle foirée. ,, ne trouverois pas même mauvais que ,, ce fût à ***, pourvû que vous, Mada-" me, fussiez aussi métamorphosée en une ,, bonne Campagnarde, fans autres domes-,, tiques que votre fille de chambre & vo-", tre laquais, transformez aussi en Coiet-,, te & Colin. Je n'ofe pas pousser la mé-,, tamorphose si loin que de changer My-", lord *** en un réverend Ecclésiastique, , quoiqu'un pareil changement ne lui fe-,, roit peut-être pas inutile par rapport , à l'autre monde, &c.

A la même.

" Madame,

;, J'ai lû avec un extrême plaisir les A-

60- BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, ,, vis de Madame Lambert à son fils & à sa ,, fille. Des Raisonnemens si justes, & de , si nobles Resiéxions, ne pouvoient que " me plaire infiniment, quand même je , n'aurois pas été prévenuë d'avance par ,, la bonne opinion que vous avez de l'Au-,, teur: mais votre jugement a rendu ma , fatisfaction plus complette. J'admire , fans réserve & sans défiance tout ce qui ,, a le sceau de votre approbation. le " deviens décisive & infaillible; & sans , avoir de l'inclination pour les princi-,, pes du Papisme en aucun autre point, , j'ai une foi implicite pour toutes vos " décisions. Voici une Sentence qui me ,, plait, parce qu'elle est entierement con-"forme à votre manière de penser; & , c'est-là le plus grand éloge que je puis-,, se faire de l'Auteur. Le Bonbeur est dans ,, la Paix de l'Ame; vous ne pourrez jouir ,, des Plaisirs de l'Esprit sans la santé de l'Es-,, prit. Tout est presque Plaisir pour un Esprit ", Jain. Je suis particulierement charmée , de la pensée que voici. La plus grande ,, marque qu'on est né avec de grandes quali-,, tez, est de vivre sans envie. C'est l'heu-,, reuse & constante situation d'un esprit ,, formé comme le vôtre. Veuille le Ciel .. vous continuer cette Paix facrée, qui ,, est l'effet d'une vertu sincere! Je suis, ,, &c.

Nous ne donnerons plus que quelques passages détachez, qui nous ont paru pro-

pres

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 61 pres à faire mieux connoître le Caractère de Mad. Rowe. Lorsque son Livre, intitulé l'Amitié après la Mort, parut, la Comtesse de Hertford, qui ne sçavoit pas que Mad. Rowe en fut l'Auteur, le lui envoya, & lui en demanda son sentiment. Voici ce que Mad. Rowe lui répondit. ,, J'ai , les Lettres que vous m'avez recomman-,, dé de lire, & sur votre approbation, je , les agrée sans exception. Cela même , me feroit souhaiter de les avoir écri-, tes, si j'avois la moindre ambition d'ê-, tre Auteur. Mais je n'ai nul besoin de , me défendre si sérieusement sur ce su-, jet ". Il n'y a pas proprement de menfonge dans ces paroles, mais il v a une espece de déguisement; & Mad. Rowe avoit la conscience trop délicate pour n'en pas fentir de remord. Elle repara bientôt sa faute par l'aveu sincere qu'elle en fit. Voici ce qu'elle écrivit peu de tems après à la même Dame.,, Dans l'autre mon-,, de je suivrai toûjours exactement les ,, regles de la droite Raison. Mais aussi ,, long-tems que je serai mortelle, je com-", mettrai toûjours mille fautes. C'est le ,, privilege de la nature humaine, & je , veux user de mes droits: mes préten-,, tions sont claires & incontestables; & ,, vous ne sçauriez en conscience exiger ,, que je fois infaillible, que je ne tombe,, dans aucune erreur, & que je ne com-, mette aucune faute. J'avoue pourtant, " que 62 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, , que de toutes mes fautes il n'y en a , point qui me cause une plus grande in-, quiétude, que celle que je commis dans , ma derniere Lettre, en vous parlant ,, d'une manière artificieuse, & en usant , d'une espece de déguisement. Cela m'a , chagrinée plus que je crovois pouvoir ,, l'être par quelque accident que ce soit: ,, & si je me connois bien', je ne voudrois , pas étre coupable d'une autre équivo-, que, dûssai-je gagner l'empire du mon-, de. Je devois cette confession aux Loix ,, de la vertu & de l'amitié. Et mainte-, nant que j'ai rétabli par-là la tranquilli-,, té dans mon ame, je vous dirai, que je , trouve que rien n'échape à la pené-, tration de votre esprit. J'avoue que ,, j'aurois été bien aise de sçavoir votre , ientiment fur cet Ouvrage, au cas que , vous n'en eussiez pas connu l'Auteur : je , me flatte que le reste du monde l'igno-", rera toûjours: excepté deux ou trois , personnes qui connoissent ma folle ma-, nière de penser. Quoi qu'il en soit, ,, c'est une folie innocente; & comme tous , les évenemens & tous les caractères en ", font purement imaginaires, j'espère que ,, si l'Ouvrage n'est point utile, au moins ,, il ne sçauroit nuire. Je crois que désor-, mais je me contenterai de jetter sur le , papier les vanitez de mon imagination , uniquement pour votre usage: je dois , seulement vous avertir, de ne les point ., lire

" lire lorsque vous aurez quelque dispo-" sition au sommeil, de peur qu'elles ne " vous plongent dans une léthargie mor-

,, telle

Dans une de ses Lettres * Mad. Rowe cite un passage des Sermons de seu Mr. Saurin; & voici ce qu'elle dit à cette occasion. "Je viens de citer un des Sermons de Mr. Saurin; je ne serai point, contente que vous ne les ayez lûs. Tout, ce qu'on a dit de la force & de la beau, té de l'Eloquence Romaine, vous le trouverez réuni dans ces Discours ". On jugera par-là que Mad. Rowe devoit bien entendre le François, & qu'elle avoit le goût bon.

Voici ce qu'elle pensoit de la Providence (dans une lettre qu'elle écrivit à sa belle-Mere après la mort de son Mari), Nos voyes sont en la main de Dieu, qui fait réussir ou échouer nos desseins, selon sa volonté. Le succès de chaque, chose est déterminé, de sorte qu'il est, impossible à l'homme de l'empêcher. Cette Ressexion m'empêche d'être sort, inquiéte sur l'avenir. Encore un pe, tit nombre d'années, & tout sera bien.

Mad. Rowe sçavoit railler quelquesois, témoin ce qu'elle écrivit à une jeune Demoiselle, nommée Arabelle Marrow, qui

^{*} La CVI. p. 183. à la Comtesse de Hertford.

64 BIBLIOTHE QUE BRITANNIQUE, l'avoit fort louée, "Sovez perfuadée. ,, dit-elle, que je souscris de bon cœur ,, à toutes les belles choses que vous di-,, tes de mon esprit & de mon mérite. ,, le conviens de tout cela, & de tout ,, ce qu'on pourroit dire encore à mon ., avantage. Je fens vivement quelle per-,, te c'est pour le monde, que je m'en ,, fois retirée, & combien on doit être ,, fàché de l'absence d'une personne de , ma consequence. J'ai peur que le Cer-,, cle à Hyde-park ne soit bientôt cou-,, vert d'herbe, si je n'y parois plus: & " si un tendre désespoir ne m'avoit pas ", renduë sauvage, j'aurois certainement ,, trop de compassion pour le genre hu-; main, pour cacher tant de mérite dans ., le fond d'une sombre retraite.

En voilà assez pour donner au Public une idée des Lettres de Mad. Rowe. On trouve ensuite les Poësies de son Mari, qui consistent en quelques Imitations d'Horace & de Tibulle, & en quelques Epstres, dont il y en a deux qui sont imitées de la Climéne, & du Caprice de Mad. des Houlieres. On y trouve aussi l'Ode Pindarique à Proservine, traduite du François de Mr. de la Motte; une Ode sur la Liberté, & quelques autres Piéces sacrées & prosanes.

ARTICLE III.

The Strength and Weakness of human Reason: or the important Question about the Sufficiency of Reason to conduct Mankind to Religion and future Happiness, Argued between an Inquiring Deift and a Christian Divine: And the Debate compromis'd and determin'd to the farisfaction of both, By an Impartial Moderator. C'est-à-dire: De la Force & de la Foiblesse de la Raison humaine: ou l'importante Question sur la Suffisance de la Raison pour conduire les hommes à la Connoissance de la Religion & au Bonheur d'une autre Vie, Discutée entre un Déiste qui aime la vérité, & un Théologien Chrétien; & la dispute qui s'éleve entre eux à ce sujet, terminée à la satisfaction de l'un & de l'autre, par un Moderateur Impartial. Seconde Edition corrigée. Chez Rivington, à l'Enseigne de la Bible Couronnée, dans le Cimetiere de St. Paul. A Londres 1737. pp. 302. fans la Préface & la Table des Matières.

Et Ouvrage, qu'on attribuë à Mr. Watts, Docteur en Théologie & Ministre Presbyterien, est divisé en quatre Conférences ou Dialogues. Dans le premier de ces Dialogues, on pose d'abord l'état de la Question avec beaucoup de précision & de netteté.

" Par la Raison, dit le Déiste * . j'en-, tens cette Faculté de l'ame qui nous , met en état de discerner le juste & l'in-, juste, le bien & le mal, l'erreur & la ,, vérité, & autres choses semblables, & , d'en juger. Par la Religion je n'entens , pas seulement les devoirs de la Pieté , envers Dieu, mais encore ceux de la ,, Justice envers le Prochain, & de la Tem-,, térance envers nous-mêmes, & en gé-, néral tout ce dont les hommes sont rés-, ponsables au Créateur & au Conducteur ,, de l'Univers, & qui peut les rendre di-,, gnes de recompense ou de châtiment ,.... Et par la Suffisance de , la Raison pour conduire les hommes à la ,, Religion & à la Félicité, j'entens une Ca-, pacité ou un Pouvoir en l'homme, qui, , s'il l'exerce avec soin & selon toute l'é-, tenduë de ses forces, est par lui-mê-"me, & fans aucun secours étranger, suf-", fisant pour lui faire connoître & prati-, quer ses devoirs, pour lui procurer la " faveur

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 67 , faveur de Dieu, & pour le rendre juf-, tement inexcusable s'il ne l'obtient

,, pas.

Mais comme la définition que le Déiste vient de donner de la Religion, paroît défectueuse au Théologien Chrétien, Sophronius, qui fait le personnage de Modérateur, expose en détail les Articles qui apartiennent nécessairement à la Religion Naturelle, & qu'il faut par consequent connoître & croire, pour arriver au Bonheur, l'existence & l'unité d'un Dieu infini en puissance en bonté en sagesse & en justice, Créateur de l'Univers. Arbitre des évenemens; le culte qui lui doit être rendu, sa Providence, les Peines & les Recompenses d'une autre Vie: ce que l'homme se doit à lui-même, & ce qu'il doit aux autres hommes; enfin la repentance dont il doit être penétré à la vûë de ses foiblesses & de ses chutes, fondée sur la persuasion de la misericorde de Dieu, qui est toûjours prêt à recevoir en grace les pécheurs qui sentent leurs fautes, & qui font leurs efforts pour s'en corriger & pour devenir meilleurs. Non content d'exposer ces divers Articles, Sophronius prouve, à la satisfaction des deux Disputans, qu'ils font l'essence de la Religion Naturelle, ou de ce que tous les hommes doivent nécessairement connoître, croire ou pratiquer pour avoir part à E 2 12

63 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, la faveur de Dieu; quoiqu'il reconnoisse en même tems, que plusieurs gens de bien, depuis le commencement du monde, & même parmi les Chrétiens, ont été sauvez sans avoir une connoissance distincte de ces Articles.

A cette occasion on examine, si les Devoirs positifs, ou de pure institution. & en particulier la Foi au Sacrifice de lesus-Christ, comme à la cause méritoire de notre falut, n'entrent pas aussi dans le plan cette Religion; & l'on prouve que non, par la consideration de la nature même des choses, de la justice & de la bonté de Dieu, par des declarations formelles de l'Ecriture sainte, & par l'exemple de plusieurs gens de bien dont elle parle, lesquels n'ont pas laissé d'être agréables à Dieu, quoiqu'ils ne fondassent l'espérance de leur salut que sur sa misericorde, & qu'ils n'eussent même aucune idée du Sacrifice de Jesus-Christ. Tel fut en particulier Corneille le Centenier, dont il est dit, que ses prieres & ses aumones, c.-à-d. sa pieté & sa charité, étoient montées devant le Trône de Dieu, & en avoient été recûës favorablement *. On ne prétend pas néanmoins, en soutenant cette thèse, nier que la Mort de Jesus-Christ ne soit le vrai fondement du pardon des péchez que Dieu a jamais accordé ou accordera iaAVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 69 jamais aux hommes, & que ce dogme ne fasse partie de la Religion Chrétienne, & ne doive être cru de tous ceux qui en

font profession.

Pour mieux établir encore la Question, l'on remarque avec soin, & l'on convient de part & d'autre, qu'il ne s'agit pas ici de sçavoir, si la Raison, dans son état primitif d'innocence & de perfection, pouvoit découvrir toutes les véritez & tous les devoirs de la Religion Naturelle; mais si, dans l'état de corruption & de foiblesse où l'homme est à présent, sa Raison est suffisante pour lui faire connoître cette Religion, & le rétablir par son moyen dans la faveur de Dieu. Il ne s'agit pas non plus de sçavoir, si ceux qui ont été élevez dans un Pais Chrétien, & accoûtumez dès leur enfance à entendre parler de mille choses dont les Payens ignorans n'ont jamais oui un seul mot, peuvent, par la seule force de leur Raison, former un plan suivi de Religion, capable de conduire les hommes à la Félicité; mais si ceux qui sont nez dans le Paganisme, & qui n'ont jamais eu occasion de connoître le Christianisme, peuvent néanmoins d'eux-mêmes parvenir à la connoissance d'une telle Religion. On cite ici, pour justifier cette distinction, un passage de Mr. Locke dans son Christianisme Raisonnable *, où il

^{*} Tom. I. p. 297. & 298. de la seconde Edit. de la Traduct. Françoise.

70 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. dit, que,, si les Philosophes Chrétiens ont , de beaucoup surpassé les Philosophes Payens (dans les Systêmes de Religion ,, qu'ils nous ont laissez) il est aise de », s'appercevoir, que c'est à la Révélation qu'ils sont redevables de la première , découverte des véritez dont ils ont enrichi la Morale Et en , effet, chacun peut remarquer un grand , nombre de véritez, qu'il apprend pre-, mièrement de quelque autre, & qu'il , recoit d'abord comme des choses tout-,, à-fait raisonnables, lesquelles il n'au-, roit pourtant trouvées qu'avec peine, & ,, qu'il n'auroit peut-être pas pû décou-,, vrir lui - même. La Vérité primitive & ,, originale n'est pas si aisée à tirer de la , mine où elle est cachée, que nous pour-,, rions bien nous l'imaginer, nous à qui 2, l'on a montré cette mine déja toute , creusée, & prête à nous fournir le pré-" cieux métal qu'elle renferme.

En troisième lieu, il ne s'agit pas de sçavoir, quel dégré de connoissance un Philosophe Payen qui auroit été élevé aux Belles-Lettres, pourroit, à force de méditation & d'étude, acquerir en matière de Religion; mais quelles lumieres peut se procurer à cet égard par lui-même le gros du peuple parmi les Payens, dont la plûpart manquent d'éducation & de génie, dont les vûës sont bornées & grossières, & dont la Raison est extrêmement soible? Ce n'est pas qu'en

s'ex-

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 71 s'exprimant ainsi, on veuille accorder, que même les plus sages & les plus sçavans Philosophes du Paganisme avent jamais découvert, ou puissent jamais découvrir, par les seules lumieres de la Raison, un Systême de Religion capable de reformer les hommes, & de les conduire à une éternelle Félicité. Le contraire est manifeste par l'expérience; & l'on renvoye là-dessus à l'excellent Traité de la Vérité de la Religion Revélée de Mr. Clarke, où cela est clairement prouvé. Enfin, quand il feroit vrai que le commun des hommes, aussi-bien que les Philosophes, parmi les Payens, auroit été ou seroit en état de se former par lui-même de justes idées de la Religion Naturelle dans les grandes Villes, comme Athènes, Rome, Ephese, où il se trouvoit toûjours un grand nom-bre de gens sçavans, des lumieres de qui l'on pouvoit profiter; il s'agiroit encore de sçavoir, si la Raison des Sauvages de l'Afrique & de l'Amérique, qui font une partie très-considerable du genre humain, peut aller jusques - là? Car il faut considerer la Raison humaine, non pas telle qu'elle est chez un petit nombre d'hommes, mais telle qu'elle est chez le plus grand nombre, & chez ceux - là même qui l'ont le moins cultivée. Et c'est de quoi le Déiste lui-même convient, soutenant qu'il n'est point d'homme si grossier & si barbare qu'on veuille le supposer, qui ne puis- E_A

72 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, se, par le seul moven de ses Facultez naturelles, acquerir une assez grande connoisfance de la Religion, pour se rendre agréable à Dieu, & se procurer sa faveur éternelle. Voilà le véritable état de la Ouestion sur laquelle les Disputans s'exercent, en reprenant chacun des Articles particuliers de la Religion Naturelle que nous avons indiquez. Nous ne scaurions les suivre dans tout ce détail, quelque intéressant qu'il soit, sans charger trop cet Extrait; nous nous bornerons à un ou deux Articles.

Le dogme de l'Unité de Dieu peut être prouvé, il est vrai, par les seules lumieres de la Raison. Le Déiste allegue làdessus deux argumens, qu'il croit être trèssimples & à la portée de tout le monde: le premier employé par le Doctr. Clarke. dans son Sermon posthume sur ce sujet, scavoir que la grande liaison qu'il v a entre tous les Etres qui composent le monde matériel, & la dépendance dans laquelle ils sont les uns à l'égard des autres, montrent clairement qu'ils sont sous la direction d'un feul Dieu suprème à qui tout l'Univers est soûmis. Mais il s'en faut beaucoup, suivant le Théologien Chrétien, que cet argument soit aussi simple & aussi facile qu'on le prétend; & il paroît furpris, qu'un homme de la réputation du Doct. Clarke, n'en ait pas allegué de plus forts, dans un Sermon fait exprès pour

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 73 pour établir ce dogme. D'ailleurs, un Sauvage d'Amérique est-il bien en état de former en lui-même un pareil raisonnement, qui demande un grand dégré de refléxion & d'application?, Il dira sans dou-., te, comme l'on sçait que d'autres l'ont ,, dit, que les Européens qui vivent au-", delà de la grande mer, c'est-à-dire ,, de l'Océan, habitent un autre Monde ,, qu'eux, & peuvent avoir un Dieu parti-, culier & toute autre chose différem-,, ment de ce qu'ils ont; mais que les ,, Américains ont une toute autre origi-,, ne, & viennent d'un autre homme & ,, d'une autre femme, qui étoient jadis ,, descendus du Ciel. Car quoique ces ,, Peuples avent quelque idée qu'il y 'a ,, des Etres au-dessus d'eux, cependant ,, ils n'ont pas même dans leur langue , un seul terme pour exprimer Dieu. ,, Ainsi il concluroit plutôt de sa suppo-, fition, que l'Europe & l'Amérique font ", deux Mondes différens & fort éloignez " l'un de l'autre; qu'il y a des Etres su-,, périeurs ou des Dieux différens, tout ,, comme les anciens Grecs croyoient que ,, trois Dieux s'étoient partagez entr'eux ,, l'Empire de l'Univers ; Jupiter avoit sous ,, lui les Cieux& la Terre, Neptune la Mer, ., & Pluton l'Enfer, ou le séjour des Ames " separées des corps.

L'autre argument que le Désste avance en faveur de l'Unité d'un Dieu, c'est que

E 5 s'il

74 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. s'il y en avoit plusieurs, ils seroient tous parfaitement inutiles, à l'exception d'un feul, puisqu'un seul auroit en lui toute la puissance, toute la sagesse & toute la bonté nécessaires pour créer & conduire cet Univers, & qu'il n'en faut pas davantage. Mais outre que cet argument n'est gueres plus simple que le précedent, il v a tout lieu de douter, que si on le propofoit à un Hottentot, ou à un Iroquois, il en fût fort touché, beaucoup moins peut-on fupposer qu'il le trouvât de lui-même & par sa seule refléxion. Le Polythéisme a été universellement établi parmi les Pavens: & si quelques Philosophes ont paru croire l'Unité de Dieu, ce n'a été que dans la spéculation, car dans la pratique ils se sont toûjours conformez à la Religion de leur païs. Il est même à remarquer contre l'argument de Mr. Clarke, que bien loin que l'harmonie qui regne entre les diverses parties de cet Univers, ait fait conclure aux hommes qu'il n'y avoit qu'un Dieu, la varieté qu'ils v ont observée les a conduits à croire qu'il v en avoit plusieurs, dont chacun avoit le gouvernement d'une partie des Cieux, de la Terre, de l'Eau, de l'Air, &c. Et il n'est pas moins certain, que c'est encore aujourd'hui la manière de raisonner & la crovance des peuples qui ne connoisfent point l'Evangile. L'opinion des deux Principes ne doit-elle pas fon origine aux efforts

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 75 efforts que les Philosophes ont fait pour rendre raison du Mal physique & moral; & n'a-t-elle pas regné durant plusieurs siécles dans tout l'Orient? La plûpart des Sauvages dell'Afrique & de l'Amérique, qui facrifient au Diable plutôt qu'à Dieu, ou qui redoutent davantage le pouvoir des Étres malins, qu'ils regardent comme la première cause de tous leurs malheurs, & qui sont plus attentifs à appaiser leur colere qu'à se procurer la faveur de l'Etre, ou des Etres bons, auxquels ils attribuent leurs heureux succès, ne sont-ils pas dans un sentiment fort approchant? Et ne paroît-il pas visiblement par-là. que leur Raison ne sçauroit s'élever d'elle-même à la connoissance de l'Unité de Dieu?

L'autre Article que nous avons dessein de toucher, regarde le devoir de la Repentance nécessaire pour appaiser Dieu, & la persuasion que Dieu veut bien pardonner aux hommes, moyennant cette Repentance. Comment les peuples dont nous venons de parler, pourroient-ils se convaincre qu'ils ont péché contre Dieu? eux qui n'ont pas d'idée de l'Unité de Dieu & de sa Providence, & qui sont si mal instruits de leurs devoirs, qu'ils ne sçavent ce que c'est que le péché. Mais quand ils seroient capables de parvenir à ce dégré de connoissance, ou à cette con-

vic-

76 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. viction intérieure, qu'ils ont offensé Dieu; comment sçauront-ils que le seul moyen de l'appaiser, est de se repentir, c'est-àdire d'être penétré de douleur à la vûë de ses fautes, & de s'en corriger? Si quelques Philosophes Payens ont parlé de la Repentance, comme d'un devoir imposé à l'homme, cé devoir n'en a pas été plus connu ni mieux pratiqué, & on ne l'a iamais envisagé comme un moven de se rendre la Divinité favorable, puisque les Nations les plus polies & les Philosophes eux-mêmes, ont constamment employé dans cette vûë des Sacrifices de toute espece. Les Historiens Espagnols nous apprennent, que lorsqu'on fit la découverte du Mexique, les habitans qui avoient confervé quelque sentiment de Religion, avoient coûtume d'offrir à leurs Idoles la plus belle fille qu'ils pouvoient trouver, quand ils croyoient que leurs Dieux étoient irritez contre eux; ils pensoient fort peu à les appaiser par la Repentance & par la reformation de leurs mœurs. Si parmi les Chrétiens mêmes il se trouve des gens & en grand nombre, comme dans l'Eglise Romaine, qui crovent expier leurs péchez par des offrandes, des pélérinages, des inacérations & autres choses de cette nature, peut - on s'imaginer, que des Sauvages qui n'ont aucun des secours pour cultiver leur Raison defAVRIL, MAIET JUIN. 1739. 77 desquels les premiers jouïssent, soient en état de se convaincre que la Repentance est le seul moyen de se rendre la Divinité favorable?

Mais quand leur Raison pourroit atteindre jusques-là, les assurera-t-elle que Dieu est disposé à les recevoir en grace, & à leur procurer un bonheur parfait sous cette condition? La Repentance est nécesfaire du côté du pécheur, mais donne-telle quelque droit au pardon de la part de Dieu? Est-ce une réparation suffisante de l'iniure faite à la Loi & à celui qui l'a donnée? En qualité de fouverain Législateur, & pour maintenir l'autorité de son Gouvernement, Dieu ne doit-il pas punir les coupables? Et si l'on concoit qu'il peut quelquefois pardonner sans châtiment, ne conçoit-on pas aussi, que le bon ordre exige qu'il fasse de tems en tems des exemples de févérité, afin d'intimider les pécheurs & de les retenir dans leur devoir? N'est-ce pas ce qui se pratique tous les jours dans les Gouvernemens humains; & ne font-ce pas-là les premières idées qui se présentent à l'esprit, quand on refléchit sur ce sujet? L'obéissance qui suit la faute, peut-elle la réparer? N'est-elle pas dûë tout comme si l'on n'avoit jamais péché? & le Pécheur n'a-t-il pas toûjours également sujet de craindre qu'il ne porte la peine de son crime?

78 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

A la vérité quand il refléchit sur la bonté de Dieu, il peut concevoir quelque espérance de pardon, ou en tout, ou en partie, ou dans ce monde, ou dans l'autre: mais cela est encore fort incertain. Car comme le dit très-bien le Docteur Clarke dans un de ses Sermons posthumes, qu'on cite à cette occasion *: Nous descendons d'un Pere coupable, & nous sommes nous-mêmes actuellement Pécheurs; ainsi nous ne scaurions être tout au plus que des Pénitens-très imparfaits, & qui méritent très-peu de chose, & les plus grands efforts de Repentance dont nous soyons capables, ne peuvent tout au plus que nous donner lieu d'espérer que Dieu nous remettra une partie de la peine que nous avions encourue, mais non pas qu'il nous accordera quelque recompense. Supposé qu'un Payen pût venir à bout de se persuader que Dieu lui pardonnera ses péchez précedens fous la condition d'une fincere Repentance, sa Raison lui apprendra-t-elle, qu'il lui pardonnera encore s'il retombe dans les mêmes fautes; qu'il lui pardonnera tous les jours, quoiqu'il péche contre ses lumieres & malgré les vœux les plus formels; qu'il lui pardonnera jusqu'à la fin de sa vie, & qu'il ne le fera point passer, après sa mort, par des souffrances destinées à expier ses crimes & à le purifier tout ensemble? Sa Raison l'asfure-

* Tom. II. Serm. IX. p. 198.

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 79 furera-t-elle même, que vû l'imperfection de sa Repentance, Dieu ne le placera point, au fortir de ce monde, dans un nouvel état d'épreuve, & que pour cet effet il ne l'envoyera point animer un autre Corps? L'opinion d'un Purgatoire après cette vie, est une opinion ancienne parmi les Philosophes du Paganisme, & un dogme favori de l'Eglise Romaine. Platon dit expressement, que les ames de ceux dont la conduite a été mélée de bien & de mal, vont dans l'Acheron, pour y être nettovées & purifiées, & qu'ensuite elles reçoivent la recompense de leurs bonnes œuvres *. La doctrine de la Métempsycose, ou du passage des Ames d'un corps dans un autre, est aussi très-ancienne, & a été généralement cruë. On la trouve clairement énoncée dans Virgile, dans Ovide & dans Lucain, dont on cite ici au long des passages sur ce sujet. Et César nous apprend, que c'étoit aussi l'opinion des Druïdes dans la Bretagne †. C'étoit celle des anciens Brachmanes, & c'est encore aujourd'hui celle des Bramines, leurs successeurs, dans le Malabar. Est-il croyable que les Sauvages de l'Afrique & de l'Amérique puissent avoir à cet égard de plus saines idées, & parvenir sur ces di-

vers

^{*} Dans fon Phedo.

[†] Lib. VI. de Bell. Gall.

vers articles à une plus grande certitude? Ou plutôt le contraire n'est-il pas manifeste? Et tout ce qu'on vient de dire, ne prouve-t-il pas avec la derniere évidence, qu'il n'y a qu'une Revélation expresse qui puisse suffisamment éclairer & tranquilliser les hommes là-dessus?

Après que les deux Tenans de la Difpute ont fini, le Modérateur resume en peu de mots ce qu'ils ont dit de plus estentiel, & puis il donne son propre jugement en sept Propositions, dont voici

la substance.

I. Dieu n'a jamais pardonné, ni ne pardonnera jamais aux hommes sur la terre, que pour l'amour & en consideration de Jesus-Christ son fils; ensorte que si les Payens sont sauvez, ce ne peut être qu'en vertu de la mort de ce divin Sauveur. Il n'y a point de salut en aucun autre; car nul autre nom sous le Ciel n'a été donné aux hommes par lequel nous puissions être sauvez. *.

II. Quiconque vit dans les lieux où l'Evangile est connu & préché purement, & néanmoins refuse jusques à sa mort d'y ajouter foi, ne squaroit être sauvé, suivant les declarations de Fesus-Christ luimême, l'Auteur de cet Evangile: Celui qui ne croira point sera condamné †; Si vous ne croyez

* A&. IV. 12.

[†] Marc. XVI. 16.

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 81 croyez que c'est moi, c.-à-d. que je suis véritablement le Messie, wous mourrez dans

vos péchez *.

III. Quoique l'Evangile & la nature même de la chose, ne nous permettent pas de croire qu'aucun homme puisse être fauvé qu'en vertu de la mort de Jesus-Christ, & que ceux qui rejettent volontairement & finalement fa doctrine, lorsqu'elle leur est clairement annoncée, puisfent avoir part à la faveur de Dieu; cependant l'on ne sçauroit douter qu'il n'y ait eu plusieurs personnes actuellement fauvées sans avoir cru en Jesus-Christ, parce qu'elles n'en avoient jamais oui parler, & qu'elles ne pouvoient par consequent avoir aucune idée de sa mort. comme d'un facrifice expiatoire. Tels étoient les premiers descendans de Nué, un Abimelech Roi des Philistins, un Melcbisedec Roi de Salem; un Job & ses quatre Amis, &c. Il faut porter le même jugement charitable de plusieurs Payens qui ont vécu avant & après la manifestation de l'Evangile. Car l'on ne sçauroit. sans faire injure à Dieu, supposer qu'ils avent été exclus du salut, uniquement pour n'avoir pas ajouté foi à une doctrine dont ils n'ont point ouï parler, & dont il étoit même moralement impossible qu'ils fùsfent instruits.

IV. S'U

82 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

IV. S'il y a des Payens qui foient fauvez fans la connoissance actuelle de Jefus-Christ, ou sans une Revélation divine, on peut assurer, que ce n'est qu'autant qu'ils croyent les grands principes de la Religion Naturelle, & qu'ils en observent les devoirs.

V. Mais comme tous les Articles de cette Religion qu'on a décrits ci-devant. se déduisent de la simple consideration de la nature de Dieu, de celle de l'homme dans l'état où il 'est aujourd'hui, & des relations où il est, soit avec Dieu, soit avec ses semblables; & comme ces Articles ont entre eux une telle liaison, qu'ils peuvent être, & qu'ils ont effectivement été réduits en système par la force de la raison de quelques Chrétiens, ce n'est pas une chose absolument impossible de sa nature, que des gens qui n'ont jamais our parler de l'Evangile, les découvrent & les réduisent aussi en système, en faisant usage de leur Raison, quoiqu'il faille reconnoître qu'il est beaucoup plus facile pour un Chrétien que pour un Payen, d'en venir à bout.

VI. Si même il y a des peuples entiers, comme les Sauvages de l'Afrique & de l'Amérique, qui n'ont presque aucune idée de Religion, & s'il s'est à peine trouvé un seul Philosophe Payen qui ait eu une connoissance claire d'un système de Religion Naturelle, tel que celui qu'on a d'abord

bord

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 82 bord exposé en peu de mots; il ne s'en-fuit nullement, que la Raison ne soit pas fuffisante pour y conduire les hommes. Une personne endormie ou yvre ne laisse pas d'être une créature raisonnable, quoiqu'elle ne fasse pas actuellement usage de fa Raison. Elle a au dedans d'elle le principe de la refléxion, ou la faculté de raifonner, & dès qu'elle sera reveillée ou délivrée de son yvresse, elle se servira de cette faculté, elle agira consequemment. Les Sauvages de l'Afrique & de l'Amérique sont comme des gens endormis ou vvres; mais si, par quelque heureuse rencontre, ils pouvoient être reveillez, rappellez à la Raison, guéris de leurs préjugez, de leurs passions & de leurs mauvaises coûtumes, il est très-possible qu'ils vînssent à bout de se faire un système raisonnable de Religion.

VII. Cependant, puisqu'une triste expérience prouve qu'il n'y a eu qu'un trèspetit nombre de personnes, même parmi les Payens les plus civilisez & les plus sages, dont la Raison soit allée jusques-là par ses seules forces, & qu'il se trouve des peuples entiers qui ont à peine quelque idée de Religion; il s'ensuit manifestement, que la Suffisance de la Raison pour y conduire les hommes, est une Suffisance de pure spéculation, qui n'a point ou très-peu d'influence dans la pratique: de sorte qu'il n'y a peut-être pas chez ces

mi-

miserables peuples un homme en dix-mille, qui en sente l'efficace, au point d'appercevoir les principes même les plus naturels. Ainsi, quoique la Raison soit de sa nature suffisante pour cela, elle ne l'est point réellement & de fait; ensorte qu'il faut nécessairement quelque autre moyen, qui ne peut être qu'une Revélation céles-

te, pour suppléer à ce défaut. Dans le second de ces Dialogues l'on discute l'autre partie de la Question proposée, qui est, de sçavoir si la Raison toute seule peut fournir à l'homme des motifs suffisans pour le porter à la pratique de ses devoirs, & le conduire par ce moven à la félicité. L'excellence naturelle de la Vertu, les Peines & les Recompenses d'une autre Vie, fournissent sans doute des motifs capables de nous déterminer au bien: mais la Raison découvret-elle ces motifs à tous les hommes? Ou du moins les leur découvre-t-elle avec cette évidence nécessaire pour les toucher? On a fait voir auparavant que non, fur-tout par rapport aux Sauvages de l'Afrique & de l'Amérique. En particulier le dogme des Peines & des Recompenses à venir, est-il si bien établi par les seules lumieres de la Raison, qu'on ne puisse pas en douter? Tout ce à quoi l'esprit humain, abandonné à lui-même, peut s'élever sur ce sujet, se réduit à une grande probabilité. Car après tout, Dieu ne pourroit-

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 85 roit-il pas anéantir nos ames? Et quelle proportion y a-t-il entre une vertu aussi imparfaite que la nôtre, & une éternité de bonheur après la mort? Cependant ce font-là tous les motifs que la Raison même la mieux cultivée peut fournir, au lieu que la Revélation y en ajoute plusieurs autres très - efficaces, & propose ceux-ci même avec une clarté & une évidence qui perfuadent. C'est l'Evangile qui met dans tout son jour la beauté de la Vertu, la laideur du Vice, les heureuses suites de l'une, & les funestes effets de l'autre; qui nous donne une pleine certitude de l'immortalité de l'ame, de la Résurrection du corps, du Jugement à venir, des Peines & des Recompenses éternelles; qui tire du mystère de notre Rédemption les motifs les plus forts pour nous porter à bien vivre; qui nous expose, dans la même vûë, l'exemple des Saints, des Martyrs, & sur-tout celui de Jesus-Christ, l'Auteur de cet Evangile & le modèle de vertu le plus parfait qu'il soit possible de concevoir; & qui enfin, pour nous y déterminer plus efficacement encore, nous promet un secours surnaturel. une grace sanctifiante qui suppléera à notre foiblesse naturelle. La Raison ne fait rien de semblable; & si, malgré des motifs si puissans & en si grand nombre, on voit tous les jours une infinité de Chrétiens s'abandonner au Vice, est-il croya-F 3

86 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

ble qu'elle ait affez de force pour porter ceux qui n'ont point d'autre guide, & furtout les Sauvages de l'Afrique & de l'Amérique, à suivre les regles de Vertu qu'el-

le préscrit?

Cetté dernière refléxion donne lieu à une objection; c'est qu'on peut tout aussibien concluré de la mauvaise conduite des Chrétiens, que la Revélation est insuffisante, que de conclure des désordres affreux des Payens, que la Raison est insuffisante. Mais on répond: 1. Que cela n'empêche pas que la Revélation ne l'emporte de beaucoup sur la Raison, puisque, comme on vient de le voir, les motifs qu'elle propose sont incomparablement plus puissans & en plus grand nombre; ensorte que si ceux que la Raison bien cultivée peut fournir, peuvent être regardez comme suffisans pour surmonter toutes les tentations au mal, ceux que la Revélation nous offre, doivent être d'autant plus suffisans qu'ils l'emportent davantage, & en nombre & en force. D'un autre côté, si ces derniers motifs, malgré leur nombre & leur force, se trouvent inefficaces par rapport à la plûpart de ceux qui en sont instruits, n'est-il pas manifeste que les motifs de la Raison, abandonnée à elle-même, lesquels sont, & beaucoup plus foibles, & en beaucoup plus petit nombre, doivent être fort insuffisans en comparaison? En second lieu, il y a eu

eu dans tous les fiécles de l'Eglise une multitude de Chrétiens, que les motifs tirez de l'Evangile ont porté à rénoncer au Vice & à s'attacher à la Vertu, surtout lorsque la lumiere de cet Evangile a brillé dans toute sa pureté. Mais a-t-on jamais vû parmi les Nations Payennes, même les plus civilifées, un nombre tant foit peu considerable de véritables gens de bien? S'il faut en croire Diogene Laërce & d'autres anciens Auteurs, la plûpart des Philosophes les plus renommez étoient esclaves des vices les plus honteux. quand il se seroit bien trouvé de tems en tems quelque homme réellement vertueux, cela pourroit-il être mis en comparaifon avec le nombre des vrais Chrétiens dans tous les tems & dans tous les lieux? L'Auteur croit qu'aujourd'hui même, dans la Grande-Bretagne, il y en a cinquante, contre un honnête Payen dans le fiécle d'Auguste; en quoi il fait beaucoup d'honneur à sa Nation. Et que sera-ce, si l'on se transporte parmi les Hottentots ou les Ircquois? S'y trouvera-t-il bien un homme de probité, contre plusieurs milliers qu'il s'en rencontrera dans cette Isle?

Mais, dit le Déiste, il suit de ce calcul, que les motifs de la Raison ne sont pas absolument insuffisans, puisqu'on accorde qu'ils ont eu affez de force pour engager quelques Payens à bien vivre; & s'ils ont été suffisans par rapport à un

petit

88 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

petit nombre d'hommes, quelque petit qu'on le suppose, pourquoi ne le seroientils pas par rapport à tous les hommes, vû qu'ils ont tous les mêmes facultez naturelles? Rien n'est moins juste que cette consequence, répond le Théologien; c'est tout comme si l'on disoit, la Raison a été fusfisante dans un Euclide pour inventer un beau systême de Propositions Géometriques, dans un Locke pour écrire un excellent Essai sur l'Entendement Humain, & dans un Virgile pour composer un admirable Poëme Héroique: donc elle est suffisante chez tous les hommes pour les mettre en état de publier de pareils Ouvrages. Oui ne voit le ridicule de cette conclusion? Tous les hommes peuvent-ils être des Euclides, des Lockes, ou des Virgiles? Il s'agit ici, comme on l'a établi dès le commencement, d'une Suffisance qui regarde, non un petit nombre d'hommes privilegiez, mais tous les hommes indifféremment; & de ce qu'il s'est trouvé, ou qu'il se trouve peut-être encore, parmi les Payens quelques personnes qui vivent conformément à la Raison, il ne s'ensuit pas, que la Raifon ait assez de force par elle-même, pour les porter tous, sans distinction, à la pratique de la vertu. D'ailleurs, il v a bien de l'apparence, que ceux d'entre les Pavens qui en ont suivi les regles, ont eu quelque commerce directement ou indirectement avec les Juiss ou avec les Chrétiens,

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 89 ou quelques idées de la Revélation par le moyen de la Tradition. Car l'on peut justement douter, si, sans un secours extérieur de cette nature, il y a jamais eu d'homme véritablement pieux, & si l'on examine les exemples des personnes de ce caractère dans le Paganisme dont l'Histoire sainte ou profane fait mention, l'on verra qu'ils ont en effet plus ou moins joui de ce secours.

Il paroît par tout ce qu'on vient de dire, que la Question proposée doit se décider de la même manière que la précedente; c'est-à dire que la Raison est bien suffisante de sa nature, & absolument parlant, pour porter, du moins jusques à un certain point, les hommes à la Vertu; mais ce n'est qu'une Suffisance idéale & de pure spéculation, car dans la pratique elle est réellement insuffisante: l'expérience prouve, qu'il n'y a que les motifs tirez de la Revélation qui puissent nous déterminer efficacement à bien vivre. Je ne sçais si cette distinction plaira également à tous les Théologiens; mais l'Auteur se flatte de pouvoir terminer par ce moyen toutes les disputes qui se sont élevées sur cette matière, s'imaginant que ceux qui, comme Mr. l'Evêque de Londres * & le feu Dr,

^{*} Dans ses Lettres Pastorales.

Dr. Clarke *, ont foutenu que la Raison n'étoit pas suffisante pour conduire les hommes à la Religion, & par la Religion au Bonheur d'une autre Vie, ont voulu parler d'une Suffisance actuelle & de pratique; & que ceux au contraire qui ont prétendu qu'elle étoit suffisante pour cette fin, ont voulu parler d'une Suffisante naturelle, éloignée & abstraite. Seulement il auroit été à souhaiter qu'ils se fussent expliquez comme on vient de le faire, & cela auroit prévenu toutes les contestations.

Dans la fuite de ce Dialogue, Sophronius, le Modérateur de la Dispute, justifie par l'Histoire ancienne & moderne ce que l'on a établi touchant l'Insuffisance de la Raison dans la pratique. Il décrit au long les Idées & les Coûtumes de plusieurs Nations Pavennes en matière de Religion, & il fait voir que rien n'est plus opposé à la faine Raifon, rien plus extravagant & plus abominable. Il commence par les Sauvages de l'Amérique septentrionale, & ce qu'il en dit est tiré d'Hennepin & d'autres Missionaires qui ont été longtems sur les lieux. Il parle ensuite des Hottentots, & rapporte ce qu'on trouve fur

^{*} Dans son Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne.

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 91 fur ce sujet dans l'Histoire du Cap de Bonne-Espérance de Mr. Kolben, dont nous avons donné un Extrait dans cette Bibliothèque *. Les Relations que nous avons de la Nova-Zembla, de la Nouvelle Hollande & de l'Isle de Java, ne nous donnent pas une meilleure idée des habitans de ces Païs. En Europe même, les Laponois, & les Russiens au Nord de la Moscovie, ne font-ils pas plongez dans l'Idolâtrie & dans les superstitions les plus honteuses? Ils ont quelque teinture de Christianisme, mais leur Religion est toute Payenne, & bien éloignée de les porter à la vertu; car ce sont peut-être de tous les peuples du monde les plus vicieux & les plus brutaux. De-là l'Auteur se transporte dans le Perou & le Mexique, & n'v trouve rien de plus édifiant. La Chine, toute civilisée qu'elle est, n'offre à son examen qu'Idolâtrie & qu'erreurs grossieres & monstrueufes. Il finit par l'ancienne Bretagne, l'ancienne Grèce & l'ancienne Rome, & il fait voir que les plus grands Philosophes même du Paganisme, ont été dans l'ignorance en matière de Religion, adonnez à la superstition & sujets à des désordres honteux.

^{*} Voyez les Tom. IV. V. & VI.

92 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

ARTICLE IV.

NINETEEN LETTERS of the truly Reverend and Learned Henry HAM-MOND, D. D. (Author of the Annotations on the New Testament, &c.) Written to Mr. Peter Staninough and Dr. Nathanael Ingelo: many of them on very curious subjects. Now first published from the Originals communicated by the very Reverend Mr. Robert Marfden, B. D. Archdeacon of Nottingham, and the late pious Mr. John Worthington, M. A. and illustrated with Notes, By Francis PECK, M. A. Συναγάγετε τα περισσεύσαντα κλάσματα, ίνα μη τι απόληται. Joann. VI. 12. London. Printed for T. Cooper, at the Globe in Pater-noster-Row. 1739. C'està-dire: DIX-NEUF LETTRES du Docteur Henry HAMMOND (Auteur des Notes sur le Nouveau Testainent) publiées pour la première fois & accompagnées de Remarques, par François PECK, Maître-ès-Arts. A Londres. Chez T. Cooper, à l'Enseigne du Globe dans Pater-noster-Row. 1739. Octavo. Pages. 81. SI

CINOUS avions donné en François) le Titre de cette Brochure dans fon entier, on auroit remarqué que le Collecteur des Lettres de Hammond y a mis, en forme de Sentence ou de Devise, ces paroles de l'Evangile: Ramassez les morceaux qui restent, afin que rien ne se perde *. Les Anglois font fort dans le goût des Sentences à la tête de leurs Livres; & elles y sont quelquefois appliquées fortheureusement. Nous ne doutons pas qu'on ne mette celle-ci au nombre de celles dont l'application a quelque chose d'heureux, par cela même qu'elle est détournée & tout-à-fait inattendue. Nous ne doutons pas même que nos Lecteurs ne trouvent l'application juste & raisonnable. Les Lettres d'un homme du mérite de HAM-MOND, & d'une réputation aussi bien établie que la sienne, doivent être regardées comme de précieux restes, dignes d'être recueillis & donnez au Public. Et quoique dans ces fortes de Collections tout ne puisse pas être également intéressant, ni intéresser également tout le monde, il nous semble qu'il faudroit toûjours encourager, & ceux qui les publient, & ceux qui y contribuent par la communication des Piéces qu'ils ont entre les

Des

mains.

94 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

Des dix-neuf Lettres annoncées dans le titre, il v en a dix - huit à Mr. Pierre STANINOUGH, qui ont été communiquées à l'Editeur par Mr. Robert Mars-DEN, Archidiacre de Nottingham, dont le Pere avoit époufé la Veuve de celui à qui elles sont addressées. La dix-neuvième a été communiquée par Mr. Worthington, Maître-ès-Arts, qui est mort depuis ce tems - là, au mois de Février ou de Mars 1738. Il avoit été pendant quelque tems Membre du College de St. Pierre à Cambridge, après avoir fait fes études dans la même Université au College du Roi, où il avoit été placé comme un des Ecoliers du College d'Eton, nominez à cet effet par le Vice-Prevôt de ce dernier College. Le Vice-Prevôt. par qui il avoit été nommé, & avec qui il paroît avoir été lié d'amitié, étoit le Docteur Nathanaël INGELO. Or c'est à ce même Docteur Ingelo que s'addresse la dixneuvième Lettre de Hammond; & il v est parlé d'un Docteur Worthington en termes avantageux, à l'occasion d'un Livre qu'il avoit publié. Ce Worthington étoit apparemment le Pere, ou quelque proche Parent de celui qui a communiqué la Lettre à l'Editeur.

Cette Lettre est une des dernieres chofes que Hammond ait écrites; car elle est datée du vingt-sept de Mars, mil sixcens soixante, & il mourut au mois d'A-

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 95 vril de la même année, foit le vingtcinq, comme le dit Wood dans l'Athenæ Oxonienses; soit le vingt-sept, comme le marque Richard SMITH dans son Obituaire. Le Docteur Ingelo avoit publié des Sermons de sa façon; il en avoit envoyé un Exemplaire au Docteur Hammond, & il avoit accompagné son préfent d'une Lettre. Celle de Hammond contient un Remercîment, précedé de quelques politesses très-obligeantes, & fuivi de deux Observations Critiques, dont la seconde, fondée sur un passage d'ene's de Gaza, dans fon Dialogue intitulé Théophraste, établit, comme une chose fort probable, que le Hie'Rocles. Commentateur des Vers dorez de Pythagore, doit être distingué du HIE'ROCLES contre qui Eusebe a écrit, & qui s'est rendu fameux par sa comparaison d'Apollonius de Thyane avec Jesus-Christ. On ne fera pas fâché de trouver ici les principales paroles d'Enée, qui ont fait naître la conjecture de Hammond. Teponage de, su ό διδάσκαλος, άλλ' ό προξαλλόμενος τὰ θαυμάσια, ἀπιζον καὶ τέτο προσέθηκεν.

La première des dix-huit Lettres addressées à Mr. Pierre Staninough, est datée du dix-septième jour de Juillet. Cela ne nous apprend, ni en quelle année, ni de quel lieu elle fut écrite. Mais on sçait d'un côté, par le témoigna96 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. ge de Wood, que le Docteur Hammond. Sous - Doven de l'Eglise de Christ à Oxford en mil six-cens quarante-sept, passa au moins une partie de cette année dans cette même Ville, où il fut détenu prisonnier pendant plusieurs semaines, après avoir été dépossedé de son Sous-Dovenné par les Visiteurs du Parlement: & l'on voit assez clairement d'un autre côté, par la confrontation de la première Lettre avec les deux suivantes, qu'il faut qu'elle ait été écrite cette même année 1647. Il fut transféré de sa prison d'Oxford, dans une autre prison plus douce à Clapham, près de Bedford, chez Mr. Philippe Warwick, qui dans la fuite fut fait Chevalier par Charles II. mond annonce ce changement dans fa troisième Lettre, comme une chose arrivée depuis la feconde, qui est datée du vingt-quatre de Juillet, & qui paroît manifestement n'avoir été écrite qu'après celle qui est placée la première. Celle-ci ne peut donc pas être postérieure à l'an 1617.: & elle ne peut pas non plus y être antérieure. Hammond y parle en termes qui supposent que Thomas F A R-NABIE, Maître d'une fameuse Ecole de Sennok ou Sevenoak, dans le Comté Kent, homme connu dans les Païs étrangers sous son nom latinisé de FARNA-BIUS, étoit déja mort lors de cette première AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 97 mière Lettre: Et nous apprenons de Wood, que Farnabius ne mourut que le douze de Juin mil fix-cens quarante-fept. Nos Lecteurs nous pardonneront cette petite discussion, en faveur du plaisir qu'il y a à sçavoir, dans quel tems & dans quel lieu il faut se transporter, soit pour être au fait de ce qu'on lit, ou pour en tirer quel-que lumiere historique. On entrevoit dans cette première Lettre, que Mr. Staninough avoit été employé par Farnabius pour enseigner les Humanitez dans son E-cole, & qu'il s'y étoit acquis une réputation de capacité qui lui faisoit honneur.

Il paroît par la feconde Lettre, datée du vingt-quatre de Juillet de la même année, que la Veuve de Farnabius continuoit à tenir l'Ecole du Défunt, & qu'elle

fouhaitoit d'y avoir Mr. Staninough.

La troisième prouve, qu'il y alla bientôt après, & parle des progrès & de la sagesse de deux de ses Elèves, dont l'un étoit François Farnabius, fils de Thomas. Cette Lettre nous apprend aussi, que le deux d'Octobre, jour qu'elle sut écrite, il y avoit déja quelque tems que Hammond étoit à Clapham chez Mr. Warwick, & qu'il y étoit assez en liberté, quoique prisonnier: In a Kind of LIBERA CUSTO-DIA.

Dans la quatrième Lettre (qui indique en termes vagues une interruption de Cor-Tome XIII. Part, I. G respondance) le Dosteur Hammond félicite Mr. Staninough, au sujet des agrémens qu'il trouvoit dans une nouvelle situation. Il étoit entré chez le Chevalier Robert Pye à Faringdon, & l'on voit par une des Lettres suivantes, que c'étoit pour avoir soin de l'éducation de son Fils, ou peutêtre de quelque autre jeune Gentilhomme; car cela n'est pas bien déterminé.

La cinquième Lettre le complimente fur fon Ordination, & suppose qu'il continuoit à être agréablement dans la maifon de son Chevalier. Elle est datée du deux de suillet, & renferme un mot, qui insinue qu'elle fut écrite de chez Mr. Warwick. Si l'on peut inférer de-là, que le Docteur Hammond v étoit encore, il faudra qu'elle ait été écrite en mil fix, cens quarante-huit; car il n'y fut pas un an: c'est-là au moins ce que signifient naturellement les expressions de Wood. qui dit que Hammond, après avoir demeuré dans cette maison plusieurs mois (several Months) fut à la fin relâché. Ainsi la date de cette Lettre peut faire juger à-peu-près en quel tems & de quel lieu fut écrite la précedente, qui n'a absolument aucune date.

La sixième félicite encore une fois Mr. Staninough sur sa situation, & contient de plus, quelques avis sur la méthode qu'il doit suivre avec son Elève. Cette Lettre est vraisemblablement de la même année

que

que la précedente. Elle est datée du

vingtième d'Août.

Et depuis ce tems-là on ne voit plus ce qu'est devenu l'Ami du Docteur Hammond, jusqu'au trente-&-un de Mars mil fix-cens cinquante-fept, qui est la date de la feptième Lettre, dont l'addresse porte, ainsi que celle des suivantes: A Aughton près d'Ormkirk dans le Comté de Lancastre. Cette Lettre consiste en quelques particularitez littéraires. La plus remarquable regarde l'Histoire du Pélagianisme par Vossius. Hammond dit, que Richard Montaigu, Evêque de Norwich, avoit souvent & confidemment assuré, que cette Histoire avoit été compilée à l'aide des Recueils de l'Evêque Overall. ---,, That ,, Vossius' Pel. Hist. was compiled out of , Bishop Overall's Collections, was fre-, quently and confidently affirmed by the ,, late Bishop [Richard] Montague of Nor-, wich, a great admirer of that Bishop.

La Lettre VIII. en date du douze de Juin mil six-cens cinquante-sept, offre d'abord quelques particularitez assez détaillées qui tendent à prouver, que le célèbre Usber, ou Userius, plusieurs années avant sa mort, avoit reconnu une Grace Universelle, quoiqu'il ne la reconnût pas égale pour tous: non ex æquo pro omnibus. A propos de quoi Hammond se rappelle ces paroles de St. Maxime (x-D. xepì eyáxus) Xpizò; vxèp xávxuv EZ IXOY.

100 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. , Ces derniers mots, dit-il ensuite. ", m'ont long-tems embarassé, & je n'ai , pu deviner pourquoi ils étoient-là. , que lorsque j'ai vû qu'il v avoit quel-, qu'un qui, en convenant de l'aπέθανεν υπέρ , πάντων, ne vouloit pourtant pas con-,, venir de l'¿ tos ". Usserius avant prêché sur l'Universalité de la Grace, un Sermon qu'il nommoit un Sermon sauveur des ames (a Soule-saving Sermon) & qui avoit pour Texte ces paroles de l'Epître aux Romains VIII. 29. Ceux qu'il a appellez, il les a aussi justifiez; un sçavant Théologien vint lui faire cette question: "Peuvent-ils tous vouloir? Dieu donne-, t-il à tous ceux qu'il appelle par sa Pa-,, role, la Grace intérieure qu'il leur faut , pour se repentir s'ils le veulent. & ,, pour être certainement en état de le " vouloir "? A quoi Ufferius répondit: Oui, ils peuvent tous vouloir: Et s'il v en a tant qui ne veulent pas, c'est que, comme je l'ai dit dans mon Sermon, ils résistent à la Grace de Dieu, & sont dans le cas de ceux à aui l'Ecriture dit : ,, Gens de col roide & in-, circoncis de cœur & d'oreille, vous ne ces-,, sez de résister au Saint-Esprit ". Act. VII. 51. . . . Enfin l'Evêque OVERALL avoit raison, & je suis de son avis. Nous laisserons à nos Lecteurs le plaisir tout entier de faire là - dessus des refléxions. --La plus grande partie de certe Lettre roule fur un autre sujet. Il s'agit de la Fem-

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 101 me-Soeur, ou Sœur-Femme de St. Paul, 1 Cor. IX. 5. On croit affez communément que l'Apôtre parle de la liberté qu'il auroit de mener avec lui une Epouse Chrétienne, laquelle, ou il avoit, ou il pouvoit avoir. Hammond prétendoit avec quelques Anciens, qu'il parle de quelqu'une de ces Femmes pieuses & charitables qui pourvoyoient de leur bien à la subsissance des Apôtres: sur quoi l'on peut voir sa Paraphrase du Nouveau Testament. Mr. Staninough lui avoit écrit en . faveur du sentiment ordinaire, & lui avoit allegué, à ce qu'on voit, ou du moins à ce qu'on entrevoit, le Livre de CALIXTE de Conjugio Clericorum. Hammond lui répondit dans cette Lettre; & cela fait une petite Dissertation, que nous traduirons d'autant plus volontiers, qu'elle pourra servir de réponse en même tems, & aux Argumens de Calixte, qui v est critiqué, & à la Critique de Mr. LE CLERC, qui dans ses Notes Latines sur le Nouveau Testament, a tâché de resuter la Paraphrase de notre Auteur. Nous donnerons la traduction de ce morceau dans un Article à part.

La Lettre IX. datée du huit de Septembre, mil fix-cens cinquante-fept, commence par ces paroles:,, Je puis à, présent vous assurer, que le Livre de,, Mr. Peirce contre Reynolds a été publié

102 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

il v a environ un mois. Et j'ai appris .. depuis ce tems - là, que son premier Ad-, versaire faisoit imprimer de nouveau quelque chose contre lui ". Voilà des particularitez qu'on trouvera peut-être bien peu intéressantes aujourd'hui, & qui en effet ne serviront peut - être jamais à rien. Mais quoi qu'il en foit de celles-là nommément, nous avons été bien aises de les rapporter, pour en prendre occasion de faire une remarque dont les bons Esprits nous seauront gré, si les beaux Esprits ne la goûtent pas : c'est que ces fortes de particularitez, quelque indifférentes qu'elles paroissent, ne sçauroient être conservées avec trop de soin par quiconque donne au Public les Lettres d'un Scavant. Il n'est pas toûjours indifférent sans doute, de sçavoir en quelle année une Lettre a été écrite, & îl arrive quelquefois qu'une Lettre n'a point de date, ou que la date ne marque point l'année. Cette même Lettre annonce-telle un Livre nouveau? On apprend d'ailleurs l'année du Livre, & l'on a ainficelle de la Lettre. Ce n'est pas non plus une chose toûjours indifférente que de s'assurer en quel tems de l'année un Livre a vû le jour; & le Livre cependant vous indique simplement l'année: souvent même il n'indique pas l'année véritable. Il y a long-tems que les Imprimeurs ont perdu

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 103 perdu l'usage de marquer le mois & le jour où l'impression a été achevée : ajoutez qu'il y a des Livres qui ne se publient pas d'abord après l'impression. Une Lettre qui sera datée exactement, ou dont on pourra découvrir la date précise movennant une certaine confrontation, vous tirera de votre incertitude, ou de votre embaras, au sujet du tems de la publication d'un Livre, toutes les fois qu'elle vous dira, comme ici la Lettre de Hammond. Il y a un mois qu'un tel Livre paroît. — Nous avons rapporté le commencement de cette Lettre, nous en rapporterons la fin; & remarquerons que Hammond y parle d'un Ouvrage de fa façon qui n'a jamais été imprimé que nous sçachions, & qui pourroit bien cependant n'être pas tout-à-fait perdu. Il s'agit d'un Ouvrage sur le Purgatoire & sur la Priere pour les Morts. ,, J'ai écrit, ,, (dit-il) j'ai écrit affez amplement fur ", ces deux sujets: mais je n'ai pas mes Papiers entre les mains. Je me con-,, tente de vous envoyer quelques cour-,, tes Observations que des Livres m'ont ,, fournies. Vous les lirez, si vous pou-,, vez: & quand vous aurez vû ce que ,, c'est, vous me les rendrez. La Lettre X. pourroit nous servir

La Lettre X. pourroit nous fervir d'exemple, si nous voulions développer & prouver la Resléxion que nous avons faite à l'occasion de la précedente. Car

G 4 1'E-

104 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. l'Editeur, n'avoit trouvé d'autre date dans l'Original de cette dixième Lettre, que le 21. de Décembre: & il n'a pourtant pas craint, ni n'a dû craindre d'ajouter entre deux crochets les chiffres qui marquent l'année mil fix-cens cinquante-SEPT: pourquoi? Parce que, d'un côté, dans cette Lettre du vingt-&-un de Décembre, Jean Bramhall, Evêque de Derry, paroît avoir deux Ouvrages prêts à être publiez; & que l'Editeur sçait d'un autre côté, par l'inspection d'un de ces Ouvrages, qu'il fut publié en mil sixcens cinquante-Huit. C'est ainsi encore que Mr. Peck s'est mis en état de marquer l'année de quelques-unes des Lettres suivantes, qui n'avoient, comme celle-ci, que la date du mois & du jour, quoiqu'il ait negligé d'en avertir le Lecteur. Cette Lettre au reste est écrite d'une manière un peu énigmatique. Peutêtre cela vient-il de ce qu'elle roule fur les affaires du tems, au sujet desquelles la prudence pouvoit exiger qu'on s'exprimat quelquefois en termes couverts. Elle commence par une Remarque vague fur quelques passages de St. Basile & de St. Jerôme que Mr. Staninough avoit alleguez: cela est suivi d'une Explication fur le Regne spirituel ou temporel de Jefus-Christ. Et puis il est parlé tout-àcoup de quelqu'un dont on ne dit point le nom, & qu'on désigne néanmoins comme

me s'il avoit été nommé auparavant, qui prétendoit que Grotius & tous les Partifans de l'Episcopat, avoient des vûës pour établir le Papisme, si-non à l'Espagnole, au moins à la Françoise; bien que ce même Anonyme avouât, que le Cardinal de Richelieu avoit trempé dans tout ce qui s'étoit fait en Angleterre pour y abolir

l'Episcopat, &c.

Le principal sujet de la Lettre XI. écrite le 6. d'Avril 1658. est une Réponse à quelques objections de Mr. Staninough contre le Système de la Grace Univers elle. L'Ecriture s'addresse aux Chrétiens, ou à ceux qui doivent être appellez au Christianisme. Donc c'est pour eux qu'elle établit ce qu'elle dit que Dieu exige. Quant à ceux du dehors, Dieu les juge: 1 Cor. V. 13. & si l'Ecriture ne nous autorise pas à décider positivement que Dieu veut leur salut, aussi-bien que celui des Chrétiens, elle semble au moins nous l'infinuer. Préchez l'Evangile, ditelle, à toute Créature; Celui qui croit . . . sera sauvé; celui qui ne croira pas, sera damné: Marc. XVI. 15. 16. Donc elle fuppose la Prédication quand elle damne ceux qui n'auront pas cru: donc elle n'exclut point du falut, ceux à qui la Prédication n'aura pas été addressée; à moins que l'on ne veuille, ou damner aussi les Enfans & les Idiots d'entre nous, qui ne croyent point, faute d'avoir la faculté de croire;

106 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, ou dire qu'il est plus possible de voirfans lumière que de voir fans veux. lefus-Christ est mort pour tous ceux à qui il seroit prêché; donc il est mort pour des gens parmi lesquels il v en a qui le renient: donc il est mort à plus forte raison, ce semble, pour ceux dont tout le crime consiste à né le pas connoître. La nouvelle Alliance que Jesus-Christ à établie par son sang, n'exige rien au-delà du possible. Or il est impossible de croire en lui, si préalablement on n'entend parler de lui. Dieu nous est repréfenté dans l'Evangile, fous l'image d'un Maître également prêt, & à recompenser le ferviteur qui n'a reçu qu'un talent, & à punir celui qui en aura enfour plusieurs. Les Chrétiens sont dans le cas de l'un, les Payens font donc dans le cas de l'autre: car ils ont reçu un talent pour le moins. lesus - Christ ne leur est point prêché: il ne s'ensuit nullement de-là, qu'il ne soit pas mort pour eux. Ceux qui connoissent le mérite de sa Mort, ne sont pas tous sauvez; donc ceux qui l'ignorent ne sont pas tous damnez: & s'il n'est pas mort pro fingulis, il est mort au moins, comme tout le monde en convient, pro generibus fingulorum. Personne n'est exclus du droit d'être appellé par la Prédication, à jourr des fruits de la Mort de Jesus-Christ; car il est dit: Préchez à toute Créature: donc personne n'est exclus du droit de participer

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 107 per aux fruits de cette Mort. Si Dieu venoit à châtier la Nation Angloise, comme il est probable qu'il a châtié d'autres Nations, en leur ôtant un flambeau dont elles ont méprifé la lumiere, s'enfuivroitil de-là que Jesus-Christ ne seroit point mort pour la Nation Angloise? Les fruits de la Mort de Jesus-Christ doivent naturellement être aussi anciens que sa Mort elle-même. Or la Mort de Jesus-Christ, dans le décret de Dieu, est aussi ancienne que le monde; Jesus-Christ, selon l'Ecriture, est l'Agneau de Dieu qui a été immolé dès la fondation des fiécles: donc les fruits de la Mort de Jesus-Christ font antérieurs à la vocation du Peuple Hébreu: donc les fruits de cette Mort ne sont pas pour un certain Peuple à l'exclusion des autres: donc ils sont pour tous les Individus qui ne se rendront pas indignes d'y avoir part. —— Telles font (fi-non-mot-à-mot, au moins pour le fens) les Refléxions par lesquelles le Docteur Hammond tâche de satisfaire Mr. Staninough; & nous les avons expofées avec confiance, persuadez qu'elles plairoient & aux Ignorans & aux Sçavans. Aux Ignorans, parce qu'elles pourront leur apprendre quelque chose, & qu'il y a du plaisir à s'instruire. Aux Sçavans, parce que vraisemblablement ils enjugeront selon leurs divers préjugez, & qu'ainsi ils auront

ront tous du plassir. Les uns auront le plaisir de les trouver excellentes; les autres auront celui de les trouver pi-

toyables.

La Lettre XII. fait mention d'un Mr. SHERLOCK. Cela ne mérite pas extrêmement d'être observé: mais à cette occafion l'Editeur cite un passage de Wood, où nous trouvons un fait qui est assez remarquable, au moins par sa singularité. Mr. Peck a supposé avec beaucoup de vraisemblance (quoique sans en expliquer la raifon) que le Sherlock dont il est parlé dans cette Latre, étoit le même que celui qui écrivit en 1654. contre les Quakres: & dans cette supposition il a cru pouvoir placer ici ce que Wood nous apprend au sujet de cet Auteur. Nous croyons qu'à notre tour nous pouvons en transcrire une partie. Ce sera son Epitaphe. telle qu'elle se lit dans l'Eglise de Winwick, dont il avoit été Recteur, & où il eit enterré. Exuviæ Ricardi Sherlock, S. T. P. indignissimi hujus Ecclesiæ Rectoris: oviit 20. die Junii (anno etatis 76.) A.D. 1689. Sal infatuum conculcate. Il est bon de dire, que c'est son Epitaphe faite par Jui-même. L'Editeur au reste cite Wood d'une manière qui n'est pas bien exacte. Il est vrai cependant, qu'à l'égard du mot infatuum, la citation est très-exacte. -Un endroit de cette Lettre prouve, que quand

quand elle fut écrite, il y avoit déja quelque tems que Mr. Staninough s'étoit marié, & qu'Adam LITTLETON venoit d'en faire autant: sur quoi Hammond dit, qu'il ne les en estime pas moins. Ce Littleton est le même qui est si connu en Angleterre par son Dictionaire Latin. La Lettre qui annonce son mariage, est datée du six de fuillet. Si avec cela nous sçavions l'année de la Lettre, nous sçaurions celle du mariage. Mais bien que Mr. Peck ait placé cette Lettre, ainsi que la treizième, parmi celles de 1658. nous n'oserions assurer que ce sût-là leur véritable place.

La XIII. Lettre paroît rélative & postérieure à la douzième. Hammond y continue à parler du Mariage de Mr. Staninough, & elle est datée du vingt-troisième d'Août. Mais il y dit à l'occasion de ce Mariage, qu'il a lu depuis peu CALIXTE de Conjugio Clericorum, & il le recommande en même tems à son Ami, comme un Livre très-digne d'être lu, & qui lui fournira de nouvelles raisons en faveur de la compatibilité du Mariage avec la Prêtrise, Il semble, en un mot, lui parler de Calixte & du Mariage des Prêtres pour la première fois. Comment cela se peut-il, si cette Lettre a été écrite en mil sixcens cinquante-buit? Le Docteur Hammond & Mr. Staninough ne s'étoient-ils pas déja entretenus de Calixte & du Ma-

riage

TIOBIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, riage des Prêtres, dans des Lettres qui font incontestablement de mil fix - cens cinquante-sept? Ou je n'y comprens rien, ou les Lettres douze & treizième devoient être rangées devant celle qui traite de la Femme - Sœur de St. Paul; & qui plus est, devant toutes celles de MDCLVII. Car celle qui traite de la Femme-Sœur étant du mois de Juin, & les deux en question étant du mois de Fuillet & du mois d'Août, il n'y a pas moyen de placer celle du mois de luin après les deux autres, ou de leur conferver à toutes trois leur véritable rang, dans une seule & même année. Quoique ces Observations tiennent un peu de la minutie, il faut que nos Lecteurs nous en passent de tems en tems quelques-unes de cette espece. Il est de leur intérêt que les Auteurs, & particulierement les Éditeurs ou Collecteurs de Piéces Anecdotes ou fugitives, s'accoûtument à avoir une exactitude scrupuleuse & sur-tout à éviter les Anachronismes.

La Lettre XIV. a pour date le dix de Septembre, & annonce, comme nouvellement publié, un Livre que l'on sçait être de l'an MDCLVIII. Un passage de Wood, cité par l'Editeur, nous apprend, que Hammond finit ses jours à la campagne, chez son Ami le Chevalier Jean Packington, à Westwood dans le Comté de Worcester. Cette Lettre nous apprend de

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 111 de plus, qu'il arriva dans cette retraite le dix de Septembre de la fusdite année. & qu'il étoit à Londres quelque tems auparavant. Ce qu'il y a de plus remarqua-ble dans le reste de la Lettre, est une Observation sur l'Etablissement du Sabbat. laquelle il se souvenoit d'avoir luë dans un Auteur qu'il désigne simplement par son nom de MEAD. L'Observation revient à ce qui suit. Si d'une part le Sixième Four d'Exode X V. 22. est réellement, comme il semble l'être, non le sixième d'une Semaine, mais le sixième de la Manne. Et si d'autre part, le jour dont il est parlé au verset premier, jour employé à faire un nouveau campement, jour de travail & non de repos, est réellement. comme il semble l'être, le dernier jour avant les six de la Manne; il s'ensuivra nécessairement, ou que la Loi du Sabbat fut violée ce jour - là par Moise & par tout le Peuple, ce qui n'a aucune vraifemblance, ou que la Loi du Sabbat ne leur fut donnée que depuis ce même jour, ce qui ne peut être combattu que très-foiblement par Genese I I. 3. où rien ne nous empêche de reconnoître que l'Hifvoire parle du Sabbat par anticipation. L'Editeur ne nous apprend point, qui est le MEAD, Auteur de cette Observation. Mais nous pouvons affurer que c'est le même qui est nommé Joseph Mede à la tête

tête du Recueil de ses Oeuvres imprimé à Londres en MDCLXIV. L'Observation qu'on vient de lire, est la même dans le fond que celle qui se trouve dans ses Diatribæ, au Discours XV. p. 75. [de ses Oeuvres.

La Lettre XV. sans autre date que le vingt d'Octobre, a un rapport si sensible avec la neuvième, qu'on est fortement tenté de croire, qu'elle auroit dû la suivre immédiatement. Elle parle des Observations manuscrites sur le Purgatoire, envoyées avec la Lettre IX. & contient quelques nouvelles Observations sur le

même fuiet. La Lettre XVI. est du trentième de Décembre, & pourroit se rapporter assez naturellement, aussi-bien que la précedente, à l'an MDCLVII. Elle répond à deux Questions, qui toutes deux regardent le Mariage, & dont il y en a une qui regarde le Mariage des Prêtres. la derniere. La première roule sur le Mariage entre deux Partis, dont l'un feroit Protestant & l'autre Catholique-Romain. ,, Le feul Texte [dit Hammond] ,, que j'aye oui citer contre ce Mariage, , est certainement étranger à la question. ., C'est celui de 2 Cor. VI. 14. Ne portez ,, point un joug inégal avec les Infidèles, &c. , Le mot Grec (έτεροζυγία) fignifie quel-,, que chose qui n'a nul rapport au Ma-

, riage:

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 113 ", riage: & quant au titre d'Infidèle , (ἄπιζος) il n'y auroit ni raison, ni cha-, rité à l'appliquer à un Catholique Ro-, main.... Je ne crois pas, par consequent, , qu'un Ministre qui bénit un Mariage où ,, l'un des Partis est Catholique Romain & , l'autre Protestant, fasse en cela rien , d'illégitime. L'objection tirée de la Ru-, brique n'est ici d'aucune force. La Ru-,, brique porte, que les Nouveaux Mariez ,, communieront: c'est un Commandement , de l'Eglise lequel ne peut être obliga-,, toire que pour eux. ensorte que s'ils ne ,, communient pas, c'est leur faute à eux, ,, & non la faute du Ministre, dont l'o-, bligation se borne à les avertir de leur ,, devoir, & à être prêt de leur adminis-,, trer la Communion, s'ils veulent la re-,, cevoir. En voilà assez pour prouver ,, que la chose est permise: mais je ne ,, puis m'empêcher de dire en même tems, ,, que tout ce qui est permis n'est pas expé-,, dient Les inconvéniens de ces ,, fortes de Mariages . . . font faciles à ,, prévoir; & la prudence ne veut pas ,, qu'on en coure le risque, à moins que ,, l'onn'ait de grandes espérances d'y reme-,, dier, ou qu'il n'y air quelque chose (que ,, je ne prévois pas) qui puisse être pris en ,, échange des avantages que l'on hazarde. La Lettre XVII. en date du premier de May, parle d'un Livre nouveau, intitulé Ἱερὰ δομρύα, que l'Editeur croit être Tome XIII. Part. I. le

114 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE le même que celui qui a pour titre, Ecclesiæ Anglicanæ Suspiria, & qui parut en MDCLIX., Ouvrage du Docteur GAU-DEN, & Ouvrage in folio, comme celui que Hammond désigne sous un titre Grec: à propos de quoi il ne sera peut-être pas inutile d'observer, que dans un autre endroit *, où il s'agit d'un Livre intitulé Self-Condemnation, &c., Hammond le désigne en Grec aussi, sous le titre d'Autoκατάκοισις; foit que ces deux Livres avent effectivement un titre Grec, outre le Latin ou l'Anglois, ce que l'Editeur n'éclaircit pas, faute d'avoir eu les Livres mêmes entre les mains; soit que Hammond fe plût à donner ainsi des titres Grecs aux Livres, lorsqu'il trouvoit une manière heureuse de le faire. --- Cette Lettre roule sur la dignité de l'Ordre Episcopal, & fur la validité des Ordinations Presbytériennes. Hammond paroît ne les croire excusables que par la Nécessité; & prétend, que si elle pouvoit être alleguée en faveur des Eglises Protestantes dans d'autres Païs, elle ne pouvoit pas l'être de même en Angleterre, ni pour justifier la conduite des Anti-Episcopaux, ni pour autoriser des Ordinations qu'ils avoient faites sans autorité. Il est certain que la Dispute des Presbytériens & des Episcopaux, prise en général, ou in abstracto, & cette même Dispute prise in concreto, ou réla-

^{*} Lettre XIV. p. 40.

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 115 rélativement à l'Angleterre en particulier, font deux Disputes très-différentes qui n'ont jamais été confonduës, ni dans l'Eglise Anglicane, ni dans les Eglises Presbytériennes de de là la Mer, au moins par les personnes instruites & en même tems raisonnables.

La Lettre XVIII. annonce divers Livres qui font de MDCLX. L'Editeur néanmoins la date de cinquante-neuf; mais c'est que Hammond lui-même l'evoit datée du feize de Mars, & que l'F= diteur sans doute a suivi le vieux stile, qui ne commence l'année qu'au vingt-cinquième de ce même mois. Ainsi cette Lettre fut écrite dans le tems où l'Angleterre faisoit les plus grands préparatifs pour le rétablissement de la Famille Royale & de l'Episcopat. Hammond en parle avec joye, mais en homme cependant qui craignoit que les Presbytériens, dont la réunion au Parti Rovaliste avoit en quelque forte décidé ce Retablissement, n'y euffent trop d'influence, pour fouffrir qu'il se reglat sans certaines restrictions donc les Episcopaux auroient sujet de se plaindre. ,, Il ne paroît pas improbable (dit-,, il) que le Tabernacle de David, après ,, avoir été si long-tems dans la poussie-,, re, scra bientôt rélevé: mais sçavoir si ", ce ne fera pas avec des retranchemens , capables d'arracher des larmes à ceux , qui compareront la seconde Maison aveg

116 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. ", la première; c'est ce que je ne sçaurois , deviner. Et c'est aussi ce qui me per-, suade que votre pensée touchant les , Elections est tout-à-fait de saison. & " méritera d'être bien pesée dans l'occa-, sion. Mais il me reste toûjours quel-, que penchant à croire, que ce même , Parlement qui a voté pour sa propre , cassation, n'aura pas eu la cruauté de , l'exécuter ". Hammond supposoit apparemment que la chose étoit sur le tapis, & qu'elle pourroit être décidée quand sa Lettre seroit reçûë. Elle est du seize de Mars, & le Parlement se cassa lui-même le dix-sept. — Nous avons averti que cette Lettre faisoit mention de divers Livres nouveaux. Il y en a deux à l'égard desquels nous avons un mot à dire. Le premier est celui du célèbre Jean Pearson fur le Credo. Le nom de l'Auteur s'écrit constamment comme on vient de le lire; & nous trouvons cependant que Hammond écrivoit Petrson. Cela revient au même pour la prononciation. Il est cependant à propos de remarquer, dans un tems où l'on se pique avec raifon d'une grande exactitude en ces fortes de choses, que soit negligence de la part de Hammond, soit diversité réelle dans la manière dont quelques Auteurs ont écrit leurs propres noms, la lecture de ces Lettres nous a fourni plusieurs exemples d'une pareille negligence ou diversité.

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 117 versité. — Le second Livre que nous avons en vûë, est celui qui a pour titre dans la Traduction Françoise, la Pratique de la Pieté, & en Anglois THE WHOLE DUTY OF MAN: Ouvrage extrêmement estimé, & dont on a toûjours été d'autant plus curieux de connoître l'Auteur, qu'il avoit pris des précautions peu communes pour demeurer Anonyme. L'Epître qui fe trouve au devant de la première Edition de ce Livre, est de la façon du Docteur Hammond. Il ne paroît pourtant pas avoir été du fecret. Il recommande le Livre comme un Ouvrage excellent, mais qui vient d'une main inconnuë: ce qui occasionne une Note de l'Editeur. ,, s'ai ,, cru pendant un certain tems (dit-il) ,, que ce Livre avoit été écrit par le , Docteur Guillaume CHAPEL, Evêque ,, de Cork & de Ross. J'ai cru ensuite , qu'il étoit du célèbre Abdias WALKER. "Mais le sçavant Docteur Robert Cla-,, vering, actuellement [1738.] Evêque ,, de Peterborough, a eu la bonté de ", m'apprendre, il y a quelque tems, que ", c'étoit l'Ouvrage d'un Ecclésiastique ,, du Comté de Worcester, nomméBAS-"KET.

Ce petit volume de Lettres au reste n'est pas le premier Livre dont Mr. PECK ait enrichi le Public; & il y a quelque apparence que ce ne sera pas non plus le dernier.

H 3

118 BIELIOTHEQUE BRITANNIQUE,

Il publia en MDCCXVI. un petit Ouvrage in octavo, qu'il intitula le Sublime de l'Ecriture Sainte: ou Exercice sur la Création, avec un Hymne au Créateur du Monde, &c. Cet Ouvrage est de sa façon. Il s'y exprime dans les propres termes du Texte facré, & le propose comme un Essai pour montrer le Beau & le Sublime de l'Écriture fainte. ΤΟ' ΤΨΟΣ "AΓΙΟΝ. Or, an Exercise on the Creation and an Hymn to the Creatur of the World: Written in the express words of the sacred Text, as an attempt to show the Beauty and Sublimity of Holy Scripture. ,, There are hid yet greater , things than these, and we have seen ,, but a few of his Works ". Eccli. XLIII. 35. London 1716. Octavo.

En MDCCXXVII. il publia un autre Ouvrage de sa façon sur les Antiquitez de la Ville de Stamsord. Il y donne l'Histoire de l'Université de cette Ville, & par cette raison il a cru pouvoir intituler tout le Livre, Academia Tertia Anglicana, quoiqu'on y trouve, outre l'Histoire de l'Université, celle des Monastères, des Communautez, des Eglises, des Chapelles, des Hôpitaux & des Ecoles du lieu. L'Auteur a eu pour la composition de cet Ouvrage le secours de divers Manuscrits, & celui de tous les Registres qui pouvoient intéresser son des seguires. L'Ouvrage au reste est in solio, & orné de sigures.

" ACADEMIA TERTIA ANGLICĂNA:

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 119

", Or, the Antiquarian Annals of the ", Town of Stamford. Containing the Hif", tory of the University, Monasteries,
", Gilds, Churches, Chappels, Hospitals

and Schools there, &c. Ex fumo dare lu-

., cem. Hor.

En MDCCXXXII il publia le premier Volume de la Collection in folio, qui a pour titre DESIDERATA CÜRIOSA. Ce font diverses Piéces, la plûpart histcriques, qui étoient devenues fort rares. Ce premier Volume contient I. Le Ministre accompli, ou la Vie du Chevalier Guillaume Cécil, ou Lord Burgbley, si cilèbre par les services qu'il rendit à l'A1gleterre sous le regne d'Elisabeth. II. Vingt-deux Lettres du Lord Burgbley à fon Fils Robert. III. Les dix Préceptes du Lord Burghley à son Fils Robert. IV. Une Lettre des Seigneurs du Conseil, sous Elisabeth, en faveur de Robert Comte de Leicester, contre les imputations du Livre intitulé, la République de Leicester, Leicester's Commonwealth. Mémoires de Guillaume Chaderton, Evêque de Lincoln, & depuis Evêque de Chester. VI. Une Rélation étendue de la Maladie & de la Mort du Chevalier Robert Cecil, Comte de Salisbury. VII. Une Rélation étenduë de la Maladie & de la Mort du Prince Henri. VIII. Une Lettre de Thomas Hobbes fur la question, Pourquoi un homme se souvient moins de son H 4 pro120 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. propre vifage, lequel il voit fouvent dans un miroir, que du visage d'un Ami qu'il n'aura vû de long tems? IX. Un Mémoire au sujet du Seigneur Saxon, connu sous le nom de Longueville, qui fut tué par les Danois, & de son Tombeau à Overton-Longueville. X. Un Mémoire au sujet d'un ancien Cadavre trouvé sous terre à Southwell, qu'on croit être de quelque homme de distinction. XI. L'Epitaphe du Chevalier Thomas Powis, par le célèbre Matthieu Prior. XII. Un Discours sur les anciennes Divisions de la Nuit & du Jour. & fur les anciennes Heures de la Priere. &c. XIII. Une Description Maison de Burghley près de Stamford, & des Peintures & autres Raretez qui s'v vovent actuellement.....

Ën MDCCXXXV. parut un fecond Volumes des DESIDERATA CURIOSA. contenant, I. L'Histoire & les Antiquitez de l'Eglife de Lincoln, par l'Evêque Sanderson. II. L'Histoire & les Antiquitez de l'Isle de Man, par Jaques Comte de Derby, qui fut décapité à Bolton. III. Les Mémoires de Richard Plantagenet, Fils naturel de Richard III. IV. La Vie du scavant Jean Bois, plus connu sous son nom latinisé de Boissus. V. La Vie Guillaume Chapel, Evêque de Cork & de Ross. VI. La Vie d'Arthur Wilson, l'Historien. VII. La Reception faite à la Reigne Elisabeth à Cambridge en 1594., & à Ox-

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 121-Oxford en 1596. VIII. L'Apologie de Thomas Comted' Arondel, fur ce qu'il avoit accepté le titre de Comte de l'Empire sans le congé de la Reine. IX. Le Plan d'une nouvelle Université, qui devoit être établie à Rippon, sous Jaques I. X. Un Mémoire étendu au sujet du plan de Charles premier pour échaper aux Ecossois à Newcastle, & des mesures qui en prévinrent l'exécution. XI Un Narré de l'Evasion de Charles I. à Hamptoncourt, par le Colonel Whalley XII. Divers Mémoires du Docteur Michel Hudson, Chapelain favori de Charles I. XIII. Un Journal du Traité de *Newport* , par Mr. Oudart. XIV. Des Rélations particulieres du Massacre du Docteur Dorislas, & d'Antoine Asham, & du dessein de masfacrer de même l'Agent Bradsbaw. XV. Un long Extrait de l'Obituaire du Protonotaire Smith. XVI. Un Ecrit touchant la Médaille qui fut frapée en 1702, en mémoire de l'Archevêque Laud.....

En MDCCXXXV. encore, Mr. Peck donna au Public un Catalogue des Livres écrits pour & contre le Papisme dans le tems de Jaques II., plus complet que trois autres Catalogues qui avoient déja paru. Il y est parlé de quatre-cens cinquante-sept Livres ou Brochures; & chaque article est accompagné de renvois aux Ecrivains, dans lesquels on pourra trouver de quoi s'instruire plus exactement, soit

H 5

122 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, au sujet des Livres en question, soit au sujet de leurs Auteurs. A complete Catalogue of all the Discourses written for and againt Popery, &c. Δία δυσφημίας καὶ έυφημίας 2 Cor. VI. 8.

En MDCCXXXIX. Mr. Peck nous a donné les Lettres de Hammond, & nous a promis de Nouveaux Mémoires sur la Vie & sur les Ouvrages Poëtiques de MILTON, avec son Poëme sur la Liberté, & des Notes de

l'Editeur.

ARTICLE V.

Dissertation sur la Femme-Soeur ou Sœur-Femme de Saint Paul: I Cor. IX. 5. Tirée & traduite d'une des Lettres du Docteur Henri Hammond, à Mr. Pierre Staninough: Et accompagnée de quelques Remarques du Traducteur, renfermées entre des crochets.

"AILU ce que dit CALIXTE tou", Chant la Femme-Sœur de St. Paul;
", & il s'en faut beaucoup qu'il ne m'ait per", fuadé. Ma principale raison est celle
", qui a été touchée par Textullien,
", que St. Paul ne fait mention de la
", Femme-Sœur que rélativement aux
", moyens de pourvoir à sa subsistance.
", Ainsi cela regarde proprement ces Fem", mes

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 122 , mes qui affistoient les Apôtres de leurs , biens, έμ τῶν ὑπαργέντων. Calixte a beau ., dire . p. 123. quafi verd oftendere junctini ,, non posset. Il est évident que le désin-, téressement de l'Apôtre, qui ne tiroit , aucun lucre de son Ministère, ou la li-, berté qu'il avoit d'en user moins no-, blement, fait le sujet unique de tout , le Chapitre, sans le moindre rapport à , cette autre liberté qu'avoient les Apôtres de mener avec eux leurs Femmes , & leurs Familles, & de les faire en-" tretenir ausii bien qu'eux-mêmes. Quand ", je prens ensemble [avec le verset de ,, la Femme-Sœur] le verset qui préce-,, de & celui qui suit, il me semble v ,, voir clairement, que Paul & Barnabé, , étoient réduits à travailler de leurs , mains pour vivre, à moins qu'ils ne , voulussent faire, ainsi que les autres, ,, ce qui dans le Texte est appellé Peria-,, gein. Or cela conclut, felon moi, que ,, ce Periagein doit signifier ce qui ne peut , faire un sens véritable que dans mon " explication , c'est-à-dire le moyen ", d'avoir de quoi vivre sans travailler: & , non pas, comme il faut le supposer ,, dans l'explication de Calixte, un moyen , d'augmenter les fraix des Voyages A-., postoliques.

[L'endroit de Tertuliien que Hammond avoit en vûë, se trouve au huitième Chapitre du Livre de la Monogamie: Petrum

Solum

124 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, solum invenio maritum . . . Ceteros , cùm maritos non invenio, aut spadones intelligam necesse est, aut continentes. Nec ... Paulum sic interpretabimur quasi demonstret uxores Apostolos babuisse. Si enim de matrimoniis disputaret, quod in sequentibus facit, ubi magis Apostolus aliquod exemplum nominare potuisset recte videretur dicere: Non enim babemus potestatem uxores circumducendi, sicut cateri Apostoli & Cepbas? At ubi ea subjungit que de victuaria exbibitione abstinentiam ejus oftendunt, dicentis: Non enim habemus potestatem manducandi & bibendi? non uxores demonstrat ab Apostolis circumductas. quas & qui non babent, potestatem tamen manducandi & bibendi babent; sed simpliciter mulieres, que illis, eodem instituto quo & Dominum comitantes, ministrabant.

, Tous les argumens que vous m'op-, posez, ne sont d'aucune force. Vous , me citez d'abord un passage de l'Epître , de Saint-IGNACE aux Philadelphiens. .. Mais dans plusieurs exemplaires, & mê-, me de ceux qui sont interpolez, vous , n'avez point le mot de Paul, Παυλέ, , le seul mot qui puisse faire quelque , chose pour votre sentiment. —-,, puis toute cette Epître n'est point une , des sept Epîtres génuines, recueillies par ,, St. Polycarpe. — Les meilleurs , exemplaires enfin, quoiqu'ils la rangent ,, parmi les Epîtres supposées, omettent , tout ce passage, avec plusieurs lignes ., deAVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 125, devant & après. Ainsi voila un témoi-, gnage qui ne sçauroit être de la moin-

" dre autorité.

Il v a ici quelque chose d'embarassé & d'obscur. L'Épître de St. Ignace aux Philadelphiens est incontestablement une des sept Epîtres génuines, recueillies par St. Polycarpe. Hammond lui-même paroît l'avoir reconnu dans deux Ouvrages citez par Ittigius, au Paragraphe LXXXVII. p. 285, de sa Dissertation sur les Peres Apostoliques. Et si par les Epîtres supposées, on entend celles qui ont été faussement attribuées à St. Ignace, il est faux que l'Epître aux Philadelphiens se trouve dans les meilleurs Exemplaires au nombre des Epîtres supposées. Lors donc que notre Auteur dit à son Ami, que toute cette Epître se trouve au nombre de celles qui sont supposées, cela doit s'entendre comme s'il avoit dit; que cette Epître, à la prendre toute entière, ou telle que son Amila lui avoit alleguée, se trouve dans les meilleures Editions sous le titre d'Epîtres interpolées. Et lorsqu'il ajoute que les meilleurs Exemplaires des Epîtres supposées omettent le passage en question, cela doit s'entendre comme s'il avoit dit, que parmi les Exemplaires qui ne font point autentiques, ceux qui ont le plus d'autorité, omettent le passage : ce qui fera vrai au moins de l'Exemplaire 1.8-

126 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. Latin, connu sous le titre de Vetus Versio. On peut voir au reste, touchant le mot de Paul, omis dans les Exemplaires Grecs interpolez, les Prolegomènes d'Usserius, dont le Chapitre XVII. roule tout entier fur l'omission de ce mot. Le passage même ayant été cité par plus d'un Commentateur fur Philip. IV. 3. ou I Cor. IX. 5. il seroit assez inutile de le transcrire ici. Mr. le Clerc entr'autres l'a rapporté dans ses Notes sur le Nouveau Testament de Hammond: & pour le dire en passant, il l'a cité par un lapsus calami, comme faifant partie de l'Epître aux Philippiens. L'essentiel du passage est renfermé dans ces paroles ω: Πέτρε καὶ Παύλε... ut Petri & Pauli & aliorum Apostolorum qui in nuptiis versati sunt. De sorte que l'on peut ajouter aux raisons de Hammond, que ce passage, fût - il de S. Ignace, v compris le nom de Paul, cela prouveroit tout au plus que St. Paul avoit été marié, & ne prouveroit nullement, ni qu'il le fut encore lorsqu'il écrivoit aux Corinthiens. ni qu'il parlat de sa Femme en parlant d'une Femme-Sœur. Au sujet du Veuvage de St. Paul & de sa disposition actuelle à demeurer veuf, voyez les Notes de Grotius, ou celles de Mrs. de Beausobre & Lenfant fur I Cor. VII. 7. 8. 7

", QUANT à VASQUEZ, qui recon-,, noît l'autorité de l'Epître de St. Igna-

,, ce ,

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 127 , ce, cela ne l'empêche pourtant pas , d'excepter St. Paul bien positivement.

,, Aliquos Apostolos præter Paulum.
[Je n'ai point Vasquez pour le consulter. Mais à vûë de païs je foupçonne un peu Hammond de s'être trompé sur cet article. Au moins me semble-t-il que les paroles de Vasquez, Aliques Apostolos præter Paulum, fignifient naturellement, Quelques Apôtres outre Saint Paul; quoiqu'il foit très vrai, que præter se peutrendre par Excepté, & qu'il devroit se rendre de la forte s'il y avoit: Omnes præter Paulum. Mais cela n'est pas assez important pour nous arrêter davantage.

, le viens à Tertullien. Ce , qu'il dit dans le Chapitre VIII. de son ,, Exhortation à la Chasteté, n'est point du ,, tout un Commentaire du passage de St. , Paul; c'est tout au plus une affertion ,, de la légitimité du Mariage des Apô-,, tres: légitimité que je suis fort éloigné ,, de contester. Ajoutez qu'il y a beau-,, coup de vraisemblance dans la conjec-,, ture de Pamelius, qui conçoit que Ter-,, tullien ne nous donne point ici son pro-,, pre sentiment, mais représente simple-, ment celui des autres. Car dans son ,, Livre de la Monogamie il favorise ma-,, nifestement mon Explication: & si Ca-,, lixte élude ce témoignage, en disant , qu'on le tire d'un Ouvrage composé par

.. Ter-

128 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, , Tertullien devenu Montaniste, on peut ., éluder de même le témoignage tire de "l'Exhortation à la Chasteté, puisqu'il , est reconnu que Tertullien étoit Mon-., taniste quand il écrivit cette Exhorta-, tion. Aussi est elle placée dans l'Edi-, tion de Pamelius à la tête des Ouvra-, ges écrits in Haresi, sive contrà Eccle-, fiam. Le Livre de la Monogamie vient , après l'Exhortation à la Chasteté. Il , n'est nullement probable que Tertul-,, lien ait voulu affirmer dans le premier ,, de ces deux Ouvrages, ce qu'il refute " fi-tôt après dans le second: & son té-, moignage pris de l'Exhortation (fup-, posé même qu'il puisse servir d'ailleurs , à quelque chose) sera tout au moins ,, invalidé par-là, de la même manière , que celui du Livre de la Monogamie , aura été invalidé par l'exception de .. Calixte.

[On a vû ci-dessus le passage du Livre de la Monogamie: Voici celui de l'Exhortation à la Chasteté. Licebat & Apostolis nubere, & uxores circumducere. Mr. Staninough n'avoit pas fait attention apparemment à ce qui suit immédiatement. Licebat & de Evangeliis vivere. Sed qui bis usus non est in occasionem ad exemplum nos suum provocat, &c. A quoi l'on peut ajouter ce que Tertullien avoit dit à la fin du troissème Chapitre de son premier

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 129 mier Livre de Unis Nuptiis, où il parle de St. Paul en ces termes: Cæterùm, nusquam ita nuptias permittit, ut non potiùs ad suum exemplum nos eniti malit. Fælicem illum qui Pauli similis extiterit!

"LES paroles de CLEMENT D'A-"LEXANDRIE au feptième Livre des "Stromates, regardent St. Pierre, & ne "regardent pas St. Paul. Elles font donc

,, étrangeres à notre sujet.

Il y a effectivement un passage du septième Livre des Stromates, où il n'est question que de St. Pierre, quoique St. Paul paroisse y entrer pour quelque chose. C'est l'endroit où Clément d'Alexandrie parle de la fainte jove avec laquelle on rapportoit que St. Pierre avoit vû mourir sa Femme. Vovez Clem. Al. Ed. Sylburgii, Paris. MDCXLI. p. 736. B. Φασὶ γ' έν τον μακάριον Πέτρον, &c. Mais il v a un autre passage du même Livre, p. 741. où il s'agit des Apôtres en général. C'est l'endroit où Clément d'Alexandrie dit, que celui qui est parfait, se conduit dans le Mariage en homme qui a les exemples des Apôtres devant les yeux. Et outre ce passage du Livre VII. on sçait qu'il y en a un du Livre III. p. 448. B. C. où le nom de Paul est bien articulé, où les propres paroles de l'Apôtre sont citées au sujet de sa Femme-Sœur, & ou elles font accompagnées d'un petit Commentaire, d'où il est bien difficile de ne Tome XIII Part. L. pas

pas conclure, que, selon Clément d'Alexandrie, les paroles de l'Apôtre doivent s'entendre de sa Femme, & d'une Femme même actuellement vivante. La plus courte & la plus sûre réponse que Hammond pût faire à son Ami sur le chapitre de Clément d'Alexandrie, étoit de dire que son autorité, quelque respectable qu'elle sût, n'étoit pourtant pas décisive.

,, On PEUT vous accorder l'observa-,, tion sur le mot Gune'e: Uxor nusquam ,, in Novo Testamento also quam youanses vo-,, cabulo denotatur: cela ne tire à aucune ,, consequence. Car quoique toute Uxor , soit Gunée, toute Gunée n'est pourtant

,, pas Uxor.

[Une remarque de Tertullien sera ici à sa place. Nec enim si penès Gracos communi vocabulo censentur mulieres & uxores pro consuetudinis facilitate . . . ideò Paulum sic interpretabimur, quasi demonstret uxores Apostolos habuisse. Lib. de Monog. ub. sup.]

, A LA QUESTION, pourquoi l'Apôtre, ajoute le nom de Femme à celui de, Sœur: Si Sororem saltem fæminam, non, uxorem, intelligi cupit, cur addit γυναῖκα?, A cette question, dis-je, je répons: Qu'encore que le terme de Sœur soit, placé le premier, comme sont ordinairement placées les épithètes, ce terme n'en est pas moins, de même que, tous les termes épithétiques, un terme., me

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 137
,, me ajouté à un autre : de forte que c'est
,, le terme de Sœur qui est ici ajouté à
,, celui de Femme, & ce n'est point celui
,, de Femme qui est ajouté à celui de
,, Sœur. Une Sœur dans le stile du Nou,, veau Testament signifie une Chrétien,, ne. Ainsi, lorsqu'on joint ensemble les
,, noms de Sœur & de Femme, cela for,, me une expression parfaitement paral,, lèle à celle d'Hommes-Freres, si souvent
,, employée pour dire des Hommes Chré, tiens.

On trouvera peut-être, que si cela répond à la critique de Mr. Staninough, cela ne répond pas à celle de Mr. Le Clerc, dont voici les paroles: Si Paulus voluisset dicere quod illi volunt, non addidisset γυναϊκα, nam άδελΦη boc ipsum significat; nec magis solent dicere grace loquentes άδελΦήν γυναϊκα, quàm άδελ Φόν ανδρα, postpositis vocibus your & avec, ad significandum simpliciter sororem & fratrem. Mais Mr. Le Clerc ne consideroit pas que l'épithète de Sœur, ajoutée au mot de Femme dans le fens de la paraphrase de Hammond, doit être prise pour une épithète d'une autre espèce que celle de Freres ajoutée à Hommes, comme on en pourra juger par ce qui va fuivre. Ainfi tout ce qu'il nous reste à dire ici contre Hammond, c'est qu'il s'est énoncé en termes un peu trop forts, lorsqu'il a dit, que Fem-7772132 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, me-Sœur & Hommes-Freres étoient deux expressions parfaitement parallèles. Ce par-

faitement est - là de trop, & doit être cor-

rigé par ce qui fuit. T On voit facilement pourquoi le titre , de Sœur est ajouté au nom de Femme. , si ce dernier nom signisie une Femme , en général: mais difficilement feroiton voir pourquoi le nom de Sœur pré-, cederoit celui de Femme, si celui ci , désignoit l'Epouse de St. Paul. , pose qu'il s'agit d'une Femme qui assis-, te les Apôtres de ses biens. Le titre , de Sœur, dans cette supposition, se présente de lui-même pour caractéri-, ser une Feinme qui fait un acte de Cha-, rité fraternelle en assistant les Apôtres. , comme une Sœur assisteroit ses Freres. , Mais dans la supposition de Calixte où St. Paul est censé parler de la liberté qu'il avoit de demander des moyens , de subsistance, non seulement pour lui-, même, mais pour sa Femme avec lui: ,, par quel endroit concevez-vous, je , vous prie, que le nom de Sœur ait pu , se rapporter avec quelque exactitude , au dessein de son Discours? Ou pour-, quoi croyez-vous que, non content , d'appeller cette personne sa Femme, il " l'appelle de plus sa Sœur?

[J'ai déja cité le passage de Clément d'Alexandrie, pris du troissème Livre des

Stro-

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 133 Stromates. La suite de ce même passage méritoit d'être examinée, ou du moins citée dans cet endroit de la Dissertation. Όντοι μεν δικείως τῆ διακονία προςενέχοντες, ἐχ ὡς γαμετὰς, ἀλλ΄ ὡς ἀδελε Φὰς περιῆγον τὰς γυναῖκας συνδιακόνες, &c. Sed bi quidem (Apostoli) ut erat consentaneum, ministerio . . attendentes, non ut uxores, sed ut sorores circumducebant mulieres, quæ und ministraturæ essent apud mulieres quæ domos custodiebant: per quas etiam in Gynæceum, absque ulla reprebensione maláve suspicione, ingredi posset doctrina Domini.

", Vous remarquerez au reste, que Ca-", lixte, en s'expliquant sur la signification ", de Gune's dans le Nouveau Testa-", ment, employe le terme limité de ple-

,, risque.

"Son argument, tiré de l'ancienne "Interprétation (prisce interpretationis) "n'est pas plus concluant que les autres. "Examinez les pages 120. & 121. de son "Livre. Vous n'y trouverez nulle ap-"parence de Vérité dans ce qu'il dit de "Tertullien, de St. Jerome, de St. Au-"Gustin, excepté le seul passage de "l'Exhortation à la Chasteté, lequel-ne sçau-"roit contrebalancer avec aucun avan-"tage, celui du Livre de la Monogamie.

"Et pour ce qui est de l'ancienne In-"terprétation, entant que cela peut signi-"fier les anciennes Versions de l'Ecri-

13 ,, ture,

134 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. , ture, vous sçavez que le Docteur , [Brian] Walton les fait imprimer . & que "l'Edition qu'il en donne sera bientôt ,, complette. J'ai actuellement les Ver-" sions du Nouveau Testament. , ai consultées; & je les trouve toutes " (à l'Ethiopique près) aussi peu fa-, vorables à Calixte que la Vulgate, , qui porte expressément Mulierem So-. rorem. "Mon explication enfin n'a rien de ,, contraire au but de l'Apôtre, & il y a ,, une réponse fort naturelle à cette ques-,, tion: Quid opus ecclesiarum impensis, si , necessaria subministrahant sæminæ, &c.? , St. Paul pouvoit être entretenu, ou par "l'Eglife en commun, ou par quelque , personne riche en particulier; & au-,, quel des deux qu'il eût eu recours, il , auroit été à charge aux Corinthiens.

"Mais, comme il le leur dit au verset, quinze, il n'usoit de pas une de ces choses: "& leur montrer qu'il n'avoit eu re"cours ni à l'un ni à l'autre, étoit sans "contredit le but qu'il avoit actuelle"ment en vûë.

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 135

ARTICLE VI.

A complete Collection of the Historical, Political and Miscellaneous Works of John Milton, correctly printed from the Original Editions. With an Historical and Critical Account of the Life and Writings of the Author; containing feveral original Papers of his, never before published. C'est-à-dire: Recueil complet des Oeuvres Historiques, Politiques, & Mêlées de Jean Milton. Imprimé correctement sur les Editions publiées par luimême; avec un Récit Historique & Critique de la Vie & des Ecrits de l'Auteur; contenant plusieurs Piéces originales qui n'avoient jamais paru. A Londres, chez A. Millar, à la Tête de Buchanan, vis-à-vis l'Eglise de St. Clément 1738. 2 Voll. in folio pag. 628. pour le premier Vol. sans la Vie, qui en contient 96; & pp. 617. pour le fecond Vol. sans la Table des Matières.

R. Thomas Birch, Editeur de cet Ouvrage, & Auteur du Récit Hif-14 torique torique & Critique fur la Vie de Milton, nous apprend, dans un court Avertissement, qu'il a rangé les Piéces selon l'ordre Chronologique, qu'il y a ajouté un Traité, que Toland avoit omis dans son Edition, & qui contient les Raisons d'entreprendre la Guerre contre l'Espagne l'an 1055. & qu'il a rétabli dans l'Histoire de la Grande-Bretagne divers passages qui avoient été supprimez par les Censeurs des Livres, & qui ne se trouvent dans aucune des Editions précedentes.

Il a aussi composé une nouvelle Vie de l'Auteur, contenant, outre les particularitez rapportées par Toland & par d'autres, plusieurs faits qui n'étoient point connus, & quelques Piéces que l'on publie ici pour la première sois, sur les pro-

pres Manuscrits de l'Auteur.

Comme nous avons eu occasion de parler plusieurs fois de Milton, nous ne donnerons point ici l'abregé de sa Vie. Mais nous croyons être obligez de donner un Extrait de l'Appendix que Mr. Birch y a ajouté, & qui contient deux Dissertations sur des sujets qui ont sait beaucoup de bruit. La première roule sur le sameux Livre intitulé "Emay Basidia" Le Pourtraist du Roi de la Grande-Bretagne, &c. *; attribué à Charles I. La seconde

^{*} Voyez l'Article de Milton dans le Dicetion de Mr. Bayle, Rem. (N).

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 137 conde traite de la Commission qu'on prétend que ce Prince donna en 1641. aux Papistes d'Irlande, pour prendre les Armes contre les Protestans de ce Païs-là.

On peut voir en abregé dans le Dictionaire de Mr. Bayie * les raisons que Toland a alleguées, pour prouver que Charles I. n'a point composé le Livre en question. Mr. Birch les rapporte fort au long; & nous donne enfuite, avec lamême exactitude & la même impartialité, les réponses & les preuves de ceux qui soutiennent que le Roi est véritablement l'Auteur de ce Livre. Si Toland eût suivi cette méthode dans sa vie de Milton, je doute que Mr. Bayle eût affirmé aussi positivement qu'il le fait, que le tems a montré que Milton soutint avec fondement, que Charles I. n'étoit point l'Auteur de l'Icon Basilike.

En faveur de ceux qui ne sont point à portée de consulter le Dictionaire Critique, nous rapporterons ici les preuves de ceux qui embrassent le sentiment de Mil-

ton.

En 1686, le Sieur Millington, vendant à l'encan la Bibliothèque de Mylord Anglesey, trouva un exemplaire de l'Icôn Bafilikè, où il y avoit ces mots écrits de la propre main de ce Seigneur. "Le Roi, Charles II. & le Duc d'York, voyant … un

^{*} Là - même.

, un Exemplaire manuscrit de cet Ou, viage, que je leur montrai dans la Cham, bre des Seigneurs pendant les dernieres
, Séances * du Parlement de l'an 1675.
, dans lequel Exemplaire il y avoit des
, corrections & des changemens écrits de
, la propre main du Roi Charles I., me
, dirent tous deux, qu'il étoit certain
, que cet Ouvrage n'avoit pas été com, posé par le Roi leur Pere, mais par le
, Docteur Gauden, Evêque d'Exceter. Ce
, que j'insère ici pour désabuser les au, tres; en soi de quoi j'atteste ce fait de
, ma propre main.

,, ANGLESEY.

Ceci fit beaucoup de bruit, & engagea quelques personnes à s'addresser au Docteur Antoine Walker, Recteur de Fysield en Essex, qui avoit été Curé du Dr. Gauden, & qui les assura que ce Docteur étoit récliement l'Auteur de l'Icón Basilikè. Il y eut ensuite quantité d'écrits publiez pour & contre. Mr. Birch nous en donne les Titres, & marque après cela, à quoi se réduisent les preuves de ceux qui soutiennent que le Roi n'étoit point l'Auteur de ce Livre. Ces preuves sont premièrement, la declaration de Mylord

^{*} Il y a dans l'Anglois in the last Session, dans la derniere Séance.

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 130 Anglesey: en second lieu, le témoignage du Dr. Walker, qui declare: 1. Que peu de tems avant que l'Ouvrage fût acheve. le Dr. Gauden lui communiqua son desfein, & lui montra quelques chapitres de ce Livre entierement finis, & les titres de plusieurs autres. L'Evêque lui demanda son sentiment sur cet Ouvrage: il répondit, qu'il feroit sans doute beaucoup d'honneur au Roi, mais il désapprouva le dessein d'en imposer au public, en faisant paffer fous le nom de Sa Majesté. l'Ouvrage d'un autre. Le Docteur Gauden se l'ervit de cette défaite: Regardez le Titre, dit-il, c'est le Portrait de Sa Majesté, &c. or personne n'est censé faire son propre Portrait. 2. Que le Docteur Gauden sui dit, que l'Evêque de Salisbury (le Dr. Duppa) fouhaitoit qu'on ajoutât deux chapitres à cet Ouvrage; l'un, touchant l'ordre donné contre la Liturgie Anglicane, & l'autre, fur ce qu'on ne permettoit pas aux Aumôniers du Roi, de faire leurs fonctions près de lui. L'Evêque de Salisbury se chargea de composer ces deux chapitres, & le Docteur Gauden n'a jamais prétendu en être l'Auteur, comme il a prétendu l'être du reste du Livre. 3. Après la mort de Charles I. le Dr. Walker demanda à l'Evêque d'Exceter, si le Roi avoit vû le Livre? Je n'en suis pas sur, repliqua le Docteur Gauden, mais

mais j'ai fait tout ce que j'ai pû pour le lui faire tenir, car j'en donnai un Exemplaire au Marquis de Hertford, pour le remettre au Roi, du tems des Négociations de l'Isle de Wight. 4. Le Docteur Walker ayant demandé à Mr. Gauden, si Charles II. sçavoit qu'il étoit l'Auteur de ce Livre? Gauden répondit: Je ne puis pas dire certainement qu'il le sçache, car il ne m'en a jamais dit un mot; mais le Duc d'Tork le sçait, & m'en a souvent parlé, comme d'un service très-utile que j'ai rendu à sa Famille; & puisqu'il le sçait, je ne doute pas que le

Roi ne le scache aussi.

On rapporte encore quelques autres preuves, pour faire voir que le Docteur Gauden est véritablement l'Auteur du Livre attribué au Roi. On allegue des Papiers produits par Mr. North, Marchand de Londres, parmi lesquels il y avoit, 1. Une Lettre du Chevalier Nicolas, Secretaire d'Etat, au Docteur Gauden datée du -- lanvier 1660. dans laquelle il lui marque, que le Roi (Charles II.) a reçu sa Lettre, qu'il se souvient de lui, & que le Docteur n'aura pas long-tems fujet de se plaindre qu'on le neglige. 2. La Copie d'une Lettre de l'Evêque au Chancelier Hyde, du 28. Décembre 1661. avec la copie d'une Requête au Roi, écrite de la propre main de l'Evêque, où il lui représente les dangers

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 141 gers qu'il a courus par rapport à ses biens, & même à sa vie, & les avantages que la Couronne a retirez de ses services; que dans ce qu'il avoit fait, il s'étoit proposé de consoler & d'encourager les amis du Roi, & que ce qu'il avoit fait en Roi, méritoit une recompense Royale. 3. La Copie d'une Lettre de l'Evêque au Duc d'York, du 17. Janvier 1661 *. dans laquelle il insiste fortement sur les services qu'il avoit rendus, & supplie son Altesse Royale d'interceder en sa faveur auprès du Roi. 4. Une Lettre du Chancelier Hyde à l'Evêque, du 13. Mars 1661. où il lui dit. qu'il a reçû plusieurs de ses Lettres, qué l'importunité de l'Evêque lui fait de la peine, qu'il n'est pas encore en son pouvoir de lui rendre service; & vers la fin de la Lettre on trouve ces expressions: , Cette particularité dont vous avez fait , mention, m'a été communiquée comme ,, un secret; je suis fâché de l'avoir sçûë; , quand elle cessera d'être un secret, el-,, le ne plaira qu'à Mr. Milton ". 5. Une Lettre de Madame Gauden, écrite après la mort de son Mari, à Jean Gauden son fils, où elle parle du Livre qu'on appelloit communement le Livre du Roi : elle le

^{*} Selon la manière de compter en Angleterre, où l'on commence l'Année le 25. de Mars.

142 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, le nomme le Joyau *: elle dit que son Epoux espéroit de faire fortune par le moyen de ce Livre, & elle s'étonne qu'on puisse douter qu'il en soit l'Auteur; mais, ajoute-t-elle, j'ai la Lettre d'un très - grand homme qui éclaircira tout ceci. 6. Un long Narré écrit de la propre main de Mad. Gauden, pour prouver que c'est son Mari qui a composé le Livre en question. Mr. Bayle dit, que ce Narré est une confirmation entiere du Récit du Dr. Walker. Mais il s'en est rapporté uniquement aux Extraits qu'on lui a envovez du Livre de Toland, qui, sans donner ce Narré dans la Vie de Milton, se contente de dire, qu'il confirme le Récit du Docteur Walker. Cependant il est certain contredit visiblement dans plusieurs points essentiels. Nous traduirons ce Narré, afin qu'on puisse le comparer avec ce que dit ce Docteur. & comprendre la réponse qu'on v a faite. ,, Après que le Doc-,, teur Gauden eût composé ce Livre, il " le montra à Mylord Capel, qui l'ap-"prouva, & fut d'opinion qu'il faloit le ,, faire imprimer; mais il fouhaita que le ,, Roi pût le voir auparavant. D'abord ,, après il se présenta une occasion de le ,, faire tenir au Roi, par le moven du , Marquis de Hertford, qui partoit pour " négo-

^{*} The Jewel.

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 143 négocier le Traité de l'Isle de Wight. ,, Le Marquis, à son retour, dit qu'il avoit , donné le Livre au Roi; que Sa Majesté , en étoit assez contente, mais qu'elle ,, fouhaitoit qu'on le publiât fous le nom ,, d'un autre, & non pas fous le fien. " Mais on lui représenta, que comme " Cromwell & d'autres Officiers de l'ar-" mée s'étoient fait une grande réputa-,, tion, tant par leur sçavoir que par leur , pieté, il feroit plus à propos de pu-,, blier l'Ouvrage sous le nom du Roi: ,, sur quoi Sa Majesté prit du tems pour , fe déterminer. Le Marquis dit encore ,, au Dr. Gauden, qu'il ne sçavoit ce qu'é-,, toit devenu le Manuscrit, & Dieusça t, " ajouta-t-il, ce que deviendra le Roi. "L'Evêque n'apprenant point ce que le ,, Roi souhaitoit qu'on fît, & vovant croî-,, tre de jour en jour, le danger où étoit ,, Sa Majesté, envoya l'Ouvrage à l'Impri-"meur Royston; car il avoit eu soin d'en ,, garder une copie ... L'Imprimeur crut ,, que le Roi en étoit l'Auteur: on en , faisit une partie à l'Imprimerie, on prit ,, aussi la Lettre que Gauden avoit écrite ., à Royston en lui envoyant le Manus-,, crit, & on mit en prison Mr. Simmons, ", Ministre Royaliste, de qui l'Evêque s'é-,, toit servi pour faire tenir son Ouvrage , à l'Imprimeur. On continua cependant ,, l'impression, & le Livre parut peu de , jours après la mort du Roi. Dès qu'il "fut

144 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. , fut publié, le Parlement en fut dans une , extrême colere, & prit des mesures pour , en découvrir l'Auteur. On trouva le , Manuscrit que Gauden avoit envoyé , à Charles I. & on vit qu'il n'étoit point , écrit de la main de ce Prince: on nom-, ma des Commissaires pour examiner , cette affaire. Gauden se croyant en , danger, s'enfuit chez le Chevalier Jean , Wentworth proche de Yarmouth, dans ,, le dessein de passer la mer. Mais Mr. , Simmons étant tombé malade, & étant , mort peu de tems après, sans avoir été , examiné, on ne découvrit point que "Gauden étoit mêlé là dedans, car sa , lettre, qui avoit été saisse, n'étoit , point signée. Ne se croyant donc plus , en danger, il retourna chez lui. "On s'étoit d'abord proposé de met-, tre une Epître à la tête de l'Ouvrage, , qui avoit premièrement pour titre Sus-,, piria Regia, les Soupirs Royaux. On , changea ensuite ce titre en celui d'Icôn ,, Basilikė; & au lieu d'une Epître, on ,, ajouta deux Chapitres dans le Corps de ,, l'Ouvrage. Le Marquis de Hertford. , le Lord Capel, l'Evêque Duppa. & le ,, Docteur Morley, furent d'abord les feuls qui eussent connoissance du secret. A-, près la Restauration le Docteur Mor-, lev dit à Gauden, qu'il avoit si bien ", mérité du Roi, qu'il en obtiendroit tout , ce qu'il voudroit. Duppa Evêque de "Win-

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 145 .. Winchester étant fort mal, Gauden fut ., trouver le Roi, & lui declara qu'il é-, toit l'Auteur de cet Ouvrage, en ap-,, pellant au témoignage même de l'Evê-, que Duppa, qui avoit été Précepteur ", de Sa Majesté, & qui vivoit encore. " Il s'excusa de l'avoir publié sans l'or-, dre de Sa Majesté, sur les circonstances , du tems, & sur le danger où étoit le , Roi. Charles II. dit à Gauden, que , jusques-là il n'avoit point sçû que ce , fût lui qui avoit composé ce Livre, ,, qu'il avoit cru que le Roi son Pere en , étoit l'Auteur, mais qu'il s'étoit étonné ,, comment il avoit pu trouver du tems , pour composer cet Ouvrage: il ajouta, , que l'Auteur l'avoit écrit en homme ,, sçavant, & en Roi; & que s'il est été ,, publié plutôt, il auroit peut - être fauvé ,, la vie de fon Pere. Il promit *e*n mê-"me tems l'Evêché de Winchester à "Gauden. "Ce Docteur apprit ensuite au Duc ,, d'York que c'étoit lui qui étoit l'Auteur ,, du Livre qui avoit paru sous le nom ", de Charles I.; le Duc répondit, qu'il ,, avoit cru que fon Pere l'avoit compo-", sé. Gauden dit à Son Altesse, que le ,, Roi lui avoit promis l'Evêché de Win-,, chester, & le Duc l'assura aussi de sa ,, protection. Quand l'Evêque Duppa fut , mort, Gauden demanda au Roi l'ac-, complissement de sa promesse; mais

K

"Mor-

Tome XIII. Part. 1.

146 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, ., Morley, qui avoit dit à Gauden qu'il , obtiendroit tout ce qu'il voudroit, fut , pourvû de l'Evêché de Winchester, & , Gauden n'eut que celui de Worcester. dont il ne jouit que six mois. Après sa , mort, sa Veuve représenta au Roi, dans " une Requête au Roi, qu'elle étoit restée Veuve avec quatre garçons & une fille, qu'il en avoit coûté 200. Livres sterling , à son Mari pour se transporter d'Exce-, ter à Worcester, & pria le Roi de lui . accorder les revenus de l'Evêché pen-, dant six mois, mais il le refusa, & les ,, donna à un autre.

Telles font les Raisons qu'on allegue, pour prouver que Charles I. n'est point l'Auteur de l'Icôn Bafilike, & qu'il a été composé par le Dr. Gauden. Toland, qui a rapporté ces raisons dans la Vie de Milton, n'a pas jugé à propos de parler des Réponses qu'on y a faites *; & c'est pourquoi, sans doute, on ne trouve rien de ces Réponfes dans l'Article de Milton que Mr. Bayle a donné dans fon Dictionnaire. Cependant la plupart de ces Réponses sont affez solides, pour nous engager à suspendre au moins notre lugement.

Pre-

^{*} Il est vrai qu'il a repliqué à guelques-unes dans son Amyntor, où il rapporte aussi le Narré de Mad. Gauden, & s'efforce de le concilier avec le Récit du Dr. Walker.

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 147 Premièrement, à l'égard de ce qu'on prétend que Mylord Anglesey avoit écrit dans un Exemplaire de l'Icon Bafilike, on remarque: 1. Que Charles II. & Jaques II. ont tous deux declaré le contraire de ce qu'on leur fait dire-là, comme il paroît par les Lettres patentes qu'ils ont données à l'Imprimeur des Ouvrages de Charles I.; ils y attribuent positivement à leur Peré

le Livre en question.

2. La Note de Mylord Anglesey ne marque que d'une manière très-vague, le tems auquel on prétend que le Roi & le Duc lui découvrirent ce secret. La derniere séance du Parlement, 1675, peut signifier, ou la féance dans laquelle le Parlement fut prorogé; ou la féance qui préceda immédiatement le tems où la Note fut écrite. Si la date eût été marquée d'une manière précise, peut-être auroit-elle fourni de quoi refuter entierement la Note, on auroit pu prouver, que le Roi ou le Duc ne furent point au Parlement ce jour - là, ou que du moins ils n'y furent pas tous deux; ce qui en effet leur arrivoit rarement.

3. Outre plusieurs autres objections qu'on fait contre cette Note, comme d'être inferée dans un feuillet blanc d'un Livre, où elle ne pouvoit être découverte que par le plus grand hazard du monde, &c. on nous fait remarquer, qu'il y a beaucoup d'apparence que le Manuscrit dont il y est fait mention, n'a jamais existé. Car Millington, qui avoit souvent prétendu qu'il l'avoit entre ses mains, & qui avoit promis de le montrer à Mr. Wagstaffe, a toûjours refusé de le produire lorsque Mr. Wagstaffe a été chez lui dans le dessein de voir ce Manuscrit.

4. Le Lord Altham, fils du Comte d'Anglesey, a écrit à Mr. Wagstaffe, "Qu'il ", a envoyé chez Mr. Millington, pour le , prier de lui montrer cette Note écrite ,, de la main de son Pere; que Millington ,, a refusé de l'envoyer, promettant de ,, l'apporter lui-même ce jour-là ou le len-,, demain; mais qu'il n'en a rien fait, de ,, forte que Mylord Altham ne sçauroit ,, dire si la Note est écrite de la propre , main de son Pere, ou non; mais à en ,, juger par la manière confuse dont elle est ,, couchée, embarrassée de Parenthèses. , il doute que son Pere l'ait écrite; car ,, on sçait qu'il avoit le talent de s'expria mer d'une manière nette & aisée. " croit donc que cette Note est une pié-,, ce supposée . . .; car ni lui, ni aucun ,, de sa famille qu'il sçache, n'ont jamais ,, vû son Pere douter que le Roifûtl'Au-, teur du Livre en question, & ne lui ont , jamais oui dire un mot touchant cette ., Note. Et pour ce qui est du Manuscrit ,, dont il yest fait mention, Mylord Alts, ham dit, qu'il a fouvent eu la clef , de la Bibliothèque de son Pere, & la ,, liberté

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 149 , liberté d'y confulter les Livres qu'il lui ,, plaisoit; mais qu'il n'a jamais vû ce Ma-"nuscrit, & qu'il n'a jamais scû ni our ,, dire à son Pere qu'il eût un pareil Ma-", nuscrit". Dans une autre Lettre il dit. qu'il a examiné les Papiers de son Pere, parmi lesquels il a trouvé un sournal de ce qui se passoit au Parlement, écrit de la propre main du Comte d'Anglesey, & contenant des choses qui le regardoient personnellement; ce Journal étoit de l'année même dont il est parlé dans la Note, mais il n'y étoit pas dit un mot de ce qui est contenu dans cette Note, quoique ce Journal contienne des choses bien moins importantes, & quelques particularitez que le Roi dit au Comte dans la Chambre.

5. Ceux qui prétendent que Charles I. n'est point l'Auteur de ce Livre, regardent comme un effet particulier de la Providence, la manière dont la fraude a été découverte. Le Docteur Walker dit, que Millington ouvrant le Livre par hazard, y trouva la Note; & Toland, que Millington eut le tems de feuilleter le Livre, parce que les Encherisseurs étoient fort froids; & fut extremement surpris d'y trouver cette Note. Mais c'est-là un grand mensonge: car longtems avant la vente de la Bibliothèque de Mylord Anglesey, Millington avoit porté ce Livre dans sa poche, & l'avoit montré à diverses personnes: & lorsque le Livre fut vendu, il en arracha le feuillet fur lequel la Note étoit écrite; afin que per-K 3

ionne ne pût la voir sans sa permission, & qu'en sa présence. Voilà un fait auquel Toland ne répond rien dans son Amyntor; & qui méritoit pourtant quelque réponse, puisqu'il donne lieu de soupçonner quelque fraude de la part de Millington

lington. 6. Le Docteur Jaques Canaries, dans une Lettre datée d'Abingdon dans le Comté de Berk, le 17. Juillet 1693., dit, que Mr. Jaques Wood, un des Ministres de St. André en Ecosse, Principal du vieux College de cette Université, & un des Commissaires envoyez d'Ecosse au Roi Charles II, à Breda l'an 1650., a affuré fon Pere, " Que ce Prince lui dit en pré-, fence de plusieurs personnes de ,, té; j'apprens que certaines gens soutien-, nent que mon Pere n'est point l'Auteur de ,, l'Icon Basilike; c'est une insigne ca-,, lomnie, comme je vais vous en convaincre. 3, Sur quoi Sa Majesté sit entrer Mr. Wood 35 dans son cabinet, & lui montra le Li-, vre écrit d'un bout à l'autre de la main ,, de son Pere, avec une Lettre du même ,, Prince concernant cet Ouvrage. Et pour onvaincre Mr. Wood, que c'étoit vé-" ritablement l'écriture de Charles I., il ,, lui fit voir plusieurs autres Lettres, tou-, tes écrites de la main du même Prince: Mr. Wood ayant comparé les é-,, critures, convint qu'elles étoient tous, tes de la même main; sur quoi le Roi " lui

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 151, lui dit: Jugez vous-même si mon Pere au,, roit voulu prendre la peine de copier un Li,, vre dont il n'auroit point été l'Auteur,
,, & s'il auroit écrit une pareille Lettre tou,, chant ce Livre ". Mr. Wood étant de retour en Ecosse, raconta toutes ces particularitez au Pere du Docteur Cana-

ries.

Après quelques refléxions contre le témoignage du Docteur Gauden, qui, avant intérêt à soutenir qu'il étoit l'Auteur du Livre en question, ne doit être cru qu'à bonnes enseignes, Mr. Birch compare le Récit du Docteur Walker avec le Narré de la Veuve de l'Evêque Gauden, & fait voir en quoi ces deux témoignages se contredisent. Suivant le récit du premier, ni lui ni Gauden ne sçavoient si Charles I. avoit vil le Livre, ou non. Mais suivant le Narré de Madame Gauden. le Marquis de Herifort dt, qu'il avoit donné le Livre au Roi. Suivant le Docteur Walker, Gauden n'a jamais soit ce que le Roi pensoit de cet Ouvrage. Mais suivant l'autre Narré, Guden içut que Sa Majesté en étoit contente, & soubaitoit qu'on le publiat, mais sous le nom d'un autre. Suivant le témoignage du Dr. Walker, Gauden ne pouvoit pis dire certainement, que Charles II. sçût qu'il étoit l'Auteur du Livre. Au lieu que sa Veuve dit, qu'il le declara lui-même au Roi, en en appellant au témoignage de l'Evé-K a que. que Duppa. Suivant le Docteur Walker, Gauden juge que le Roi sçait qu'il a composé cet Ouvrage, parce qu'il est sûr que le Duc d'Yorck le sçait, & qu'il l'aura sans doute dit au Roi. Mais suivant Mad. Gauden, ce sut lui-même qui le dit au Roi, avant que d'en informer le Duc. Ces contrarietez, & quelques autres que nous omettons, ne peuvent que rendre suspect l'un ou l'autre de ces Récits, & peut-être tous les deux.

Mr. Birch allegue après cela plusieurs Preuves positives pour revendiquer au Roi Charles I. le Livre en question. Ce sont les témoignages de diverses personnes, qui ont vû le Livre en manuscrit dans le cabinet du Roi, écrit de sa propre main; qui lui en ont même vû écrire plusieurs pages à diverses reprises; ou qui le lui attribuent dans leurs Ouvrages. trop long de rapporter tous ces témoignages:nous remarquerons feulement, qu'on y trouve quelques variations qui les invalident un peu, ce que Toland n'a pas manqué de rélever dans fon Amyntor. Il y a aussi quelques-uns de ces témoignages, qui ne viennent pas de personnes fort confiderables & d'un grand poids.

Mr. Birch finit cette première Dissertation, en rapportant ce qui a été dit pour & contre, au sujet de la fameuse Priere attribuée à Charles I., & tirée presque mot AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 153 à mot de la Priere de Pamela, dans l'Arcadie du Chevalier Philippe Sidney * ·

l'ai été surpris de ne point trouver dans cette Differtation un Passage de l'Evêque Burnet, dans l'Histoire de son Tems, où il est parlé de l'Icôn Basilike. Comme je n'ai ni l'une ni l'autre des deux Traductions Françoises de cette Histoire sous la main, je traduirai ici ce passage sur l'Original. L'Evêque, parlant de la Haine que l'on conçût contre les Auteurs de la mort de Charles I., continue de cette manière. ,, Cette haine † fut enco-,, re confiderablement augmentée par la , publication de fon Livre intitulé Icin , Bafilike, qu'on lai attribuoit générale-, ment. Cet Ouvrage, qui parut immé-, diatement après la mort du Roi, fut , réimprimé plusieurs fois, & eut un aus-, si grand débit qu'aucun Ouvrage publié " de notre tems. On v découvre tant d'é-, levation & tant de justesse dans lespen-", sées, & tant de noblesse dans le stile, ,, qu'on peut dire que c'est le meilleur ,, Livre qui ait été écrit en Anglois. ,, la pieté qui regne dans les Prieres qu'il ,, renferme, fut cause que tout le monde ", se recria contre le meurtre d'un Prin-", ce, qui dans ses dévotions les plus se-

^{*} Voyes le Dictionaire Critique, ubi suprà. † Burnet, Histoire de son Tems, Tome 1. pag. 50. 51. de l'Anglois.

154 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. ,, cretes, jugeoit si sainement de toutes les ,, affaires qui le regardoient. J'ai été élevé ,, dans une très-grande venération pour ,, cet Ouvrage. Et je me souviens, qu'ayant " entendu quelqu'un nier que le Roi en fût ", l'Auteur, je demandai ce qui en étoit , au Comte de Lothian, qui avoit très-bien " connu Charles I., & qui l'avoit aimé ,, très-peu. Il me parut être sûr que ce , Prince l'avoit composé; car il me dit, ,, qu'il l'avoit souvent entendu employer ,, plusieurs traits qui se trouvent dans cet "Ouvrage. Etant ainsi confirmé dans mon ", sentiment, je fus fort surpris lorsqu'en , l'année 1673, que j'étois bien avant dans " la faveur du Duc d'York, qui fut ensui-, te Jaques II., & parlint familierement " avec lui (car il me permettoit de l'en-., tretenir librement sur des matières de "Religion) comme je lui objectois quel-" ques passages du Livre de son Pere, il "me dit que son Pere n'en étoit point , l'Auteur, & que la Lettre au Prince de "Galles ne lui avoit jamais été renduë: il ", ajouta, que le Docteur Gauden l'avoit " composé. Après la Restauration, ce Doc-" teur mena le Duc de Sommerset & le "Comte de Southampton au Roi & à lui, " (Duc d'York) qui affurerent Sa Majef-"té & le Prince, qu'ils sçavoient que ", c'étoit l'Ouvrage de Gauden; que le " Comre de Southampton lui-même l'a-" voit montré à Charles I, pendant le ., Traité

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 155 "Traité de Newport; que le Roi l'avoit lû ., & l'avoit approuvé, comme contenant ses , propres fentimens. Le Duc d'York ajouta. , que quoique Sheldon & les autres Evê-, ques s'opposassent à l'avancement de ,, Gauden, parce qu'il avoit signé la Con-", fédération des Presbytériens *; cepen-,, dant le grand service qu'il avoit rendu ,, à la Couronne par cet Ouvrage plaidant , en sa faveur, il fut avancé malgré toute , l'opposition de ses ennemis. Cet Ou-,, vrage a fait naître de grandes disputes, ,, & il y a des gens qui veulent à toute ,, force que le Roi l'ait composé, & qui-,, conque en doute, passe dans leur esprit , pour un faux Frere; cependant les rai-, ions qu'on a alleguées depuis pour ,, prouver le contraire, sont si fortes, que , ne me fentant pas capable de décider " la question, je suis obligé de la laisser ,, dans la même incertitude où je l'ai trou-,, vée. Je dirai seulement ceci; c'est qu'il ,, est certain que Gauden n'a jamais rien "écrit avec tant de force: & qu'à en ju-,, ger par le stile de ses autres Cuvra-,, ges, on ne l'auroit jamais cru capable ,, de composer un si excellent Livre.

Si on prend la peine de comparer ce Récit du Docteur Burnet, avec celui de la Veuve du Dr. Gauden, on trouvera qu'ils ne s'accordent gueres. Et en général cette Dispute fait voir, qu'il n'est pas todjours

* The Communit.

156 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, auffi aisé que certaines gens se l'imaginent, de prouver que les Ouvrages soient effectivement de ceux dont ils portent le nom.

Dans la seconde Dissertation de Mr. Birch, on trouve d'abord la Commission qu'on prétend que Charles I. donna aux Papistes d'Irlande en 1641, pour prendre les Armes contre les Protestans de ce Païs-là. Milcon a cru que cette Commission étoit véritablement du Roi; & Toland dit *, que 2, ceux qui feront bien aise de voir d'au-,, tres raisons, outre la confession même ,, des Rebelles, de croire que Charles I. ,, a réellement donné cette Commission. ,, (car je ne décide rien sur ce sujet) pour-., ront consulter la Remontrance des Irlan-,, dois, & le Livre du Dr. Jones, l'une & 3, l'autre publiez par l'autorité du Farle-, ment, & une Piéce imprimée en 1643. ,, fous ce Titre, Le Mystère d'Iniquité, pag. ,, 35. & 36.; comme audi la Chronique de ,, Vicar, III. Part. p. 70, où cette Com-" mission est insérée tout au long.

Mr. Richard Baxter, dans l'Histoire de fa Viet, fait beaucoup de fond fur l'affaire du Marquis d'Antrim,, qui fut un, des Rebelles d'Irlande au commencement... de

-

* Dans l'Elition des Oeuvres de Milton, imprimee en 1698, in fel. 723. 528.

† Part. III. p. 88. 1032 austi l'Abregé de la Vie de Mr. Banter, par le Dr. Calamy, p. 43. Edit. 1713.

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 157 39 de la guerre, lorsqu'on commit cet af-,, freux massacre, dans lequel deux-cens-,, mille Protestans furent égorgez. Ses ,, biens ayant été sequestrez, il en deman-, da la restitution au rétablissement de ,, Charles II. Le Duc d'Ormond (Viceroi ,, d'Irlande) & le Conseil, prononcerent , fentence contre lui. Il en appella au , Roi, & foutint qu'il n'avoit rien fait , que du consentement & sous l'autorité , de Charles I. Le Roi renvova cette af-" faire à quelques Membres de son Con-" feil privé, qui, après avoir examiné ce , que le Marquis avoit à dire pour sa jus-,, tification, rapporterent qu'il avoit agi , du consentement du Roi, ayant pour cet " effet une Lettre contenant les Instruc-,, tions de Sa Majesté; ce qui surprit bien ,, des gens. Sur quoi Charles II. écrivit , au Duc d'Ormond & au Confeil d'Irlan-», de, de le rétablir dans ses biens, parce ", qu'il paroissoit à ceux qui avoient exami-, né son affaire, qu'il n'avoit rien sait , que par ordre ou avec le consentement ,, du Roi. Là-deffus les anciens Adhérans ", du Parlement * fe perfuaderent de plus ,, en plus, que la guerre avoit été juste; & ,, ceux même qui avoient fait mourir le "Roi , prétendirent justifier cette action , ,, en soutenant que le Droit Naturel l'au-. tori-

[†] C'est-à-dire le Parti contraire à Char-

158 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. , torisoit. La chose n'en demeura pas-là. "Le Lord Mazarine, & plusieurs autres ,, Irlandois, poursuivirent cette affaire a-, vec tant de chaleur, que le Marquis ,, d'Antrim fut forcé, pour sa propre jus-,, tification, de produire devant la Cham-,, bre des Communes du Parlement d'An-", gleterre, une Lettre du Roi Charles I., , par laquelle il lui ordonnoit de prendre , les armes; cette Lettre avant été lûë ,, dans la Chambre, imposa silence à tous , les Membres. Ils n'en témoignerent , pas moins de venération pour la mé-, moire du Roi. Mais cela fit une toute , autre impression sur l'esprit du peuple. ,, Vous avez voulu nous persuader, disoit-on ,, aux Partisans du Roi, qu'il s'étoit declaré , contre les Rebelles d'Irlande, & que ceux-ci ", le calomnioient, en prétendant avoir des ,, ordres, & une commission de sa part. Et , ne voyons-nous pas nous · memes à présent, ,, dans quel esprit il auroit voulu aller en Ir-,, lande se mettre à la tête d'une Armée ? On se-,, ma plusieurs autres resléxions séditieuses ,, parmi le peuple, dont on peut voir le , précis dans une Brochure qu'on im-,, prima alors sous ce Titre ; Le Meurtre se ,, découvre un jour *, & dans laquelle on ,, inséra la Lettre du Roi avec des Re-,, marques. Ceux qui avoient encore quel-,, que venération pour la mémoire de ,, ce

^{*} En Anglois, Murther will out.

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 150 , ce Prince, auroient souhaité que Char-, les II. cût declaré, que son Pere n'a-,, voit donné commission au Marquis d'An-, trim de lever une Armée en Irlande, , que dans le dessein de la faire servir , contre les Ecossois, & que ce fut mal-" gré lui qu'elle se tourna contre les Pro-, testans Anglois qui étoient en Irlande, ., & en massacra tant de milliers: mais ,, quod scriptum erat, scriptum erat; ce qui ., étoit écrit, étoit écrit.

Mr. Birch nous donne ensuite la Lettre de Charles II. au Duc d'Ormond & au Conseil d'Irlande; elle renferme un détail de l'affaire du Marquis d'Antrim. On y voit qu'il avoit agi en effet suivant les ordres de Charles I. Mais comme Mr. Birch le fait remarquer dans la fuite, il ne paroît pas par cette Lettre, que les ordres que le Marquis avoit reçûs du Roi, soient antérieurs à l'an 1644. au lieu que le Massacre d'Irlande arriva l'an 1641. On ne sçauroit donc prouver par cette Lettre, que la Commission donnée aux Papistes d'Irlande, soit véritablement du Roi, ni même qu'il leur en ait donné aucune.

A l'égard de la Commission même dont il s'agit ici, Mr. Birch y remarque, après Mr. de Rapin *, une preuve de fuppo-

^{*} Hist. d'Anglet. Tome, vIII. Liv. xx. fous l'an 1641,

160 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, sition, c'est qu'on y fait dire au Roi des choses qui ne sont arrivées qu'après la date de cette Commission, qui est du 1. Octobre 1641. Mr. Tindal, dans sa Traduction, ajoute une autre raison, qui démontre que c'est une imposture. La Commission est donnée sous le sceau d'Ecosse, & cependant l'Angleterre v est nommée la première; ce qui ne se faisoit jamais dans les Actes publics d'Ecosse. Ajoutez à cela qu'elle est datée d'Edimbourg. lieu que tous les actes que Charles I. a signez durant son séjour en Ecosse, sont datez de Holyrood-House, qui étoit le lieu de sa résidence. D'ailleurs l'Evêque Burnet dit dans ses Mémoires des Ducs de Hamilton *, que le Garde du grand sceau d'Ecosse declara, qu'il l'avoit toûjours eu entre les mains, plusieurs mois avant & après le 1. d'Octobre 1641. & que ce sceau n'avoit jamais été apposé à une pareille Commission.

Mais ce qu'il y a de plus fort, & qui va directement au but, c'est qu'on prouve ici, par le témoignage de Mr. Jean Ker, Doyen d'Ardach, écrit & signé de sa propre main, que ce sut Phelim Ö-Neile, Chevalier Irlandois, qui forgea cette Commission. C'étoit un Chef des Rebelles, qui sut mis en procès & jugé à Dublin, en Février 165. Mr. Ker sut présent

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 161 sent à son Procès. On prouva qu'il avoit commis plusieurs meurtres; & comme il n'avoit rien à dire pour sa justification, un des Juges l'interrogea touchant une commission qu'il devoit avoir recuë de Charles Stuart pour faire la guerre. On prouva que Phelim O-Neale avoit eu une commission, qu'il avoit montrée à plusieurs personnes, au commencement de la Rebellion d'Irlande. Il avoua, que lorsqu'il est surpris le Château de Charlemont, & le Lord Caulfield, il ordonna à Mr. Hamilton, & à un autre Gentilhomme dont Mr. Ker ne se rappelloit pas le nom, de détacher le grand sceau du Roi d'une Patente qui apartenoit au Lord Caulfield, & laquelle ils avoient trouvée dans le Château, & de l'attacher à une Commission que lui (Phelim O-Neale) avoit fait dresser. C'est ce que Mr. Hamilton lui-même declara aussi en pleine audience. On fit tout ce que l'on put pour engager O-Neale à confesser qu'il avoit eu une Commission du Roi: On lui dit, qu'une pareille Commission justifieroit pleinement sa conduite & le feroit abfoudre; & même lorsqu'on fut sur le point de l'exécuter, le Lieutenant-Général * lui fit encore offrir sa grace, s'il vouloit avouer qu'il eût agi par ordre du Roi; il declara constamment, & même &

* Ludlow.

Tome XIII. Part. I.

la potence, en présence d'une foule de peuple, le plus solemnellement du monde, prenant Dieu & ses saints Anges à témoin, qu'il n'avoit jamais eu de Commission du Roi pour faire la guerre. C'est ce que Mr. Ker dit avoir entendu de ses oreilles, étant prêt à consirmer par serment tout ce récit, qui est signé de sa main, le 28. Février 1681.

Ce Récit est confirmé par le témoignage de plusieurs personnes, & particulierement du Dr. Guillaume Sheridan, qui a été Evêque de Kilmore en Irlande, & de Mr. Lock, un des Membres de la Chambre-basse de ce Royaume, qui assisterent l'un & l'autre au supplice de Phelim O-Neale. Et ce qu'il y a de remarquable, e'est que la Patente même dont on avoit détaché le grand Sceau, & qui contenoit un octroi de certaines terres situées dans le Comté de Tyrone en Irlande, fut produite, il y a cinq ou fix * ans, dans un procès que le Lord Charlemont eut touchant ces Terres. Il paroissoit clairement que le Sceau avoit été détaché de cette Patente, & on l'avoit même marqué expressement au dos. De sorte qu'elle fut admise par les Juges comme un acte autenti-

^{*} La Vie du Duc d'Ormond, par Mr. Carte, d'où cette particularité est tirée, fut imprimée à Londres en 1736. en 3. Vol. in folio, en Anglois. Voyez y le I. Vol. Liv. III. p. 181.

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 163 tentique. Mr. Birch allegue encore quelques autres raisons, pour prouver que Charles I. n'a point donné de Commission pareille à celle qu'on lui attribue. Mais comme ces raisons nous paroissent beaucoup plus foibles que celles que nous avons rapportées, nous ne nous y arrêterons pas. Nous remarquerons feulement, que dans presque tous les procès qu'on a fait aux Papistes d'Irlande après la mort de Charles I. on a taché, par toutes fortes de moyens, de les obliger à confesser, qu'ils avoient une Commission de ce Prince. dans le dessein sans doute de rendre sa mémoire plus odieuse.

Notre Auteur vient ensuite à l'affaire du Marquis d'Antrim. Nous avons déja remarqué, qu'il paroît par les procedures de cette affaire, que les Lettres du Roi, que le Marquis allegua pour sa justification, sont postérieures au Massacre d'Irlande. De sorte que, quoique Mr. Birch nous donne un long détail sur tout ceci, nous ne l'y suivrons point : nous nous contenterons de renvoyer le Lecteur à

Mr. Burnet *.

Il faut voir pourtant ce que l'on répond au fujet de la Lettre du Roi Charles I., que le Marquis d'Antrim produisit devant la Chambre des Communes du Parlement d'An-

^{*} Au I. Tome de l'Histoire de son tems, pag. 40. & 41. de l'Anglois.

161 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. d'Angleterre. & qui imposa silence à tous les Membres, comme on l'a vû ci-dessus. dans le passage tiré de la Vie de Mr. Baxter. S'il ne s'agit, nous dit-on, que d'une de ces Lettres par lesquelles le Roi lui commandoit de lever des Troupes en Irlande pour le secours de l'Ecosse, on n'en peut rien conclure par rapport à la Commission dont il s'agit, tous ces ordres étant postérieurs au Massacre d'Irlande. S'il ne s'agit d'aucune de ces Lettres, mais de quelqu'autre où il lui foit commandé d'armer les Papistes contre les Protestans; on ne voit pas pourquoi il n'auroit pas produit cette Lettre plutôt, & lorsque des Commissaires nommez par Charles II. examinoient fon affaire. De plus, Mr. Carte dit dans sa Préface sur la Vie du Duc d'Ormond *, qu'il a examiné tous les Journaux de la Chambre des Communes, depuis la Restauration, jusqu'à l'année 1670 †, sans v trouver rien touchant cette Lettre de Charles I. ni rien qui fasse voir que le Marquis d'Antrim ait paru devant la Chambre, ou que le Lord Massareene ait présenté Requête au Parlement d'Angleterre. S'il v eut eu quelque chose de semblable, ajoute Mr. Carte,

* Pag. 11.

^{*} Le Lord Massarene, ou Mazarine (car nous trouvons son nom écrit de ces deux manières) mourut en Septembre 1665.

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 165 te . il en seroit certainement fait mention dans les Lettres du Lord Aungier, au Duc d'Ormond; car ce Lord étoit Membre de la Chambre-basse en Angleterre, assistait à toutes les séances, & ne laissoit gueres passer de postes fans écrire au Duc d'Ormond, alors Viceroi d'Irlande, & lui parloit presque tossjours de la conduite du Lord Massareene, durant son séjour en Angleterre. Le Docteur Calamy * dit, qu'on l'a assuré que cette Lettre a été pendant quelque tems dans ce qu'on appelle ici the Paper-Office. Sur quoi Mr. Carte remarque, que cet Office est un Bureau où l'on dépose les papiers présentez aux Secretaires d'Etat, & non pas ceux qu'on présente au Parlement. Cependant il a visité cet Office, mais il n'y a point trouvé la Lettre en question, quoiqu'il y air vû plusieurs Requêtes au Roi, & divers Papiers touchant le Marquis d'Antrim.

Pour ce qui est de la Brochure que Mr. Baxter cite, & qui est intitulée, Le Meurtre se découvre un jour; Mr. Birch nous apprend, qu'il paroît par les Lettres du Comte d'Arlington au Duc d'Ormond, que cette Brochure sut imprimée peu de tems après la Lettre de Charles II. à ce Duc, dont nous avons parlé ci dessus; & qu'elle ne contient que cette Lettre même, précedée d'un Avertissement, où il est dit que

^{*} Abridgment of Mr. Baxter's Life, p. 43.

que le Roi a accusé son Pere, afin de justifier le Marquis d'Antrim. Mais il ne paroît pas par les Lettres du Comte d'Arlington où il est parlé de cette Brochure, qu'il y soit dit un seul mot de la Lettre que le Marquis d'Antrim produisit devant la Chambre des Communes. Si Mr. Birch eût pû découvrir la Brochure même, il auroit été en état de nous apprendre quelque chose de plus positif. Mais c'est le sort des Libelles, de se perdre sans ressource, dès que les disputes qui les ont sont naître sont assoupées.

ARTICLE VII.

A Tour thro' the whole ISLAND of GREAT BRITAIN. Divided into Circuits or Journies, giving a Particular and entertaining Account of whatever is curious and worth observation. Viz. I. A Description of the Principal Cities and Towns, their Situation, Government and Commerce. 2. The Customs, Manners, Exercises, Diversions, and Employment of the People. 3. The Produce and Improvement of the Lands, the Trade and Manufactures. 4. The Sea-Ports and Fortistications, the Course of Rivers and the Inland' Navigation. 5. The Public

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 167 blic Edifices, Seats and Palaces of the Nobility and Gentry. In Three Volumes. London; Printed for J. Osborn, S. Birt, D. Browne, A Millar, F. Cogan, J. Whiston and J. Robinson 1738. in 8°. C'est - à - dire: Relation Historique de Voyages faits dans tous les Comtez de la Grande-Bretagne, où l'on donne une description détaillée & amusante de tout ce qu'il y a de curieux & de remarquable. I. Des principales Villes & Bourgs, de leur Situation, Gouvernement & Commerce. 2. Des Coûtumes, Mœurs, Exercices, Divertissemens & Emplois du Peuple. 3. Des Productions & de la Culture des Terres, du Négoce & des Manufactures. 4. Des Ports de Mer, des Fortifications, du Cours des Rivieres, & de la Navigation dans l'intérieur du Royaume. 5. Des Edifices publics, des Maisons & des Palais de la Noblesse, &c. En trois Volumes: A Londres, imprimé pour J. Osborn, S. Birt, D. Browne, A. Millar, F. Cogan, J. Whiston & J. Robinson. A°. 1738. en 8°. Le Premier Volume contient, outre la Pré- L_4 face face & la Table des Matières, 360. pages.

A première Edition de ce Livre parut en 1722. & fut assez bien reçuë du Public; mais comme depuis ce tems là il est arrivé des changemens considerables, on a été obligé de faire un si grand nombre d'additions & de corrections dans ce Livre, que cette Seconde Edition peut passer pour un Ouvrage nouveau. L'Auteur nous y donne, en forme de Lettres, la description des différentes Comtez de l'Angleterre. Sa première Lettre roule sur ce qu'il y a de curieux dans les Comtez d'Essex, de Suffolk, de Norfolk & de Cambridge. Il remarque, par rapport à la Comté d'Essex, que dans le Village de Stratford, le nombre des maisons est le double de ce qu'il étoit il y a quelques années; qu'on compte que dans les autres Villages qui sont près de Londres, comme Low-Layton, Layton-Stone, Walthamstow, Woodford, Wansted, &c. on a bâti depuis la Révolution mille maisons, outre celles qu'on a reparées, ou agrandies; qu'on paye de chacune de ces maisons depuis 20. jusqu'à 60. livres sterling de rente; qu'il y a dans ces Villages 200, carosses de Gentilshommes, & qu'on y trouve tout ce qui peut contribuer aux agrémens de la Societé. Ce qu'il attribue à l'opulence des

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 169 des Marchands de Londres, dont les uns, s'étant enrichis par le Commerce, se sont retirez dans ces endroits, pour y passer le rêste de leurs jours; & les autres gagnent assez considerablement pour tenir maison en ville, & à la campagne.

[Cette Remarque semble détruire les plaintes générales des Marchands d'Angleterre, qui prétendent que le Commerce n'est plus si florissant dans ce Royaume qu'il étoit autresois. On peut dire, qu'avant la Révolution il y avoit des Marchands puissamment riches, mais le nombre n'en étoit pas fort grand, & la dépense qu'ils faisoient étoit médiocre; au lieu qu'il y a aujourd'hui un nombre considerable de Marchands, & que le luxe qui s'est introduit parmieux, les engage à des

dépenses excessives.]

La découverte qu'on vient de faire d'un Chemin Romain qui alloit de Londres dans la Comté d'Essex, fournit à notre Auteur une seconde Remarque. Il nous apprend, que ce Chemin étoit pavé de larges pierres, avec des chaussées & des ponts sur les rivieres qui le coupoient; qu'il commençoit dans les marais de Hakney, proche de Londres, à un endroit nommé Wyck, qu'il passoit par Temple-Mills, par Ruckolls, par Layton-Stone, a côté de la maison magnifique du Comte de Tilney, appellée Wanstedbouse & la forêt de Henault; qu'en creusant la terre, on trouva sur ce Chemin L 5 un un grand nombre de Médailles & d'autres Antiquitez Romaines, qui étoient entre les mains de feu Mr. Strype, Ministre de Low-

Lanton. La troisième Remarque de notre Auteur, roule fur l'air mal-fain qui regne dans les endroits humides & marécageux de la Comté d'Essex qui sont le long de la Tamise, & sur les côtes de la mer. Il dit que ce païs est peu peuplé, que la plupart des habitans font des étrangers, qui viennent s'y établir, parce que les terres sont affermées à un prix très-modique, que les maladies fréquentes causées par cet air épais & les brouillards continuels, emportent sur-tout les femmes, de sorte qu'il n'est pas rare de voir des Fermiers qui ont eu successivement jusqu'à quinze femmes.

Nous ne nous arrêterons pas à ce que notre Auteur dit des Villes de Colchester & de Harwich; mais nous parlerons d'un fait qui peut servir à illustrer l'Histoire Naturelle. Les habitans de Harwich se vantent que les murailles de leur ville & le pavé de leurs ruës sont d'argile, & que cependant leurs murailles sont aussi fortes & leurs pavez aussi nets, que s'ils étoient de pierres. En effet il y a dans le roc qui est entre la Ville & le Promontoire appellé Beacons-Hill une espece d'argile, qui, lorsqu'elle est tombée dans la mer, & a été battuë des vagues & de la tempête;

fe

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 171 fe change par dégrez en pierre. Car l'eau qui coule d'une source qui est dans ce roc, tombant dans la mer sur ces morceaux d'argile, les pétrifie, & la force des vagues & de la tempète, en les remuant & en les faisant changer de situation, fait qu'ils sont pétrifiez également par-tout Si on amaile ces morceaux d'argile avant qu'ils soient entierement pétrifiez, la surface est dure comme la pierre, mais en les cassant avec un marteau, on trouve que le milieu est mol comme l'argile.

La Chartre du Roi Edouard, furnommé le Confesseur, par laquelle il accorda à Rodolphe Peperking la Garde de la Forêt d'Epping, mérite que nous l'inferions ici: elle est courte, elle est en Vers, & elle peut servir à faire connoître la conformité de l'ancienne Langue Angloise avec

la Langue Allemande: La voici.

Iche Edward Koning Moi Edouard Roi. Have geven of my For- J'ai donné la garde rest the Keeping of de ma Forêt dans the Hundred of Chel- les mer and Dancing.

To Randolph Peperking A Rodolphe Peperand to bis Kindling.

Doe and Bocke

Cantons Chelmsford & de Deering.

king & a fes Defcendans.

With Hearte and Hind Avec Cerfs & Biches,. Daims femelles & mâles.

Haze

172 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, Haze and Foxe, Cat Lievres & Renards, and Broke. Loutres & Taiffons. Wilde Fowell with bis Gibier & tout ce qui Flacke. en dépend. Partrich, Fesant-Hen Perdrix & Faifans & and Fefant-Cock. Faifannes. With greene and wilde Avec tout le bois Stob and Stock. verd & fauvage,racine & branche. Pour garder & pré-To kepen and to yemen by all her might. ferver de tout son pouvoir. Both by day and eke De jour aussi-bien by Night. que de nuit. And Hounds for to Et pour garder des Chiens courans, holde. Good and Swift and Bons, légers & couholde. rageux. Fower Grebounds and Quatre Levriers & six Racches. six Bassets. For Haze and Fox and Pour des Lievres, des avild Cattes. Renards & des Loutres. And therefore Ich ma-Et pour cela je l'ai de him my Book. fait enregistrer dans mes Archives. Witnesse the Bishop Temoin l'Evêque Wolfton. Wolfton. And Booke ylezed ma- Dont chacun peut

11y 07%.

lire le Seign.

And

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 173

And SWEYNE of Effex Et SUEYNE d'Effex our Brother. notre Frere.

And teken him many o- Et outre lui plusieurs autres.

And our Stiward Ho- Et notre Intendant Howelin. Howelin.

That by-sought me for Qui nous a présenté him.

Pour ce qui regarde la Comté de Susfolk, notre Auteur remarque, que lorsque les Hirondelles, au Printems, passent la mer pour venir en Angleterre, élles paroissent premièrement sur les Côtes de cette Comté, qui s'étendent depuis Oxford-Ness jusqu'à Tarmouth; & que dans l'automne elles partent de-là pour repasser la mer, & pour se retirer dans des Climats plus chauds. Il rapporte, qu'au commencement du mois d'Octobre, étant logé dans une maison de la Ville de Southwould qui donnoit sur le Cimetiere, il vit un nombre prodigieux d'Hirondelles fur les toits de l'Eglise & des maisons voisines, & qu'il en demanda la raison à un homme grave, qui lui répondit, que ces Hirondelles s'étant renduës sur les côtes pour passer la mer, se trouvoient arrêtées, parce que les vents étoient contraires; à quoi il ajoute, que le lendemain le vent s'étant tourné au Nord-Ouest, elles avoient dis paru. Il croit que les Hirondelles chargeng

174 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, gent de climat, non seulement à cause du froid & du chaud, mais encore pour poursuivre leur prove; qu'elles viennent en Angleterre en Eté, parce que ce païs étant remoli de brouillards, produit une quantité prodigieuse d'Insectés dont elles se nourrissent, que si la chaleur & la sécheresse qui regnent dans l'air tuent ces Insectes, les Hirondelles, faute de nourriture, perdent leur force & tombent en terre comme mortes; que la nécessité de chercher leur prove ailleurs, les oblige à quitter l'Angleterre en Hyver; qu'elles fe rendent fur les côtes de Suffolk, parce que de-là le passage en Hoilande est plus court que des autres côtes, & qu'elles se retirent en troupes, ou peu-à-peu, selon que le vent leur est favorable.

La Comté de Suffolk fournit la Ville de Londres de Dindons & d'Oyes. On compte qu'il passe tous les ans sur le pont de Stratford, qui separe la Comté de Suffolk de celle d'Essex, 300, troupeaux de Dindons, & que dans chacun de ces troupeaux il y en a depuis 300 jusqu'à 1000. Le nombre de ceux qui passent par Newmarket-Heatb, par Sudbury & Clare, est enco-

re plus considerable.

C'est dans la Comté de Suffolk, qu'on a commencé à nourrir & à engraisser les bestiaux & les brebis de navets: ce qu'on a trouvé très-avantageux, & pour l'amelioraAVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 175 lioration des terres, & pour la multiplication des bestiaux, de sorte que la plupart des autres Comtez ont imité l'exem-

ple de celle-ci.

Il nous reste à parler des deux principales Villes de la Comté de Suffolk, qui font Ipswich, & S. Edmunds-Bury. Notre Auteur dit, qu'Ipswich étoit autrefois une grande Ville, bien peuplée & très-floriffante; qu'en l'année 1668, on comptoit à Ipswich plus de 100. vaisseaux employez à transporter du charbon de New-Castel à Londres; que les maîtres de ces vaisseaux. après avoir fourni en Eté la Ville de Londres, d'une quantité suffisante de charbon, se reposoient depuis la S. Michel jusqu'à la Notre - Daine de Mars, & passoient l'hyver avec leurs familles & leurs gens à Ipswich, ce qui contribuoit beaucoup à enrichir la Ville; qu'il y avoit outre cela à Ipswich une Manufacture de draps, & une autre de toiles pour les voiles, qu'on appelloit Ipswich-double. Nonobstant la perte de ces deux branches du Commerce, Ipswich est encore une belle Ville. Elle est située sur l'Orweil, autrement appellée Ipswich Water, riviere qui est navigable, & sur laquelle des vaisseaux de 500. tonneaux peuvent, à la faveur de la marée, remonter depuis Harwich jusqu'à Ipswich. mais au-dessus de cette derniere ville, elle ne porte pas même de petits bateaux.

teaux. On compte dans la ville 12. Paroisses, outre 2. Chapelles & plusieurs lieux d'assemblée pour les Non-Confor-

miltes. Bury S. Edmond étoit la Villa Faustini des Romains. La fameuse Abbave de cette Ville fut fondée en 638, par Sigebert Roi des Est-Angles, & rebâtie par le Roi Canut. A chacune des 5. portes de cette Abbaye il y avoit ur e Chapelle. Aujourd'hui on ne trouve dans cette Ville que deux Eglises, separées par un Cimetiere qui leur apartient en commun, l'une dédiée & la S. Vierge, dans laquelle on voit le tombeau de Marie, Reine de France, sœur de Henri VIII. & femme de Charles Brandon Duc de Suffolk; l'autre est dédiée à S. Taques, où il y a une Bibliothèque publique. Ce fut dans cette Ville que Humphrey, Duc de Gloucester & Régent du Royaume, fut assassiné l'an 1447.

Notre Auteur remarque, que la Comté de Norfolk est remplie de villes & de villages; que les pâturages y sont excellens, & que dans les prez marécageux qui sont entre Norwich, Beccles & Tarmouth, on engraisse ordinairement 40000. Bœufs d'E-cosse par an; qu'on compte que dans la Ville de Norwich & aux environs, il y a 120000. personnes employées aux Manufactures de laine & de soye, & que Guillaume Herbert, Evêque de Norwich, qui vi-

vois

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 177
voit du tems de Guillaume II. & de Henri I. (appellé par Guillaume de Malmsbury Vir pecuniosus) transféra le siège Episcopal de Thetford à Norwich, & bâtit à ses propres dépens dans la Ville de Norwich, la Cathédrale, le Palais de l'Evêque, uné Prieurie pour 60. Moines, & l'Eglise Paroissiale de S. Léonard: à Tarmouth, la grande Eglise, à Lynn l'Eglise de la S. Margarete, à Elmbam l'Eglise de Notre-Dame, & à Thetford un Couvent pour les Moines de l'Ordre de Cluny.

Tarmouth & Lynn sont deux Ports de mer très - sameux pour leur commerce, & Newmarket un Bourg renommé pour les

courses de chevaux.

La Comté de Cambridge abonde en bled, & sur-tout en orge, le pais est marécageux; sur le sommet des collines de Gog-Magog on voit un ancien camp, fortissé d'un triple rempart & d'un triple fossé: la Ville & l'Université de Cambridge & la Foire de Sturbridge, sont ce qu'il y a de plus curieux dans cette Comté. Mais comme on entrouve des déscriptions ailleurs, nous ne nous y arrêterons pas. Nous avons cru devoir dire quelque chose de ce Livre pour le faire connoître, & nous croyons en avoir dit assez.

178 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

ARTICLE VIII.

An Historical and Political Discourse of the Laws and Government of England, from the first Times to the end of the Reign of Queen Elizabeth. With a Vindication of the ancient Way of Parliaments in England. Collected from fome Manufcript Notes of JOHN SELDEN. Efq. By NATHANIEL BACON of Grays-Inn, Esq. The fourth Edition; corrected and improved by a Gentleman of the Middle-Temple. C'est-àdire: Discours Historique & Politique fur les Loix & le Gouvernement d'Angleterre, depuis les premiers tems jusqu'au Regne de la Reine Elisabeth. Avec une Apologie de l'ancienne Constitution des Parlemens d'Angleterre. Recueilli des Notes manuscrites de Mr. JEAN SELDEN, par Mr. NATHA-NAEL BACON. Quatrième Edition, corrigée & accompagnée de quelques Remarques, par un Jurisconsulte du Temple. A Londres, chez Daniel Browne, au Cigne noir, hors de la porte

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 179 porte du Temple, & André Millar, à la Tête de Buchanan, vis-à-vis l'Eglife de St. Clément. 1739. in Folio, pp. 203. pour la première Partie, & 178. pour la feconde.

Uoique cet Ouvrage ne soit rien moins que nouveau, nous sommes assurez qu'il n'est que peu ou point connu dans les Païs étrangers; il mérite pourtant de l'être, puisqu'il contient un grand nombre de Remarques curieuses sur l'ancienne Constitution du Gouvernement

d'Angleterre.

Ce Livre fut imprimé pour la première fois in quarto l'an 1649, peu de tems après la mort de Charles I. On n'en fit pas grand cas alors, à cause des circonstances dans lesquelles il parut, nous dit on dans un Avertissement qui est à la tête de l'édition de 1689. & de celleci. On ne comprend pas bien d'abord ce que cela fignifie. Il femble qu'un Livre qui ne respire que la liberté, auroit dû être très-bien reçu dans une République naissante, qui venoit de secouer le joug du Despotisme. Mais il faut sçavoir, que Mr. Selden femble fe declarer pour la Monarchie, mais pour une Monarchie limitée par les Loix. C'est-là sans doute la raison pourquoi cet Ouvrage fut plus récherché, lorsque Charles II. voulut é-M 2 tendre 180 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. tendre la Prérogative Royale au-delà de ses justes bornes. On le réimprima donc secretement en 1672. Dès que le Gouvernement en eut connoissance, il fit pourfuivre rigoureusement l'Imprimeur, & saifir plusieurs centaines d'exemplaires, qui furent tous brûlez. L'Ouvrage fut publié pour la troisième fois en 1682. ce qui donna lieu à de nouvelles poursuites. On intenta une action criminelle à l'Editeur, qui s'étant prudemment enfui d'Angleterre, parut cependant par Procureur devant la Cour du Banc du Roi; ce que les Loix lui permettoient: mais pour n'avoir pas comparu personellement, il fut iugé par contumace, & proscrit * par le pouvoir tyrannique que le Grand-Juge Jefferies exerçoit alors, & ne retourna dans sa Patrie qu'à la Révolution.

On nous affure dans ce même Avertiffement, que le Grand-Juge Vaugham, un des Exécuteurs Testamentaires du sçavant Selden, a reconnu que le fond de cet Ouvrage est véritablement de lui, & que Mr. Bacon n'a fait que mettre en œuvre les Matériaux de cet habile homme.

Voilà ce que contient l'Avertissement de l'Edition de 1689. On ajoute à cela, qu'on a rétabli dans celle-ci quelques passages

qui

^{*} Out-lawed, c'est-à-dire mis hors de la protection des Loix.

AVRIL. MAIET JUIN. 1739. 181 qui avoient été omis dans les Editions de 1682. & 1689. & qui se trouvent ici entre deux Crochets. Le nouvel Editeur v a mis aussi quelques Notes, soit à la marge, foit au bas des pages; & il les a distinguées de celles de l'Auteur par ces

Renvois *, +, ||.

Je ne sçais pourquoi on a mis dans le Titre de cette Edition, qu'elle est la quatrième; puisque l'Avertissement dont nous venons de parler, fait mention de quatre autres Editions; celle de 1649. in 4. celle de 1672, celle de 1682. & celle de 1689. les deux dernieres in folio. Peutêtre ne compte-t-on pas la feconde, parcequ'elle fut imprimée secretement, & presqu'entierement supprimée bientôt près; & peut-être aussi parce qu'on mit probablement en Titre l'an 1649, afin de dépaïser les Inquisiteurs de la Presse. Quoi qu'il en foit, ce grand nombre d'Editions d'un assez gros Ouvrage in folio, fait voir combien on en fait cas en Angleterre.

On a vû dans le Titre, qu'il est divisé en deux Parties. La première contient des Discours Historiques & Politiques sur la Constitution du Gouvernement d'Angleterre, depuis le tems des anciens Bretons jusqu'au Regne d'Edouard III. exclusivement; & la seconde s'étend depuis ce Regne jusqu'à la fin de celui de la Reine Elisabeth. Le tout est divisé en Chapitres: nous en indiquerons les sujets, & M 3

nous

182 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, nous en extrairons les Remarques qui nous paroissent les plus importantes, ou

les plus curieuses.

Le Premier Chapitre traite des Anciens Bretons & de leur Gouvernement. C'étoient des Barbares, dit notre Auteur; cependant ils adoroient un Dieu invisible, infini, tout-puissant, & lui offroient des Sacrifices. Mais presque toute leur Religion se bornoit à respecter leurs Prêtres; ils les regardoient comme les Ambassadeurs de Dieu, & redoutoient leur

Interdit plus que la mort même.

Les Bretons étoient gouvernez par un grand nombre de Chefs, auxquels les Romains ont donné le nom de Rois, quoiqu'ils ne fûssent proprement que des Seigneurs, dont l'autorité ne s'étendoit pas au-delà d'un certain district. En tems de guerre tous ces Seigneurs se réunissoient, à choisissoient un Général pour les commander. Mais, ni ces Seigneurs, ni ce Général, n'avoient une autorité Royale; comme on le prouve ici, entre autres raisons, par le témoignage de Dion, qui dit expresement dans la Vie de l'Empereur Sévère, que dans la Bretagne c'étoit le Peuple qui tenoit les Renes du Gouvernement. Il est vrai que S. Jerôme appelle les Bretons une Nation de Tyrans, Gens Tyrannorum. Ce qui peut signifier, suivant nore Auteur, qu'ils étoient extrêmement cruels, ou qu'ils étoient opprimez par leurs

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 183 leurs Supérieurs. Mais on ne trouve dans l'Histoire aucune trace de leur cruauté. si ce n'est qu'ils offroient des Sacrifices humains; ce qu'on peut attribuer à une erreur de lugement, plutôt qu'à un Naturel sauvage & sanguinaire.

Moins encore trouve-t-on qu'ils avent été opprimez par leurs Supérieurs. Il paroît au contraire qu'ils ne l'ont point été, dit Mr. Selden, puisqu'ils avoient un grand nombre de Chefs, tous independans les uns des autres. Car, ajoutet-il, quoiqu'on puisse gouverner les grands Etats par la Terreur, les petits Etats ne peuvent se gouverner que par la sus-

tice.

Dans le Second Chapitre on parle de la Conversion des Bretons à l'Evangile, que notre Auteur croit être arrivée des le premier siécle du Christianisme, & vers le tems des Apôtres L'Editeur nous renvoye ici aux Origines Sacræ* de Mr. Stillingfleet, qui fait voir qu'il y a beaucoup d'apparence que ce fut St. Paul lui-même qui fonda l'Eglise Chrétienne dans la Bretagne †.

Dans le Troisième Chapitre on nous entretient de l'Invasion des Romains, & de

l'état

* Pag. 35-45.

[†] Voyez l'Histoire d'Angleterre de Mr. de Rapin, Tom. I. pag. 86.

184 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, l'état de la Bretagne durant le séjour qu'ils y firent. Notre Auteur trouve que cette Invalion fut fort avantageuse aux Bretons. Car premièrement, dit-il, elle leur apprit à porter le joug, à plier, à devenir dociles. Il faut que des Esprits obstinez apprennent à obéir, avant qu'ils puissent recevoir Instruction. En second lieu, les Romains ont introduit les Arts & la Politesse dans la Bretagne; ce qui n'a pas peu contribué à y étendre la Religion Chrétienne. En troisième lieu, ils ont réuni les différentes Seigneuries en un feul Etat, fur lequel ils ont établi un Chef, pour gouverner le Peuple selon les Loix du Païs, fauf l'Hommage qu'il devoit à l'Empire Romain. Ce qui a tourné doublement à l'avantage de la Religion: car elle se répand plus facilement sous un Gouvernement Monarchique bien reglé, que sous tout autre Gouvernement; & de plus l'Eglise de Rome, célèbre par tout le monde, étoit comme une source, d'où la Connoissance des Véritez Chrétiennes pouvoit aisément se répandre dans tous les Païs foûmis à l'Empire Romain.

Cependant la Religion, persécutée au commencement, ne put faire des progrès qu'en secret; mais à la longue les Empereurs Romains s'apperçurent que la Justice & la douceur avoient plus de pouvoir

fur

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 185 fur les Bretons que la violence & la force: ils se relâcherent donc de leur sévérité; de sorte que sous un Gouvernement plus doux, la Religion commença à paroître plus ouvertement, jusques à ce que, sous le sage gouvernement de l'Empereur Aurelien, elle monta sur le Trône en la personne de Lucius, le premier Roi Chré-

tien qu'ayent eu les Bretons.

Ce Prince, Ami & Allié plutôt que Vasfal des Romains, songea à procurer l'avantage de ses sujets dans le Spirituel aussi-bien que dans le Temporel. Jusques-là la Religion ne s'étoit gueres foutenuë dans la Bretagne que par une Providence particuliere. Il n'y avoit ni écoles, ni littérature, ni aucune science dans le Païs: ce qui, joint aux persécutions, réduisit l'Eglise à un état si déplorable, qu'on avoit cessé d'y administrer les Sacremens. Lucius s'addressa à l'Evêque de Rome, qui envoya, dit - on, quelques hommes scavans en Angleterre, pour instruire & batiser le Roi & le Peuple; ce qui est à la vérité glorieux à l'Eglise de Rome, mais il ne suit pas de-là, dit Mr. Selden, que le Roi ait eu dessein de reconnoître dans cette Eglife la moindre autorité sur celle de la Bretagne.

Cette déférence de Lucius pour l'Eglife de Rome, a fait que certains Auteurs lui ont donné les éloges les plus magnifiques. C'est lui, si on les en croit, qui a le pre-

M 5 micr

186 BIBLIOTHE QUE BRITANNIQUE. mier introduit le Christianisme dans la Bretagne ; c'est lui qui y a établi le Gouvernement Episcopal. Mr. Selden s'inscrit en faux contre ces deux faits. ci-dessus, en quel tems il croit que l'Evangile fut prêché dans la Bretagne; & il remarque, au sujet du second fait ou'on ne trouve point qu'il y ait eu d'Archevêques ni d'Evêques en Angleterre pendant plus de deux-cens ans après le Regne de Lucius. Ce fut, selon les apparences, Constantin le Grand qui introduisit l'Episcopat dans ce Païs ; car il voulut que le gouvernement Ecclésiastique fût formé par-tout sur modèle du gouvernement Civil qui étoit établi dans les Provinces de l'Empire.

Afin de bien reg'er le Gouvernement Civil, Lucius écrivit à l'Evêque de Rome, le priant de lui envoyer un Corps de Loix Romaines. L'Evêque lui répondit, que ces Loix ne convenoient point à un Peuple Chrétien, & le renvoya à l'Ecriture Sainte, pour y puiser les véritables maximes d'un bon Gouvernement. Notre Auteur regarde ce refus de l'Evêque de Rome comme un grand bonheur pour l'Angleterre. Car, dit-il, si ce Païs eût été une fois soûmis aux Loix Romaines, il y a beaucoup d'apparence qu'il seroit tombé sous le joug de la Bête (c'est-à-dire du Papisme) de manière à ne pouvoir jamais le secouer, comme cela paroît par l'exemple des autres

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 187 Nations qui jusqu'à présent gémissent encore sous ce joug. Au lieu que le peuple d'Angleterre ayant, par le refus de l'Evêque de Rome, conservé le droit de faire ses propres Loix, il s'est toûjours opposé aux entreprises des Papes, dont l'autorité n'a jamais été bien établie dans ce Païs, comme notre Auteur le fait voir dans la suite.

L'Entrée des Saxons dans la Bretagne, & la Nature de leur Gouvernement, font le sujet du Quatrième Chapitre.

Les Bretons ayant appellé les Saxons à leur secours contre les Pictes, éprouverent bientôt que leurs Libérateurs étoient devenus leurs Maîtres. On en peut voir l'Histoire au long dans Mr. de Rapin: notre Auteur n'en parle que d'une manière très-abregée. Il s'attache plus particulierement à faire voir, que les Coûtumes & le Gouvernement des anciens Saxons étoit si semblable à celui des Bretons, qu'il y a beaucoup d'apparence que les derniers étoient originaires du même Païs que les premiers.

Dans le Cinquième Chapitre, l'Auteur parle de l'arrivée du Moine Augustin en Angleterre, de la manière dont il y fut reçû, & de ce qu'il y fit. Sur quoi nous renvoyons encore le Lecteur à Mr. de Rapin *. Nous remarquerons seulement que

^{*} Ton. I. jag. 221--233.

188 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, cet Historien paroît avoir une affez bonne opinion du Moine Augustin, & croire même qu'il a eu le don des Miracles: au lieu que notre Auteur ne le regarde que comme un Moine ambitieux, dévoué à la Cour de Rome, & qui ne cherchoit qu'à étendre l'autorité du Pape, & la sienne propre, par toute forte de voyes, jusqu'à prétendre faussement au don des Miracles. Les Bretons découvrirent la fraude: & non seulement refuserent de se soûmettre à l'Evêque de Rome, mais conserverent même leur liberté pendant cinq-cens ans après la venuë de ce prétendu Apôtre de l'Angleterre; de forte qu'ils furent les derniers de tous les Peuples de l'Europe qui fubirent le joug du Pape, & les premiers qui le secouerent en la personne de Henri VIII. descendu des Bretons par Teuther *. Ainsi le Moine Augustin ne put réuffir dans son entreprise, que par rapport aux Saxons du Païs de Kent.

Chapitre Sixième. De l'Incorporation du Gouvernement Episcopal avec le Gouver-

nement Civil.

Les Saxons étant convertis à la Foi Romaine plutôt qu'à la Foi Chrétienne, il faloit fonger à établir une forme de Gouvernement dans l'Eglife. Ce Peuple ignorant & sans lettres n'étoit pas capable de

^{*} Mr. de Rapin le nomme Owen-Tudor; Tom. III p. 506.

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 180 le faire de lui-même. Il ne lui restoit donc que deux partis à prendre; ou de s'addresfer aux Bretons, pour emprunter leur Discipline Ecclésiastique; ou de suivre le modèle qu'on leur envoyeroit de Rome. C'auroit été un déshonneur pour eux que de s'addresser à un Peuple qu'ils avoient vaincu, & réduit à se retirer aux extrêmitez du Païs. Ils prennent donc le fecond parti, & s'abandonnent entierement à la discrétion de Rome : Ils en reçoivent la Discipline & les Canons. La chose ne se fit pourtant pas sans difficulté. La liberté du Peuple étoit le fondement du Gouvernement Saxon. Il s'agissoit de concilier l'intérêt du Peuple avec celui du Clergé. Il étoit contre le bien de l'Etat, que les Ecclésiastiques fûssent entierement dévouez à Rome; & les Canons de l'Eglife Romaine ne leur permettoient pas de suivre toûjours les principes de liberté sur lesquels l'Etat étoit fondé. On trouva donc une espece de milieu; ce fut d'admettre les Evêques & les Principaux du Clergé au Gouvernement de l'Etat, en leur donnant féance aux Assemblées générales de la Na-Les Saxons y étoient affez disposez d'eux-mêmes: car c'étoit leur Coûtume d'admettre leurs Prêtres dans les Confeils Nationaux. C'est ainsi que le Gouvernement Episcopal fut incorporé avec le Gouvernement Civil; ce qui ne fut pas fort avantageux au Peuple, si nous en croyons

croyons notre Auteur; car si les Prélats travailloient au bien de l'Etat, ce n'étoit que très-rarement: la plûpart du tems ils ne songeoient qu'à rendre service à Rome.

Le Chapitre Septième traite des Métropolitains du tems des Saxons. Le Pouvoir du Métropolitain étoit presque illimité. Car l'Angleterre étant partagée en plusieurs Royaumes, l'autorité de chaque Roi ne s'étendoit pas au-delà d'un certain district; au lieu que, comme il n'y avoit qu'un seul Métropolitain, son Pouvoir s'étendoit sur tout le Païs: de sorte qu'il étoit, pour ainsi dire, alterius orbis Papa, le Pape d'un nou-

veau Monde.

Dans le Chapitre suivant, où l'Auteur parle des Evêques sçavans, il remarque entre autres choses, qu'au commencement le Clergé gouvernoit l'Eglise Saxonne en commun, avec une autorité également partagée entre tous ceux qui le composoient: mais environ foixante ans après le Moine Augustin, leur ambition & leur orgueil leur firent mépriser cette égalité: dépendant d'un feul Métropolitain plus orgueilleux encore, ils voulurent avoir chacun une autorité particuliere & indépendante. C'est pourquoi Théodore, Archevêque de Cantorbery, divisa sa Province en cinq Diocèses, fur chacun desquels il établit un Evêque, mais avec le confentement du Roi & du Peuple.

Les

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 191

Les Chapitres IX. & X. traitent des Prêtres & des autres Ministres Ecclésiastiques parmi les Saxons. Ayant reçû leur Discipline de Rome, ils avoient aussi les mêmes charges & les mêmes offices dans le

Ministère Fcclésiastique.

Dans le Chapitre Onzième on traite des Fonds destinez à l'entretien du Clergé parmi les Saxons L'Auteur y parle entre autres choses du Denier de Si Pierre, & soutient que ce n'étoit rien moins qu'un Tribut. Mr de Rapin * nous renvoye fur ce sujet à notre Auteur, qu'il nomme Nathan. Bacon; pour parler exactement il faloit dire Jean Selden, Bacon n'étant proprement que le Compilateur & l'Editeur de l'Ouvrage. Le Lecteur sera sans doute bien aise de sçavoir sur quelles raisons Selden appuve son sentiment: c'est pourquoi nous les rapporterons ici. Il remarque, que le Denier de St Pierre n'étoit d'abord qu'une simple aumône, qu'on appelloit même ainsi. Ina fut le premier qui accorda à Rome un Denier Sterling, ou un fol par maison. Offa l'étendit sur toute demeure à laquelle étoit annexé un morceau de Terre, qui rapportoit trente fols par an.

Edouard le Confesseur voulut qu'il sût payé pour chaque Possession qui payoit trente sols de rente, viva pecunia, c'est-à-

dire

^{*} Tom. I. pag. 183. note 1.

TO2 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. dire en Denrées, comme l'Auteur l'explique. Si donc on convient que les Saxons avent été proprietaires des Terres & des Possessions qu'ils occupoient, comme on n'en scauroit douter, il faut convenir aussi. que cette Taxe n'a pas pu être levée sans le consentement du Peuple, supposé qu'elle ait été payée par tout le Peuple en général. Mais Mr. Selden remarque, 1. Que ce n'étoit qu'une aumône, que le zèle dont le Roi * fut animé tout d'un coup étant à Rome, l'engagea à promettre. 2. Ce Denier fut accordé ex regali munificentia, par la pure libéralité du Roi; c'étoit donc un Don gratuit, & non pas un Tri-3. L'Auteur fait voir, qu'il n'y avoit du tems d'Ethelwolph que quarante-huitmille & quatre-vingt mailons ou fermes qui payassent cette Taxe †; au lieu que le nombre des Paroisses seules doit avoir été plus confiderable; puisqu'on compte que du tems de Guillaume le Conquérant. c'est-à-dire environ deux siécles après Ethelwolph, il y avoit cinquante-mille Paroisses en Angleterre; & il ne paroît pas qu'on en ait érigé de nouvelles depuis Éthelwolph, qui a regné après la dissolution de l'Heptarchie. Si donc tout le Peuple

* Ina.

[†] La fomme livrée par cette Taxe, se montoit à 200, livres, 6. Chelings & huit sols.

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 193 ple eût été obligé de payer la Taxe en question, elle auroit produit une somme au moins cinquante fois plus grande que celle qu'elle produisoit: d'où l'on conclut, que ce n'étoit pas tout le peuple, mais seulement les Tenanciers ou Fermiers du Roi, qui payoient le Denier de St. Pierre, qui n'étoit par consequent qu'un pur don du Roi, & non pas un Tribut imposé sur toute la Nation.

Dans le Douzième Chapitre on parle des différens ressorts de la Jurisdiction des Gouverneurs Ecclésiastiques parmi les Saxons. On y prouve que la Primatie fut conférée à l'Archevêque de Cantorbery par le Conseil des Sages; & que les Diocèses ont été étendus ou reserrez par l'autorité du Roi, ou par les Archevêques à la tête de leurs Synodes, sans qu'il fût nécessaire d'avoir là-dessus le consentement

du Pape.

Dans le Chapitre Treizième on fait voir, de quelle manière les Prélats ont gouverné l'Eglise Saxonne. On y parle des Synodes, qui étoient composez, ou du Clergé d'un seul Diocèse, ou de celui de toute une Province, ou de celui de toute la Nation. Les Synodes Provinciaux ou Nationaux étoient convoquez, ou par le Roi, ou par le Pape, ou par l'Archevêque: ceux du Clergé d'un seul Diocèse n'étoient assemblez que par l'Evêque. C'étoit quelques le Roi seul qui présidoit dans les Synodes Tom. XIII. Part. I.

194 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. Provinciaux ou Nationaux: quelquefois c'étoit l'Archevêque, & quelquefois aussi tous deux ensemble. Ces Synodes étoient composez d'Ecclésiastiques & de Laïques: les femmes même n'en étoient pas toûiours excluës. On y traitoit non feulement d'affaires Ecclésiastiques, mais aussi d'affaires Civiles, des Loix & du Gouvernement. D'où il femble qu'on puisse conclure, que ces Synodes Nationaux ne différoient point du Wittenagemole, ou Parlement. Aussi Mr. Selden dit-il ailleurs, en parlant du grand Conseil des Saxons. qu'il lui a été impossible de découvrir. en quoi confistoit la différence qu'il y avoit entre les Synodes Nationaux, & ce Confeil, ou le Parlement, à moins que ce ne fût dans la cause qui les faisoit assembler: si c'étoit pour regler des affaires Eccléfiastiques, c'étoient des Synodes : si c'étoit pour traiter d'affaires Civiles, c'étoient des Wittenagemoles, ou Parlemens.

Le Quatorzième Chapitre roule sur les Causes Ecclésiastiques, c'est-à-dire sur les affaires dont l'Eglise, les Synodes, ou les Conciles prenoient connoissance parmi les Saxons. On remarque ici, que ce peuple n'avoit pas beaucoup de goût pour la pompe du Culte extérieur: les Saxons se contentoient de prier Dieu & d'assister à la Prédication de sa Parole; mais ils ne se soucioient pas d'entendre la Messe, & ce ne sur qu'avec beaucoup de peine qu'ils

pu-

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 195 purent se résoudre à adorer les Images & les Saints. C'est pourquoi on sit un Canon pour les obliger à s'acquitter plus exactement des devoirs du Culte extérieur: mais ce Canon n'eut pas beaucoup de force sur l'esprit sauvage & grossier des Saxons.

Le Chapitre Quinzième contient la Critique du Gouvernement des Prélats Saxons. On remarque, que foutenus par l'Ignorance du peuple, ils devinrent si puissans, qu'ils exciterent la jalousie des Grands; on se plaignit même publiquement dans les Synodes, que les Prélats n'aimoient point les Princes, & vouloient paroître avec plus d'éclat qu'eux; qu'ils envioient leur grandeur, & répandoient des calomnies contre eux. L'Ignorance du Clergé étoit si grande, que le Roi Alfred ayant traduit quelques Auteurs Latins en langue Saxone, dit qu'il l'avoit fait, afin qu'ils pûssent être utiles à quelques - uns de fes Evêques qui n'entendoient pas le Latin: il dit dans une Lettre à Wolfegus, qu'il n'y a presque pas un feul Ecclésiastique qui soit capable de traduire les Prieres de l'Eglife en Saxon. Ce qui fut cause qu'un Synode ordonna, que ceux qui ne sçauroient pas dire, Domine, miserere, en Latin, diroient en Anglois; Seigneur, aye pitié de nous. Sur quoi notre Auteur remarque, que le Clergé avoit grand tort de vouloir fonder son autorité sur le Droit

Droit divin. Elle étoit bien plus fondée fur la faveur des Princes & des Grands, & fur la pompe des cérémonies: voilà ce qui leur gagnoit l'admiration, ou plutôt l'adoration du peuple ignorant.

Après avoir parlé de la Religion & du Gouvernement Ecclésiastique, l'Auteur en vient au Gouvernement Civil, & parle dans le Chapitre Seizième des Rois Saxons. Anciennement le Roi n'étoit proprement qu'un Général, choisi pour commander en tems de guerre, & dont l'autorité finissoit avec elle. Mais lorsque les Saxons eurent envahi la Bretagne, les longues guerres qu'ils eurent à y soutenir, les obligerent à continuer le Général dans sa charge, qui par cette raison sut à vie, au lieu qu'auparavant

elle n'étoit qu'à tems.

Cependant le Général, ou si l'on veut le Roi, dépendoit toûjours du bon plaisir du peuple, qui voulut se montrer libre, en conservant le droit, soit d'élire leurs Princes, soit de leur conserver leur autorité. Ils n'excluoient de la Couronne, ni les Femmes, ni même les Enfans, à moins qu'une nécessité pressante ne les obligeât à choisir un Roi qui pût les défendre contre leurs ennemis. Les Saxons Occidentaux déposerent leur Reine Seburg, ne voulant pas combattre sous une femme. Les Merciens ne furent pas si scrupuleux, ils combattirent vaillamment & avec succès contre les Danois sous leur Reine Elsted.

Les

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 197 Les Saxons admirent les Bâtards même à la Couronne, jusques à ce que le Clergé, qui, comme on l'a vû ci-dessus, s'étoit intrus dans le Conseil de la Nation, sît faire une Loi qui excluoit les Bâtards.

Leur coûtume étoit, de choisir pour Roi la personne la plus distinguée dans la principale famille de la Nation: distinguée, non pas proprement par son rang, mais par son mérite. Cependant le respect qu'on avoit pour la mémoire d'un Prince qui avoit bien gouverné, étoit cause qu'on lui choisissoit un Successeur dans sa famille: c'étoit presque toûjours l'aîné de ses enfans. De cette manière la Couronne devint héréditaire, & l'Election ne sut plus qu'une cérémonie: excepté lorsque le peuple jugeoit à propos de s'opposer à cette succession.

Les Rois Saxons n'étoient rien moins qu'arbitraires. Leur Election supposoit une convention réciproque entre eux & le peuple. Le Roi promettoit solemnellement & avec serment, de gouverner selon les Loix, & le peuple promettoit de lui être sidèle, & de le désendre contre ses ennemis. Mais cette promesse du peuple n'étoit obligatoire qu'autant que le Roi s'acquittoit de la sienne.

Son autorité étoit d'ailleurs si limitée, que non seulement il n'avoit pas le pouvoir de faire des Loix, ayant uniquement

celui de les faire exécuter, mais qu'il ne pouvoit pas même donner les Terres de la Couronne à qui il vouloit, fans le confentement des Grands, qui, lorsqu'une pareille donation ne leur plaisoit pas, la faisoient revoquer.

Les trois Chapitres suivans, traitent de la Noblesse, des Hommes-Libres *, & des

Villains parmi les Saxons.

Dans le Vingtième Chapitre on parle du Grand-Conseil de la Nation, appellé Micklemote, ou Wittenagemole. Comme Mr. de Rapin a traité au long ce sujet, à la fin du premier Tome de son Histoire d'Angleterre, nous ne nous y arrêterons pas. Nous nous contenterons de remarquer, que notre Auteur soutient, que ce Conseil étoit composé non seulement des Grands, ou de la Noblesse, mais aussi des Hommes-Libres, ou des Free-men. Et dans la Disfertation qui est à la tête de la seconde Partie de cet Ouvrage, il répond aux Objections que l'on fait contre son sentiment. Mais, ni dans cette Differtation, ni dans ce Chapitre XX. nous n'avons rien trouvé qu'on ne puisse voir plus au long dans la Differtation de Mr. de Rapin.

Si quelque chose peut décider la Question, c'est ce que l'Auteur remarque dans le Chapitre suivant, où il parle du Conseil des Seigneurs, qui regloit les affaires moins

im-

^{*} Free-men.

importantes, minora Reipublica, au lieu que les affaires les plus importantes * ne pouvoient se déterminer que dans le Confeil général. Mais peut-être aussi, que ce Conseil des Seigneurs n'étoit composé que d'un petit nombre des Députez choisis par le Corps entier de la Noblesse, pour veiller au bien de l'Etat dans les intervalles des Parlemens, ou Wittenagemoles.

Quoi qu'il en soit, sous prétexte de ne traiter que des affaires moins importantes. ce Confeil empiéta peu-à-peu fur l'autorité du Parlement, principalement lorsque les Prélats eurent été admis dans ce Confeil: car pour peu qu'une affaire eût de rapport à la Religion, les Evêques en prenoient connoissance, & la déterminoient dans ce Conseil, comme étant inter minora Ecclesia. Ce fut par ce moyen que le Légat du Pape & l'Archevêque de Cantorbery forcerent les Saxons à recevoir la Messe & le Culte des Images. Ce même Confeil ordonna, qu'aucun Laïque ne possederoit des Biens Ecclésiastiques; que les Evêques feuls auroient droit de nommer à tous les Bénéfices, à & toutes les dignitez de l'Eglise; que les biens apartenans au Clergé seroient déchargez de toute taxe & de tout service. En un mot, ce Conseil s'ar-

* Magnalia Regni.

200 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

s'arrogea le droit de regler tout ce qui ne regardoit pas le Corps entier des Hommes-Libres: de forte que le Wittenagemo-le fut obligé enfin de mettre des bornes à l'autorité de ce Conseil.

Le Chapitre Vingt-&-deuxième traite du Gouvernement des Saxons en tems de guerre. Nous n'en extrairons que cette Remarque. C'est que la Discipline militaire ne dépendoit pas du bon plaisir du Chef, ou du Roi, mais étoit reglée par le

Parlement.

Dans les Chapitres XXIII, XXIV, XXV. & XXVI on explique la nature du Gouvernement des Saxons en tems de paix; la division du Païs en Shires ou Comtez; en Centaines, & en Dixaines; & des Cours des Comtez ou Provinces. Sur quoi on peut confulter Mr. de Rapin *. Rapportons seulement une particularité dont il ne dit rien. C'est que le Sherif, ou Gouverneur de chaque Comté ou Province, étoit choisi par les Free-bolders, ou Possesseuleurs de Franc-Alleu, dans l'Assemblée de la Comté, appellée anciennement Folk-mole, & ensuite County-Court, ou la Cour de la Comté.

Chapitre XXVII. Des Immunitez Eccléfiastiques. On entend par-là ce Privilege des gens d'Eglise, par lequel leurs Personnes & leurs biens étoient à divers égards hors du

^{*} Tom. I. pag. 486--489.

AVRIL, MAIET JUIN. 1739. 201 du pouvoir du Magistrat Civil. Ce Privilege s'étendit plus loin avec le tems. L'Auteur rapporte un Canon, qui défend à ceux qui tiennent quelques Terres de l'Eglise, ou qui demeurent sur ces Terres, de plaider ailleurs que dans la Cour Ecclésiastique.

Chapitre XXVIII. Des Franchises, appellées aussi des Marches. Ce sont certains districts dans lesquels on établit un Gouvernement particulier pour l'administration de la lustice. Ce sont principalement les limites du Païs qu'habitoient les anciens Bretons, & qu'on nomme aujourd'hui les Marches du Pais de Galles *. Lorsque les Bretons firent la paix avec les Saxons, dont les Loix n'étoient pas les mêmes que les leurs, ils établirent certaines Loix particulieres pour le Gouvernement du Païs qu'ils habitoient, & nommerent des Juges pour veiller à leur exécution. C'est-là, fuivant notre Auteur, l'origine de ceux qu'on nomme encore aujourd'hui Lords Marchers: il v en avoit douze au commencement, fix Saxons, & fix Bretons.

Chapitre XXIX. Des Comtez ou Provinces Palatines †. C'étoient des parties du Royauine

† County-Palatines.

^{*} The Marches of Wales.

202 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. me accordées à quelques personnes particulieres, & a leurs successeurs, avec un pouvoir Roval d'y faire exécuter les Loix établies, comme étant d'une Province tenuë de la Couronne Impériale. Ces Comtez Palatines sont fort anciennes; elles doivent leur origine au courage des habitans, qui défendirent leur liberté contre certains Rois qui vouloient étendre leur autorité fur toute l'Heptarchie. Ces habitans ne pouvant pas être aifément vaincus, les Princes furent obligez d'entrer en composition avec eux. & de les recevoir, non pas proprement comme leurs fujets, mais comme des Tributaires. Ajoutons * qu'il v a encore actuellement quatre Comtez, ou Provinces Palatines en Angleterre; sçavoir Chester, Durham, Lancaster, & Ely. L'autorité des Cours de ces Comtez étoit autrefois très-grande; mais elle est à présent fort diminuée.

Chapitre XXX. Des Franchises des Perfonnes. Ce sont des Privileges accordés à quelques personnes dans un certain district. Ces Privileges consistoient plutôt en quelque profit qu'on en retiroit, que dans aucune autorité. Cependant dans quelques endroits, ceux qui jouissoient de

ces

^{*} Tiré du Diction. Anglois de Bailey, Tom. I. au mot Counties Palatine.

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 2

des Franchises personnelles, avoient un pouvoir juridique, en cas de felonie ou de

vol commis dans leur district.

Nous passons les sept Chapitres suivans, qui traitent des Fiefs, & des Cours qui y étoient annexées; des Villes & de leurs Marchez; des Juges, des Cours de Justice, & des dissérentes manières d'y proceder, de l'épreuve par le seu ou par l'eau, en Anglois Ordeal, des Compurgateurs, & du Combat *; parce qu'on peut consulter Mr. de Rapin sur tous ces

fujets.

Le Chapitre XXXVIII. roule fur les Procedures qui se font par ce qui s'appelle Inquest, Enquête Juridique. On y parle de l'origine des différens Jurez: comme nous nous sommes étendus sur ce sujet dans l'Extrait du Procès de Zenger, il est inutile d'y revenir. Nous remarquerons seulement, que ce qu'on trouve ici, confirme le récit qui nous avoit été communiqué, & qu'on peut voir dans l'Extrait dont nous venons de parler.

Chapitre XXXIX. Du Jugement prononcé fur les Coupables & de l'exécution de ce Jugement. Voyez Mr. de Rapin †.

Cha-

^{*} Voyez Rapin. Tom. I. p. 517. † La même, p. 518. 519.

204 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE.

Chapitre X L. Des Loix Pénales parmi les Saxons. L'Auteur y parcourt les neuf premiers Commandemens du Décalogue, & marque fur chacun, quelles punitions on infligeoit aux Infracteurs. Il dit, fur le quatrième Commandement, que les Saxons observoient religieusement le jour du Sabbath; ils le commençoient dès le Samedi à trois heures après midi, & ne finissoient que le Lundi matin: s'abstenoient pendant ce tems - là non seulement de tout travail, mais aussi de tout divertissement, même de chasse, qui étoit leur divertissement favori. Si un Homme-Libre violoit le Sabbath, il é oit condamné à l'amende; si c'étoit un Esclave, il étoit condamné au fonet.

Sur le cinquième Commandement l'Auteur remarque, que les Saxons ne connoissoient point d'autre crime de lèze-Majesté que celui qui étoit commis contre l'Etat même; de sorte qu'attenter à la vie du Roi, n'étoit regardé que comme une simple felonie, l'accusation formée pour un tel crime portant uniquement felonicé. Au lieu que dans un crime contre l'Etat, l'accusation portoit felonicé & proditorié, par felonie & par trahison. Au premier cas le coupable étoit puni de mort, & ses biens - meubles étoient confiquez: au second cas il étoit puni de mort,

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 205 mort, & on confisquoit tous ses biens, meubles & immeubles.

Le Chapitre X L I. traite des Loix touchant la Proprieté des Biens; & de la manière de les transférer à d'autres.

Dans le Chapitre XLII. L'Auteur parle des tems auxquels les Cours de Justice tenoient leurs Séances, & des Vacances. Il y observe entre autres choses, que parmi les Saxons on administroit la Justice promptement & sans délai.

Le Chapitre XLIII. contient une courte recapitulation de ce qui a été dit sur l'Etat & le Gouvernement des Saxons en

Angleterre.

L'Auteur vient après cela aux Normans. Mais comme c'est-là une nouvelle Epoque, & que cet Article est déja assez long, nous renvoyons la suite à un autre Journal.



206 BIBLIOTHE QUE BRITANNIQUE,

ARTICLE IX.

Lettre de Mr. S **. à Mess. les Auteurs de la Bibliothèque Britannique.

E respect que j'ai pour vous, & le plaisir avec lequel je lis votre Journal, me font prendre la liberté de vous addresser cette Lettre; j'espère que vous la recevrez favorablement. & que vous lui donnerez une place dans votre Bibliothèque. Lorsque vous entreprites un Ouvrage si fort désiré, vous declarates dans l'Avertissement qui est à la tête du premier Volume, qu'on banniroit de ce Journal toute forte d'Ecrits personnels, ou satiriques. Cette maxime me paroissoit fort fage, & l'on peut dire, que jusques ici vous l'avez suivie exactement. Vous pouvez juger par - là quelle a dû être ma furprise, de trouver à la fin de votre dernier Volume, l'Extrait d'un prétendu Sermon. rempli de traits satiriques contre le Clergé en général, & en particulier contre un Prélat distingué par son sçavoir & par son zèle, & pour lequel vous avez tous un profond respect: mais ma surprise a cessé, quand j'ai appris qu'on a inseré cet Extrait dans votre Journal à votre insçû, & que vous le désapprouvez tous hautement.

AVRIL. MAI ET JUIN. 1739. 207 ment. Ce qui m'engage à vous communiquer quelques remarques que j'ai faites en le lisant. On nous dépeint d'abord l'Auteur du Sermon dont on donne l'Extrait.,, comme un homme toûjours atta-, ché à l'intérêt de sa Patrie, pour le-, quel il a pris si souvent la plume & , qui ne cesse de découvrir les piéges " qu'on tend à sa liberté ". Ne diroit-on pas que la Nation Britannique étoit dans un danger éminent. & que si elle a confervé sa liberté, c'est à l'Auteur du Sermon qu'elle en est redevable? Je laisse à ceux qui ont lû l'Indépendant Whig, & les Discours Politiques sur Tacite, à juger, si cet Eloge n'est pas outré. On nous assire qu'on apprendici, combien le Clergé d'Angleterre est riche & accrédité; les voyageurs disent au contraire, que le Clergé est pauvre & méprisé. S'il v en a quelques uns qui jouissent de gros Bénéfices, le nombre de ceux qui luttent contre la pauvreté, est beaucoup plus grand: & je ne comprens pas comment on ofe nous dire, qu'on peut voir dans ce Sermon des choses très-curieuses sur les usurpations du Clergé, qui est parvenu à des richesses immenses, après les pertes que lui causa Henri VIII. qu'on auroit cru irréparables.

Tout le Sermon, & par consequent tout l'Extrait, n'est qu'une declamation contre

208 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. le Clergé. On leur reproche une avidité insatiable pour les richesses & les honneurs, un Esprit d'intolérance, un zèle fougueux, & beaucoup de penchant pour le Papisme. Je ne suis pas surpris qu'un homme qui regarde les Ecclésiastiques comme des gens à gage, à qui les Laïques payent un salaire, & qui croit,, que l'o-, pulence entre les mains de ceux qui , prêchent l'Evangile, est si opposée à l'Es-, prit & aux préceptes de ce même Evangile, qu'ils ne sçauroient subsister dans ,, le même sujet ", veuille réduire les Ecclésiastiques au pain à l'eau; mais je fuis surpris, que cet homme si attaché à l'intérêt de sa Patrie, nous laisse entrevoir qu'il ne s'est pas dépouillé entierement de fon amour & de fon intérêt propre, puisqu'il souhaiteroit, que le sa-laire qu'on donne aux Ecclésiastiques sût donné à des gens comme lui; & qu'il dit hautement aux Laïques, qu'ils font obligez d'encourager par des recompenses & des honneurs, ceux qui soutiennent leurs droits contre le Clergé.

Le Portrait que l'Auteur fait de l'Archevêque Laud, est des plus odieux; mais afin qu'on ne s'imagine pas que c'est à cet Archevêque seul qu'il en veut, il ajoute: "Pour être convaincu que c'est, l'Esprit de tout le Clergé, on n'a qu'à prendre garde que ceux de cet Ordre ont delevé

AVRIL, MAI ET JUIN. 1739. 209, élevé jusqu'au Ciel ce Grand-Prêtre, dévoré par l'ambition, ce persécuteur, cet oppresseur, cet instrument & instigateur de la Tyrannie ". Ainsi, selon lui, tous les Ecclésiastiques sont des ambitieux, des insolens, des Tyrans; comment accorder cela avec la manière douce & honnête dont plusieurs Evêques traitent ceux-là même qui ne se conforment point aux rites de l'Eglise Anglicane?

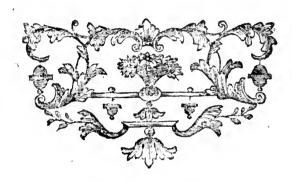
Pour prouver que le Clergé d'Angleterre a du penchant pour le Papisme, on allegue l'exemple de Parker, Evêque d'Oxford, & de Ward, Evêque de Salisbury; mais si ces deux Prélats ont cedé au torrent, les autres Evêques n'ont-ils pas marqué beaucoup de fermeté? Et pourquoi ne dit-on rien des Tillotsons, des Sprats, des Stellingsleets & de tant d'autres qui ont défendu si solidement la Religion Pro-

testante.

Je ne dirai rien fur le Supplément: comme l'Auteur y prend hautement la défense des Esprits forts, & qu'il nous représente les Orthodoxes comme des scelérats, il n'est pas fort surprenant qu'il lance des traits satiriques contre un Prélat qui, selon lui, s'est rendu recommandable par son zèle contre les Esprits forts. Qu'il fait beau voir reprocher aux Ecclésiastiques des termes injurieux, pareils au langage brutal des Harangeres & des Crocheteurs, Tome XIII. Part. I.

210 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, &c.

& leur recommander la douceur, à un Auteur qui ne peut parler du Clergé & des Prélats dans les termes que la bienféance & la civilité demandent, & qui ne cherche qu'à diffamer ceux qu'il devroit respecter.



CATALOGUS.

P. DE HONDT a Imprimé.

E Supplément au Corps Universel Diplomatique du Droit des Gens, avec le Cérémonial Diplomatique des Cours de l'Europe, & l'Histoire des Anciens Traitez, répandus dans les Auteurs Grecs & Latins, & autres monumens de l'Antiquité, par Mr. Barbeyrac. 5 vol. fol.

- Le même en grand Papier.

- L'Ouvrage de Mr. Barbeyrac se

vend separement. 2 vol. fol.

Histoire du fameux Système des Finances, pendant la Minorité de Louis XV. précedée d'un abregé de la Vie du Duc Régent, & du Sr. Law. 6 vol. 12.

Le Tome sixième & dernier des Discours Historiques, Critiques, Théologiques & Moraux, sur les Evenemens les plus mémorables du Vieux & du Nouveau Testament, par Mrs. Saurin, Roques, & Beausobre; avec les belles Figures de Mrs. Hoet, Houbraken, & Picart, folio; sur du Papier Median, Royal, Superroyal, & Impérial.

NB. On avertit les Curieux, qu'il ne reste au Libraire qu'un très-petit nombre d'Exemplaires complets de ce magnisique Ou-

vrage.

O 2 —Les

CATALOGUS.

Les Tomes VII. & VIII. des fufdits Difcours in octavo.

Le Tome Neuvième & dernier du Grand Dictionaire Géographique & Critique de Mr. Bruzen la Martiniere. fol.

Le même en grand Papier.

Les Tomes XIX. & XX. & dernier, des Cent Nouvelles Nouvelles, par Madame de Gomez. 12.

De l'Attaque & de la Défense des Places, par Mr. le Maréchal de Vauban, avec 36. belles figures. 4.

Le même Libraire publiera dans peu de jours.

La Nouvelle Marianne, ou les Avantures de Madame la Baronne de 10 Parties. 8.

La Guerre Séraphique, ou les Périls qu'a couru la Barbe des Capucins, par les violentes Attaques des Cordeliers, 12.

CATALOGUE

DE

LIVRES,

Qui se trouvent

A la Haye chez P. DE HONDT.

Escription Géographique, Historique, Chronologique, Politique & Physique de la Chine & de la Tartarie Chinoise, par le P. du Halde, Paris 1735. 4 vol. fol. avec des figures, & des belles Cartes Géographiques.

Histoire de la Vie du Vicomte de Turenne, Paris 1736. 2 vol. avec des belles

figures. 4.

Dictionaire Botanique & Pharmaceutique, contenant les principales Proprietez des Mineraux, des Vegétaux, & des Animaux d'Ufage, &c. Paris 1738.8.

L'Architecture Moderne, ou l'Art de bien bâtir pour toutes fortes de Personnes, Paris 1728. 2 vol. 4. avec 150. Planches.

la Suite, ou, de la Décoration extérieure & intérieure des Edifices Modernes, & de la Diftribution des Maifons de Plaisance, & ce qui a rapport aux Parcs & Jardins de propreté;

CATALOGUE

au Jardinage, à la Sculpture, à la Serrurerie, à la Menuiserie, & à la Décoration des Apartemens de Parade, par Blondel, Paris 1738. 2 vol. avec 155. Planches. 4.

Nouveau Cours de Mathématique, appliqué à l'usage de la Guerre, par Mr.

Belidor, Paris 1725. 4. fig.

La Science des Ingenieurs dans la Conduite des Travaux de Fortification & d'Architecture Civile, par Mr. Belidor,

Paris 1729. fig. 4.

L'Architecture Hydraulique, ou l'Art de conduire, d'élever, & de menager les Eaux pour tous les Besoins de la Vie, par Mr. Belidor, Paris 1737. & 1739. 2 vol. fig. 4.

Recueil des Piéces qui ont remporté les Prix de l'Académie Royale des Sciences, depuis leur fondation en 1720. jus-

qu'en 1732., Paris 2 vol. 4. fig.

Le Parfait Ingénieur François, ou la Fortification réguliere & irréguliere suivant les trois Systèmes de M. de Vauban, & ceux de Mr. Coehorn, de Ville, Pagan, &c. Paris 1736. fig. 4.

Recueil Historique, Chronologique & Topographique, ou Pouillé des Archévêchez, Evêchez, Abbayes & Prieurez de France, tant d'Hommes que de Filles, Paris 2 vol. 4. avec des Cartes Géographiques.

Histoire des deux Aspasses, Femmes Il-

lustres

DE LIVRES.

lustres de la Grece, avec des Remarques Historiques & Critiques, Paris 12.

Nouvelle Méthode pour apprendre toutes les Ecritures usitées dans le Royaume, démontrée par des principes clairs & certains, pour parvenir à la Perfection des Ecritures, Ronde, Bâtarde & Coulée, fans Maître, contenant près de 50 Planches gravées, fol.

Les Elemens des Finances, contenant des Instructions nécessaires pour les Perfonnes qui font dans les Emplois, avec des Modèles de Comptes, Etats & Bordereaux gravez, & un Dictionaire des Finances. fol., Paris.

Le Traité du Récitatif dans la Lecture. dans l'Action Publique, dans la Declamation & dans le Chant, avec un Traité des Accens, de la quantité, & de la Ponctuation; Paris 12.

La Follette, ou le Rhume, Paris 12.

L'Heureux Infortuné, Histoire tirée de l'Arabe, par Mr. l'Abbé de Court, Paris 12.

Les Avantures de Léonidas & de Sophronie, Paris 12.

Mémoires de la Comtesse Linska, His-

toire Polonoise, Paris 1735. 12.

Recueil de divers Ecrits, pour servir d'éclaircissemens à l'Histoire de France, & de Supplément à la Notice des Gaules, par Mr. l'Abbé le Beuf, Paris 1738. 2 vol. 12.

04

Let-

CATALOGUE

Lettre amiable d'un Napolitain, sur la Géographie de Mr. l'Abbé Lenglet, Paris 12.

Recueil de Piéces, mises au Théâtre François par M. le Sage, Paris 2 vol. 12.

Histoire du Socinianisme, avec la Vie & le Catalogue des Ouvrages des Auteurs Sociniens, Paris 4.

Histoire de l'Isle Espagnole, ou de S. Domingue, par le P. Charlevoix, Pa-

ris 2 vol. fig. 4.

Histoire du Ministère du Card. Ximenez, par l'Abbé Marsolier, Paris 2 vol. 12.

Remarques de Mr. de Vaugelas fur la Langue Françoise, avec les Notes de Mr. Patru & T. Corneille, Nouvelle Edition, Paris 1739. 3 vol. 12.

Entretiens de Ciceron fur les Vrais Biens & les Vrais Maux, traduits par Mr. l'Abbé Regnier des Marais, Paris 12.

Les Tusculanes de Ciceron, Paris 1739. 3 vol. 12.

Dictionaire Italien & François, par Mr. l'Abbé Antonini, Paris 4.

Grammaire Italienne, par le même, Patis 12.

Essais de Montagne, Paris 1739. 6 vol. 12. Oeuvres de Mons. l'Abbé de Pons, Paris 1738. 12.

Lettres de Madame du Noyer, Paris 1738.

ර vol. 12.

Entretiens Littéraires & Galans, Paris 2 vol. 12.

Théâ-

DE LIVRES.

Théatre François, Paris 12 vol. 12. Espagnol, Paris 12.
Elpagnol, Paris 12.
Oeuvres de Moliere, Paris 8 vol. 12.
de Racine, Paris 2 vol. 12. de Corneille, Paris 10 vol. 12.
de Colheine, Falls 10 vol. 12.
de Saluste, Paris 12.
de Lucrece, Paris 2 vol. 12.
de Regnard, Paris 5 vol. 12.
de Crebillon, Paris 2 vol. 12.
de Quinault, Paris 5 vol. 12.
de Montfleury, Paris 3 vol. 12. de Nadal, Paris 3 vol. 12.
de Compilhon Davis a rel
de Campiftron, Paris 2 vol. 12.
de Mr. Riviere du Fresny, Paris 6 vol. 12.
TIS 0 VOI, 12.
Histoire de Thucydide, Paris 3 vol. 12.
Histoire des Plantes par Baution, Lyon 2
vol. 12.
L'Anti-Baillet, Paris 2 vol. 4.
Science de la Jeune Noblesse, Paris 3 vol. 12.
Histoire de Jean de Brienne, Roi de Jerusalem, Paris 12.
L'Art de nager, Paris fig. 12. Analyse des Infiniment Petits, avec le
Commentaire de Mr. de Crousaz, &
les Eclaireissement de Mr. Verignen
les Eclaircissemens de Mr. Varignon, 3 vol. 4.
Tables Astronomiques, par Mr. de la Hi-
na Danie i
re, Paris 4.
Principes de l'Histoire, par Mr. l'Abbé Q 5 Len-
φ) Light

CATALOGUE

Lenglet du Fresnoy, Paris 1736. 6 vol. 12.

Lettres d'Abélard & d'Héloïse, Paris 2 vol. 12.

Construction d'un Nouveau Telescope. Paris 1738. fig. 4.

Traité de l'Abstinence de la Viande parmi les Juifs, les Payens & les Chrétiens, Paris 1737. 4.

Histoire & Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres,

Paris 10 vol. fig. 4.

Commentaire sur la Géometrie de Descartes, par Rabuel, Lyon fig. 4.

Histoire du Japon, par le P. Charlevoix, Paris 2 vol. fig. 4.

le même o vol. 12.

Traité des Accouchemens par Mr. van

Deventer, Paris 2 vol. fig. 4. Oeuvres de Mr. de Mauriceau, sur les Maladies des Femmes Grosses, Paris 2 vol. fig. 12.

Voyage de la Mer du Sud par Frezier,

Paris 2 vol. fig. 12.

Histoire de Portugal, par Mr. la Clede, Paris 8 vol. 12.

Cours des Sciences, par le P. Buffier, Paris fol.

Généalogies Historiques des Rois, Empereurs, &c., Paris 1736. & 1738. 4 vol. 4.

La Vie du Duc d'Epernon, Paris 4.

DE LIVRES.

Sermons de l'Abbé Anselme, Paris 6 vol. 12.

Avantures de D. Ramire de Roxas, Paris 12.

Mémoires de Pologne, Paris 1738. 12.

Avantures de Persiles & Sigismonde, Paris 1738. 12.

Traité des Maladies de Poitrine, Paris

1739. 12.

Histoire de Louis XIV. par Larrey, Paris 1739. 9 vol. fig. 12.

Histoire des Ducs de Bretagne, Paris 1739.

б vol. 12.

Oeuvres diverses de Corneille, Paris 1738. 12.

La Géometrie de Mr. Rivart, Paris

Histoire du Peuple de Dieu, Paris 1739.

8 vol. 4.

Proprietez de la Médecine, Paris 1738. 12. Médecine raisonnée par Hofman, Paris 1738. 2 vol. 12.

La Géographie Physique, ou Essai sur l'Histoire Naturelle de la Terre, par

Woodward, Paris 1735. 4.

Le Nouveau Théâtre Italien, avec les

Parodies, Paris 12 vol. 12.

Entretiens de Cleon & d'Eudoxe fur la Préféance des Médecins fur les Chirurgiens, par Mr Andry, Paris 1739. 2 vol. 12.

Avantures des Thuilleries, Paris 12.

Ocu-

CATALOGUE DE LIVRES.

Oeuvres de Brantome, Paris 1739. 10 vol. 12.

Le Bachelier de Salamanque, par Mr. le

Sage, Paris 3 vol. 12.

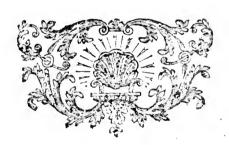
Nova Bibliotheca Bibliothecarum Manuscriptorum, Aut. Bern. de Montfaucon, Parisiis 1738. 2 vol. fol.

Gallia Christiana, in Provincias Ecclesiasticas distributa, opera Dion. Sammarthani.

Parisis 1715. 6 vol. fol.

Tomus Sextus separatim, Paris. 1739.

Werenfelsii Opuscula Theologica, Philosophica & Philosogica. Genevæ 1739. 2 vol. 4.



BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

HISTOIRE DES OUVRAGES

DES SCAVANS DE LA

GRANDE-BRETAGNE:

Pour les Mois

DE JUILLET, AOUT ET SEPTEMBRE.

M DCC XXXIX.

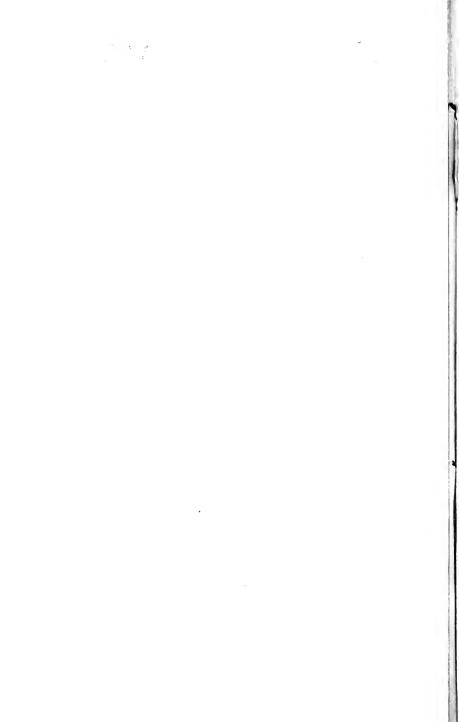
TOME TREIZIEME.

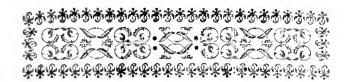
SECONDE PARTIE.



Chez PIERRE DE HONDT.

M. DCC. XXXIX.





TABLE

DES

ARTICLES.

ART. I. Explication raisonnable de la manière dont le Soleil s'arrêta du tems de Josué, par A.O.
Pag. 211.

II. Mr. ARCHIBALD CAMPBELL;
fon Ouvrage sur la Nécessité de
la Revélation; ou Examen de
l'étendue des facultez de l'Homme en matière de Religion, &
particulierement par rapport à
l'Existence de Dieu, & l'Immortalité de l'Ame. 222.

III. Le Philosophe Honnête-Homme; Troisième Extrait. 261.

IV. Mémoires ou Transactions Philofophiques de la Societé Royale de Londres, No. 436. & 437.324.

V. Histoire du Droit Ecclésiastique Fran-

TABLE DES ARTICLES.

François, où il est traité de sa Nature, de son Etablissement, de ses variations & des causes de sa Décadence; avec des Dissertations particulieres sur les Articles les plus importans & les plus contestez. 357.

VI. Mr. Thomas Shaw; ses Voyages en divers lieux de la Barbarie & du Levant; avec des Observations. Quatrième & dernier Extrait. 386.

VII. Nouvelles Littéraires.

420.



BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

HISTOIRE DES OUVRAGES

DES SAVANS DE LA

GRANDE BRETAGNE.

Pour les Mois de Juillet, Aout et Septembre. MDCCXXXIX.

ARTICLE PREMIER.

The Sun standing still in the Days of JOSHUA, Rationally accounted for By A. O. LL. D.

C'est - à - dire :

Explication raisonnable de la manière dont le Soleil s'arrêta du tems de Josué, par A. O. Docteur en Droit, imprimé à Londres pour J. Noon à Tome XIII. Part. II. P

l'enseigne du Cerf blanc en Cheapside. Av. 1739. in 8.

'Auteur de cette Brochure declare d'abord, qu'il est fermement persuadé de la vérité & de la Divinité de la Revélation; de sorte que si l'Histoire sacrée avoit assuré en termes exprès, que Dieu, par un miracle, arrêta du tems de Josué le Soleil & la Lune dans leur course, il le croiroit sans hésiter: mais il se croit en état de prouver par le but des miracles. par le silence des Historiens anciens, par les paroles même du Texte, par le livre d'où elles ont été tirées, & par les circonstances de ce prétendu Prodige, que les expressions du Livre de Josué ne doivent pas être prises à la lettre, mais qu'elles sont figurées & Poëtiques.

Si du tems de Josué le Soleil & la Lune ont été arrêtez, de sorte que le jour auquel ce Général remporta la victoire sur les cinq Rois Cananéens, sut beaucoup plus long que ne sont les jours ordinaires, c'étoit non seulement un miracle, mais le plus grand de tous les miracles, si l'on excepte la Création de l'univers; puisqu'il faut supposer, ou que tous les autres Corps célestes ayent été arrêtez en même tems, ou que l'harmonie des Cieux ait été troublée: mais à quoi bon un tel miracle? Dieu n'en fait que pour consirmer

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 213 la vérité de quelque Dogme, & pour prouver la mission divine de celui qui l'enseigne de sa part; un Dogme qui est évidemment contraire à la raison, ne sçauroit être confirmé par aucun miracle; un Dogme qui s'accorde avec la raison, mais que nos lumieres naturelles peuvent découvrir sans le secours de la Revélation, n'a pas besoin d'être prouvé par des miracles; mais un Dogme qui est au dessus de la raison, sans pourtant lui être contraire, ne peut nous être enseigné que par une Revélation divine, & celui qui nous l'annonce de la part de Dieu, doit prouver par des miracles qu'il est envoyé de Dieu: tel étoit le but des miracles de Moise, de ceux des Prophetes, & de ceux de Jesus-Christ; mais du tems de Josué, il ne s'agissoit, ni de confirmer quelque point de Doctrine, ni de prouver la mission divine de quelqu'un; quelle apparence donc que Dieu ait fait un miracle si éclatant sans necessité?

[Cet Argument de notre Auteur paroît spécieux; mais lui accordera-t-on que Dieu n'a jamais fait des miracles que pour prouver la mission divine de quelqu'un? Les Délivrances de l'Eglise n'entrent-elles pas dans le but de Dieu lorsqu'il fait des merveilles éclatantes? Et le Passage de la mer Rouge, les Philistins frappez de maladie, & leur Idole Dagon renversé devant l'Arche, n'en sont-ce pas des exemples?]

214 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

Le silence des Historiens anciens fournit à notre Auteur une seconde preuve. Le miracle accordé aux prieres de Josué, d'arrêter le cours du Soleil, étoit un miracle, opéré, non dans un coin de la Palestine, mais à la face de tout l'univers; un miracle non momentanée, mais de longue durée: il devoit donc exciter la curiosité de tous les Sçavans parmi les différentes Nations, & les engager à examiner ce Phénomene, à en marquer la cause & les effets, & à le mettre par écrit, pour en instruire la posterité: les Egyptiens surtout, qui étoient voisins de la Judée, qui cultivoient les Sciences, qui faisoient des Observations Astronomiques, qui avoient un respect superstitieux pour les Corps célestes, & qui adoroient le Soleil sous la figure d'un Bœuf, ne pouvoient manquer d'en parler. Cependant on ne trouve ni trace ni vestige de ce prétendu miracle dans aucune autre Histoire ancienne, soit fainte, foit profane. On allegue à la vérité Hérodote & Stace. Le premier rapporte, que les Egyptiens disoient, que dans l'espace d'onze - mille trois - cens ans, qui s'étoient écoulez depuis leur premier Roi. jusques" au Prêtre Vulcain, le Soleil s'étoit levé deux fois dans l'Occident, & couché dans l'Orient; que ce prodige n'avoit pourtant apporté aucun changement en Egypte, soit à la terre pour la production de ses fruits, soit au Nil pour le débordement

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 215 dement de ses eaux; que les maladies n'avoient pas été plus fréquentes, ni la vie des hommes moins longue. Et l'autre affure que les Cieux avoient rougi, & que le Soleil avoit suspendu son cours, à cause de l'horreur que leur causoit le crime d'Atrée, ensanglanté du meurtre des fils de Thyeste, qu'il fit manger à ce malheureux Pere. Notre Critique remarque fort bien. que Stace se sert d'une fiction Poëtique, pour exprimer l'horreur que doit causer une action si barbare; mais sa réponse au passage d'Hérodote ne nous paroît pas aussi solide. Il dit, que ces deux Phénomenes. le lever du Soleil dans l'Occident, & le cours du Soleil arrêté, sont fort différens, que l'un suppose le mouvement, & l'autre le repos; & que si cette Tradition des Egyptiens n'est pas une pure fable, elle se rapporte à la retrogradation du Soleil du tems d'Ezéchias, plutôt qu'à ce qui se passa du tems de Josué. Si les Traditions des Payens, qui doivent leur origine aux faits rapportez dans l'Histoire sainte, les conservoient toûjours sans alteration, la remarque de notre Auteur paroîtroit bien fondée; mais on sçait que le plus souvent elles les déguisoient & les falsifioient: ainsi de ce que le récit d'Hérodote diffère de celui de Josué, il ne s'ensuit pas qu'ils ne parlent pas d'un même évenement.

Le troisième Argument de notre Auteur P 3 216 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, est tiré des expressions même du Texte facré. Il remarque 1. Qu'il y a dans le Texte Hébreu: Soleil, tai-toi; le Soleil se tut; & non pas, Soleil, arrête-toi, &c. 2. Que l'Historien sacré dit, le Soleil ne se bâta point de se coucher environ un jour entier, & non pas, le Soleil ne se coucha pas environ un jour entier. 3. Qu'il est dit que le Soleil & la Lune s'arrêterent, jusqu'à ce que le peuple se fût vengé de ses ennemis, & non pas, afin que le peuple pût se venger de ses ennemis. 4. Qu'il est rapporté que lofué parla à l'Eternel, au jour auquel il avoit livré les Amorrhéens entre les mains des Enfans d'Ifraël; mais que ce qu'il dit à l'Eternel dans cette occasion-là n'est pas marqué: d'où il conclut, que les Héros de l'Antiquité avant accoûtumé, après avoir remporté quelque grande victoire, de célébrer l'Eternel à la tête de leurs armées par des Cantiques, comme il paroît par l'exemple de Moise & des Israëlites après la défaite de Pharaon & des Egyptiens, & par celui de Debora après la victoire remportée sur Jabin Roi des Cananéens; lofué de même, avant défait les cing Rois d'une manière si surprenante, chanta à l'Eternel un Cantique de louanges & d'actions de graces; que dans ce Cantique il parle par une figure hardie au Soleil & à la Lune, & les exhorte à s'arrêter, non pour lui donner le tems de se vénger de les ennemis, car ils étoient déja défaits, mais

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 217 mais pour être les spectateurs d'une si grande victoire, & pour admirer la bonté ineffable de Dieu envers son peuple: ce qui a été imité par David, quand il dit au Pf. CXLVII. Louez le Seigneur, Soleil & Lune, Louez-le, toutes les Etoiles: Louez-le, Cieux des Cieux: Que toutes les Eaux qui sont au dessus des Cieux louent le Nom du Seigneur. Que l'Historien sacré ajoute, que le Soleil & la Lune s'arrêterent, pour nous les représenter comme saisse d'admiration & d'étonnement: que cette expression est figurée & Poëtique, à-peu-près semblable à celle de Debora, qui dit: On a combattu contre eux du baut du Ciel; les Etoiles ont combattu contre Sisera; ce qui, de l'aveu des meilleurs Commentateurs, ne signifie autre chose, si-non que la bataille qu'elle livra à Sisera dura jusques dans la nuit, & que la clarté des Etoiles favorisa sa victoire; ou à celle de Callimaque, qui représente le Soleil comme arrêtant fon chariot, pour entendre la mélodie d'un chœur de Nymphes.

Θεὸς & ποτ' ἐκεῖνον ⁵Ηλθε παρ' "Ηλὸιος καλόν χὸςον, ἀλλὰ θεῆται ΔίΦρον ἐπιςήσας τα δε Φώεα μηκύνονται,

C'est-à-dire: Le Soleil ne voit jamais cette belle troupe sans arrêter son char, & les jours deviennent plus longs.

Pa

218 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

Pour confirmer fon opinion, Notre Auteur remarque en quatrième lieu, que ces paroles. Soleil arrête - toi à Gabaon. & toi. Lune, dans la vallée d'Ajalon, sont une citation du Livre de Jaschar; ce qui veut dire le Livre du luste. Ce Livre contenoit un Recueil de Poëmes divins, composez. non par un feul, mais par plufieurs Auteurs, en divers tems, & à différences occasions, pour célébrer la mémoire des merveilles que Dieu avoit faites en faveur de son peuple, & pour transmettre à la posterité les noms de ces Héros qui avoient fait de grandes actions & rendu des services signalez à leur Patrie. Le passage de Samuël 1. 2. ch. I. où il est dit, que le Cantique funèbre, composé par David fur la mort de Saül & fur celle de Ionathan, étoit inféré dans le Livre du luste. prouve cette opinion. Il est donc probable que le Cantique de Josué de même se trouvoit au long dans le Livre du Juste, & que l'Historien se contente d'en citer ces paroles: Soleil, arrête-toi, &c.

Notre Auteur passe à examiner les circonstances de ce prétendu miracle. Il fait voir que ce ne sut pas avant la bataille, ou pendant que la victoire étoit incertaine, mais après que Josué eût défait les ennemis, & que son armée les poursuivoit dans leur suite, que s'addressant au Soleil, il lui dit: Arrête-toi, &c. Dieu dit à Josué, qui probablement l'avoit consulté par l'Urim

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 219 & le Thummim, s'il iroit au secours des Gabaonites, ou non: Ne les crain point, car je les ai livré entre tes mains, nul d'eux ne subsistera devant toi. Josué, confirmé par cette promesse, marcha toute la nuit, & étant arrivé à Gabaon avant le jour, il surprit les ennemis, les attaqua & les mit en déroute; son armée les poursuivant par le chemin de Bethoron, en fit un grand carnage, & une grêle de pierres qui tomba en même tems, en tua plus que les Israëlites n'en avoient fait passer par le fil de l'épée. Josué donc n'avoit plus besoin que Dieu fit un miracle pour lui donner le tems de se venger de ses ennemis & de les poursuivre. Ils étoient déja défaits, & la bataille s'étant donnée à la pointe du jour, le tems de les poursuivre ne pouvoit pas lui manquer. Cependant ce fut alors, après la deroute des ennemis, que Josué dit, en la présence de tout Israël, Soleil, arrête-toi, &c. Il faut donc nécessairement que ces expressions soient Poëtiques, & qu'on les prenne dans un autre fens que dans celui qu'on leur donne ordinairement.

Notre Auteur passe ensuite à répondre à quelques objections: la première est tirée de ce qu'il est dit, qu'il n'y eut jamais auparavant un jour semblable à celui-là, & qu'il n'y en eut point après, l'Eternel exaugant la voix d'un bomme. Dieu, dit-on, n'avoit-il donc jamais auparavant exaucé la P 5 voix

220 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, voix d'un homme, ou donné la victoire à son peuple? Sans doute, dit notre Auteur: mais jamais d'une manière si visible. Il promit à Josué la victoire. Ce Général la remporta, & mit les Ennemis en déroute, mais comme plusieurs se sauvoient par la fuite, il demanda à Dieu de livrer les fuyards entre ses mains, selon sa promesse; Dieu exauça sa voix, & sit tomber sur eux une grêle de pierres, qui les empêcha de se sauver, & en sit mourir un plus grand nombre que l'épée même des vainqueurs: ce qui a donné occasion au Psalmiste de dire: l'Eternel tonna aux Cieux, & le Souverain jetta sa voix avec grele & charbons de feu; il tira ses fléches & les écarta, il lança des éclairs & les mit en déroute. Pf. XVIII. v. 14. 15.

La seconde objection est fondée sur un passage de l'Ecclésiastique; le fils de Sirach. parlant de Josué, dit: N'a-t-il pas arrêté le Soleil dans le transport de sa colere, lorsqu'un seul jour devint aussi long que deux? Eccl. XLVI. v. 5. Notre Auteur fait voir que le fils de Sirach se contredit lui-même, quand il affûre que le Soleil ενεπέδιτε, retourna en arriere, & qu'un seul jour devint aussi long que deux, quand ofué dit: Soleil, arrête-toi en Gabaon, & toi, Lune, dans la vallée d'Ajalon, il étoit occupé à combattre les Amorrhéens dans la plaine de Gabaon, la Lune, qui probablement étoit dans son plein, étoit sur le point de se coucher du côté Juillet, Aout et Septemb. 1739. 221 côté d'Ajalon; & on vit par le fommet de la montagne de Gabaon, que le Soleil alloit se lever: si Josué l'avoit fait retourner en arrière, il n'y auroit point eu de jour du tout, & il auroit fallu dire qu'une nuit sut aussi longue que deux.

On allegue en troisième lieu, la retrogradation du Soleil du tems d'Ezéchias: & on dit que ce miracle étoit aussi grand que celui du cours du Soleil suspendu du tems de Josué. Notre Auteur remarque, 1. Que ce ne fut pas le Soleil, mais seulement l'ombre du Cadran d'Achaz qui retrograda. 2. Qu'elle retrograda, non tout d'un coup, mais peu-à-peu. Esaïe avoit donné le choix au Roi Ezéchias, de demander que l'ombre du Cadran d'Achaz avançât ou retrogradât de dix degrez; Ezéchias demanda qu'elle retrogradat, parce, dit-il, que c'est peu de chose que l'ombre s'avance de dix dégrez; si elle eût avancé de dix dégrez tout d'un coup, le miracle n'auroit pas été moindre que tout d'un coup elle eût retrogradé d'autant, mais en retrogradant peu à-peu & par dégrez, le miracle étoit plus visible & plus frappant que si elle avoit avancé peu-à-peu & par dégrez. 3. Que ce miracle ne fut vû que dans la Judée & à Jerusalem, puisque le bruit s'en étant répandu dans les païs voisins, le Roi de Babylone envoya des Ambassadeurs à Ezéchias pour le féliciter de son rétablissement, & pour s'inforformer du miracle qui étoit arrivé dans la Judée. Si le changement étoit arrivé au Soleil même. l'ombre de tous les Cadrans du monde auroit retrogradé, aussien que celle du Cadran d'Achaz, & il n'auroit pas été nécessaire que le Roi de Babylone, pour contenter sa curiosité & celle des Chaldéens, qui étoient alors les plus fameux Astronomes, envoyât dans, la Judée s'informer d'un tel miracle.

ARTICLE II.

The Necessity of Revelation: Or an Enquiry into the Extent of human Powers with respect to matters of Religion, especially those two fundamental Articles, The Being of God, and the Immortality of the Soul. By ARCHIBALD CAMP-BELL, D. D. Regius Professor of Divinity and Ecclefiastical History in the University of St. Andrews. C'est-à-dire: La Nécessité de la Revélation, ou Examen de l'étenduë des facultez de l'Homme par rapport aux matières de Religion, & particulierement par rapport à ces deux Articles fondamentaux, l'Existence de Dieu, & l'Immortalité de l'Ame. Par Mr. AR-CHI-

Juillet, Aout et Septemb. 1739. 223
chibald Campbell, Docteur en Théologie, & Professeur Royal de Théologie
& d'Histoire Ecclésiastique dans l'Université de St. André. A Londres 1739.
aux dépens de la Societé pour l'encouragement des Lettres; & se vend chez Millar, Nourse, & Gray, Libraires de la Societé: in 8. pagg.
417. Le prix est de quatre Chelins & demi en seuilles.

R. Campbell commence fon Ouvrage par une affez longue Préface, dans laquelle il expose son sujet, & justifie la manière dont il l'a traité. Son desfein n'est pas de prouver la vérité de la Revélation Chrétienne, mais seulement la nécessité d'une Revélation en général. Il se borne à ces deux Articles, l'Existence & les Attributs de Dieu, & l'Immortalité de l'Ame; parce que c'est là-dessus qu'est fondée toute la Religion. Ayant examiné avec soin quelle est l'étenduë des facultez de l'homme, par lesquelles il pourroit parvenir à la connoissance de ces deux Articles, il a conclu de cet Examen, que le genre humain n'est pas capable de les découvrir sans une Instruction surnaturelle: de forte qu'il a falu une Revélation divine pour établir même la Religion Naturelle parmi les hommes. Et puispuisque les deux Articles en question ont été depuis long-tems connus dans le monde, c'est, suivant notre Auteur, une preuve évidente, en remontant de l'effet à la cause, que le genre humain a été réellement favorisé d'une Revélation surnaturelle.

En parlant de la Nécessité de cette Revélation, il la nomme quelquesois absoluë. Il ne veut pourtant pas qu'on prenne ce terme à la rigueur. Il reconnoît que les Oeuvres de la Création fournissent des preuves démonstratives de l'Existence & des Attributs de Dieu; mais il soutient, qu'il n'y aucune raison de penser, que sans une Revélation divine les hommes eussent

jamais connu la vraye Religion.

On croira peut-être sur cet Exposé, que Mr. Campbell nous donne ici un Traité sur la foiblesse de l'Esprit humain, qu'il étale les difficultez de l'Examen, ou celles qui environnent tous les objets de nos Récherches. On se tromperoit: ce n'est point par des raisonnemens spéculatifs & métaphysiques qu'il établit sa Thèse. Il se borne uniquement à des Faits: il montre que les hommes n'ont eu que des idées fausses & absurdes sur la Nature de Dieu, & sur celle de l'Ame, ou que s'ils en ont eu des idées plus justes, ils ne les ont point établies sur des preuves solides & concluantes.

Notre Auteur se propose particulierement

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 225 rement de renverser le Système que Mr. Tindal a tâché d'établir dans son fameux Livre, intitulé le Christianisme aussi ancien que le Monde. Il en cite un long passage que nous traduirons ici, parce qu'il contient le précis du Systême des Rationaux, je veux dire de ceux qui soutiennent que la Raison de l'homme suffit seule pour le condui-re au Bonheur,, Si ce n'a jamais été l'in-, tention de Dieu, dit Mr. Tindal, que ., le genre humain fût en aucun tems , destitué de toure Religion, ou qu'il ", n'en admît que de fausses, & s'il n'y en , a qu'une qui soit véritable, laquelle ,, tous les hommes avent été toûjours obli-", gez de croire & de professer, je ne ,, vois pas qu'il y ait la moindre Hétero-,, doxie à soutenir, que les moyens des-,, tinez à remplir ce but de la Sagesse in-, finie, doivent avoir été aussi universels ,, que ce but même; ou pour parler ,, plus clairement, que tous les hommes, , dans tous les tems, doivent avoir eu des , moyens suffisans, pour découvrir ce que "Dieu vouloit qu'ils connûssent & prati-,, quassent. Je ne prétens pas soutenir , par-là, qu'ils doivent avoir tous un , égal dégré de lumieres & de connois-,, fances; mais qu'ils doivent avoir tous , des movens suffisans, eu égard aux cir-, constances particulieres où ils se trou-,, vent Et comme je crois qu'il est , de mon devoir de ne jamais dissimuler .. mes

226 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, ,, mes sentimens en matière de Religion. ,, je declare franchement, que l'Usage des "Facultez, par lesquelles les hommes sont , distinguez des Brutes, est le seul moven ,, qu'ils ayent pour découvrir s'il y a un , Dieu, s'il se mêle des choses de ce Mon-, de, s'il a donné des Loix aux hommes. , & quelles font ces Loix. Et puisque , les hommes n'ont point d'autres facul-, tez pour juger, il suit de-là, que lors-, qu'ils s'en servent du mieux qu'ils peu-, vent, ils remplissent par cela même le ,, but pour lequel Dieu les leur a données. ., & justifient pleinement leur conduite: ,, car si Dieu veut les juger comme des " Etres comptables de leurs actions, c'est-, à-dire comme des Etres raisonnables. ,, il faut que la sentence qu'il prononce ,, pour ou contre eux, soit exactement ,, conforme à l'usage qu'ils font de leur , Raison. . . . Et si le dessein de Dieu ,, a été que tous les hommes connûssent "ce qu'ils doivent croire, professer & ,, pratiquer, & s'il ne leur a point donné ,, d'autres moyens pour parvenir à cette ,, connoissance, que l'usage de la Raison, ,, il faut que la Raison, je dis la Raison , humaine, soit ce moyen. Car puisque , Dieu nous a fait des Créatures raison-, nables, & puisque la Raison nous ap-,, prend qu'il veut que nous vivions con-, formément à la dignité de notre natu-, re, il faut aussi que la Raison puisse , nous

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 227 nous faire connoître, si nous vivons , actuellement de cette manière, ou non. , Ce que Dieu veut que nous connois-, fions, crovions, professions & prati-,, quions, doit être par cela même un ser-,, vice raisonnable; mais c'est à la Raison , à juger, si ce qu'on nous propose pour , tel l'est effectivement. Comme l'œil ,, est le seul juge de ce qui est visible. & , l'oreille de ce qui se peut our, ainsi la ,, Raison l'est de ce qui est raisonnable. , Si donc la Raison a été donnée à l'hom-, me pour lui faire connoître la Volonté ,, de Dieu, il faut qu'elle soit suffisante , pour produire l'effet auquel elle est des-, tinée; & elle ne sçauroit tromper les ,, hommes jusqu'à leur faire prendre pour , la volonté de Dieu, ce qu'il vouloit , qu'ils évitassent comme contraire à sa " volonté. "S'il est donc absurde de supposer, que , quand même les hommes vivroient de ,, la manière du monde la plus déreglée

"S'il est donc absurde de supposer, que "quand même les hommes vivroient de "la manière du monde la plus déreglée " & la plus impie, ils ne commettroient "pourtant rien que Dieu leur ait désen-"du, ou que, quand même ils vivroient "de la manière la plus vertueuse & la "plus religieuse, ils ne feroient pourtant "rien qu'il leur eût commandé; ne doit-", il pas y avoir eu toûjours une Loi "universelle, notifiée au Genre humain "d'une manière si claire, que personne Tome XIII. Part. II. 228 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

, ne put prétexter son ignorance pour é-, viter d'être jugé par cette Loi? D'où il ,, fuit, qu'il est impossible qu'elle ait été , notifiée d'une manière si universelle. à , moins qu'elle ne fût fondée sur la na-,, ture même des choses, sur le rapport ,, qu'il y a entre Dieu & les hommes & , sur les diverses relations que les hom-, mes ont les uns avec les autres; rap-,, port & relations qui sont visibles en , tout tems à tout le Genre humain. Mais. ,, pour éclaircir encore plus ce sujet, peut-,, on concevoir que Dieu, qui a témoigné ,, tant de bonté pour tous les animaux, , qu'il leur a fourni à tous, non seule-,, ment dans un seul païs, mais par toute " la terre, les moyens nécessaires pour , travailler à leur propre conservation. , ait eu moins de bonté pour les ames de , ceux qu'il a formez à son image; qu'il , ne leur ait pas donné à tous, en tous , tems & en tous lieux, les moyens néces-, faires pour se procurer le bonheur éter-,, nel? Ou peut-on supposer, qu'un Etre , infiniment bon, qui a donné aux hom-" mes des sens qui les avertissent de ce ,, qui est utile ou nuisible au corps, ait ,, eu moins d'égard pour cette partie de , l'homme qui est immortelle, & ne lui , ait pas donné, par la lumiere de l'en-,, tendement, des moyens suffisans pour , connoître ce qui contribue au bien de ., l'ame ?

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 220 , l'ame? Peut-on supposer qu'il ait mis , tous les hommes, ou seulement quel-,, ques-uns d'entre eux, dans la nécessité , de demeurer d'âge en âge dans une igno-., rance ou dans une erreur qui leur fût

" pernicieuse?

, Voilà, dit là-dessus Mr. Campbell. ,, des speculations qui ont quelque chose , d'éblouissant. Et lorsqu'un homme d'es-" prit qui les propose, décrit en même , tems la bigotterie & la superstition. , qui, dans tous les siécles, n'ont que trop " regné parmi les Chrétiens; lorsqu'il re-, présente les controverses qui ont trou-" blé l'Eglife, tantôt au fujet des Myste-,, res, tantôt sur de simples minuties; lors-,, qu'il dépeint la violence & l'aigreur a-,, vec lesquelles on a traité ces controver-,, ses; lorsqu'il marque les funestes effets , de l'esprit de persecution, qui a plon-", gé le Genre humain dans le trouble, dans ,, la misere, & presque dans une destruc-,, tion totale, contre toutes les Loix de ,, la Justice. & de cette Charité universel-,, le, qui sont infiniment plus utiles au ,, Genre humain que tous les Mystères *, ,, quels qu'ils soient; on ne doit pas s'é-,, tonner, que des gens qui se laissent ,, aisément entraîner par de belles appa-,, rences, conçoivent un préjugé contre la ,, Religion Chrétienne, & se declarent en "faveur 230 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

" faveur des Lumieres naturelles; fou-,, tenant que le Monde n'a pas besoin de

,, Revélation.

Mr. Campbell exhorte ici ses Lecteurs à rénoncer à tout préjugé, à n'avoir aucun égard pour l'autorité de qui que ce soit; mais de le suivre sans partialité dans l'examen de ce sujet. Il remarque, qu'il est impossible que l'Auteur qu'il a cité ait prétendu qu'on se rangeât aveuglement à fon opinion: on avoue, que c'est une belle spéculation; c'est une hypothèfe capable de flatter la vanité de l'Homme: mais est-elle conforme à l'expérience? Voit-on qu'en effet la Raison seule ave conduit les hommes à la connoissance du vrai Dieu, de ses Perfections, & de la véritable Religion? C'est ce que Mr. Campbell fe propose d'examiner; ou plutôt il veut faire voir, que les hommes n'ont point connu Dieu par la Raison; d'où il est aifé de conclure, que la Raison seule n'est pas suffisance, & qu'il faut par consequent une Revélation.

L'Ouvrage de notre Auteur est divisé en huit Sections. Dans la première il examine en quoi consiste la Religion Naturelle., C'est, selon lui, un système, ou un, Corps de Devoirs qui naissent de la nature même des choses, que nous de, vons rendre à Dieu, & que nous som, mes obligez de pratiquer envers nos, semblables, à cause de Dieu, & dans le ., des-

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 231 , dessein de nous procurer sa bienveillan-", ce. Il est clair que nous ne sçaurions ", jamais parvenir à la connoissance des , devoirs particuliers, que la nature des ,, choses, & le rapport qu'elles ont entre ,, elles, nous préscrivent, à moins que nous , ne connoissions sussifiamment les diffé-" rentes proprietez & les perfections de , ces choses, l'influence qu'elles ont réel-, lement les unes sur les autres, & les , effets qu'elles produiront certainement, , lorsqu'elles seront, pour ainsi dire, ap-, pliquées les unes aux autres. Puis donc ,, que Dieu & l'Homme font deux Etres, ,, dont les différentes natures, proprie-,, tez & perfections, comparées les unes ,, aux autres, servent de fondement aux ,, devoirs de la Religion Naturelle; avant ,, qu'on puisse connoître ces Devoirs, il , faut nécessairement que l'on connoisse ,, la nature de Dieu & celle de l'Homme, , & les relations morales qui refultent , du rapport naturel qu'elles ont entre ,, elles.

De sçavoir si l'Homme est de lui-même en état d'acquerir cette connoissance, c'est ce qu'on examinera dans la suite: mais il est certain qu'il connost à présent la nature de Dieu, & la sienne propre, suffisamment pour comprendre tous les points de la Religion Naturelle. Notre Auteur parcourt ici les principaux Articles de cette Religion; & en conclut, que si un Ange du

232 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

Ciel vouloit nous proposer une Doctrine qui dérogeat le moins du monde à la Religion Naturelle, il ne faudroit point l'écouter; il faudroit même le régarder comme un Ennemi qui viendroit nous ravir notre bien, le feul moyen que nous ayons de nous procurer un bonheur durable. Sur quoi Mr. Campbell fait cette refléxion: ,, Ceci ne prouve-t-il pas bien ,, clairement la vanité de toutes les Doc-, trines my/lérieuses, & de toutes les In-,, stitutions positives, qui dépendent de ,, l'Autorité humaine, & qui, à la vérité. , ne ruinent peut-être pas toûjours l'ef-, fet de la Religion Naturelle, mais qui , ne tendent point à en faire observer , les Loix facrées On ne doit se faire au-, cun scrupule de soutenir, que ceux qui, , pour de pareils Mystères, & pour de , semblables Institutions, ou seulement , à l'occasion de quelque point que ce , foit d'une Revélation surnaturelle, vio-,, lent les Devoirs de la Religion Naturel-" le , calomnient , oppriment & persé-, cutent les autres, & rendent par-tout , les Hommes malheureux: on ne doit, ,, dis-je, fe faire aucun scrupule de sou-,, tenir, que ces gens-là, malgré toutes ,, les apparences de pieté & de bonté sous , lesquelles ils se cachent, sont impies , envers Dieu, traîtres envers eux-mê-, mes, & ennemis du Genre humain. En , un mot, il est impossible qu'une Institu-"tion

Juillet, Aout et Septemb. 1739. 233, tion religieuse, quoique proposée de , la manière du monde la plus plausible, mérite la moindre attention, si elle ne , nous enseigne pas avant toute chose, , de rénoncer à l'Impieté & aux Convoitises , mondaines, & de vivre sobrement, juste, ment & religieusement.

Voilà jusqu'où notre Auteur croit pouvoir suivre tous les Déistes qui ont du bon-sens & du sçavoir. Mais il les abandonnera bientôt, comme on le verra tout

à l'heure.

Il examine dans la feconde Section, ce qu'il faut entendre par la Raison, ou les Lumieres naturelles. Il remarque d'abord, que comme nous avons la faculté de recevoir des idées des choses qui sont hors de nous, de les comparer entre elles, & d'en appercevoir l'ordre, les rapports, ou les disconvenances, on donne souvent le nom de Raison, ou de Lumiere naturelle à cet Ordre, aces Rapports, ou à ces Proportions des choses; lequel Ordre ou lesquels rapports font fixes & permanens, entierement indépendans de nos idées & de nos perceptions, & toûjours les mêmes, soit que nous y fassions attention ou non. De forte que lorsqu'on dit, que la Raison ou la Lumiere naturelle nous enfeigne quelque point de Doctrine, le sens est, que l'ordre naturel & la Constitution des chofes, leurs rapports & leurs proportions, Q 4

234 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, nous instruisent de cette Doctrine. Ce Passage du Pseaume XIX. par exemple: Les Cieux racontent la Gloire du Dieu Fort, & l'Etendue donne à connoître l'ouvrage de ses mains. Un jour dégorge propos à l'autre jour, & une nuit montre science à l'autre nuit; il n'y a point en eux de langage, il n'y a point de paroles; toutefois leur voix est ouie., Ce passage, dis-je, signifie, que , l'ordre & la conflitution des Corps cé-,, lestes, les rapports & les proportions , qu'il y a entre eux, & qu'ils ont avec , la Terre, enseignent & publient par " eux-mêmes l'Existence & les Persections ,, de Dieu, indépendemment de nos pen-, sées & de l'attention que nous y fai-", sons." Surquoi notre Auteur fait cette Remarque: ,, On ne scauroit penser raifonnablement, que ces expressions mé-, taphoriques du Pfalmiste signifient, que ,, dans tous les siécles, & par toute la Ter-, re, toutes les Nations, & chaque individu , du Genre humain, avent connu, ou connot-,, tront dans la suite, l'Existence & les Per-, fections d'un Entendement infini, par la , simple consideration des Cieux. Ceci est é-.. videmment contraire à l'expérience, qui, s, comme Mr. Campbell le montre dans , la fuite, prouve incontestablement, que , les Hommes ne sont point parvenus à , la connoissance du Créateur par la , confideration de ses Ouvrages. De sor-, te

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 235, te que le passage en question ne sçau-, roit avoir d'autre sens que celui qu'on , lui a donné.

Quelque inftruction que la nature des choses & les rapports qu'elles ont entre elles puissent nous donner par elles mêmes; cependant nous ne sçaurions recevoir cette instruction, que lorsque nous comprenons la nature de ces choses, que nous les avons comparées ensemble, & que nous en appercevons les rapports. Un Livre contient d'excellentes Leçons, il enseigne les véritez les plus importantes; mais il m'est inutile, si je ne sçais pas lire, ou si je n'entens pas la langue dans

laquelle il est écrit.

La Raison ou la Lumiere naturelle signifie aussi quelquefois la perception de l'ordre, des rapports & des proportions des choses. En ce sens on peut très-bien dire que la Raison nous instruit. C'est ainsi qu'elle nous apprend que les trois Angles d'un Triangle sont égaux à deux droits; c'està-dire qu'une fuite de perceptions dans laquelle nous appercevons les rapports & la connexion qu'il y a entre diverses choses, nous montre évidemment que les trois Angles, &c. On peut soutenir de même, que la Raison nous enseigne qu'il y a un Dieu: c'est-à-dire qu'une suite de perceptions, dans laquelle nous appercevons l'ordre, les rapports, les convenances des choses, nous fait voir clairement l'Existence 236 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, tence & les Perfections d'un Entendement infini.

Mais il faut bien remarquer qu'on n'arrivera jamais à cette conclusion, à moins qu'on n'ait actuellement dans l'esprit cet-

te suite de perceptions.

En troisième lieu, la Raison signifie souvent ce pouvoir ou cette faculté de l'entendement, par laquelle nous sommes capables de considerer diverses choses, de les comparer entre elles, d'en appercevoir l'ordre, les rapports, les propor-

tions, &c.

Il est clair que ce pouvoir doit être plus ou moins étendu, à proportion du nombre d'idées dont l'entendement est fourni. Un homme qui n'a aucune idée de ce qu'on appelle Angle, Angle droit. aigu, ou obtus, ne sçauroit comparer ces idées entre elles, ni par consequent parvenir à cette conclusion. Les trois Angles d'un Triangle sont égaux à deux droits. même un homme qui n'a point d'idées de la nature & des proprietez du Soleil, ni des autres Corps célestes, ni de ceux qui font fur la terre, animez ou inanimez, ne sçauroit jamais comparer ces idées, ni par consequent en conclure l'existence d'un Entendement infini, qui soit le Créateur & le premier Moteur de toutes choses.

La Question est donc, non de sçavoir si la Raison, prise au premier sens que

nous

AUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 237 nous avons marqué, c'est-à-dire la nature, l'ordre, les rapports des choses qu'on n'apperçoit point; ou la Raison prise au second sens, c'est-à-dire la perception de cet ordre & de ces rapports, telle que les Hommes l'ont à présent, découvre & enseigne l'Existence de Dieu, & les autres points fondamentaux de la Religion Naturelle: la chose est incontestable: mais la question est de sçavoir,,, si le Genre hu-, main, abandonné à lui-même, & fans ,, aucune instruction étrangere, est ca-, pable, par le seul exercice de sa raison. , c'est-à-dire du pouvoir ou de la facul-, té qu'il a de comparer ensemble diver-, fes choses, & d'en appercevoir les rap-,, ports, (pouvoir qui ne s'étend pas plus ", loin que nos idées;) s'il est capable, , dis-je, de découvrir par le feul exerci-"ce de ce pouvoir, l'Existence & les , Perfections de Dieu, l'Immortalité de ". l'Ame, & les autres articles de la Re-"ligion Naturelle?

Voilà l'état de la question posé bien nettement. Mr. Campbell soutient, que pour la décider, il faut considerer de quoi est capable le gros du Genre humain, & non pas ce que peuvent avoir pensé quelques particuliers. De sorte que, quand il seroit vrai qu'un petit nombre de personnes, en faisant usage de leurs facultez, ontsçû découvrir par dégrez l'Existence de Dieu, l'Immortalité de l'Ame; il ne suit

238 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, pas de-là, que tous les individus du Genre humain, tel qu'il est, soient capables de parvenir par eux-mêmes à cette con-

noissance.

., Si donc il paroît par plusieurs conjec-, tures très-plausibles touchant la nature , humaine, conjectures qui sont fondées , sur la constitution présente des choses, " & confirmées par l'expérience; s'il pa-,, roît, dis-je, par-là, que les Hommes , destituez de Revélation, sont naturel-" lement bien éloignez de pouvoir dé-,, couvrir par eux-mêmes l'Existence & , les Perfections de Dieu, & les autres , articles importans de la Religion Na-, turelle: s'il paroît de plus, par des faits , incontestables, que le Genre humain, a-, bandonné à lui-même, n'a jamais eu la , connoissance de Dieu; que tous les ,, Philosophes qui se sont attachez parti-, culierement à chercher la Cause pre-"mière, l'Auteur de l'Univers, & qui ont , étudié la Nature, n'ont jamais fait cet-,, te découverte; & que le petit nombre , d'anciens Philosophes, qui par leurs , récherches ont été conduits à admettre "l'Existence d'un Entendement infini. , n'ont jamais été capables de donner au-., cune preuve raisonnable de leur crovan-,, ce à cet égard; s'il paroît, dis-je, par , des faits, que tous ces différens arti-,, cles font vrais à la lettre, je demande: , Ne peut - on pas conclure de-là, qu'il est 22 imJuillet, Aout et Septemb. 1739. 239, impossible que le Genre-bumain, abandonné à , lui-même & destitué de Revélation, parvienne à connoître l'Existence & les Perfec-

,, tions d'un Entendement infini? On voit dans ce passage tout ce que Mr. Campbell entreprend de prouver; le reste de son Ouvrage contient les preuves de fait par lesquelles il établit sa Thèse. Il étale ici beaucoup de sçavoir & de lec-ture. Les Anciens & les Modernes, les Philosophes & les Poëtes, les Auteurs Anglois & les Etrangers, sont citez à chaque page, mais citez à propos & avec choix. Et il faut avouer que la plupart de ces citations, principalement celles qui concernent les sentimens des anciens Philofophes, font bien capables d'humilier la Raifon, lorsqu'on voit que ces Sages si vantez ont eu les idées les plus fausses & les plus abfurdes fur les Articles les plus importans de la Religion.

Jusques ici notre Auteur n'a fait qu'exposer son sujet. & expliquer le véritable état de la question. Il commence à entrer en matière dans la troisième Section. On convient, dit-il, que le Genre humain a eu un commencement; & soit qu'on suppose que Dieu ne créa d'abord qu'un Homme & une Femme, suivant le récit de Morse, ou qu'il en créa plusieurs, on ne sçauroit s'imaginer qu'il les ait créez dans l'état de l'enfance, & qu'il les ait laissez sans secours. Il faut nécessairement supposer

240 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, poser que les premiers Hommes, dès le premier moment de leur existence, surent en état de pourvoir eux-mêmes à tous leurs besoins.

Considerons-les destituez de toute Revélation. Leur entendement vuide d'idées * avoit seulement la faculté d'en recevoir par l'impression des objets extérieurs, de les comparer ensemble, & d'en appercevoir les rapports. Ces premières idées ne pouvoient être reçues que

par les fens.

Les Hommes ont dû fans doute en recevoir un grand nombre par l'ouïe, l'attouchement, l'odorat & la vûë. Mais les idées qu'ils reçoivent par ces sens, feront-elles capables de leur faire concevoir qu'il y a quelque autre Etre dans l'Univers, ou qu'il y existe des choses d'une autre espece que celles qu'ils appercoivent par les sens? Pour nous, qui avons été instruits avec soin, nous pouvons être affurez qu'il y a des Esprits, ou des Etres qui ne tombent point sous les sens. Mais je ne conçois pas comment les hommes, abandonnez à eux-mêmes, & fans aucune instruction, auroient pû se persuader qu'il y a dans le monde des Etres imma-

^{*} Notre Auteur declare dans une Note marginale, qu'il ne sçauroit admettre le Système des Idées innées.

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 241 immatériels, qui de leur nature sont différens de tout ce qui frappe les sens, & que les corps humains ne sont que de simples machines, animées par de pareils Etres, qui ne sont point sujets à la mort, mais qui furvivent à la dissolution du Corps, & continuent d'exister éternellement dans un état de féparation. Philosophe qui détourne son attention de toute idée sensible, pour ne considerer que les opérations intérieures de fon ame, qui par ses récherches sur la Nature du Corps ou de la Matière a compris, que la pensée & le sentiment de sa propre existence ne sçauroit naître de la matière, peut parvenir à conclure de -là, qu'il y a des Etres spirituels, qui n'étant point composez de parties divisibles, doivent par consequent exister éternellement.

Mais peut-on concevoir que le gros du Genre humain arrive à cette connoissance par la même manière de raisonner? Le commun des hommes sçait-il détourner entierement son attention de tout objet sensible, pour la fixer toute entiere sur les opérations de l'entendement. L'expérience fait voir au contraire, que la plupart des hommes sont si remplis des idées sensibles, qu'ils ne sçauroient en détourner leur esprit pour considerer des idées abstraites & métaphysiques: d'autant plus que, comme ils sont obligez de songer journelle-

nellement à pourvoir à leurs besoins, ils n'ont ni le loisir ni l'inclination de penser à d'autres choses. D'où il faut conclure, que des hommes abandonnez à euxmêmes, & fans aucun secours extérieur, ignorent parfaitement l'existence, la nature & l'immortalité des Esprits separez de la matière.

On dira peut-être, que le Dogme de l'Immortalité de l'Ame, & d'une Vie à venir, a été universellement reçû dans tous les siécles: mais comment cette opinion s'est-elle établie dans le monde? Elle n'a pas pû naître du témoignage des fens: elle ne doit pas son origine à l'expérience : elle n'est pas gravée immédiatement dans l'entendement de l'homme par le doigt de Dieu, puisque la doctrine des Idées innées n'a aucun fondement dans la nature, dit Mr. Campbell. Pour moi, ajoute-t-il, je crois qu'elle vient d'une Revélation surnaturelle. Mais puisque les Déistes ne veulent pas reconnoître qu'il y ait jamais eu une pareille Revélation, il faut que les récherches & fonnemens des hommes les avent conduits à conclure, que l'Ame est immortelle.

S'il est ainsi, il semble que les moyens, par lesquels le Genre humain est arrivé à cette conclusion dans les siècles passez, devroient être encore aujourd'hui à la portée de tout homme qui sçait penser, &

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 243 le conduire à la même consequence. De quel côté nous tournerons-nous pour connoître ces moyens par lesquels le Genre humain est parvenu à connoître que l'Ame est immortelle? Si nous examinons les hommes de notre siécle, nous trouverons qu'à la vérité ils font profession de croire ce Dogme: mais si nous espérons qu'ils nous fassent connoître par quelle enchaînure de raisonnemens ils sont parvenus à l'admettre, nous serons bien trompez dans notre attente. Il y a même des Philosophes modernes, qui bien qu'ils soient assurez de l'Immortalité de l'Ame, ne se fondent que sur une Revélation surnaturelle, & foutiennent qu'on ne sçauroit la prouver par la Raifon. Les plus anciens Philosophes sont certainement ceux de qui on devroit attendre quelques lumieres sur ce sujet: mais, si nous nous en rapportons à Ciceron, on ne sçauroit dire que ces Sages, qui ont fait profession de croire l'Immortalité de l'Ame, avent allegué aucune preuve en faveur de leur opinion. *

Ceci conduit notre Auteur à examiner comment Platon, ou Socrate, a établi le Dogme en question. Le Raisonnement de Platon dans son *Phédre* † revient à ceci. Ce qui se meut par soi-même doit toût

^{*} Cic. Tufcul. Lib. 1. Cap. xvII.

[†] Pag. 245. Vs. 3.

Tome XIII. Part. II. R

244 BIBLIOTHE QUE BRITANNIQUE, toûjours continuer à se mouvoir, & est en esset la Cause première, ou le ressort qui met en mouvement toutes les autres choses qui se meuvent. Or la première Cause ne sçauroit avoir de commencement, ni par consequent de fin. D'où il suit que ce qui se meut par soi-même est immortel. Et puisqu'il n'y a absolument que l'Ame qui se meuve par elle-même, il faut nécessairement qu'elle n'ait ni commencement, ni fin.

Mr. Campbell remarque là dessus, que ce raisonnement de Platon prouve, non l'Immortalité de l'Ame, mais l'Existence nécessaire & éternelle de cet Etre que nous appellons Dieu. Aussi Platon employe-t-il ailleurs * le même argument, pour prouver l'Existence du Pere, ou de la première Cau-

se de l'Univers.

Il se sert d'un autre Argument dans ses Livres de la République † pour établir l'Immortalité de l'Ame. Selon lui, rien ne sçauroit périr que par une maladie intérieure & inhérente: or la seule maladie à laquelle l'Ame puisse être sujette c'est le Vice. Mais on ne sçauroit concevoir qu'une maladie de cette espece soit capable de détruire l'Ame; & puisqu'elle n'est sujette à aucun mal extérieur, il faut néces-

^{*} In Timeo, p. 27. D. Vol. III. † Lib. X. p. 608. D. Vol. III.

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 245 cessairement qu'elle existe tossours, & par consequent qu'elle soit immortelle.

Notre Auteur a trop bonne opinion de fes Lecteurs, pour croire qu'il foit néceffaire de montrer que cet Argument ne prouve rien. Il se contente donc de nous faire remarquer que, suivant la manière dont Platon fait raisonner Socrate, cet ancien Sage doit avoir cru, que toutes les Ames sont des Etres existans par eux-mêmes & indépendans, dont le nombre ne sequiroit être ni augmenté, ni diminué *.

Les autres preuves de Platon ne sont pas plus concluantes: celle qui auroit été la plus forte, si elle eût été bien poussée, est tirée de ce que l'Ame n'est point composée de parties; d'où il suit qu'elle ne sçauroit périr, comme le corps, par la dissolution. Mais suit-il de-là qu'il est impossible qu'elle périsse de quelque autre manière? Et d'ailleurs, comment Platon prouve-t-il que l'Ame n'est point composée de parties? C'est, dit-il, qu'elle est invisible: Argument que Lucrece a très-bien tourné en ridicule *. Il paroît par tout cela, dit Mr. Campbell, que si Socrate ou Platon ont véritablement cru l'Immortalité de l'Ame, ils n'y ont point été conduits par une suite de raisonnemens

^{*} Ibid. p. 611. A.

⁺ Lib. L. Verf. 268.

mens fondez sur la nature des choses: & de plus, l'opinion de la Métempsycose, ou Transmigration des Ames, que Platon avoit empruntée de Pythagore, étoit incompatible avec le Dogme des Peines & des Recompenses à venir, proprement ainsi nommées. On peut voir ce que nous avons remarqué là-dessus après Mr. Warburton, dans le dernier Extrait que nous avons donné de son Ouvrage *.

Dans la quatrième Section on fait voir que les opinions des anciens Philosophes, qui, avant & après Socrate, ont soutenu l'Immortalité de l'Ame, sont telles, qu'il est impossible qu'ils soient parvenus d'euxmêmes à la connoissance de cet Article fondamental de la Religion Naturelle; & qu'à plus forte raison le gros du Genre humain est incapable de découvrir par lui-

même cette Vérité.

Il ya des gens qui soutiennent que Thalès a cru l'Immortalité de l'Ame. Mais, suivant notre Auteur, il y a beaucoup plus d'apparence que ni lui, ni aucun de ceux à qui on a donné le titre de Sages, n'ont eu la moindre idée de ce Dogme. On ne sequiparence que Thalès pensoit de la nature de l'Ame; mais il semble qu'il ne l'ait regardée que comme

* Voyez le Tom. XII. de cette Biblioth. Bristann. Seconde Part. p. 220-227.

me une qualité inhérente dans la matière, ou dans tout corps capable d'agir ou de fe mouvoir. Car, suivant Aristote *, Thalès donnoit une Ame à l'Aiman, parce qu'il attire le fer: aussi soutenoit-il positivement, que tout est plein de Dieux, ou d'Ames †. Varron a cru de même, que l'Ætber, l'Air, l'Eau & la Terre, sont remplis d'Ames, & que si celles qui sont dans les Régions supérieures sont immortelles, celles qui résident ici bas sont sujettes à la mort.

Pherecydes le Syrien, contemporain de Thalès, est le premier qui ait soutenu l'Immortalité de l'Ame. On ne sçait pas bien quelle idée il avoit de l'Ame, ni par quelle suite de raisonnemens il étoit parvenu à la croire immortelle. Mais si l'on, peut conjecturer ce qu'il pensoit sur ce. sujet, par le système de Pythagore son disciple; il faut avouer que son opinion étoit bien fausse & bien absurde. Car Pythagore a cru que l'Ame de l'Homme est. un composé d'Æther froid & d'Æther. chaud, c'est à dire, selon qu'il l'explique lui-même, d'Air & d'Eau; en quoi elle diffère de l'Ame des Plantes & des Bru-

^{*} Arist. de Anima. Lib. I. Cap. II. p. 620. D. Vol. I. Diog. Laër. in Thale, pag. 6. C. † Arist. ibid. Cap. VIII. p. 628. Diog. Laërt; ibid.

Brutes*, qui n'étant formée que d'Æther chaud, est par cela même mortelle; au lieu que l'Ame humaine, composée en partie d'Æther, froid participe, à cause de cela, à l'Immortalité naturelle de cet Æther. Pythagore soutenoit outre cela, que cet Æther froid est animé par une particule de cette Lumiere, qui, selon lui, penètre toutes choses, & leur donne la vie.

A l'égard de la Métempsycose que Pythagore a enseignée, notre Auteur remarque très-bien, qu'elle est incompatible avec le Dogme des Peines & des Recompenses à venir, proprement ainsi nommées †.

Que l'on juge donc, si c'est la consideration de la nature des choses, & une suite de raisonnemens bien liez, qui ont conduit ce Chef de la Secte Italique au Dogme de l'Immortalité de l'Ame, en-tant que

ce

† V. Biblioth. Britan. Tom. XII. 2. Part. p. 220.

^{*} Il est étrange, dit là-dessus notre Auteur-dans une Note marginale, que Pythagore ait donné une Ame mortelle aux Plantes & aux Animaux, lui qui soutenoit que l'Ame de l'Homme passe dans le corps des Animaux & des Plantes; Mais, ajoute Mr. Campbell, Pythagore a cru peut-être qu'il y a des Ames propres aux Plantes & aux Animaux, lesquelles ne sçauroient animer le corps de l'Homme, quoique l'Ame de l'Homme puisse très-bien animer le corps des Plantes ou des Animaux.

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 249. ce Dogme est un Article fondamental de

la Religion Naturelle.

On a vû que Thalès n'a point cru l'Ame immatérielle. Anaximandre & Anaximénes, ses successeurs, n'ont pas été plus raisonnables sur ce sujet. Il semble qu'on devroit attendre quelque chose de mieux fondé d'Anaxagore, le premier Philofophe qui ait soutenu l'Existence d'un Entendement infini. Cependant il a cru que l'Ame est un corps d'une espece aërienne. & il ne paroît pas qu'il l'ait cru immortelle ; car il foutenoit qu'elle n'est pas plus ancienne que le Corps: au lieu que tous les Anciens qui ont enseigné l'Immortalité de l'Ame, ont aussi prétendu qu'elle existe avant le Corps qu'elle anime.

Archelaüs, disciple & successeur d'Anaxagore, a réjetté l'opinion de son maître sur l'Existence d'un Entendement infini; de sorte qu'il n'y a pas la moindre apparen-

ce qu'il ait cru l'Ame immortelle.

Voilà donc tous les Philosophes antérieurs à Socrate * qui ont eu de très-fauffes idées sur la nature & l'Immortalité de l'Ame: & Socrate lui-même & ses Disciples, qui ont cru l'Ame immortelle, ne sont point parvenus à la connoissance de ce

^{*} Il fut le Disciple d'Archelaüs.

250BIBLIOTHE QUE BRITANNIQUE, ce Dogme, par une suite de raisonnemens fondez sur la nature des choses.

De quel côté nous tournerons nous donc pour trouver des Philosophes, qui faisant usage de leur raison, avent établi le Dogme de l'Immortalité de l'Ame sur des preuves folides? Notre Auteur avoue qu'il n'en connoît aucun. Ciceron, qui avoit une profonde connoissance des systèmes de tous les anciens Philosophes, & qui étoit bien aise de pouvoir croire que l'Ame est immortelle, ne paroît pas avoir eu la moindre idée de ce que nous appellons l'Immatérialité ou la Spiritualité de l'Ame. C'est ce que Mr. Lock a fait voir dans ses Lettres à l'Evêque de Worcester. Mr. Campbell en rapporte un long passage, par lequel il paroît que Ciceron a cru l'Ame matérielle, mais d'une substance extrêmement déliée & fubtile.

Puis donc que les plus grands Philosophes n'ont point été capables de découvrir ce Dogme par les lumieres de la Raison, ni de l'établir sur des preuves solides, peut-on s'imaginer que le gros du Genre humain, sans étude & presque sans éducation, puisse arriver à la connoissance d'une vérité qui a échapé à tous les anciens Sages? Ce n'est qu'à la Revélation seule que nous sommes redevables de ce Dogme, dit notre Auteur, & il confirme son sentiment à cet égard par l'autori

tori-

Juillet, Aout et Septemb. 1739. 251 torité de Mr. Lock *, & par celle du célè-

bre Mr. d'Ablancourt †.

Si les Hommes n'ont pas pu connoître le Dogme d'une Vie à venir par leurs re-fléxions fur la nature de l'Ame, peut-être feront-ils parvenus à cette connoissance en considerant les Perfections morales de la Divinité, & en resléchissant sur sa Providence. Il faut donc qu'ils ayent sçû qu'il y a un Dieu, qu'ils ayent eu de justes idées de ses Attributs, & qu'ils ayent été persuadez qu'il s'intéresse aux choses de ce monde. Mais les Hommes ont-ils eu réellement ces connoissances? C'est-ce qu'il faut examiner.

Notre Auteur fait donc voir dans la cinquième Section, que les Hommes ont été si peu capables de découvrir par euxmêmes l'Existence & les Perfections de Dieu, que les idées qu'ils avoient des choses de cet Univers, les conduisoient naturellement à prendre les Corps Célestes pour autent de Divinitez, & à les regarder comme des objets dignes d'un Culte religieux. Ce qu'il confirme par les Systèmes de tous les anciens Philosophes Théistes, à l'exception d'Anaxagore.

Un

^{*} Essai sur l'Entend. humain. Liv. IV. Chap. III.

[†] V. Le Distionaire de Mr. Bayle. Art. Perrote (Nicolas) Rem. (L).

252 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

Un Passage de Mr. Bayle, que Mr. Campbell cite ici, expose très-bien l'état de la Question. " Il n'y a rien de plus faci-", le , dit Mr. Bayle *, que de connoître ", qu'il y a un Dieu, si vous n'entendez " par ce mot qu'une Cause première & , universelle. Le plus grossier & le plus , stupide Païsan est convaincu que tout ,, effet a une cause, & qu'un très-grand , effet suppose une cause dont la vertu est , très-grande. Pour peu qu'il refléchisse, ,, ou de soi-même, ou par l'avertissement , de quelqu'un, il voit clairement cette vé-, rité. Le consentement général ne souf-,, fre aucune exception à cet égard; on ne ,, trouve ni aucun peuple, ni aucun particu-,, lier, qui ne reconnoisse une Cause de tou-, tes choses. Les Athées, sans en excepter , un feul, signeront sincerement avec tous ,, les Orthodoxes cette Thèse: Il y a une , Cause première, universelle, éternelle, qui ,, existe nécessairement, & qui doit être ap-, pellée Dieu Tout est de plain-pied jus-, ques-là; personne ne fera un incident , fur les mots: & il n'y a point de Philo-, fophes qui fassent entrer plus souvent ,, le Nom de Dieu dans leurs systèmes, que , les Spinosistes. Mais de-là vous devez ,, conclure, que ce n'est point dans cet-., te

^{*} Continuat. des Penfées diverfes. Chap. xx.: xx.: LXXXV. & civ.

TUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 253 te Thèse si évidente que consiste le vrai , état de la Question. Un formulaire que les Sectateurs de la fausseté peuvent si-, gner conjointement avec ceux de la "Vérité, est une chose captieuse, & néces-, sairement désectueuse. Il ne suffit donc , point de connoître qu'il y a un Dieu, , il faut de plus déterminer le sens de ce , mot, & y attacher une idée; il faut, ", dis-je, réchercher quelle est la nature , de Dieu, & c'est-là où commence la , difficulté. C'est un sujet que les plus " grands Philosophes ont trouvé obscur, & fur lequel ils ont été partagez en plu-, sieurs sortes de sentimens fort contrai-, res. . . . Il y a de grands Philosophes , dont les meilleures idées sont ridicules ,, fur cela. Ceux qui, en certains endroits, , parlent le plus noblement de Dieu, en , parlent ailleurs d'une manière qui fait " voir qu'ils le confondent avec la Na-, ture. On a donné des Recueils des A-"théismes d'Aristote; & vous n'oseriez , nier que le peuple parmi les Chrétiens " ne se forme des notions si basses & si " grossieres de Dieu, que rien plus. ,, dites donc point que le sujet en question , est si aisé, qu'il ne faut qu'ouvrir les , yeux pour le connoître.... , une question qui apartient à la plus pro-" fonde & à la plus abstruse Philoso-, phie, & par consequent elle deman-.. de

254 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

, de beaucoup de méditation & de dis-

,, cussion.

Est-il donc concevable que les Hommes, abandonnez à eux-mêmes, destituez de toute idée, & pourvûs seulement de la capacité d'en recevoir, ayent pû, sans le secours d'aucune Revélation, parvenir à connoître qu'il y a un Etre intelligent, infini, immatériel, tout-puissant, tout sage, tout juste, tout bon, qui a produit cet Univers, qui continue à le gouverner par sa Providence, qui connoît toutes les actions & toutes les pensées des Créatures intelligentes, & qui les recompensera ou les punira après cette vie, selon qu'elles auront bien ou mal vécu en ce monde.

Voilà l'état de la Question. Mr. Campbell soutient que l'Homme, tel qu'on vient de le représenter, connoissant par sa propre expérience, qu'il y a en lui un principe de vie, & qu'il est lui-même l'auteur de ses mouvemens, jugera de même que toutes les choses dans lesquelles il apperçoit du mouvement, qui n'est point produit par une cause ou impulsion extérieure, sont vivantes aussi-bien que lui; il s'imaginera sur-tout que les Corps célestes sont animez, & se meuvent par un pouvoir inhérent qui leur est propre; & il les regardera comme autant de Divinitez.

Ce n'est point ici une vaine imagination de

Juillet, Aout et Septemb. 1739. 255 de notre Auteur, il fait voir par un grand nombre de passages des Anciens, que la plûpart des Philosophes ont cru que les Corps célestes sont des Dieux; & Platon soutient expressément, qu'il ne sequent y avoir de Religion, à moins que le Peuple ne croye que les Corps célestes sont véritablement animez*.

On continue le même sujet dans la sixième Section: on y parcourt les systèmes des anciens Philosophes sur l'Origine des choses. On y fait voir que, malgré tous leurs raisonnemens physiques ou métaphysiques. non seulement ils ne sont point parvenus à la connoissance d'une première Cause intelligente & fage, mais qu'ils ont posé des hypothèses, toutes plus absurdes les unes que les autres. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'aucun de ces anciens Sages ne s'est avisé d'examiner cette Ouestion; Qui est l'Auteur du mouvement? Question qui vient, ce semble, naturellement dans l'esprit, & qui auroit pû les conduire à la connoissance d'un premier Moteur intelligent.

Il y a eu pourtant quelques Philosophes qui ont admis l'Existence d'un Entendement infini. Mais est-ce par une enchaînure de raisonnemens bien suivis qu'ils sont

^{*} Plat. in Apol. Socrat. p. 26. C. Vol. II. & de Legib. Lib. X. p. 886. B. Lib. XII. p. 967. C. Vol. II.

256 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, font parvenus à cette connoissance? C'est ce que Mr. Campbell examine dans la Septième Section.

Ciceron semble dire que Thalès est le premier qui ait admis une Intelligence qui a formé l'Univers. Thales Milesius, qui primus de talibus rebus quesivit, aquam dixit esse initium rerum : Deum autem , eam mentem , ouæ ex aquá cuncta fingeret *. C'est-à-dire: , Thalès de Milet, qui est le premier qui ,, se soit attaché à cette étude, a soutenu , que l'Eau est le principe de toutes cho-", ses; & Dieu, cette Intelligence qui a " tout formé par le moyen de l'eau ". Si ces expressions sont véritablement de Thalès, & si elles ont le même sens qu'elles ont parmi nous, il faut avouer que Thalès a foutenu bien clairement l'Existence de Dieu. Mais si cela est, que signifieront les paroles que Ciceron ajoute immédiatement après, & qui renferment une objection contre l'opinion de Thalès? Si Dii possunt esse sine sensu & mente, cur aqua adjunxit, si ipsa mens constare potest vacans corpore? C'est-à-dire: "Si les Dieux peu-, vent exister sans sentiment & sans en-,, tendement, pourquoi les ajoute-t-il à " l'Eau, si l'Entendement peut subsister é-,, tant destitué de Corps † "? Il y a mille

^{*} Cic. de Nat. Deor. Lib. I.

[†] Comme le passage paroît très-désectueux dans

TUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 257 le exemples, dit notre Auteur, par lesquels il paroît que les anciens Philosophes n'attachoient pas aux termes de Dieu, d'Entendement, &c. les mêmes idées que nous: ils entendoient par-là l'Air, l'Eau, ou quelau'autre Etre corporel, qu'ils regardoient comme la première Cause ou le Principe de toutes choses: & l'on peut juger par l'objection de Ciceron, toute obscure qu'elle est, que par les noms de Dieu & d'Entendement, Thalès entendoit quelque chose qui étoit uni avec l'Eau, & formoit avec elle un seul tout; de sorte que Thalès n'avoit aucune idée d'un Entendement infini, distingué de l'Univers, & Auteur de toutes choses. Aussi Ciceron dit-il expressément un peu plus bas, qu'Anaxagore est le premier qui ait soutenu qu'un Entendement infini à présidé à la formation de l'Univers.

Si l'on suppose donc qu'il a découvert cette vérité de lui-même & sans aucune instruction, il faut qu'il y ait été conduit par des raisonnemens métaphysiques sur la nature des choses, ou que, connoissant les effets, il soit remonté à la cause. Voyons

donc quel a été son Systême.

Il ne paroît pas qu'il ait fait intervenir la Divinité dans la formation de l'Homme &

dans l'Original, nous avons cru devoir le traduire presque mot-à-mot.

278 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, & des Animaux: il a foutenu qu'ils font nez naturellement d'une substance humide, chaude & terrestre, & que dans la fuite ils ont perpétué leur espece par la propagation: de forte qu'à cet égard il n'y a aucune différence entre le Systême d'Anaxagore & celui des Athées *, ou des Philosophes purement Matérialistes: il n'a point reconnu de but, de dessein. de fagesse dans l'organisation du corps de l'Homme, ou des Animaux. Et pour ce qui est des Corps célestes, il n'a point attribué leur formation, leur arrangement, l'ordre admirable de leurs révolutions. à l'Entendement infini dont il admettoit l'Existence: il soutenoit que l'Æther, qui est d'une nature ignée & qui environne la Terre, tournant avec rapidité autour d'elle, en détacha des pierres d'une groffeur prodigieuse, qui étant enlevées dans les Régions supérieures, y furent allumées & devinrent ainsi autant d'Etoiles; le même mouvement rapide de l'Æther. qui les détacha de la Terre & les enleva dans les Cieux, les empêcha encore de tomber. Voilà le Systême d'Anaxagore: & puisqu'il ne fait point intervenir la Divinité dans la formation de l'Univers, on doit en conclure, que ce n'est point par la contemplation de la Nature, ni en remon-

^{*} V. Ovid. Metam. Lib. I. Verf. 416.

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 259 montant des effets à la cause qu'il est parvenu à admettre l'existence d'un Entendement infini: de sorte qu'il y a beaucoup d'apparence qu'il n'a connu cette vérité que

par la Tradition. Platon passe pour un des Philosophes les plus raisonnables & les plus éclairez; il y a même des gens qui croyent qu'il avoit lu les Livres de Moise, ou qu'il avoit au moins conversé avec les Juifs, & que c'est d'eux qu'il a emprunté quelquesuns de ses Dogmes Mais outre qu'il ne paroît pas lui - même bien perfuadé de ce qu'il enseigne, son système est à plusieurs égards très-erroné, & la plupart de fes preuves sont absurdes. Il est vrai qu'il a cru l'existence d'un Entendement infini. qui est l'Auteur & le premier Moteur de toutes choses. Mais lorsqu'il a entrepris de prouver cette Thése, il a raisonné pitoyablement: d'où on peut conclure que ce n'est que par la Tradition qu'il est arrivé à la connoissance de Dieu. Mr. Campbel rapporte à cette occasion ces paroles de Mr. Bayle *: ,, On vous citera d'ex-,, cellens passages, où Platon a parlé de "Dieu très-sensement: mais cherchez les "Livres où il en a parlé en Physicien, & ,, non pas en Moraliste ou en Politique; ,, vous trouverez un galimatias & des im-,, pie-

^{*} Continuat. des Penfées diverfes Ch. LXVIII, Tome XIII. Part. It. S

260 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE.

, pietez épouvantables dans sa Théologie "philosophique, si vous la pouvez anato-

"miser; & vous n'y trouverez l'unité , réelle d'aucune chose. Souvenez-vous.

, je vous prie, que sustin Martyr, s'étant , engagé à prouver que les opinions des , Philosophes sur la nature de Dieu, étoient

., encore plus ridicules que celles des Poë-•, tes, ne cite pas moins en exemple les

, sentimens de Platon, que ceux de Tha-

,, lès, d'Anaximandre, &c.

Puis donc que les plus grands Esprits de l'Antiquité, qui ont fait une étude particuliere des points les plus importans de la Religion, n'ont pas sçû les établir sur des preuves solides, puisqu'ils sont même tombez dans des erreurs très-grossieres; peut-on concevoir que les Artisans, les. Soldats, les Païsans, les Laboureurs. les Femmes, ayent été capables de découvrir par eux-mêmes, & sans aucun secours extérieur, qu'il y a un Dieu Créateur & Conservateur des hommes, juste Juge de leurs Actions, Vengeur du Crime, & Remunerateur de la Vertu?

Il suit de-là, dit notre Auteur, que pour établir même la Religion naturelle dans le monde, il faut une Révelation surnaturelle. Et puisque les hommes connoissent à présent l'existence & les attributs de

* V. Mr. Arnauld, Secon. Denonciat. du Péché Philos. Art. XII, p. 90, 91, 95.

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 261 de Dieu, l'Immortalité de l'Ame, & le dogme des Peines & des Recompenses d'une autre Vie, c'est une preuve incontestable. que le Genre humain a été effectivement honoré d'une pareille Revélation, laquelle ne peut se trouver que dans la Religion Chrétienne. C'est ce que Mr. Campbell établit dans la huitième & derniere Section de son ouvrage. Nous n'entrerons dans aucun détail sur ce sujet, nous remarquerons seulement que par la Religion Chrétienne, il ne faut pas entendre ici la Religion, uniquement en-tant qu'elle est enseignée dans le Nouveau Testament, mais en-tant qu'elle est contenue dans toute l'Ecriture Sainte; l'Ancien Testament renfermant les Principes de l'Evangile. C'est la Revélation donnée à Adam, à Abraham, à Moise, &c. qui a conservé dans le Monde le peu de connoissance qu'on a eu de l'Existence de Dieu, & d'une Vie à venir; quoique la Tradition de ces dogmes ait été fort alterée & corrompue dans la fuite des tems.

ARTICLE III.

THE MORAL PHILOSOPHER, &c. C'est-à-dire: Le Philosophe honnête homme &c. [Troissème Extrait.]

ANS le premier Article destiné à faire connoître ce Livre, on en a S 2 parlé

262 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

parlé comme d'un Cahos à débrouiller On a commencé à débrouiller ce Cahos dans un second Article: Et l'on en a promis un troisième, où l'on achèveroit ce qui n'est que commencé dans le second. Il s'agit de s'acquiter de la promesse qu'on a faite. Mais on espère que les Lecteurs fe contenteront d'un Equivalent: & l'on compte qu'ils le trouveront dans la Differtation suivante, dont l'Auteur (qui ne se nomme point) a souhaité qu'elle fût publiée dans ce Journal. Le Cahos y est débrouillé. Les idées du Philosophe honnête homme y sont rédigées en ordre, elles y sont comparées, expliquées, discutées: Et soit qu'on approuve en tout, ou seulement en partie, les réflexions de l'Auteur de la Differtation, on conviendra au moins qu'elles peuvent servir à l'éclaircissement de la Vérité. Nous sommes fâchez feulement qu'elle foit trop longue pour être insérée toute entière dans ce Volume.

DISSERTATION

Sur le Livre intitulé:

Le Philosophe honnête homme:

014

Dialogue d'un Chrétien Déiste avec un fuif Chrétien.

LE DESORDRE dans le Discours est quelquesois un effet de l'Art. Quelque.

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 263 quefois aussi c'est un artifice pour jetter ceux dont on attaque les sentimens dans un embarras dont on puisse tirer avantage contre eux: Car il y a des gens qui ne savent pêcher qu'en eau trouble, & les Défenseurs du Mensonge ont toujours intérêt à embrouiller les matières. Quelquefois enfin ce Désordre n'est qu'une suite naturelle de la confusion des idées mêmes de celui qui parle ou qui écrit: Soit qu'il n'ait jamais eu une connoissance claire & nette des différentes parties de son sujet & de leurs différens rapports : soit qu'il ait manqué de tems, de diligence, d'habileté, pour arranger tout ce qu'il avoit dans fa tête. Je ne décide point par le quel de ces principes il faut expliquer le Désordre qui règne dans le Livre du Philosophe honnête homme. Je me contente de déclarer que je me propose de mettre de l'ordre où je n'en trouve pas: de distinguer, autant qu'il dépend de moi, ce qui faute de distinction pourroit faire prendre le change : de féparer ou de raprocher les objets, selon l'exigence du cas, afin que chaque chose ait son rang & paroisse dans fon vrai jour.

QUICONQUE a lu le Livre en question, peut avoir observé que l'Auteur a deux

caractères distincts à soutenir.

Philosophe Honnete-Homme, par S 3 op-

opposition aux Philosophes libertins: ou en autres termes, Déiste Chre'tien, par opposition aux Déistes irreligieux, dont le Déistme, par rapport à la Religion, ne diffère point de l'Athéisme: Voila son premier Caractère.

Honnéte bomme PHILOSOPHE, par opposition à quantité d'honnêtes gens dont la Religion selon lui n'est point philosophique: ou en autres termes, Chrétien DEISTE, par opposition à tout Chrétien dont le Christianisme ne revient pas au simple Déisine: Voila le second Caractère

qu'il doit foutenir.

Le premier Caractère est indiqué dans le tître: Mais le fecond domine dans le Livre. On feroit tenté de dire que c'est une Masquarade. Le Masque paroît d'abord: Le Visage ne se montre que lorsqu'on s'est un peu familiarisé avec le Masque. Ne jugeons pourtant pas si sévèrement: Et représentons nous plutôt notre Auteur fous l'image d'une espèce de 7anus qui a deux Visages & de qui les deux Visages sont véritables, mais différens en beauté; & qui montre tant qu'il peut, celui des deux dont il sait que la physionomie est la plus prévenante. Le Visage d'un Philosophe qui fait profession de respecter la Morale & d'être honnète Homme, ou d'un Déiste qui cherche à se rapprocher du Christianisme & à mériter le titre de

Juillet, Aout et Septemb. 1739. 265 de Chrétien, sera naturellement regardé de meilleur œil, aumoins parmi les honnêtes gens & parmi les Chrétiens, que le visage d'un honnête homme ou d'un Chrétien qui cherchant à se distinguer de la foule de ses semblables s'annonce à eux sous le tître superbe de Philosophe, ou sous le tître choquant de Désse. Quoiqu'il en soit, c'est une chose de fait, que notre Auteur se charge des deux Caractères distincts dont j'ai parlé; & qu'il a par cela même deux tâches distinctes à remplir.

En qualité de Philosophe bonnête homme ou de Déiste Chrétien, il est obligé d'établir, sur les seuls fondemens de la Philosophie & du Déissme, quelque chose d'équivalent à la Religion Chrétienne: il est obligé de maintenir la Vérité d'une Reli-

gion purement naturelle.

En qualité d'honnête homme *Philosophe* ou de Chrétien *Déiste*, il s'engage à prouver que cette même Religion est la feule véritable, ou que le Christianisme n'est véritable lui même (aumoins avec certitude) qu'autant qu'il se confond avec le Déisme & ne renferme rien de plus.

Le Philosophe honnête homme & l'Honnête homme philosophe (ou le Dérste Chrétien & le Chrétien Dérste) ne sont pas dans le fonds deux Caractères différens ni séparez: Ils se réunissent dans la défense de cette Thèse, commune à l'un & à l'aûtre:

S 4 Que

266 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. Que le juste milieu entre le Libertinage & la Superstition, c'est la Religion Naturelle: Mais si ce ne sont pas deux Caractères féparez ou différens, ils ne laissent pas d'être, comme on l'a dit, deux Caractères distincts. Le Philosophe honnête homme de même que l'Honnête homme philosophe, le Déiste Chrétien de même que le Chrétien Déiste, est un Défenseur de la Religion naturelle: Mais l'un ne la défend proprement que contre les Athées. contre ceux qui sans être du nombre des Athées pensent avec eux qu'une Religion purement naturelle est une Religion chimérique: L'aûtre la défend contre le grôs des Chrétiens, ou contre quiconque pense avec eux que s'il y a une Religion purement naturelle qui foit folide, aumoins n'est-elle pas la feule qui le foit. édifie, l'autre détruit. L'un établit la Religion où elle n'est pas: l'autre la reforme où elle est. Tous deux travaillent à la conversion du Genre-humain: Mais chacun a fon département : Le premier convertit les Athées, le second convertit les Chrétiens & tous ceux dont la Religion fe fonde sur l'autorité de quelque Révélation proprement ainsi nommée. C'est un seul & même homme qui entreprend de réunir tout le Monde dans le Déisme: Mais il s'agit pour cet effet d'y ramener les uns, d'y réduire les aûtres. Ce sont là deux tâches affez distinctes pour n'être point con-

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 267 confonduës. Faut il embrasser la Religion naturelle? C'est une Question: Faut il s'y borner? C'en est une aûtre. Et quoique l'Auteur ne dise pas que ces deux Questions ainsi distinguées font la division générale de son Livre; quoiqu'il nous y donne pêle-mêle les diverses matières distinctement relatives à ces deux Questions: on ne sauroit pourtant douter que ce ne soient là les deux Chefs principaux auxquels toutes les matières traitées dans son Livre se raportent naturellement. Je ne faurois donc mieux faire que de diviser cette Differtation en deux Parties, dont la première soit uniquement destinée à l'examen de ce que le Philosophe honnête homme pense, ou paroît penser, sur la première des deux Questions proposées.

PREMIERE PARTIE.

De la

Religion Naturelle.

ON SUPPOSE ici un Athée qu'on entreprend de rendre religieux, mais qui ne veut point entendre parler de Religion révélée, & à qui l'on ne prétend point non plus en parler. FAUT IL EMBRASSER LA RELIGION NATURELLE? C'est là l'unique question que l'on ait à discuter avec lui: Ou ce qui revient au même, il s'agit de savoir,

208 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

Si une Religion purement naturelle à des Caractères de vérité aux quels la Raison doive se rendre? Telle est la première Question proposée: & il n'est rien moins que superflu de la bien examiner. Notre Auteur a grand soin de se montrer zèlé pour l'assirmative. Ce n'est pas sans dessein qu'il prend cette précaution; & il l'insinue lui même assez visiblement.

Il v a une infinité de personnes que son zèle marqué pour une Religion naturelle doit prévenir en sa faveur. Tels sont tous ceux que l'on a accoutumez à respecter la Religion naturelle comme un Préalable nécessaire à la Religion Chrétienne: Tels font tous ceux qui ont appris à dire, que la Religion Chrétienne aboutit à rétablir. à confirmer, à illustrer la Religion naturelle: Tels font tous ces Prédicateurs philosophes qui dans leurs exercices Académiques ont été dressez à répéter: Cela se prouve PREMIEREMENT par la Raison. G en second lieu par la Révélation: Tels sont tous ces Défenseurs du Christianisme qui instruits à confesser, avec le Théophane de notre Auteur, que la Religion révélée présuppose nécessairement la naturelle, [p. 15.] agissent en conséquence de cet aveu. & s'attachent principalement à faire voir que l'Essentiel du Christianisme peut s'établir par la Raison toute seule. Il est parlé de ces Messieurs dans la Préface du Livre. Aumoins y est il parlé en général de ceux qui

qui se sont signalez dans la Désense du Christianisme, par les efforts qu'ils ont saits pour en établir tous les Dogmes & toutes les Loix, sur la Vérité morale, Raison & Convenance des choses; le seul fondement véritable & solde qu'ils pussent donner, soit à ces Loix, soit à ces Dogmes: Et ils sont en même tems complimentez sur leurs exploits d'une façon qui pourra fort bien paroître flateuse à plusieurs d'entr'eux, quoiqu'elle soit assez

ironique & même un peu insultante.

Il y en a d'aûtres au contraire pour qui de pareils Défenseurs, dignes de pareilles félicitations, fontautant de Traîtres ou autant de Duppes: & à qui il semble qu'entreprendre la défense de la Religion par la Raison toute seule, c'est supposer la suffisance de la Raison & nier par cela même la nécessité d'une Révélation, la quelle cependant ils regardent toujours comme nécessaire. Un Deiste qui vient leur étaler des idées & des sentimens de Religion, est à leurs yeux un homme suspect à qui l'on pourroit aprliquer le mot du Poête: Timeo Danaos & dona ferentes. Ils conçoivent, en un mot, que de droit ou de fait le Deisme se confond avec l'Atheisme. Or ces gens - là, non plus que les précédens, ne sont ni inconnus, ni indifférens à notre Auteur. On ne fauroit avoir le moindre doute là - dessus. si seulement on a lu sa Dissertation sur la Prière. [Voy. ci-dessus, pp. 367, 368. du T. XII. & confer. pp. 335-337.] \mathbf{Voila}

270 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

Voila donc, parmi tous ces Chrétiens qu'il voudroit réduire à la Religion naturelle, deux sortes d'Esprits qu'il lui importe infiniment de ménager: les uns, parcequ'ils ont déja pour cette Religion un préjugé favorable dont il est à craindre qu'ils ne reviennent: les aûtres, parcequ'ils ont contre elle un violent soupcon. Fortifier le préjugé des uns, dissiper le foupçon des aûtres, c'est ce que notre Philosophe est nécessairement obligé de faire, s'il veut parvenir à son but : Et c'est là aussi ce qu'il fait lorsque déployant son zèle & sa philosophie contre les Athées, il va jusqu'à prendre fait & cause en main pour les Chrétiens & en leur nom. Par là il travaille à nous remplir de cette idée: Que la Religion purement naturelle à la quelle il prétend nous réduire a si bien des caractères respectables de vérité, ou que le Déssime (fondement de cette Religion) doit si peu être censé avoir rien de commun avec l'Irreligion des Athées, que sa Religion naturelle étant la même chose au fonds que la Chrétienne, le vrai Déïsme par conséquent ne diffère point essentiellement du vrai Christianisme. Voyons ce qui en est: ne fût-ce qu'afin de favoir d'avance à quel dégré de perfection nous nous trouverons fixez, lorsque notre Auteur (s'il réussit dans son dessein) nous aura réduits à sa Religion purement naturelle: Et pour procéder méthodiquement

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 27 ment dans cet Examen, recherchons.

I^{*}. Comment fa Religion naturelle doit être prouvée, en cas qu'elle puisse l'ê-

tre.

II. Comment il l'a prouvée, ou s'il a fait à cet égard ce qu'il auroit du faire.

C'est à ces deux Chess que je raporte tout ce que j'ai à dire dans la première Par-

tie de ce Discours.

CHAPITRE I.

Où l'on examine comment le Philosophe honnête homme doit prouver sa Religion naturelle, en cas qu'elle puisse être prouvée.

SECTION I.

TOUT le monde fait, ou doit favoir, que quand on dit Religion Naturelle par opposition à Religion révélée, on parle d'une manière fort impropre, ou aumoins fort équivoque.

Le terme de Religion fignifie: ou un certain Commerce avec Dieu: ou certains Sentimens requis pour entrer dans ce Commerce & pour l'entretenir: ou certains Actes qui résultent de ces Sentimens, & qui les expriment. Il seroit absurde de parler de ce Commerce, de ces Sentimens,

de

272 BIBLIOTHE QUE BRITANNIQUE, de ces Actes, comme de choses naturelles par opposition à des choses révélées.

Il feroit même absurde de parler ainsi de la Religion entant que ce terme désigne notre Foi ou notre Croyance: Car la Croyance est une disposition ou fonction de notre Esprit: & il seroit fort ridicule de demander si une fonction de notre Esprit

est révélée ou naturelle.

Il faut donc entendre ici par la Religion l'objet de la Croyance: c'est-à-dire la Théologie, ce Corps de Doctrine, cet Assemblage de Propositions, qui est l'Objet de la Croyance, & le fondement de tout le reste en fait de Religion. On conçoit dans ce sens particulier, & l'on ne conçoit dans nul autre sens, comment la Religion peut être ou naturelle ou révélée. Ainsi nous nous en tiendrons à ce sens-là: & l'Auteur voudra bien que pour mieux éviter toute équivoque, on mette deformais le terme de Théologie, ou la définition de ce terme, à la place de celui de Religion, dans tous les endroits où Religion signifieroit Théologie.

La Question sur la quelle il prend avec tant de chaleur le parti de l'affirmative, sera donc de savoir: "Si après avoir excolus toute Révélation proprement ainsi nommée, la Raison humaine peut retrouver dans la Contemplation de la seule Nature, dequoi former une Théo-

" logie,

Juillet, Aout et Septemb. 1739. 273
"logie, un Corps de Doctrine, un Af"femblage de Propositions, un Système
"où tout soit assez bien prouvé pour de"voir être admis comme l'Objet d'une
"Croyance raisonnable, & où nous
"rencontrions en même tems tout ce
"qu'il faut proposer à la Croyance des
"hommes pour bien établir la Reli"gion?" La Religion, dis - je: & je
m'explique.

SECTION II.

Il est évident qui'ici le terme de Religion ne défigne ni la Théologie, ni la Croyance de ce que la Théologie enseigne, mais quelquechose à quoi la Théologie ou la Croyance de ce qu'elle enseigne, puisse servir de fondement: Et ce terme en effet signifie si bien quelque chose de distinct de l'un & de l'aûtre, qu'avec toute la Théologie & toute la Crovance du Monde, on pourroit être généralement reconnu pour très indigne du tître d'homme religieux, ou qui a véritablement & proprement de la Religion. Ce terme doit donc se prendre ici dans quelcun des aûtres sens que j'ai indiquez. Il fignifie, comme je l'ai dit, foit un certain Commerce avec Dieu, foit certains Sentimens requis pour entrer dans ce Commerce & pour l'entretenir, soit certains Actes qui résultent de ces Sentimens ou qui les expriment: Et notre Auteur paroît 274 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE roît admettre la Religion dans chacun de

ces trois sens.

Il l'admet comme un Commerce avec Dieu, dans tous les endroits de son Livre où il la représente (conformément à sa Differention sur la Prière) sous l'idée d'une Relation morale entre Dieu & l'Homme.

Il l'admet aussi comme consistant de la part de l'Homme en certains Sent 1-MENS: soit dans la même Dissertation, lorsqu'il v parle des sentimens de Confiance, d'Espérance & de Crainte, qu'exige de nous notre Relation avec Dieu: soit en divers autres endroits, & particulière: ment dans ceux où il nomme la Religion une chose interne ou une Disposition intérieure, une Sagesse, un Sentiment spirituel, comme on le peut voir aux pages 416, 418; & 419.

Il l'admet enfin comme consistant en certains ACTES: soir lorsqu'il la désigne sous le nom d'Adoration ou de Culte, comme à la page 230: soit lorsqu'il reconnost le devoir même d'un Culte public ou aumoins d'un Culte domestique, comme aux pages 106, 114, & 436: foit lorfqu'il insiste en général sur la Pratique de tous les devoirs naturels de la Piété, de la Justice, & de la Tempérance, comme il le fait à la page 25, & en plusieurs autres endroits.

Mais ces trois sens du terme de Religion peuvent se réduire à un, qui est ici

l'effen-

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 275 l'essentiel. C'est le second. Car les SEN-TIMENS une fois établis, le Commerce & les Actes suivent. Mais les Sentimens exclus, il n'y a ni Actes ni Commerce, il n'y a de Religion dans aucun fens: Et là-dessus encore nous pouvons nous promettre que nous aurons l'aveu de notre Philosophe honnête homme: Car noncontent d'appuyer à diverses reprises sur la nécessité des Dispositions intérieures, sur la pureté des Motifs, en fait de Religion; il dit en termes exprès, à la page 416, que la Religion est uniquement une affaire du dedans : Religion is PURELY an internal Thing.

Il y a des Déistes, ou soi disans tels, qui sous le nom de Religion, n'admettent autre chose que la Pratique des devoirs de la Société civile ou de ce qu'ils apellent autrement la Loi de Nature gravée dans le cœur de tous les hommes. Notre Auteur pense mieux: Et s'il accorde le nom de Religion à la pratique de la Loi naturelle, c'est seulement lorsque cette Loi est pratiquée & respecte comme étant la volonté & la Loi de Dieu*. Ces paroles prouvents

Tome XIII. Part. II. T

^{*} When this universal immutable Wisdom [the Law of Nature originally written upon the Heart] is follow'd and COMPLIED WITH, as the Will and Law of God... it then constitutes what we call the Religion of Nature. Page 25.

vent à fois : & que fans relation à Dieu il n'y a de l'aveu de notre Auteur aucune Religion: & que de fon aveu encore, cette Relation à Dieu ne sauroit consister dans la Pratique de sa Volonté, qu'autant que cette même Volonté est pratiquée comme telle, qu'autant qu'elle est respectée comme sa Volonté à lui: De sorte que ce Respect, & par cela même les Sentimens qui le constituent (quels qu'ils puissent être) sont reconnus ici pour l'essentiel de la Religion.

Il ne s'agit donc plus, pour expliquer ce terme, que de déterminer ce qu'on entendra ici par les SENTIMENS. Ce font, ai-je dit, les fentimens requis pour avoir un certain Commerce avec Dieu: Et il est présupposé, sans doute. Commèrce doit tendre à la satisfaction réciproque des deux Parties. Il est présupposé, par conséquent, que ce qui sera requis de notre part dans ce Commerce. (fauf l'inégalité de Condition & de Mérite entre les deux Parties) doit correspondre à ce que nous y attendrons de la part de Dieu: Et il est clair de plus, que tout ce que nous pouvons attendre de sa part dans ce même Commerce, consiste essentiellement en un seul point : c'est qu'il nous foit toujours favorable: c'est que nous conservant toujours une bonne Volonté déterminée en notre faveur, il perfilte dans le dessein de nous rendre heureux: c'est en un mot qu'il nous aime. Or l'amôur

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 277 l'amour veut de l'Amour. Donc il faut que de notre part nous l'aimions : Et personne n'ignore ce que ce mot emporte. Le Désir de plaire à Dieu, & la Crainte de lui déplaire: Voila certainement l'Amour de Dieu: Voila les fentimens requis pour lier & pour entretenir avec lui un commerce religieux: Et voila ce que notre Auteur exige lui même lorsqu'il demande une Religion intérieure comme la feule véritable, comme la seule essentielle à l'Homme: Car dans un endroit où il avoue que cette Religion n'étoit point absolument inconnue aux Juifs, il fonde son aveu sur les passages qui réduisent toute la Loi Mosaïque à aimer Dieu: touchant quoi l'on peut consulter les pages 33-39. Mais que fera-ce qu'aimer Dieu, quand il s'agit de Religion intérieure, si ce n'est être animé du desir de plaire à Dieu & de la crainte de lui déplaire? On a vu, d'ailleurs, que notre Auteur fait consister cette même Religion dans le Respect de la Volonté de Dieu. Mais que peut on entendre par cette Volonte', finon ce que Dieu veut ou ne veut pas, c'est-à-dire, ce qu'il aprouve ou qu'il condamne, ce qui lui plaît ou qui lui déplaît? Et par le Respect intérieur de ce qui plaît ou déplaît à Dieu, qu'entendrons nous encore, si ce n'est le Desir de lui plaire accompagné de la crainte de lui déplaire? T 2

278 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

Toutes ces explications m'ont paru importantes, foit pour débrouiller en passant une matière importante en elle même. & moins entendue que bien des gens ne penfent: soit pour desabuser ceux qui s'imaginent qu'un Déiste ne sauroit jamais avoir de si saines idées de la Religion: soit pour éclaircir la Question principale de ce Chapitre. Ces explications nous font voir au moins de manière à n'en pouvoir plus douter, que lorsqu'on demande s'il y a une Théologie purement naturelle dont la Croyance puisse bien établir la Religion. cette Ouestion revient à celle-ci: Ta-til une Théologie purement naturelle dont la Crovance puisse bien établir dans le cœur des bommes les Sentimens de l'amour de Dieu. ou le desir de plaire à Dieu & la crainte de lui déplaire?

SECTION III.

JE DIS au reste bien établir, parce qu'autant vaudroit il ne point songer du tout à établir ces sentimens, que de songer à les établir mal. Car de deux choses l'une. Ou l'on a de bonnes raisons pour exiger de pareils sentimens, ou l'on n'en a point. Or dans ce second cas, qui ne sauroit être supposé ici, il ne saudroit pas même proposer aux hommes de concevoir des sentimens de Religion: Et dans le pre-

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 279 premier cas, qui est celui que l'on suppose, toutes les raisons en vertu desquelles on aura entrepris de faire naître ces sentimens, prouveront qu'on doit les faire naître de façon à les faire durer: ce qu'on n'obtiendra jamais si on ne les établit, ou si on les établit mal.

Continuons à nous expliquer. Il n'y a aucune Théologie, soit naturelle, soit révélée, dont la Croyance puisse bien établir les sentimens de la Religion, si elle n'enseigne, comme autant de Véritez capitales, certaines Propositions naturellement propres à faire naître ou durer ces Sentimens, & nécessairement requises pour cet effet. Il y a un Dieu: Et ce Dieu est un Etre aimable: Voila deux Propositions dont la Croyance est incontestablement requise pour faire naître les Sentimens de l'Amour de Dieu: & voilà en même tems deux Propositions dont la Croyance est naturellement suffisante pour faire naître ces Sentimens dans le cœur de quiconque en est fusceptible. Il faut quelque chose de plus pour les faire durer. Ils sont tous les jours combattus avec tant de force par d'autres fentimens, qu'ils seroient dans un danger éminent d'être bientôt affoiblis & à la fin étouffez, s'ils n'étoient entretenus & soutenus par la Croyance de certe troisseme Proposition: Que ce même Dieu qui est aimable VEUT être aimé: ou en autres termes: Que les mêmes sentimens d'amour pour Dieu.

280 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. Dieu, qui sont possibles, raisonables & justes, sont encore NECESSAIRES ou essentiels à notre bonheur : Oue Dieu nous en fait un DEVOIR, par une LOI, munie de promesses & de menaces souverainement respectables, & que sur cette Loi il prétend nous Juger. Mais si pour soutenir les sentimens de l'amour de Dieu, cette croyance est indispensablement requise, elle n'est pourtant pas fuffisante. Il n'y a point d'homme en son bon sens qui ait le front de dire que ses sentimens d'amour pour Dieu, dans le combat perpétuel où ils font exposez, ne sovent sujets à avoir quelquesois du dessous. Il n'y a point d'homme, par confequent, qui ne dût se desespérer s'il crovoit que sur ces sentimens Dieu voulût le juger avec la dernière rigueur. Or le desespoir est certainement ce qu'il y a de moins propre à soutenir l'amour ou à le renouveler: Et si notre persévérance dans l'amour de Dieu dépend de notre respect pour sa Volonté, elle ne dépend certainement pas moins de notre Confiance en sa Miséricorde; Elle dépend donc ausi de la crovance de cette quatrième Proposition: Que ce même Dieu qui veut nous juger, le veut faire avec E'QUITL' & avec INDULGENCE.

Tei doit être naturellement & nécessairement le Plan général de toute Théologie destinée à bien établir des Sentimens véritables de Religion. Aussi notre Philosophe

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 281 phe n'a-t-il garde d'en disconvenir. Car quoiqu'il n'articule pas nos quatre Propositions dans les propres termes qui viennent d'être employez, il paroît manifestement les reconnoître pour les Véritez fondamentales de toute Réligion: Témoin cet endroit de son Livre [pag. 344, 345.] où parlant des Véritez qui servent de fondement au Salut du Genre humain, il en fait occasionellement une petite énumération qu'on. pourroit presque prendre pour le Précis ou pour le Canevas de celle que j'ai donné. Il y spécifie d'abord l'Existence de Dieu. Il indique ensuite ses Perfections morales, sans lesquelles assurément nous n'aurions jamais l'idée d'un Dieu aimable. Il passe de là à nos Relations avec Dieu, confidéré comme un Maître qui exerce sur les hommes une Jurisdiction morale: ce qui revient à ce que j'ai dit de Dieu confidéré comme notre luge. Et si dans cette même Enumération il ne fait pas mention expresse de la Miséricorde avec laquelle Dieu doit être cenfé exercer fa Juilfdiction pour conferver la qualité d'Etre aimable, cest indubitablement parceque cette Miséricorde est comprise dans ce qu'il a dit en termes généraux des Perfections merales de Dieu, au nombre des quelles il la met si bien en d'autres endroits, qu'on ne fauroit foupçoner qu'il ne la suppose ici comme une des Véritez T_{\perp} fondafondamentales qui font nécessairement la matière de toute Théologie destinée à bien établir les sentimens de la Religion. Ne pas reconnoître la Miséricorde pour une Perfection essentielle en Dieu, c'est dier tout sondement raisonnable à l'Espérance & à la Constance que nous devons avoir en lui. Ce sont les propres termes de l'Auteur à la page 212.

SECTION IV.

ON EST donc d'accord avec lui touchant ce qui doit être la matière de sa Théologie naturelle: Règions en peu de mots quelle en doit être la forme. Enseigner simplement les quatre Véritez qui ont été énoncées, ce ne seroit que les offrir à la Croyance de ceux qui ne les croyent pas. Ce ne

feroit pas affez.

Il ne s'agit point ici d'une Croyance qui foit l'effet d'une Opération phyfique par la quelle le St. Esprit disposeroit un homme à croire les Véritez salutaires en le disposant à les aimer assez vivement pour les recevoir sans examen & sans conviction: Car soit que notre Théologien Philosophe admette ou n'admette pas la possibilité d'une pareille opération, il ne doit jamais en qualité de Docteur se reposer sur la seule possibilité d'un fecours qui ne dépend pas de la sonction de Docteur. Le St. Esprit pourra inspirer l'amour des Véritez salutaires à un Caté-

Juillet, Aour et Septemb. 1739. 283 Catéchumène: Il pourra aussi ne le pas inspirer à un aûtre, à qui cependant il faudra

tâcher de les faire embrasser.

Il ne s'agit pas non plusici d'une Croyance d Enthousiaste, qui soit tout au plus l'Ouvrage d'un heureux Fanatisme. Un homme qui fur la fimple parole de quelque Avanturier croiroit les Véritez fondamentales de la Religion, & qui fur une simple proposition de ce même Avanturier sentiroit naître en lui le desir de plaire à Dicu, la crainte de lui déplaire : un tel homme auroit sans doute une Crovance & une Religion très-réelles: Enthousiasme tant qu'on voudroit: l'effet de l'Enthousiasme seroit toujours très-réel, & l'Enthousiasme auroit même son mérite: J'en conviens: Mais oûtre qu'il seroit absurde à un Théologien, quel qu'il fût, de compter fur un Enthousiasme inconnu d'une infinité de gens, sujet à se dissiper de lui-même, & perpétuellement attaqué par des Athées Philosophes qui demandent de la Logique; cela feroit absurde surtout dans notre Auteur, qui déclare hautement la Guerre à ces Philosophes & qui se vante de les combattre par leurs propres armes; qui se pique plus que personne de philosophie: qui du tître de Philosophe a fait en quelque forte fon nom propre; qui veut que les autres soient Philosophes comme lui; & qui parle souvent de l'Enthousiasine avec mépris.

284 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

Il faut de toute nécessité après cela, ou qu'il n'exige aucune Croyance de Véritez fondamentales de la Religion: (ce qui n'est pas, puisqu'il prétend être honnête homme & même Chrétien:) ou que sous peine de faire retomber sur lui même toute la honte & tout le ridicule dont il tâche de couvrir les Enthousiastes, il n'exige de ses Disciples qu'une Croyance raisonable & philosophique, il ne donne pour objet à leur Crovance qu'une Théologie bien prouvée, dont les preuves solides & concluantes avent droit de convaincre des Logiciens rigides, bien résolus à ne se payer que de Démonstrations: bien entendu au reste qu'ils ne pousseront pas la rigidité jusqu'à ne reconnoître des Démonstrations que d'une espèce.

SECTION V.

l'AFELLE Démonstrations, en général, toutes les Preuves qui conduisent l'Esprit à une Certitude suffisante, pourvuqu'elles le trouvent attentif, & que leur impression ne soit point amortie par une Stupidité naturelle qui est assez rare, ou par une Stupidité affectée qui est un peu plus commune. Or comme entre gens qui ne chicanent pas on reconnoît plus d'une espèce de Certitude suffisante à laquelle on peut conduire l'Esprit par le Raisonnement, il faut reconnoître aussi de bonne soi qu'il

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 285 y a plus d'une espèce de Raisonnement dé-

monstratif ou de Démonstration.

Etre tellement assuré d'une chose, que l'on ne puisse pas même concevoir le contraire: Voila une Certitude qui est suffisante au souverain degré, puisqu'en fait de Certitude l'on ne sauroit rien souhaiter au delà.

Cette espèce de Certitude, dans plusieurs cas, ne dépend point des Preuves: Et dans ceux où elle en dépend, les Preuves ne font abfolument de mise qu'autant qu'elles font de l'Ordre de celles qu'on nomme DEMONSTRATIONS par excellence, Démonstrations PARFAITES, comme celles qu'on demande dans la Géométrie pure & fimple & dans les autres Sciences abstraites ou métaphysiques. De là vient que cette sorte de Certitude est apelée géométrique, mathématique, ou ME-TAPHYSIQUE, entant que Métaphysique veut dire abstrait ou idéal: Et de la vient encore que ces mêmes dénominations s'emplovent aussi lorsqu'on veut désigner des Preuves ou des Démonstrations rélatives à une pareille Certitude. Tout le Monde convient que pour établir une Certitude métaphysique, il n'y a de fonds à faire que sur des Démonstrations métaphysiques, ou équivalentes à celles de la Géométrie.

Et comme les Théologiens Déistes, sujets

286 BIBLIOTHE QUE BRITANNIQUE. jets à tous les défauts qu'ils reprennent quelquefois avec tant de hauteur dans les autres Théologiens, paroissent souvent ne leur contester leurs preuves que parcequ'ils n'y voyent pas des Démonstrations métaphysiques, il semble, je l'avoue, que l'on pourroit affez innocemment user de représailles avec ces Messieurs, & leur nier toute leur Théologie naturelle, les maintenir Athées de droit, jusqu'à ce qu'ils eussent prouvé toutes leurs propositions théologiques par des Démonstrations métaphysiques, auxquelles on ne pût pas repliquer, conformément à leur propre Logique, que quoiqu'ils établissent on conçoit toujours la possibilité du contraire. l'avouerai même que de semblables représailles, dans le cours de la dispute, peuvent avoir leur utilité. Mais aprèstout il seroit ridicule de s'y borner. les Deistes s'obstinent tant qu'ils voudront à exiger de nous des Démonstrations métaphyfiques, leur exemple à cet égard ne méritera jamais d'être imité. Quiconque exige en tout des Démonstrations métaphysiques comme le fondement unique d'une Certitude suffisante, doit supposer que la seule Certitude suffisante c'est la Certitude métaphysique: Et rien n'est plus faux que cette Supposition.

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 287

SECTION VI.

Etre tellement assuré d'une chose, qu'à. moins d'être actuellement fou, ou essez fantasque pour faire sérieusement le fou aux dépens de la Vérité, l'on ne puisse revoquer cette chose en doute, quoiqu'à toute rigueur, & métaphysiquement parlant, on puisse imaginer le contraire sans absurdité: Voila manifestement une Certitude qui n'est point métaphysique, & qui par cela même n'est point suffisante au souverain degré, qui n'est point la plus suffisante dont on ait l'idée: mais qui malgré cela est suffisante & très-suffisante sans contredit, puisque tout ce qu'elle requiert pour subsister (condition également requise par la Certitude métaphysique elle même) c'est qu'on ne soit actuellement ni fou, ni assez fantasque pour faire férieusement le fou aux dépens de la Vérité. Mes Lecteurs voudront bien, sans doute, que ie nomme sussissant, tout ce qui est tel parmi les gens fages, tant qu'ils n'ont pas le malheur de s'oublier : Et notre Auteur le voudra bien à son tour, lui qui s'est érigé en Sage & en Philosophe à tître d'office. Aumoins y confentira-t-il volontiers en cas qu'il se trouve obligé d'avouer qu'il n'a pas, au sujet de sa Théologie naturelle, une Certitude métaphysique. Il y en a une aûtre, pourra-t-il dire alors.

283 BIELIOTHEQUE BRITANNIQUE. alors, qui fans être métaphyfique est suffilante.

Or cette seconde espèce de Certitude. ainsi que la première, n'a pas toujours befoin d'être appuyée fur des Démonstrations: Mais dans les cas où elle en a befoin, il est évident qu'elle ne demande que des Démonstrations qui lui conviennent, ou qui soient d'une nature correspondante à la sienne. Un bon Esprit, fans fortir de fon caractère, pourra bien dire, Je veux des Démonstrations métaphysiques, lorsqu'on; lui aura proposé pour but de son attention la Certitude la plus suffisante qu'il lui soit possible d'imaginer: Mais il ne le dira jamais lorsqu'on lui aura simplement proposé pour but une Certirude suffisante du sécond ordre. Les movens doivent être proportionez à la fin: Et s'il v a réellement une Certitude qui ne soit que physique, ou qui sans être métaphysique soit suffisante, il faudra nécessairement que les Démonstrations qui lui sont propres, soient suffisantes comme elle.

La Cerritude métaphysique consiste à connoître certainement les choses entant que possibles ou impossibles, & entant qu'elles sont ou doivent être nécessairement, d'une nécessité intrinsèque & absolue: au lien que le Non-plus-ultra de la Certitude PHYSIQUE consiste à connoître les

choles

TUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 289 choses entant qu'elles sont, & telles qu'elles doivent être en consequence de ce qu'elles sont, c'est à dire par une nécessité rélative à ce qui est, sans examiner si ce qui est ne pourroit pas ne pas être, ou s'il est ce qu'il est par une nécessité plus que conditionelle: Mais de cette différence, qui n'est que du plus au moins, un homme fage ne conclura jamais qu'une Certitude simplement physique, ni par conséquent les Démonstrations qui lui sont propres, ne soient très suffisantes, c'est à dire très-capables de fixer un Esprit qui raisonne, très-capables de le tirer raisonablement de l'inquiétude où il est tant qu'il flotte entre le Pour & le Contre d'une Ouestion.

Notre Auteur mourra: Ses Admirateurs mourront: Ses Critiques mouront: Nous avons là dessus une Certitude qui certainement est très-suffisante. Nous le sentons. Elle n'est pourtant pas métaphysique. Car nous concevons tous que l'idée de notre Immortalité n'est pas une idée contradictoire. La plus-part vont même jusqu'à être persuadez qu'il y a eu sur la terre, & qu'il y aura encore, des hommes immortels. C'est aumoins ce que croyent tous ceux qui admettant d'une part l'histoire d'Enoc & d'Elie dans le sens ordinaire, respectent d'autre part la déclaration de St. Paul touchant les Perfonnes que l'avenement de Jesus-Christ

290 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. trouvera vivantes * : Et si plusieurs ne respectent ni la Déclaration de l'Apôtre. ni l'interprétation commune de l'histoire d'Enoc & d'Elie, ce n'est point du tout que l'idée d'Homme immortel leur paroifabsolument impliquer contradiction. Exiger après cela que sur cette proposition, Nous mourrons tous, on nous donnat des Démonstrations propres à établir une Certitude métaphylique, ce feroit manifestement exiger l'impossible. favons nous nous contenter à moins: Et quant même nous ferions obligez de reconoître que (comme on l'a débité) un Abbé Cartésien en France & une illustre Princesse en Allemagne se flatto ent férieusement de l'Immortalité, nous n'en croirions pas moins que la Vérité potée à leur illusion se démontre d'une manière très-suffisante pour tout Esprit raisonable, par une Conclusion légitimement tirée de la loi uniforme & constante de la Nature, ians le fecours d'une Désnonfiration à l'impossible.

Nous prédifons hardîment qu'avant la fin de l'année courante, MDCCXXXIX, le trentième de Décembre, entre huit & dix heures du matin, il y aura une Eclipfe de Soleil. Nous n'en avons cependant ni Certitude métaphy fique, ni Démonstration purement mathématique. Car l'Astronomie

^{* 1} Theff. IV. 15-17.

IUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 291 nomie qui le démontre, n'apartient point à la Mathématique simple: Elle ne le démontre qu'en supposant la Continuation du Cours règlé de la Nature: Et la Physique qui par ses Expériences démontre quel est le Cours de la Nature, n'en garantit point la Continuation: Elle ne démontre point que l'idée de l'Interruption de ce Cours soit une idée contradictoire. Ceux qui s'en raportent à l'Histoire Sainte, vont communément jusqu'à admettre des exemples réels d'une pareille interruption: & îl n'y a point de Philosophe qui n'en reconnoisse aumoins la possibilité métaphysique. Pourquoi donc parlons nous de cette Eclipse avec tant d'assurance? C'est que nous en sommes physiquement assurez, & qu'il y a très réellement une Certitude qui, sans être métaphysique, nous fussit en bonne Philosophie, quoiqu'en puisse dire, avec son ton dogmatiquement douteux, l'Opiniâtreté pédantesque d'un Pyrrhonisme de commande.

Ces exemples, destinez à rendre sensible la réalité d'une Certitude physique à la quelle on conduit l'Esprit par des Démonstrations propres à cet esset, nous sont voir en même tems ce que c'est que cette seconde espèce de Démonstrations. Ce sont, en un mot, des Démonstrations qui se tirent de la conformité exacte de la chose proposée avec le Cours règlé de la Nature entant Tom. XIII. Part. II. V qu'il

292 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. qu'il est connu par l'Expérience. comme il ne s'agit dans ces exemples que du cours règlé de la Nature dans le Monde matériel, il ne sera pas inutile d'observer que la même espèce de Démonstrations se tire également du Cours règlé de la Nature dans le Monde intellectuel, qui, tout composé qu'il est d'Etres libres, a néanmoins quelques Loix aussi fixes, que celles qui déterminent dans le Monde matériel de retour des Eclipses, la dissolution du Corps humain, & tels autres Car fans rechercher fi la Phénomènes. Sensibilité, par exemple, si l'Amour de soi même & la Préférence du Bien-être au Mal-être, ne sont pas des loix plus nécessaires & plus invariables dans le Monde des Esprits que la Loi de la Gravité dans le Monde des Corps; on conviendra aumoins que ce sont des loix aussi uniformes, aussi universelles, aussi constantes, dont on pourra tirer des conclusions qui feront aussi sures & démonstratives de la même manière que les conclusions qui se tirent de la Loi de la Gravité.

La Véracité des Témoignages dans un certain concours de Circonstances, n'est pas une chose métaphysiquement nécessaire. Il n'est pas métaphysiquement impossible, par exemple, que des Témoignages circonstanciez comme ceux que j'ai de l'existence d'une Ville de Pekin, soient des

Té-

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 293 Témoignages faux: Je ne faurois me demontrer métaphysiquement cette impossibilité: l'en ai cependant une telle démonstration dans l'esprit qu'il ne dépend point de moi de former le moindre doute fur ce sujet : Et cette Démonstration comment faut il la qualifier? D'aûtres la nommeront, s'ils le veulent, Démonstration morale, ou bistorique, ou juridique: Mais pour conserver à mes termes un sens juste & précis, je dois la nommer ici une Démonstration PHYSIQUE, puisque je la tire, ainsi que toutes les autres Démonstrations de cette seconde espèce, de l'obfervation du cours règlé de la Nature, où je trouve par expérience le Monde intellectuel tellement constitué que les Témoignages circonstanciez de la manière indiquée sont & doivent être constamment liez avec la réalité de la chose qu'ils attestent.

Soit donc qu'il s'agisse du Monde des Corps ou du Monde des Esprits, il y a une espèce de Démonstration qui sans être métaphysique nous sussit, parcequ'il y a des Démonstrations qui ne sont que physiques & qui toutes sont sussissant sussit au des reslexions contre notre Théologien Desse. Point du tout. Il n'en est pas encore tems. La seule reslexion que j'aye à faire ici, sera en sa faveur: C'est que si au désaut d'une Certitude métaphysique touchant les Véritez sondamentales de la Reli-

V 2

gion,

204 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, gion, il les démontre seulement par des Moyens propres à faire naître une Certitude physique, sa Théologie naturelle sera, comme elle doit l'être, une Théologie bien prouvée.

SECTION VII.

IE DIS PLUS. Nous aurons lieu d'être contens de lui, si au défaut d'une Certitude, soit métaphysique, soit physique, il employe seulement des Moyens propres à faire naître une Certitude MO-RALE.

l'appelle ainsi la Certitude qui consiste à être tellement assuré d'une chose, qu'encore qu'elle ne paroisse ni métaphysiquement ni physiquement nécessaire, & que par cela même on foit maître de la revoquer en doute ou de suspendre son jugement si on le veut, on ne le puisse pourtant pas sans abuser de sa liberté, ou sans pécher plus ou moins volontairement contre des maximes de Morale, toujours respectées comme très-certaines parmi les gens fages & prudens, mais respectées surtout si avec cela ils sont honnêtes gens. & pour les quelles il seroit absurde de fupposer le moindre mépris dans un Philosophe véritablement honnête homme. tel qu'on doit l'être felon la Raifon aussibien que selon notre Auteur qui se donne lui même pour tel. Troisième & dernière

Juillet, Aout et Septemb. 1739. 295 nière espèce de Certitude, la quelle a lieu toutes les fois que nous trouvons seulement une grande Vraisemblance, soit physique soit morale, dans quelque Proposition qui nous intéresse plus en qualité d'Etres moraux qu'en qualité d'Etres intelligens, ou qui intéresse moins en nous la simple Curiosité que les Sentimens & la Conduite.

Je nomme Vraisemblance physique, la conformité sensible de la chose proposée avec ce qui arrive, non pas constamment, mais communément dans la Nature; comme par exemple, de mourir avant l'âge de cent dix ans: d'arrêter la sièvre par le Quinquina: de voir qu'un homme qui est sorti de chez lui se portant bien, y rentre en vie quelques heures après: de gagner lorsqu'on joue avec beaucoup d'avantage: de vaincre lorsqu'on est plus fort, plus habile, plus courageux, plus prudent, & mieux servi que son Ennemi: &c.

Je nomme Vraisemblance morale cette sorte particulière de Vraisemblance physique qui résulte de la conformité de la chose proposée avec ce que sont communément dans la Nature les Mœurs ou qualitez & dispositions morales des Etres moraux, soit de tout ordre en général, soit de quelque ordre spécialement. Les jeunes-gens & les Viellards, par exemple, sont communément tels qu'Horace les dépeint dans son Art poétique: Les deux

296 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

Sexes ont communément un fort panchant l'un pour l'aûtre : Les Mères ont communément beaucoup de tendresse pour leurs Enfans: Les Femmes aiment communément à parler & à être flatées: Les Grands. de même que les femmes, sont communément prenables par la flaterie: Les Auteurs qui écrivent par goût & par choix, font communément très fensibles aux louanges: Les Historiens sont communément véridiques lorsqu'ils attestent en termes bien formels des faits de notoriété publique dont le Public & eux font Juges compétens, & sur les quels ils risquent visiblement d'être démentis s'ils ne disent la pure vérité: Parmi les gens intéressez à démentir un Historien menteur, qui sont à portée de le démentir avec fuccès, & qui sont libres de le faire, il se trouve communément quelcun qui profite de cette liberté: Etc. Toute Proposition particulière où l'on ne verra rien que de conforme ou d'analogue à ces observations générales sur les Mœurs, sera par cela même revétue d'une Vraisemblance morale, dans le fens précis que j'attache ici à ce terme.

Mais que la Vraisemblance soit morale, ou qu'elle soit physique, elle forme toujours cette Evidence imparfaite que l'on a coutume de désigner sous le nom d'Evidence morale: par cette raison peutêtre, que c'est particulièrement dans la

COII-

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 297 considération des Mœurs que l'on se trouve réduit à une Evidence imparfaite, les mœurs dépendant des Caractères personels & des Circonstances, deux choses dont le fonds est toujours ou presque toujours impénétrable à nos regards: Peutêtre aussi à cause de l'analogie du terme de Morale à celui de Pratique, & parce que dans les délibérations fur des affaires de pratique l'Esprit ne parvient jamais ou ne parvient que rarement à des conclusions parfaitement évidentes. Il est de fair cependant que nous adhérons tous les jours à de pareilles conclusions avec une Certitude qui est assez ferme pour servir de baze aux Sentimens que nous devons avoir, & à la Conduite que nous devons tenir.

Nous ne trouvons point, par exemple, une Evidence parfaite dans cette Proposition: La vie de tel ou tel Enfant n'a aucun attentat à craindre de la part de sa Mère. Nous savons qu'on a vu des Femmes qui, même sans être des Médées & sans être poussées d'une rage famélique dans un tems de Siège, ont égorgé leurs Enfans. Tout ce qu'on peut dire de plus fort en faveur de la Proposition énoncée, c'est qu'on n'y découvre rien que de trèsconforme à cette observation générale: que les Mères ont commune me n' beaucoup de tendresse pour leurs Enfans. Cela ne forme qu'une Evidence imparfaite.

298 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

Nous y adhérons néanmoins avec une Certitude si suffisante, que cette Certitude une fois établie, les sentimens & la Conduite qui doivent la suivre, la suivent infailliblement. Nous concevons pour cette Mère les sentimens de confiance qu'elle demande, & nous agissons en conséquence, nous lui consions la Vie de son Enfant.

C'est là un Exemple de la Certitude que j'apelle morale, & que j'apelle ainsi, non pas parcequ'elle se raporte à ce qu'on apelle Evidence morale, car il y a mille cas indifférens où elle n'y a aucun raport: non pas encore parcequ'elle est destinée à produire des effets moraux, car il y a mille cas ou les deux autres espèces de Certitude ont cela de commun avec elle: mais parcequ'elle est elle même l'effet d'un acte moral de notre Ame, la quelle n'adhère parfaitement à une Evidence imparfaite, qu'en vertu de sa disposition morale à respecter certaines maximes de Morale.

La Certitude physique ou métaphysique est un état purement passif: ou si l'action de l'ame y entre pour quelque chose, ce n'est qu'entant que l'Ame se rend attentive & se prête par là, se dispose, s'assujettit à recevoir l'impression nécessairement déterminante de l'Evidence parfaite. La Certitude morale est un état mixte: moitié passif, moitié actif. Il est passif d'a-

bord:

Juillet, Aout et Septemb. 1739. 299 bord: il commence par la forte impression que l'Ame reçoit lorsqu'elle est frapée d'une grande Vraisemblance, à la quelle elle ne peut résister qu'avec peine, mais à la quelle pourtant elle peut résister, & qui par conséquent n'a pas toute seule. comme l'Evidence parfaite, une force nécessairement déterminante, capable de produire dans un Esprit attentif, sans nul aûtre secours, ce repos assuré, cet acquiescement ferme & inébranlable, qui forme l'état de Certitude. Cet état n'a pu que commencer par la faculté passive de l'Intellect. Il faut que son achèvement ou sa perfection vienne de la faculté active de la Volonté. C'est elle qui le fixe, parcequ'elle fent qu'il est de son devoir de le fixer. Il ne fauroit y avoir aucune prudence ou imprudence, aucun mérite ou démérite, aucune bonté ou méchanceté, aucune disposition moralement bonne ou mauvaise, à avoir ou n'avoir pas la Certitude (foit physique, foit plus que physique) qui est l'effet nécesfaire d'une Evidence parfaite. Aussi ne s'avise-t-on pas de dire, ni qu'un Physicien ait une Certitude morale touchant cette Proposition: Chaque plante a sa semence propre: ni qu'un Métaphysicien & un Géomètre avent une Certitude morale touchant ces autres Propositions: Le tout est plus grand que sa partie: Les quanti-

300 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. tez égales à une troisième sont égales entr'elles: Les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits: &c. C'est que partout où il y a Evidence parfaite, la Certitude est nécessaire, la Volonté n'y peut rien, la Morale par conséquent n'y peut rien non plus. Mais pour peu qu'un défaut d'Evidence laisse quelque chose à faire à la Volonté pour perfectioner la Certitude. pour bannir toute crainte ou toute espérance de s'être trompé, la Certitude ainsi perfectionée ou foutenue par l'action de la Volonté, fera par cela même très-convenablement appelée Certitude morale. puisque si l'intervention de la Volonté y est requise, la Morale dès-lors, en qualité de Directrice née de la Volonté, v peut intervenir avec elle pour la guider : & que non-seulement elle le peut, mais le doit.

Il est vrai que la Volonté a le pouvoir d'agir sans la Morale. Elle le fait toutes les fois qu'elle se détermine au hazard, par la seule force d'une Liberté d'indifférence, c'est-à-dire en bon François par un pur Caprice: si tant est qu'un pur Caprice, ou une Volition entièrement arbitraire & indépendante, soit une réalité: Question qui n'est peut-être pas susceptible d'une décision générale: Et question, selon moi, qui n'est pas à beaucoup près aussi importante qu'on se l'imagine: Question

TUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 301 tion aumoins dont la décision n'est point importante dans cet endroit: Car quelque parti que l'on prenne, il faudra tobjours avouer que la Volonté peut agir sans la Morale entant qu'elle peut agir contre les Règles que la Morale lui prescrit, ou par un goût vicieux pour des Règles fausses que la Morale condamne, & qui ne fauroient être apelées Règles ou Maximes de conduite que dans un sens très-impropre. Mais il s'agit ici de donner à une Certitude naturellement imparfaite le degré de force qui lui manque, ou de donner à la fermeté qu'elle a naturellement un appui qui la rende inébranlable: Et que fera-ce qu'une fermeté apuyée, soit sur un pur Caprice qui est la mutabilité même, foit sur un panchant vicieux à suivre de fausses Maximes? des Maximes qui ne s'adoptent jamais que comme tout ce qui a des caractères de fausseté, je veux dire avec une secrète mésiance? des Maximes continuellement sujettes à être ébranlées par la Raison, & qui ne tiennent bon contre elle qu'à la faveur d'une Illusion peu différente d'un Songe, ou à l'aide d'une Opiniâtreté également embarassée & par les ténèbres dont elle s'envelope & par les lumières éblouïssantes qui viennent la furprendre malgré elle au milieu de ces ténèbres? La Certitude morale, non plus que la physique ou la métaphysique, ne peut être Certitude qu'entant qu'elle a certe

302 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. cette fermeté vigoureuse qui est le caractère essentiel de toute Certitude digne du nom de Certitude. Or il n'y a que la Vérité qui puisse lui assurer ce Caractère: Et autant qu'il seroit absurde de prétendre l'assurer à la Certitude physique ou métaphytique par des principes de Phyfique ou de Métaphysique qui seroient faux, autant seroit il absurde de prétendre l'assurer à la Certitude morale par des maximes de Morale qui seroient fausses, c'està-dire qui ne seroient pas véritablement des maximes de Morale, ou qui ne seroient que les Maximes d'une morale faussement ainsi nommée. Rendons la chose fenfible.

Soient A & B deux Tuteurs qui par leur vocation se trouvent également intéressez à fixer volontairement la Certitude de leur Esprit sur cette Proposition moralement évidente ou simplement revêtue d'une grande vraisemblance: Que la Vie de leur Pupile n'a aucun attentat à craindre de la part de sa Mère qui demande qu'on le lui confie. Ils veulent tous deux donner à leur Certitude encore imparfaite le degré de force qui lui manque. Ils l'entreprennent tous deux, & essayent de le faire. Mais le Tuteur A ne l'entreprend, ne l'essave, qu'en vertu de quelques Maximes telles que celles-ci: ,, La pius " courte voye d'expédier les affaires est , toujours la meilleure. On n'est pas obli-" gé

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 303 " gé d'y regarder de si près lorsqu'il s'a-, git des intérêts d'autrui : Il ne faut , point tant de façons pour un Enfant: , Il ne faut jamais risquer de fâcher une , Femme par ses refus ". Toutes Maximes fausses, que la véritable Morale n'enseigne point, & qu'elle condamne. Le Tuteur B, au contraire, ne se fonde que fur des Maximes vrayes, telles que celles-ci: "Il y a des cas où il faut, à ,, quelque prix que ce foit , prendre une ", réfolution : Quand on a fait tout ce ,, qu'on pouvoit pour parvenir à la plus ,, grande évidence possible touchant ce qui , convient le mieux dans ces fortes de ,, cas, il ne faut plus balancer, il faut se ,, mettre l'esprit en repos, bannir le dou-,, te, se livrer aux sentimens que le cas ,, exige, arrêter ce qu'on fera, & agir en ,, conséquence: Il ne faut pas qu'un Enfant ,, confié à nos foins foit abandoné fous pré-,, texte que pour lui assurer sa vie nous ,, courons après une Evidence parfaite à ,, la quelle il est impossible que nous arri-,, vions: Il faut faire pour un Enfant con-,, fié à nos soins ce que nous pourrions sou-, haiter qu'il ent fait pour nous, si nous , eussions été à sa place & lui à la nôtre: " Il faut avoir des égards pour une Mère , qui n'en paroît pas indigne: Il faut sa-,, voir se fier à autrui, avoir de la foi " croire & espérer, n'être point soupço-" neux, &c ". Quelle différence entre

304 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

les maximes de ces deux hommes! mais quelle différence aussi entre la Certitude de l'un & celle de l'aûtre. Leur Certitude dépendant ici de leur Volonté, elle ne peut être ferme & inébranlable qu'autant que leur Volonté à cet égard le sera elle même: Cela est évident. Leur Volonté à cet égard ne peut être inébranlable en vertu de certaines maximes ou raisons de vouloir, qu'autant que ces Maximes feront elles mêmes inébranlables: Cela est évident encore. Ces Maximes enfin ne peuvent être inébranlables qu'autant qu'elles seront vraves: Cela n'est pas moins évident que ce qui précède. Or dans l'exemple des deux Tuteurs qu'avons nous? D'un côté, des maximes si fausses que par la moindre restexion ou par la moindre contradiction elles seront ébranlées, pour ne pas dire renversées: Et de l'aûtre, des Maximes si vraves que plus elles seront mises à l'épreuve de la Reflexion ou de la Contradiction, & plus elles se trouveront inébranlables.

Mais en voila assez, ce me semble, pour faire voir, & qu'il y a une Certitu-de sussidante qui n'est ni physique ni métaphysique: & que ce qui distingue cette troisième espèce de Certitude, c'est qu'au lieu de résulter nécessairement, & sansplus, de la Vérité évidente de la chose proposée, elle résulte conditionellement de la combinaison libre que nous sommes

mora-

Juillet, Aout et Septemb. 1739. 305 moralement obligez de faire, de la Vraifemblance évidente de la chose même avec la Vérité évidente de quelques Maximes de Morale rélatives à l'importance morale de la chose, ou à la nécessité morale d'y adbérer. C'est par cette raison que toute Certitude qui n'est point purement spéculative ou qui ne vient pas de pure spéculation, s'apelle Certitude morale: Et c'est par la même raison, pour le dire en passant, qu'on l'apelle aussi quelquesois Certitude d'adbésion.

On peut juger à présent par la nature de la Certitude morale, de quelle nature doivent être les preuves destinées à la faire naître, & quels sont les Lieux ou Topiques propres de ce qu'on apelle une Démonstration MORALE. La Certitude résultant ici d'une combinaison moralement nécessaire de la Vraisemblance évidente de la chose avec la Vérité évidente de son importance morale, la Démonstration sera parsaite dans son genre, si elle prouve,

En premier lieu: Que la chose propo-

fée est évidemment vraisemblable:

En second lieu: Qu'elle est évidemment

importante:

En troisième lieu: Que la Combinaifon de ces deux Evidences est moralement nécessaire.

Et une pareille Démonstration, encore une fois, sera toujours suffisante entre honnêtes gens, soit qu'il s'agisse d'une Théo-

306 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, Théologie révélée, soit qu'il s'agisse d'une Théologie purement naturelle, comme le doit être celle de notre Auteur. aura beau dire qu'il dispute quelquefois en homme qui ne fait pas grand cas des Démonstrations de cette espèce: l'avouerai bien, si l'on veut, que cela semble pouvoir s'inférer de divers endroits de fon Livre, & particulièrement de tout ce qu'il dit depuis la page quatre-vingt jusqu'à la page cent: Mais je nierai qu'en cela il doive nous servir de Modelle. Les Démonstrations morales ne sont pas, à la vérité, les Démonstrations du Philosophe pur Physicien ou Métaphysicien: mais ce font celles du Philosophe moral ou du Philosophe honnête homme. tre Auteur, après s'être chargé du caractère d'honnête homme, méprise réellement ces Démonstrations, (chose que j'ai peine à croire,) c'est qu'il a méprisé & démenti son caractère. Ce caractère n'en méritoit pas moins d'être respecté & foutenu jusqu'au bout: Et supposé qu'il ne nous en ait pas donné l'exemple. c'est à nous à le lui donner, & à reconnoître franchement, fans de malhonnêtes chicanes, que de bonnes Démonstrations morales font de bonnes Demonstrations: dût cet aveu en entraîner un aûtre en faveur de sa Théologie purement naturelle. Qu'il choisisse entre les trois espèces de Démonstrations fuffisantes: Qu'il

Juillet, Aout et Septemb. 1739. 307 Qu'il se borne à une: Qu'il les réunisse toutes: Qu'il les mêle à son gré. Hanc veniam petimu/que damusque vicissim. Démonstrations métaphysiques, Démonstrations physiques, Démonstrations morales, tout sera bon, pourvuque ce soit véritablement des Démonstrations, & les Démonstrations d'une Théologie purement naturelle. C'est ce qui demande encore deux mots d'explication.

SECTION VIII.

ON PEUT entendre par Théologie NA-TURELLE, ou une Théologie simplement distincte de celle qu'on nomme REVELE'E, ou une Théologie qui en soit différente, séparée, & tout-à-fait in-

dépendante.

Îl y a une Théologie naturelle que peuvent admettre sans peine, & que doivent même admettre avec plaisir, les Partisans les plus zèlez de la Nécessité d'une Révélation. C'est celle qui se borne à prouver par le moven d'une Science naturelle où non-révélée, la Possibilité & la Probabilité des Faits ou des Propositions dont la Croyance est le fondement commun de toute Religion: Leur Possibilité, en faisant voir par la nature des chofes propofées qu'elles n'ont rien d'abfurde, de contradictoire, d'impossible: Leur Probabilité, en leur donnant cette premiè-Tome XIII. Part. II.

308 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. re lueur de Vraisemblance, qui naît de tout ce qu'on apelle Images, Comparai-fons, Conjectures, Hypothèses. Mais comme une pareille Théologie ne décide contre les Athées que sous l'autorité de la Révélation, ou ne décide point contre eux entant que PUREMENT naturelle, il est manifeste que ce n'est point d'elle qu'il s'agit ici, puisqu'il s'agit (ainsi qu'on l'a vu) de bien prouver ou de prouver d'une manière démonstrative & propre à produire une Certitude suffisante, non pas la simple possibilité ni la simple probabilité des choses, mais leur Vérité ou tout au moins leur grande Vraisemblance. Cette même Théologie étant toujours attachée à la Révélation, soit pour lui prêter du secours, soit pour lui en demander, le titre de Theologie PU-REMENT naturelle ne fauroit jamais bien lui convenir.

Ceile qui mérite ce tître (s'il y en a une) c'est celle que les Partisans de la Nécessité d'une Révélation ne sauroient admettre sans renoncer à leurs principes. C'est celle qui indépendamment de toute Révélation ou Instruction divine, prouvera les quatre Propositions fondamentalement nécessaires à la Religion, par des Démonstrations où il n'entre rien qui ne soit tiré d'une science purement humaine: rien qui ne soit évident ou démontré pour des Philosophes qui n'auroient aucune

Juillet, Aout et Septemb. 1739. 309 cune idée d'une Révélation: rien qui pour être admis, exige la moindre déférence pour l'autorité de qui que ce soit: rien par conséquent qui ne puisse être nié en bonne Logique & sans scandale par un Chrétien même, si on ne le considère que comme Juge de la Dispute, & s'il trouve que la Connoissance ou la Certitude de ce que le Désste voudra faire admettre à l'Athée, dépende directement ou indirectement d'une Révélation, c'estadire d'une Parole de Dieu, ou de quelque Déclaration verbale de sa part, transmise jusqu'à nous par la Tradition, soit

orale, soit écrite.

Une Théologie qui se fonde sur la Révélation, peut fort bien, sans se contredire, exiger à certains égards une Croyance implicite, un acquiescement ou obéissance de foi, & cela de la part des Savans non moins que de la part du Peuple. Une Théologie qui veut être indépendante de toute Révélation proprement ainsi nommée, ne peut exiger une Croyance implicite en rien ni de la part de qui que ce soit. La première a droit de montrer les choses dans leur Représentation telle que nous l'offre un Témoignage plus qu'humain, & dans la Copie de cette représentation, telle que nous l'osfre la Tradition orale ou écrite. La feconde est obligée de nous montrer les choses, non dans une représentation quelconque, X 2 mais 310 BIBLIOTHE QUE BRITANNIQUE, mais en elles mêmes. C'est là proprement ce qui la caractérise, ce qui détermine quelle doit être la forme d'une Théologie purement naturelle. Encore pourroit on dire que ce n'est pas tout.

SECTION IX.

LES Théologiens pensent généralement que pour être bien prouvées les Véritez théologiques n'ont pas besoin de l'être par des Démonstrations si faciles ou tellement à la portée de tout le Monde, que la Personne la moins lettrée, la moins faite à l'étude, soit capable de les aprofondir fans peine, ou de faisir d'abord, moyennant quelque attention, tout ce qu'elles ont de solide & de concluant. Ils pensent qu'un sentiment confus de la force des démonstrations peut suffire en cas de nécessité: & que la Croyance aumoins du Peuple ou de la Multitude, qui est communément dans ce cas, peut passer pour très-raisonable quoiqu'elle admette bien des choses implicitement sur la foi des Savans qui ont approfondi les matières. Si les Théologiens Chrétiens ne s'en tiennent pas tous aux mêmes termes sur la nécessité de se contenter d'une Croyance implicite, ils ne laissent pas de s'accorder dans le fonds, ou la différence entr'eux à cet égard n'est que du plus au

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 313 au moins. Mais toute Croyance implicite, si j'ai bien compris mon Auteur, est précisément ce qu'il nomme une Croyance méchanique ou artificielle: Sur quoi l'on peut consulter son Livre aux pages 432, 433, & conférer les pages 416, 417,

418.

Or cette expression que dit elle? Si nous ne la considérions qu'en elle même. elle feroit susceptible, sans doute, d'un fens très-favorable. Une Croyance naturelle, qui embrasse naturellement tout le détail des Preuves de la Théologie, en vertu d'une connoissance claire & distincte de tout ce détail, ou en vertu de la nécessité naturelle qu'il y a à admettre comme vrai tout ce que l'on connoît clairement & distinctement; une telle Croyance est préférable, sans contredit, à une Croyance artificielle, qui ne pouvant pas embrasser tout ce détail naturellement. en embrasse une partie par une espèce d'Art ou de Méchanisme, le quel ne vient au fecours de la Nature que lorsque la Nature n'est pas assez parfaite. Mais de ce que la Croyance naturelle est préférable à l'artificielle, il ne s'ensuit nullement que la première doive exclure toujours la seconde, ni que celle ci soit toujours vicieuse ou déraisonable. Car en fait de Religion, comme de toute autre chôse, la Nature elle même nous fournit des raisons en faveur de l'Art: la Nature X_3 elle

312 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. elle même nous l'enseigne & nous invite à le mettre en usage: la Nature elle même nous en présente les matériaux: Et qu'est ce que l'Art, après-tout, si-non la Nature elle même habilement employée? Ne nous imaginons donc pas que Croyance artificielle soit absolument une injure: Mais remarquons bien que c'en est une dans le stile de notre Auteur. Il ne parle d'une Croyance artificielle que comme d'une Disposition ridicule, méprisable & pernicieuse. Il ne l'attribue aux Disciples des Théologiens ordinaires que pour leur en faire honte, & comme pour nous inspirer des sentimens de revolte contre nos Docteurs, contre nos Prêtres, Artifans artificieux de cette Croyance artificielle ou implicite qui nous sera touiours nécessaire tant que nous recevrons d'eux des Systèmes de Théologie pleins Preuves qu'il faut favoir prendre pour bonnes sans en connoître le fonds. après cela il s'avisoit de ne nous donner fon tour qu'une Théologie dont les preuves, trop compliquées ou trop difficiles pour le commun des Esprits, les réduisissent de nouveau, ou à n'avoir aucune Croyance, ou à croire quelque chose implicitement, la contradiction seroit si grossière qu'il n'y auroit persone qui ne dût être tenté de lui dire: Ou vous vous oubliez bien étrangement vous même, ou pous vous moquez du Monde bien hardîment. I1

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 313 Il a trop d'esprit pour n'avoir pas pressenti cela. Aussi a-t-il tâché de le prévenir. Aumoins nous donne-t-il affez à entendre que les preuves de sa Théologie seront exemptes de toute difficulté: que ce sera la clarté & la simplicité même. Les Principes de cette divine Sagesse ou Science, dit-il, ne sont point de nature à devoir être cherchez loin de nous, ils ne sont point abstrus, ils ne sont POINT DU TOUT DIFFICILES, ils sont au niveau de ce degré d'intelligence qui est le partage du Genre humain en général: & l'étude de cette Science n'exige absolument autre chose des hommes qu'une attention desintéressée à ce qui leur sera dicté par leur propre Raison. C'est ainsi que l'Auteur lui même s'en explique, à la page 418. A quoi l'on peut raporter ce qu'il avance aux pages 94, & 442: d'où il sera impossible de ne pas conclurre, que de son aveu, sa Théologie doit être toute fondée sur des preuves si faciles & si proportionées à la capacité de tout le Monde, que personne ne puisse entreprendre de la corrompre ou de l'altérer, sans que l'imposture se découvre d'abord par le Sens-commun, par cette Raifon qui est commune à tous les bommes. Il faut en un mot que sa Théologie soit naturelle, entant que Naturel signifie ce qui est aisé, simple, dégagé de tout embarras. Le Théologien chargé des armes ordinaires de la Théologie, est un Soldat armé pésam- X_4

314 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. ment. Le Théologien équippé par notre Philosophe sera un Soldat armé à la légère. Levis armatura Miles. l'avoue qu'il insinue quelquefois le contraire, puisqu'à la page 417, & à la page 433, il repréfente la Croyance implicite ou la Théologie ordinaire comme la plus commode, & sa Croyance ou sa Théologie naturelle comme celle qui donne le plus d'exercice à l'Esprit: Mais soit qu'alors il parle tout de bon ou prétende seulement faire le Railleur, & soit qu'il ait voulu dire ce que ses paroles semblent signifier ou qu'il ait eu quelque autre chose en vue; fes infinuations dans ces deux endroits ne sauroient renverser ce que dans les autres passages citez il établit en termes si forts, au sujet de l'extrême simplicité ou facilité qui doit être un des caractères distinctifs de sa Théologie: Et en vérité il auroit mauvaise grace de s'en dédire.

Quand les Partisans de la Révélation nous disent: Un Dieu a parlé & l'on a entendu les sons articulez de sa voix: Il a opéré des miracles & on les a vus.... ce seul énoncé a quelque chose de si engageant & de si respectable, que quelques efforts d'attention qu'il puisse m'en coûter pour approfondir un fait de cette Nature, pour en connoître le détail. & pour m'en assurer, je ne m'imaginerai jamais pouvoir acheter ce plaisir par de trop grands ef-

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 315 efforts d'attention, ne fussé-je qu'un pauvre Laboureur. Mais quand un homme qui se moque de toute Révélation proprement ainsi nommée, ou qui du moins fait profession de ne s'en point embarasfer, viendra dire à un Peuple que je suppose sans Religion: Ecoutez: J'ai déviné qu'il y a un Dieu: J'ai déviné ce qu'il pense de nous: J'ai déviné que ce Dieu, qui n'a jamais rien dit aux bommes, qui n'a jamais daigné se montrer à eux, quoique ce sut pour lui la chose du Monde la plus facile, a cependant de grands desseins sur eux: Fai déviné que malgré l'infinie disproportion que je dois Joupçonner entre sa Nature & la nôtre, il s'intéresse à nos pensées, à nos actions, à nos sentimens, comme si nous étions presque ses Egaux: J'ai déviné exactement ce qu'il exige de nous & ce qu'il nous destine: J'ai déviné tout cela, Efe veux vous prouver que j'ai bien déviné, infailliblement déviné...... Quelque attention que ce difcours mérite, il n'y aura personne qui ne soit en droit de dire au Discoureur: ,, Que vos , raisonnemens soient donc bien courts, ,, que tout y soit bien clair & bien net, , bien simple & bien familier. Nous , avons nos affaires. Nous ne fommes ,, point obligez de nous fatiguer à vous ,, suivre, sur votre parole, dans un Dis-,, cours dont le sujet semble annoncer des " Méditations trop vaîtes & trop subli-, mes pour l'Esprit humain. S'il y a X 5 "réel-

216 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. , réellement un Dieu, & que comme ,, vous le supposez, il n'ait jamais rien, dit aux hommes de tout ce que vous , prétendez avoir déviné, c'est assurément, , ou parcequ'il nous dispense bien vo-, lontiers de le savoir, ou parceque nous , fommes capables de nous en instruire , nous mêmes très-facilement. , pensez nous à votre tour de l'aprendre: ,, ou montrez nous en peu de paroles par , la Simplicité de vos preuves, par leur ,, FACILITE', que c'est uniquement , notre faute si nous n'avons pas déviné

, comme vous. "

l'avoue au reste que cette condition n'est véritablement nécessaire que d'une nécessité rélative à la Multitude, ou rélative pour le plus à ceux d'entre les Savans comme d'entre le Peuple, qui veulent se prévaloir de la liberté qu'ils ont très légitimement de ne se point embarasser des méditations abstruses des Philosophes: & que cette même condition n'étant point nécessaire pour les Esprits qui se plaisent à de semblables Méditations & qui en font capables, il y aura aumoins par raport à eux une Théologie purement naturelle, si de quelque manière que ce soit, il y en a une parmi les hommes qui ait été démontrée. Mais une pareille Théologie où est elle? Est elle dans le Livre de notre Auteur? C'est là la grande Question. Tout ce que j'ai dit jusqu'à pré**fent**

Juillet, Aout et Septemb. 1739. 317 fent n'a été que pour l'éclaireir. Ce qui fuit servira peut-être à la décider, & pourra servir du moins à en préparer encore mieux la décision.

SECTION X.

NOTRE Auteur a eu l'équité (car je ne veux pas dire l'inadvertence) de mettre dans la bouche de l'Interlocuteur Théophane, Partifan de la Théologie révélée, une Réflexion à la quelle il est vrai que ni Théophane lui même, ni son Antagoniste Philalèthe, ne paroissent pas faire grande attention; mais qui méritoit bien cependant de n'être point négligée, & qui est essentielle, ce me semble, dans l'examen de la Question qui nous occupe. Cette Réflexion est, qu'il y a deux sortes de Véritez: des Véritez naturelles & des Véritez positives: ou en autres termes des Véritez de Droit & des Véritez de Fait: * ou en autres termes encore, qui feront peut-être mieux comprendre la pensée de Théophane, des Véritez spéculatives & des Véritez bistoriques: Deux sortes de Véritez qui ne doivent point être confondues, & dont la Croyance ou la Persuasion s'acquiert de deux manières différentes: la Croyance ou la perfua.

^{*} Natural and positive Truth, or Truth in Reason, and Truth in Fast. p. 344.

318 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. suasion des prémières ne dépendant nécessairement que de l'attention de notre Esprit à l'évidence ou à la démonstration des choses mêmes: & celle des secondes dépendant nécessairement du Témoignage, soit direct ou indirect, de quelcun qui nous les annonce, qui nous les déclare, qui nous les révèle, qui nous les communique directement ou indirectement par le moven de la Parole. Les premières peuvent bien nous être communiquées par le même moyen, mais elles n'en dépendent pas, & elles ont toujours ceci de propre qu'elles sont de nature à pouvoir être connues sans ce secours, à pouvoir être dévinées, à pouvoir être découvertes par le moyen de la Spéculation: & c'est pourquoi je les apelle des Véritez Spéculatives: Au lieu que les secondes nous demeureroient éternellement inconnues, ou ne nous seroient jamais connues avec certitude, si personne ne nous en disoit jamais rien, tellement qu'elles sont de la même nature que toutes les Véritez de fait que l'on est réduit à aprendre par l'histoire: & c'est pourquoi je les apelle des Véritez historiques. Telles sont, par exemple, toutes les Véritez qui répondent à certaines questions personelles, comme lorsque je demande à quelcun ce qu'il pense? quels sont ses projets? quel intérêt il prend en ce qui me regarde? quel est son secret? Tout ce qu'il

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 319 qu'il répondra de vrai à ces questions sera une Vérité de fait, une Vérité historique. Ses réponses seront l'histoire de ce qui se passe dans son âme, & une histoire que personne n'auroit jamais sque, que perfonne aumoins n'auroit jamais été fûr de favoir, s'il ne l'eût jamais faite à perfonne. Telles font encore toutes les Véritez qui répondent à certaines questions, foit sur l'existence des choses que je conçois qui peuvent être & que je conçois aussi qui peuvent n'être pas, comme lorsque je demande à un Voyageur si dans une Nation qu'il vient de découvrir, il y a un Roi: Soit sur l'origine des choses dont il me paroît que l'origine peut être également bien expliquée par des hypothèses différentes, comme lorsque je demande à ce même Voyageur si certaines curiositez qu'il a aporteés de son Voyage & qui font toutes nouvelles pour moi, font une production de la Nature ou un effet de l'Art de quelque Ouvrier. La Distinction de Théophane, comme on voit, est très philosophique: & aussi est elle aprouvée par Philalèthe. Aplicons la donc avec confiance au Sujet que nous avons en main. Si les quatre Propositions sans les quelles il n'y a point de Religion, font autant de Véritez, comme on a vu que notre Philosophe doit le prouver, ces quatre Véritez de quel ordre sont elles? Song

g20 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, Sont ce des Véritez naturelles ou des Véritez positives? Sont-ce des Véritez de Droit ou des Véritez de Fait? Sont-ce des Véritez spéculatives ou des Véritez bistoriques?

I. Il y a un Dieu. C'est la première des

quatre Propositions fondamentales.

II. Dieu est un Etre aimable: C'est la se-

conde Proposition.

IH. Dieu veut nous juger sur une Loi qui fait dépendre de notre amour pour lui tout le Système de notre bonheur. C'est la troisième Proposition.

IV. Il veut néanmoins nous juger en Juge équitable, indulgent & miséricordieux. C'est

la quatriême.

Si ces quatre Propositions étoient reconnues pour des Véritez bistoriques dont la croyance dépendît d'un Témoignage, qui dans le cas présent ne pourroit certainement venir que de Dieu; comme par cela même on ne reconoîtroit la nécessité de la Révélation, il faudroit assurément reconnoître aussi que la Théologie de notre Auteur, que cette Théologie purement naturelle où il voudroit nous réduire, est un Systême en l'air, un vain Météôre, toujours prèt à se dissoudre & à faire retomber avec lui fur la Terre les Dupes qui pour aller au Ciel se seront fiez à un tel Véhicule. Mais comme on pouroit conclure de là que le Philosophe honnête homJuillet, Aout et Septemb. 1739. 321 me donne lui même dans un Enthousiasme & dans un Charlatanisme qu'il méprise en autrui, n'en venons làsqu'après mûre délibération, & n'y venons point du tout s'il

est possible. Oûtre les Véritez historiques & les spéculatives, il y en a d'une troisième espè. ce, qui ne sont ni spéculatives, ni bistoriques: Ce sont les Véritez de sentiment: ces véritez que l'Esprit connoît sans aucun effort, & qu'aucun effort ne sauroit lui rendre douteuses. Je pense, Je vois, J'entends, J'aperçois, Je sens, Je doute, &c.: Voilà des Véritez qui par raport à moi ne dépendent ni d'aucune Spéculation, ni d'aucun témoignage historique: Et tout homme connoît des Véritez qui par ra-port à lui sont précisément de la même nature que celles-là par rapport à moi. Notre Philosophe, par hazard, voudroit il soutenir que de cet ordre sont aussi les Véritez fondamentales qu'il doit prouver? Mais les véritez de cet ordre ne se prouvent point du tout. D'ailleurs elles n'ont iamais besoin d'êtres prouvées. Personne ne les a jamais férieusement ou véritablement révoquées en doute, ni ne fauroit le faire. Il en est tout autrement des Véritez fondamentales de la Religion. L'Auteur aura beau dire, que de pareilles Véritez doivent être faciles à prouver. Car fans examiner à présent s'il ne s'est point démenti

322 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. menti lui même là dessus, dans sa Dissertation fur la Prière, par l'étalage des difficultez des Athées, & par l'embaras de ses Réponses: il v aura toujours une différence spécifique entre des Véritez qui se prouvent facilement, & des Véritez qui ne se prouvent point. Il sera donc obligé d'en revenir à l'alternative proposée indirectement par son Théophane. Ou il avoûra que les Véritez fondamentales de la Religion sont des Véritez historiques dont la preuve doit se tirer de l'autorité d'une Révélation divine: Ou il les prouvera comme Véritez spéculatives par voye de Démonstrations. Le premier Parti ne lui convient pas. Il prendra donc le fecond: Et il a eu soin de nous en avertir lui même affez clairement: Ce qu'il y a de certain selon moi, dit il, c'est que l'Existence de Dieu, c'est que ses Perfections morales, c'est que les Relations naturelles de l'Homme à Dieu en aualité de Créature raisonnable sur la quelle Dieu exerce une Jurisdiction morale, ne sauroient dépendre, ni de la Vérité ou de la fausseté d'aucun Fait bistorique, ni de la vérité ou de la fausseté de nos jugemens sur aucun fait de cette nature: Car ces jugemens eux mêmes continue-t-il, dépendroient de tant de circonstances incertaines & de tant de considérations propres à nous induire en erreur, qu'il faudroit dans ce cas - là supposer Dieu capable d'avoir voulu établir le salut du Genre bumain lu3

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 323 sur un fondement très ruïneux. Quoique cela ne soit pas parfaitement bien exprimé, cela s'entend assez dans la liaison du discours, & fignifie indubitablement que la Vérité de l'Existence de Dieu. & les autres Véritez fondamentales qui font admises par le Philosophe honnête homme, sont des Véritez spéculatives qui doivent être prouvées par des moyens tout-à fait indépendans de la Révélation proprement ainsi dite; soit parceque nous n'avons qu'une Histoire très incertaine de cette Révélation; foit parceque posé même le cas d'une Révélation immédiate & personelle, c'est à dire actuellement accordée à un certain Homme, elle ne pourroit que proposer les Véritez à l'examen de sa Raison, conformément à une des Règles que notre Auteur a prescrites dans sa Présace *. Tenons nous en à ses idées. Soumettons nous à sa règle. Oublions pour quelques momens tout ce que nous devons à l'autorité de la Révélation. Faifons abstrac-tion, si l'on veut, des Véritez qu'elle nous a apprifes, ou ne les regardons que comme des Problèmes à résoudre. Essavons nous sur ceux qui ont été indiquez sous le nom de Véritez fondamentales de la Religion:

^{*} Voyez ci-deffus, pages 16 & 17. du Tome X. A quoi l'on peut ajouter ce que l'Auteur dit à la page 93.

324 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE ligion: Et si ce n'est pas ici le lieu d'examiner toutes les folutions qu'on en a données ou qu'on pourroit encore en donner, examinons aumoins les folutions que nous en fournit notre honnête homme de Philosophe. A quoi cela va -t-il nous mener? C'est ce qu'on verra dans le Chapitre fuivant.

[On est obligé, faute de place, de renvoyer le second Chapitre à un autre Journal.

ARTICLE IV.

Philosophical Transactions, &c. C'està-dire: Mémoires Philosophiques de la SOCIETÉ ROYALE de Londres. Tom. XXXIX, pour les Années 1735, 1736 in 410. A Londres 1738, chez T. Woodward, à l'Enseigne du Croissant, entre les deux portes du Temple dans Fleetstreet; & Ch. Davis, au coin de Pater-Noster Row, proche de Warwick-Lane, Imprimeurs de la Societé Royale.

R. Mortimer, Membre du College des Médecins à Londres & un des Secretaires de la Societé Royale, a dédié ce Volume au célèbre Professeur Boerhaave, fous lequel il a étudié. Il re-

mar-

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 325 marque dans sa Dédicace, que si ces Mémoires se publicient au nom de la Societé Royale, la réputation de cet illustre Corps fuffiroit pour leur concilier l'estime du public. Mais comme ils ne contiennent que quelques-uns des Ecrits qui ont été lûs dans les Assemblées de la Societé; & que le choix en est laissé à la discrétion des deux Secretaires, l'Editeur devient parlà résponsable de ce qu'il publie. Cette particularité nous a paru digne d'être communiquée à nos Lecteurs; afin que si certains Écrits qu'on sçauroit avoir été communiquez à la Societé ne paroissent pas dans ces Mémoires, ou si quelques-uns de ceux qu'on y trouve ne sont pas jugez tout-à-fait dignes de la curiosité du Public, on n'en rende pas résponsable le Corps entier de la Societé Royale.

Le premier Cahier de ce Volume, qui est le 436 de tout l'Ouvrage, pour les Mois de Janvier, Février & Mars 1735, con-

tient les Articles suivans.

Art. I. Catalogue des cinquante Plantes du Jardin de Chellea; présenté à la Societé Royale par le Corps des Apothicaires pour l'Année 1735, suivant l'établissement de Mr. le Chevalier Sloane, Docteur en Médecine, Président du College des Médecins & de la Societé Royale*; par Isaac RAND,

* Îl a religné depuis quelque tems la place de Préfident du College des Médecins : c'est le Docteur Pellet qui l'est à préfent. Apothicaire, Membre de la Societé Royale, Directeur du Jardin de Chelsea, & Lec-

teur de Botanique.

Art. II. Catalogue des Eclipses des Satellites de Jupiter, pour l'Année 1736, calculées pour le Méridien de l'Observatoire Royal de Greenwich, par Jaques Hodges on, Membre de la S. R. & Régent du College Royal de Mathématiques dans l'Hôpital de Christ à Londres.

Art. III. Le tems apparent des Immerfions & Emerfions des Satellites de Jupiter, telles qu'elles devoient être visibles à Londres en 1736, avec une Planche qui représente la fituation dans laquelle elles devoient paroître par rapport à Jupiter. Par le même.

Art. IV. Observations de quelques Eclipses des premiers Satellites de Jupiter, comparées avec les Tables. Par le même.

"En comparant, dit Mr. Hodg son, 244 "Eclipses du premier Satellite de Jupiter, "observées depuis l'an 1677, jusqu'en 1731, "avec les Tables de Flamstead, corrigées "par moi-même, sur lesquelles Tables les "Catalogues donnez dans les deux Articles "précedens ont été formez, je trouve qu'il "y en a 74, qui font près du tiers de tout "le nombre, qui ne diffèrent pas d'une mi-"nute du tems marqué dans les Tables; "127, qui font plus de la moitié, qui n'en "diffèrent pas de deux minutes; 181, qui "font les deux tiers de tout le nombre, qui

TUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 327 , ne diffèrent pas de trois minutes du tems , marqué dans les Tables; 214, qui font , les sept huitièmes de tout le nombre. ,, n'en diffèrent pas de quatre minutes; le , reste n'en diffère pas plus de cinq mi-,, nutes, ou de cinq & demi: ce qui est , un dégré d'exactitude, qui, selon mon , opinion, suffit pour engager nos Mari-, niers à se servir de ces Eclipses pour , déterminer les différences de longitude, , principalement puisqu'on peut les obser-, ver avec un Telescope de trois pieds, ,, comme on l'assure à la page 169 de la ,, Connoissance des Tems pour cette Année , (1735). Si cela est vrai, j'ose assurer , qu'une Immersion ou Emersion, obser-,, vée avec un pareil Telescope, ne différera , pas d'une demi minute du tems qu'on trou-,, veroit en l'observant avec un des plus ,, grands Telescopes. En tout cas, il suffira ,, de comparer ensemble les Observations de , la même Eclipse faites avec ces deux diffé-,, rens Telescopes; ce qui découvrira la dif-", férence du tems, & cette différence une , fois découverte, fervira ensuite de regle , constante pour ajuster les Observations. Art. V. Expériences & Observations

Art. V. Expériences & Observations fur la Lumiere qui est produite lorsqu'on communique une Attraction Electrique à quelques Corps animez ou inanimez, avec le récit de quelques-uns de ses esfets les plus surprenans. Communiqué à la S. R. par une Lettre de Monsieur Etienne Gray,

 Y_3 M

M. de la S. R. à Mr. Mortimer, Membre de la S. R. & Docteur en Médecine. Cette Lettre est datée de la Chartreuse à Londres le 28 de Janvier 1734.

Mr. Gray ayant vû la Lettre de Mr. Dufay au Duc de Richmond, insérée dans le 43. Cahier de ces Mémoires, a été charmé, dit-il, non seulement d'apprendre que ses découvertes sur l'Electricité étoient consirmées par le suffrage d'un Philosophe si judicieux; mais aussi des nouvelles découvertes de Mr. Dufay, & particulierement de celles qu'il a faites sur la Lumiere produite par les Corps Electriques. C'est-ce qui a engagé Mr. Gray à repé er les expériences de Mr. Dufay, & à en faire de nouvelles, dont on nous donne ici le détail: nous en rapporterons quelques-unes.

En Septembre 1734. Mr. Gray fit faire trois Verges de Fer, l'une longué de quatre pieds, les deux autres de trois pieds chacune: l'une de ces dernieres étoit en forme de Cone vers ses extrêmitez, & finissoit en pointe, comme celle de quatre pieds: l'autre étoit pointuë à un bout, & non pas à l'autre. Toutes ces Verges avoient environ un demi pouce de diamètre: elles avoient été premièrement forgées, & ensuite polies avec la lime & brunies. Ayant suspendu quelqu'une de ces Verges sur des cordons de soye. & appliqué un bout du Tube Electrique à l'extrêmité d'une de ces Ver-

Verges, non seulement on appercevoit de la lumiere à cette extrêmité; mais on voyoit aussi en même tems à l'autre extrêmité une lumiere qui s'étendoit en forme de Cone, dont la pointe étoit tournée vers cette extrêmité: il paroissoit distinctement que cette lumiere étoit composée de rayons, qui alloient en divergeant; au moment qu'on la voit, on entend un petit sifflement.

Si, au lieu de suspendre ces Verges sur des cordons de soye, on les met sur le bord d'un Cylindre de verre creux & bien échaussé, ou sur des gateaux de Poixresine, & de Cire jaune, ou de Sousre, on apperçoit les mêmes phénomènes que lorsque ces Verges sont suspenduës sur des cor-

dons de foye.

Mais Mr. Gray apperçut un autre phénomène qui lui parut bien surprenant. C'est qu'après que la lumiere eût disparu, & qu'il se fût placé à l'extrêmité de la Verge opposée à celle à laquelle le Tube Electrique avoit été appliqué, en tenant la main a quelque distance de la pointe de la Verge, & la remuant vers cette pointe assez rapidement, il en sortit un Cone de lumiere, de même que lorsqu'on appliquoit le Tube à l'extrêmité opposée. En repétant ce mouvement de sa main, le même phénomène parut cinq ou six fois de suite, mais les Rayons de lumiere devenoient à chaque fois plus courts: cette lumiere est aussi accompagnée d'un petit sifflement. Lorf330 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

Lorsqu'on met deux ou trois de ces Verges à la suite les unes des autres, soit en ligne droite, soit qu'elles forment un angle quelconque, qu'elles se touchent ou qu'elles soient à une petite distance les unes des autres; si on applique le Tube Electrique à l'extrêmité de l'une de ces Verges, on apperçoit à l'autre bout de la plus éloignée, les mêmes phénomènes qu'on appercevroit si l'expérience se faisoit avec une seule Verge.

En approchart la main ou la joue de l'extrêmité qui produit la lumiere, on sent une douleur, comme celle que causeroient

des étincelles de feu.

Mr. Gray fit forger une Boule de fer de deux pouces de diamètre, qu'il fit ensure façonner au tour & polir: il la posa sur un soutien de bois, & ce soutien sur un verre cylindrique. Le Tube Electrique étant appliqué proche de la Boule, on en vit sortir des rayons de lumiere accompagnez d'un sifflement: en mettant la jouë ou le doigt proche de la Boule, on ne sentit aucune douleur, quoique la lumiere sût fort vive.

Ayant posé la Verge qui avoit quatre pieds de long sur un soutien de bois fait en forme de T, dont la barre supérieure avoit une rainûre pour tenir la Verge en état, & ayant mis le tout sur le verre cylindrique, de manière qu'une des pointes de la barre touchoit la boule vis-à-vis de son

cen-

Juillet, Aout et Septemb. 1739. 331 centre, & appliqué ensuite le Tube Electrique à l'autre extrêmité de la barre, on entendit proche de la Boule un plus grand bruit que de coûtume, & lorsqu'on en approchoit la main ou la joue, la douleur qu'on sentoit, étoit plus forte qu'à l'ordinaire, la lumiere étoit aussi plus vive & plus concentrée. Lorsque la pointe de la Verge étoit éloignée d'un pouce de la Boule, non seulement on appercevoit de la lumiere sur la Boule, mais on voyoit aussi fortir des Rayons de la pointe de la barre, comme lorsque l'expérience avoit

été faite avec la barre seule.

Mr. Gray fit une autre expérience avec une Plaque de cuivre de quatre pieds en quarré, qu'il mit perpendiculairement sur un soutien, lequel il posa sur le verre cylindrique: énsuite ayant placé la Barre de fer de manière qu'une de ses pointes étoit éloignée du centre de la Plaque de cuivre environ d'un pouce, il appliqua le Tube Electrique à l'autre extrêmité de la Barre; puis donnant un petit coup avec le doigt au dos de la Plaque, on vit de la lumiere de l'autre côté: il fortit en même tems des rayons de la pointe de la Barre; & en approchant la main ou la joue d'un des angles de la Plaque de cuivre, il en sfortit de la lumiere, accompagnée d'un petit sifflement, & on sentit le même picottement que dans les expériences faites avec les Verges pointues.

¥ 5

Ayant

332 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

Ayant mis une Affiéte d'étain sur un foutien, posé sur le verre cylindrique, appliqué premièrement le Tube Electrique, & ensuite le doigt, à cette Assiéte, on v appercût de la lumiere, & on sentit son doigt repoussé. En approchant la joue du bord de l'Assiéte, on entendit un petit bruit ou éclat *, mais non pas si grand que lorsqu'on faisoit l'expérience avec les Verges de fer. Ayant rempli d'eau l'Assiéte d'étain, on apperçut précisément les mêmes phénomènes. Lorsqu'on fait cette expérience en plein jour, & qu'on approche le doigt de la surface de l'eau, elle forme en cet endroit-là une petite élevation, & s'applanit de nouveau, au moment qu'on entend le petit bruit ou éclat.

Si on fait la même expérience avec une Affiéte de bois qui foit vuide, on apperçoit bien de la lumiere, mais on ne sent point que le doigt soit repoussé, & on n'entend point de bruit. Mais lorsque l'Affiéte est remplie d'eau, & qu'on tient le Tube Electrique au dessus de la surface de l'eau, on apperçoit une lumiere plus vive, mais on n'entend point encore de bruit, jusques à ce qu'après avoir bien frotté le Tube, on le mette à deux ou trois pouces du doigt qu'on tient proche de la surface de l'eau; alors on sent que le doigt est repoussé, & on entend le même bruit

que

* A Snapping.

JUILLET, AOUT ET SEPTEME. 1739. 333 que lorsqu'on fait l'expérience avec une Assiéte d'étain.

Il paroît par ces Expériences, dit Mr. Gray, que par le moyen de l'hlectricité communicative on peut produire une flamme réelle, accompagnée d'explosion, & d'une ébullition dans de l'eau froide; & quoiqu'on n'aye encore que très-peu d'expériences sur ce sujet, il est probable qu'avec le tems on en fera un plus grand nombre, & qu'on trouvera moyen d'augmenter la force de ce Feu électrique, qui (s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes) semble, par plusieurs expériences, être de la même nature que celui des Eclairs & de la Foudre

On trouve encore dans le Cahier 439. Art. VI une autre Lettre de Mr. GRAY fur l'Electricité. Il employa des Verges de bois, de la même forme que celles de fer dont nous venons de parler, & fit ses expériences de la même manière. La lumiere ne fut pas si vive, & ne s'étendit pas si loin, que lorsqu'il fit ses expériences avec des Verges de fer; la forme de la lumiere étoit cylindrique, au lieu d'être conique, & en approchant la main ou la ioue de ces Verges de bois, on ne sentoic aucun picottement. Ces Verges étoient faites de bois de Sapin, de Frêne & de Houx. Mr. Gray en fit faire quelquesunes beaucoup plus groffes à un bout qu'à l'autre; alors on sentoit un petit picottement

ment en approchant la joue de l'extrêmité de la Verge, mais la douleur qu'il causoit n'étoit pas à beaucoup près si forte, que lorsqu'on faisoit l'expérience avec les Verges de fer.

Ayant fait faire des Cordeaux de laine filée, les uns bleus, & les autres de couleur écarlatte: Mr. Gray suspendit un jeune garçon d'abord sur les premières, & trouva que les effets étoient précisement les mêmes que lorsque le garçon étoit suspendu sur des Cordeaux de soye de la même couleur. Mais l'ayant suspendu sur les Cordeaux de laine de couleur écarlatte, on n'apperçut aucun effet de l'Electricité.

Il y a dans ce même Mémoire quelques autres particularitez sur l'Electricité, mais elles ne nous paroissent pas assez remar-

quables pour les rapporter ici.

Enfin dans le Cahier 444. Art. VIII. Mr. Mortimer nous fait le récit de quelques nouvelles expériences que Mr. Gray avoit dessein de communiquer à la Societé Royale; ce que sa mort prématurée l'a empêché de faire.

Première Expérience. Prenez un petit Globe de fer d'un pouce ou d'un pouce & demi de diamètre, posez-le sur un gateau de Resine d'environ sept ou huit pouces de diamètre; ayant premièrement rendu ce gateau Electrique, en le frottant doucement, ou en le chauffant légerement de-

vant

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 335 vant le feu: puis attachez un corps très-léger, comme par exemple un morceau de liége, à un fil fort délié, & tenez le fil luspendu avec le doigt & le pouce, de manière que le corps léger soit suspendu immédiatement au dessus du Globe, & réponde à son centre; vous verrez que ce corps léger commencera de lui-même à se mouvoir autour du Globe de fer, de l'Ouest à l'Est, suivant que les Planetes se meuvent autour du Soleil. Si le gateau de Resine est circulaire, & que le Globe de fer soit placé exactement au centre, le corps léger décrira un cercle autour du Globe: mais si le Globe est placé à quelque distance du centre, le corps léger décrira une courbe elliptique, dont l'excentricité fera égale à la distance où le Globe est du centre du gateau.

Si le gateau est elliptique, & le Globe placé au centre de l'ellipse, l'orbite du corps léger sera une ellipse, dont l'excentricité sera égale à celle de la forme du gateau.

Si le Globe est placé dans un des foyers, ou proche d'un des foyers de l'ellipse du gateau, le corps léger se mouvra plus vîte dans ce qu'on peut appeller l'Apogée de son orbite, que dans le Perigée; ce qui est le contraire de ce qu'on observe dans les Planetes.

Seconde Expérience. Prenez le même Globe de fer, & l'ayant fixé fur un piédestal du même métal d'environ un pouce de hau336 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, hauteur, posez ce piédestal sur une table, au milieu d'un cercle de verre, ou d'une portion de verre cylindrique creux, d'environ sept pouces de diamètre, & de deux ou trois pouces de hauteur. Il faut que ce cercle ait premièrement été échauffé en le frottant légerement; puis tenez un corps léger suspendu, comme dans la première expérience, & il commencera de lui-même à se mouvoir autour du Globe de fer, de l'Ouest à l'Est, décrivant un cercle, si le cercle de verre est d'une figure exactement circulaire, & que le Globe soit placé au centre; ou une courbe elliptique, au cas que le Globe ne soit pas au centre: & l'excentricité de cette courbe fera égale à la distance où le Globe est du centre du cercle.

Traistème Expérience. Le même Globe de fer étant placé simplement sur une table, sans le gateau de Resine, ni le cercle de verre, le corps léger suspendu au dessus ser les mêmes révolutions que dans les expériences précedentes; mais il se mouvra plus lentement, & plus proche du Globe.

Mr. Mortimer nous dit, que Mr. Gray prétendoit pouvoir rendre raison de ces expériences par le phénomène suivant, qui est assez singulier, & dont il étoit assuré, l'ayant souvent observé. Lorsqu'un homme pose ses coudes sur ses genoux; & tient ses mains à une petite distance l'une de l'autre, elles s'approchent peu-à-pèu

Juillet, Aout et Septemb. 1739. 337 l'une de l'autre, & s'éloignent ensuite, fans aucun concours de sa volonté. On ne voit pas quel rapport ce phénomène, s'il est réel, peut avoir avec les expériences que nous venons de rapporter, ni comment il peut servir à les expliquer.

Art. VI. Lettre de Mr. BRUIKENRIDGE au Docteur Hoadly, contenant une Méthode générale de décrire les Lignes courbes par l'intersection de plusieurs lighes droites qui se meuvent autour de quelques points fixes dans un plan donné. Nous avons expliqué cette Méthode dans un de nos Journaux précedens, ainsi nous nous contenterons de remarquer, que Mr. Bruikenridge la rend ci un peu plus générale. Nous dirons aussi, qu'il s'est élevé à cette occasion une dispute entre lui & Mr. Mec-Laurin, Professeur de Mathématiques à Edimbourg & Membre de la S. R. ces Messieurs prétendant tous deux à la gloire de l'invention. Nous pourrons parler une autre fois de cette Dispute.

Art. VII. Extrait d'une Lettre de Mr. Geoffroy, Chymiste, Membre de l'Académie Royale des Sciences à Paris & de la Societé Royale de Londres, à Mr. le Chevalier Hans Sloane, Président de la S. R. touchant le Sal Polychrestus Rupellensis de Mr. Seignette, & touchant quelques autres Sels Chymiques; datée de Paris

le 4. Mai 1732.

No. 437. Art. I. Description d'un In-

338 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, strument, ou d'une Machine destinée à changer en peu de tems l'air dans la chambre des malades, soit en en tirant l'air infecté, soit en v introduisant de nouvel air, ou en faisant l'un & l'autre successivement. sans ouvrir les portes ni les fenêtres.

Mr. Desaguliers, Inventeur de cette Machine, en fit voir à la Societé Royale le 13. Juin 1734. un modèle, fait sur une Echelle d'un pouce par pied, & il nous en donne ici la figure, & décrit la manière

de s'en fervir.

Art. II. Supputation de la Vélocité de l'Air, mû par les Souflets centrifuges * inventez depuis peu, qui ont sept pieds de diamètre & un pied d'épaisseur en dedans, & qu'un seul homme peut faire mouvoir avec très-peu de peine, de manière qu'ils acheveront deux révolutions dans chaque feconde. Par Mr. Desaguliers, Membre de la S. R.

Art. III. Lettre du même à Mr. Cromavell Mortimer, où il décrit les usages des Souflets centrifuges; datée du 23. Février

1735.

Il y a une de ces Machines fixée dans la Chambre qui est au dessus de celle où s'assemblent les Députez des Communes. Cette Machine sert à emporter la fumée

^{*} C'est la Machine dont il est fait mention dans l'Article précedent.

Juillet, Aout et Septemb. 1739. 339 que produisent les chandelles, & la vapeur causée par l'haleine lorsque l'assemblée est nombreuse, & qu'il fait chaud; comme aussi à introduire de nouvel air

par toute la chambre.

Cette machine peut aussi être d'usage dans les vaisseaux de guerre, pour renouveller & rafraîchir l'air entre deux ponts en très-peu de tems; elle peut de même servir très-utilement dans les mines, pour en tirer les vapeurs nuisibles, & pour y introduire de nouvel air, même à la distance de deux, de trois, ou de quatre milles.

Art. IV. Histoire d'une Catalepsie, communiquée à la Societé Royale par Mr. Richard REYNELL, Apothicaire à Londres.

Cet Article étant assez court, nous le traduirons tout entier. ,, Anne Bullard, ,, fille d'environ vingt-&-un ans, n'avoit ,, pas eu ses Mois fort regulierement pen-,, dant quelque tems, & avoit été fort af-, fligée de la mort d'une de ses Amies. " Le 10. de Juillet 1730. elle se plaignit ,, d'une douleur dans la tête, & d'un mal ,, d'estomac, accompagné d'une indispo-,, sition générale: elle prit de la poudre , du Bezoar pour suer. Le lendemain ,, 11. de Juillet, vers les neuf heures du ,, matin, on la trouva toute roide dans ,, fon lit, fans connoissance & fans senti-,, ment, & les yeux fermez, de sorte que ,, d'abord on la crut morte. Lorsque j'ar-Tom. XIII. Part. II. Z_{i} on ri340 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. , rivai, je la trouvai dans une véritable , Catalepsie, sans sentiment, & sans mou-, vement : ses membres étoient roides. ,, mais chauds; on ne pouvoit les remuer , que difficilement, & dans quelque situa-,, tion qu'on les mît, ils y demeuroient: Elle , avoit la respiration libre, mais le pouls , foible & irregulier. Elle n'avoit aucun , mouvement convulsif, mais on ne pou-, voit pas la faire revenir à elle. ,, faigna au bras, & on lui tira douze on-,, ces de fang, qui coula aisement; cela , la fit un peu revenir, mais elle ne pou-, voit pas encore parler. le lui ordon-, nai la potion suivante. E. Aq. Mentb. , Rutæ. Bryon. Co. a zvi. Sal. volat. Corn. , C. ∋ß Saccbar. Albiff. Pij. f. Hauft. ; l'ordonnai aussi qu'elle prît de tems à , autre cinq cuillerées de ce Julep. , Puleg. Rutæ. Menth. a Zij. Aq. Bryon. ,, Ca. Nephrit. ā Zi в. Tinct. Caltor. zij. ,, Sacchar. Albis. q. s. f. Julapium. , peu d'heures de tems elle revint à elle: , je lui demandai alors, fi elle fcavoit ,, comment elle avoit été prise de ce mal. . Elle répondit qu'elle avoit été fort inr quiéte & fort agitée jusques à environ ,, quatre heures du matin, ,, crovoit que ce fut alors qu'elle tomba , dans l'état où on l'avoit trouvée; mais , que c'étoit-là tout ce dont elle se sou-, venoit. Elle se plaignoit d'une espece ,, de vertige, & d'une violente douleur sur

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 341 ,, le devant de la tête; elle avoit aussi , mal à l'estomac & un peu de siévre. ,, J'ordonnai qu'elle prît à quatre heures , après midi le vomitif suivant. ,, Cardui bened. 5i. Pulv. Ipecacuanh. 58. Vi-,, triol. alb. depurat. gr. vi. Oxym. Scillit. = i.3. , f. Hault. Ce vomitif opéra très-bien, " & elle en parut foulagée. Vers les six , heures du foir elle cut une nouvelle " attaque, à-peu-près semblable à la pre-, mière; mais elle en revint bientôt, & », prit ensuite la même potion, avec le Sel , volatil de la Corne de Cerf, qu'elle , avoit déja prife. Je lui appliquai un ,, grand velicatoire fur le dos, & deux fur ,, les bras. Le même jour, vers les neuf , heures du foir, elle eut une violente , convulsion, accompagnée de secousses, ", de grincement de dents, & d'un grand ,, tremblement; ce qu'elle n'avoit pas ,, eu auparavant. Elle avoit eu une felle , le foir précedent, mais point du tout ", ce jour-là. Je lui ordonnai cette po-,, tion, qu'elle prit le soir. e. Tinct. Hur. ,, cum Vino fact. Sij. Aq. Menth. zvi. Sp. , Lavand. Co. 53. f. Haust. Elle conti-,, nua austi de prendre toutes les quatre ,, heures la potion avec le Sel volatil, &c. ,, Le 12. de Juillet elle avoit eu un trans-,, port au cerveau pendant toute la nuit, ,, n'ayant que peu ou point reposé. On ,, coupa les Vesicatoires, qui coulerent , abondamment: & la Teinture lui avoit Z_{i-2} " donné

342 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. , donné trois felles pendant la nuit; ce , qui lui causa quelques foiblesses; son , pouls étoit foible, & fon urine pâle. , Je la vis le soir, après qu'elle eut assez , bien dormi, de sorte qu'elle étoit un , peu remise. Elle n'avoit que peu de , mal à la tête, son estomac étoit en , assez bon état, & je la trouvai mieux , à tous égards. Elle continua de pren-, dre la potion toutes les fix heures. & , quelques cuillerées du Julep, lorsqu'el-., le se sentoit foible. Le matin du 13. , de Juillet je trouvai que son mal de te-, te étoit entierement passé, & que son , urine étoit plus colorée. Je lui permis , de prendre du bouillon, & quelque , nourriture légere, dont elle se trou-, va bien. Elle se leva l'après-midi. , mais elle se trouva foible, & avoit des , tournoyemens de tête; au lit elle se , fentoit beaucoup mieux. Je lui ordon-, nai de prendre la potion avec le Sel vo-, latil, &c. & cette purgation le lende-, main matin. R. Tinet. Hier. cum Vino ,, fact. 313. Syr. è Spina Cerv. Aq. Puleg. , azvj. Spir. Lavand. Co. 31. f. Haust. cum , regimine cap. Le quatorzième de suillet , la purgation lui donna cinq felles; elle , mangea un peu à dîner, & se trouva , tranquille: mais lorsqu'elle marchoit , par la chambre, la tête lui tournoit, & , elle trembloit beaucoup. Je lui ordonnai de prendre le foir cette potion. 22 F. Aa.

TUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 343 , R. Aq. Ruta, Puleg. Bryon. Co. a zvi. ,, Spir. Corn. C. opt. gutt. 40. Tinct. Castor. , zi. Sacchar. Albiss. paululum. f. Haust. "Le guinzième de Juillet, étant levée, elle " fe plaignit d'un engourdissement dans ", les jambes, & d'un picottement, sem-, blable à celui que l'on sent lorsque les , jambes font ce qu'on appelle endormies. "Elle avoit meilleur appétit, & étoit ,, beaucoup mieux à tous égards. Je lui ,, ordonnai les Médecines suivantes. B. ,, Pulv. Rad. Valerian. Sylv. Bij. P. Castor. ,, Russ. Di. Assa fatid. zi. Tinct. Castor. ,, q. s. f. massa Pillular. cujus formentur ,, Pilull. No. 40. Elle prit quatre de ces , Pillules, deux fois par jour, avec une ,, petite potion de ce Julep. s. Aq. Ceras. ,, Nigr. zvi. Aq. Rutæ. Pæon. Co. ā Zij. ,, Spir. Lavand. Co. zvj. Syrup. Caryoph. q. ,, s. fiat Julap. Elle prenoit aussi cinq ,, cuillerées de ce Julep, lorsqu'elle le ,, trouvoit à propos. Nous laissames cou-,, ler les vesicatoires austi long-tems que ,, nous pumes; & lorsqu'ils furent séchez. ,, je lui ordonnai le 19. de Juillet la mê-,, me purgation qu'auparavant. Elle fut ,, assez bien, & n'eut aucune attaque jus-,, ques au 22. de Juillet, lorsqu'en se fai-,, fant appliquer un cautère au bras, elle , tomba dans une troisième convulsion. , qui dura près de deux heures: cepen-,, dant elle fut assez bien le soir. Le 29. , de Juillet on la purgea encore. Le Z_3 ., fixiè344 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. ,, fixième d'Août elle se plaignit d'une ,, douleur dans la tête, & d'un mal d'es-,, tomac: Quelques jours auparavant fes " regles avoient commencé de paroître; ,, elle avoit vomi presqu'une pinte de , sang, & étoit resserrée: le lui conseil-,, lai alors de prendre deux cuillerées de , Teinture sacrée tous les soirs, ou tous ,, les deux foirs, en allant se coucher; je , lui ordonnai aussi le remède suivante, , B. Spir. C. C. opt. ziij. Tinct. Helleb. Nigr. , Ev. dont elle prit quarante goutes, deux ,, fois par jour, dans une décoction de , Camomille. Elle continua de prendre ,, ces remedes pendant trois femaines; ,, ils répondirent à mon attente, & je la , laissai en bonne santé. le la vis envi-, ron un an après, & elle me dit, qu'el-,, le s'étoit toûjours bien portée depuis. ,, Catalepsis tam rarus affectus est, ut cres, dant inter centum, imò sexcentos, vix , unum Medicum reperiri, qui Catalepticum , aliquem viderit : ideòque Historia Catalep-, ticorum, si occurrant, diligenter annotan-, da. Sennertus. Med. Pract. Lib. 1. ,, C. 30. Art. V. Pensées sur l'Opération de la Fistule Lacrymale. Par Mr. François - Joseph

Art. V. Pensées sur l'Opération de la Fistule Lacrymale. Par Mr. François - Joseph Hunauld, Docteur en Médecine, Membre de la S. R. Professeur Royal d'Anatomie & de Chirurgie, & Membre de l'Académie Royale des Sciences à Paris. Communiquées à la Societé Royale par

une

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 345 une Lettre à Mr. Tho. Stack. Docteur en Médecine.

Art. VI. De la Cause des Vents Alisez; par Mr. George HADLEY, Membre de la

Societé Royale.

., Il me femble, dit Mr. Hadley, que , les Causes des Vents Alisez n'ont point , été plainement expliquées par ceux qui ,, ont traité ce sujet, parce qu'ils n'ont pas , confideré avec assez d'exactitude com-, bien le mouvement diurne de la Ter-, re contribue à la production de ces

" Vents.....

,, Tout le monde convient, je pense, , que l'Action du Soleil est la cause ori-, ginale des Vents Alisez; & qu'il les , produit en causant une plus grande , raréfaction de l'Air dans les lieux où , fes rayons tombant perpendiculaire-, ment, ou presque perpendiculairement, ,, excitent un plus grand dégré de cha-, leur, qu'ils ne font dans d'autres en-,, droits. De forte que dans ces lieux ,, où les rayons tombent perpendiculai-,, rement, l'Air devenu specifiquement , plus léger que celui qui l'environne, ,, doit être chassé de sa place par cet Air ,, plus frais qui est plus dense & plus pé-,, fant... Mais il semble que le seul effet ,, de cette rarefaction doive être, de , faire venir avec force l'Air de toutes ,, parts dans l'endroit où il est le plus ra-" réfié, particulierement du Nord & du Z_{4} "Sud,

346 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. , Sud, où l'Air est le plus frais; & non , pas principalement de l'Est & de l'Ouest. , comme on le suppose communément. , De forte que mettant à quartier le " mouvement diurne de la Terre, l'Air .. viendra de tout côté vers l'endroit où " l'action du Soleil est actuellement la plus " forte: d'où il fuit qu'il y aura fuccessi-, vement un vent de Nord-Ouest le ma-,, tin, & un Vent de Nord-Est l'après-" midi, de ce côté ici du Parallèle de la ", declinaison du Soleil; & un Vent de .. Sud-Ouest, & de Sud-Est de l'autre " côté. "Ce mouvement perpétuel de l'Air , vers l'Ouest ne sçauroit être causé par ,, la feule action du Soleil fur l'Atmosphè-,, re; comme il paroîtra plus évidemment , encore par le raisonnement suivant. Si , l'on suppose que la Terre soit en re-, pos, ce mouvement de l'Air sera com-" muniqué d'abord aux parties superficiel-, les, & produira peu-à-peu une Révo-" lution de tout l'Air vers le même cô-, té, à moins que la même quantité de " mouvement ne soit communiquée en " même tems à l'Air, dans d'autres en-, droits, mais dans une direction contrai-, re; ce qu'on ne sçauroit supposer. Mais ,, si le Globe de la Terre avoit aupara-, vant un mouvement à l'Est. ce mou-

,, vement de l'Air doit être par cela mê-, me continuellement retardé: Et si l'on

., fup-

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 347 , fuppose que ce mouvement de l'Air naît , d'une action quelconque de ses parties , l'une sur l'autre, la consequence sera la "même. C'est pourquoi il semble qu'il ,, soit nécessaire de montrer, comment ce " phénomène des Vents Alifez peut être ,, causé, sans qu'il y ait réellement un " mouvement général produit dans l'Air , vers l'Ouest. C'est ce qu'on montrera , facilement, si l'on considere en même , tems le mouvement diurne de la Terre. ,, Car supposons que l'Air ait par-tout , un mouvement égal au mouvement ", diurne de la Terre; en ce cas il n'v ,, aura point de mouvement rélatif de la ,, surface de la Terre & de l'Air, & par ,, consequent point de Vent. Mainte-,, nant que par l'action du Soleil fur les , parties qui environnent l'Equateur, & ,, par la raréfaction de l'Air produite par "cette action, l'Air foit attiré-là des " parties Septentrionales & Méridiona-, les ; les Parallèles deviennent toûjours , plus grands, à proportion qu'ils sont , plus proches de l'Equateur; & l'E-, quateur est plus grand que les Tro-, piques, à-peu-près dans la raison ,, de 1000. à 9171. & par consequenc " la différence de leur circonférence est ,, à-peu-près de 2083. milles, & la fur-,, face de la Terre se meut d'autant plus ,, vîte fous l'Equateur, que la furface de

343 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. , la Terre avec l'Air fous les Tropiques. , D'où il suit, que l'Air qui se meut des .. Tropiques vers l'Equateur, avant moins , de vélocité que les parties de la Ter-., re auxquelles il arrive, aura un mouve-., ment rélatif, contraire au mouvement ., diurne de la Terre dans ces endroits ., là : lequel mouvement rélatif étant com-, biné avec le mouvement de l'Air vers ., l'Equateur, produira un Vent de Nord-" Est de ce côté ici de l'Equateur. & un " Vent de Sud-Est de l'autre côté. , A mesure que l'Air approche de l'E-., quateur, ces Vents deviennent toûjours ,, plus forts, & de plus en plus à l'Est. , jusques à ce qu'ils deviennent tout-à-, fait Est sous l'Equateur (comme on le , trouve aussi par expérience) à cause du , concours des deux Courans de l'Air du , Nord & du Sud; & la vîtesse du Vent , fera à raison de 2083 milles dans l'es-, pace d'une révolution de la Terre. ou ", d'un jour naturel, & de plus d'un mille " & un tiers dans une minute; ce qui est , une plus grande vîtesse que ceile du , Vent dans les plus grandes Tempêtes: ,, Car, suivant les Observations du Doc-"teur Derham, l'Air ne parcourt , alors plus d'un mille dans une minute. "Mais il faut remarquer, qu'avant que , l'Air puisse être arrivé des Tropiques à " l'Equateur, il saut que la surface de la .. TerJUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 349, Terre ou de la Mer lui ait communi,, qué un peu de mouvement vers l'Est,
,, par où son mouvement rélatif est di,, minué; & dans plusieurs circulations
,, successives il sera réduit à la force que

, l'on trouve qu'il a effectivement.

L'Auteur se sert des mêmes principes pour rendre raison des Vents Alisez hors des Tropiques; & il finit par ces deux consequences: Premièrement, sans le secours du mouvement diurne de la Terre, la Navigation seroit prodigieusement longue, principalement vers l'Est & l'Ouest, & il seroit peut-être impossible de faire tout le tour de la Terre. En second lieu, il faut que les Vents de N. E. & de S. E. qui foufflent entre les Tropiques, soient compensez par des Vents de Nord-Ouest & de Sud-Ouest qui souffient ailleurs; & en général il faut que tous les Vents qui soufflent de quelque point que ce soit, soient compensez par des Vents contraires qui souffient en quelque autre endroit: sans quoi il faudroit qu'il v eût quelque changement produit dans le mouvement de la Terre fur son Axe.

Art. VI. Rélation de plusieurs Tremblemens de Terre arrivez dans la Nouvelle Angleterre, depuis que les Anglois s'y font établis; particulierement du dernier qui s'y fit fentir le 29. d'Octobre 1727. Communiquée à la Societé Roya-

350 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, le par Mr. Paul Dudley, Membre de la

Societé Royale *.

Après avoir marqué en peu de mots les Tremblemens de Terre, qui sont arrivez dans la Nouvelle Angleterre depuis l'an 1638, Mr. Dudley vient à celui du 29 d'Octobre 1727. Il commence par marquer quel tems il fit avant que ce Tremblement arrivât. L'Hyver avoit été assez moderé durant les mois de lanvier & Février, sans aucune forte gelée: en Mars il v eut beaucoup de Neige. & un neu de tems froid, mais cela ne dura pas: le onze il y eut une Eclipse de Soleil d'environ cinq doigts, quinze minutes, après quatre heures du foir, autant que Mr. Dudley en put juger sans le secours d'aucun instrument. Le tems fut assez beau le reste du mois; il y eut de la pluye quelquefois, & une seule fois du Tonnerre & des Eclairs. En Avril il fit un beau tems de printems; il y eut beaucoup de pluye au commencement & à la fin du mois. Le commencement de Mai fut assez beau; le 9, le 10, & le 13. il plut beaucoup: le 18. il y eut une gélée blanche; le 24. & le 25. il fit fort froid: ensuite il sit un tems fort sec jusqu'à la fin du

^{*} On peut voir une autre Rélation du même Tremblement de Terre dans le Cahier 409. des Mem. de la S. R. p. 124.

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 351 du mois; de même qu'au commencement de luin: durant tout ce mois il y eut beaucoup de Tonnerre & d'Eclairs, aussibien qu'au mois de Juillet: & quoiqu'il v eût quelques ondées dans certains endroits, cependant le tems fut généralement parlant fort sec: dans les trois derniers jours de Juillet il fit si chaud, qu'il n'y eut pas moyen de travailler, ni de voyager de jour, ni de dormir la nuit. Le commencement d'Août fut aussi excesfivement chaud; & le premier jour il fit des Eclairs continuels, le tout autour de l'horison, depuis le soir jusqu'à minuit. quoiqu'il n'y eût pas beaucoup de Tonnerre. La fécheresse continua jusqu'au 10, ensuite il y eut beaucoup de pluye par toute la Province; mais la chaleur fe fit fentir fortement jusqu'à la mi-Septembre; de sorte qu'à tout prendre, je ne me fouviens pas, dit Mr. Dudley, d'avoir vû tant de chaleur dans un feul été. Le 16. de Septembre il y cut une Tempête des plus violentes; le vent étoit au Nord-Est; il y eut aussi beaucoup de pluye. En Octobre le tems fut fort froid avant le Tremblement de Terre; le 23. il plut bien fort, le vent étant au Sud: la nuit du 25. il y eut une forte gelée; le 26. un peu de Neige; le 28. il fit froid, le vent étoit au Nord-Ouest, & continua de même le 29. jour de Dimanche; le tems étoit froid, quoique le vent 352 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, ne fût pas fort: le foir il y eut un calme, & le Ciel étoit fort clair & ferein.

Par ce Journal abregé, dit Mr. Dudley; les Sçavans pourront juger si la Terre n'avoit pas été disposée ou préparée au Tremblement dont il s'agit ici, par cette longue sécheresse & par la chaleur extrême dont elle sut accompagnée, qui rendirent la terre plus poreuse, & la remplirent d'exhalaisons ou de vapeurs enslammées, qui étant après cela rensermées dans la Terre par les grandes pluyes & par la gelée qui suivirent, & ne trouvant par consequent aucun passage pour sortir & s'évaporer, agirent les unes sur les autres au dedans de la Terre avec une violence terrible.

Mr. Dudley examine enfuite de quelle espece étoit le Tremblement de Terre dont il s'agit ici. Gilbertus Jacchaus, dans ses Institutiones Physica, cap. Terra Motus, distingue quatre especes de Tremblemens de Terre, en quoi il s'accorde avec Aristote & Pline, qui comptent pour la première espece la simple secousse, qu'ils comparent au Tremblement caufé par un accès de fiévre. Notre Auteur n'a point ouï dire que la Terre se soit ouverte en aucun des endroits où le Tremblement s'est Il est vrai que quelques perfait sentir. fonnes ont dit, qu'on avoit vû la Terre s'élever sensiblement, & s'abaisser ensuite. Mais notre Auteur doute de la vérité de ce fait; parce que de pareilles secousses auroient

Tuillet, Aout et Septemb. 1739. 353 auroient certainement renversé quelques édifices, ou bien les exhalaisons se seroient fait jour par quelque ouverture. Remarquons pourtant, que dans une Apostille à cette Lettre Mr. Dudley reconnoît, que des personnes dignes de foi l'ont assuré, que ce Tremblement de Terre avoit rendu puante l'eau de quelques fources; que quelques puits s'étoient enfoncez considerablement dans la Terre, & que d'autres avoient même entierement disparu. Il ajoute, qu'un Gentilhomme de Nbury, ville située à trente ou quarante milles de Boston, au Nord-Nord-Est, lui a écrit, qu'à la distance d'environ quarante Verges * de sa maison, la Terre s'étoit fénduë. & qu'il étoit sorti par cette fente près de trente charetées de fable fin: ce qui est d'autant plus remarquable, que, comme Mr. Dudley l'a appris depuis, il n'y a dans ce quartier-là, & dans les environs, qu'une forte glaise jusqu'à vingt ou trente pieds de profondeur, & qu'on n'v trouve jamais aucun fable; de forte qu'il faut que les exhalaisons avent chassé cette grande quantité de sable au travers d'un lit de Glaise d'une épaisseur prodigieuse.

Nous ne nous arrêterons pas à ce que notre Auteur dit du bruit qui préceda ou qui accompagna le Tremblement de Ter-

re,

^{*} La Verge est de trois pieds.

354 BIBLIOTHE QUE BRITANNIQUE, re, ni à la description qu'il nous donne des efforts qu'il produisit, parce qu'il n'y a rien dans tout cela de fort remarquable.

Mais il ne fera pas inutile de rapporter ce que Mr. Dudley dit de l'étenduë de ce Tremblement de Terre. Boston, Capitale de la Nouvelle Angleterre, est située au 42. dégré, & 25. min. de latitude Septentrionale, 4. heures & 43. min. à l'Ouest de Londres, suivant que sa situation a été déterminée il y a long-tems par Mr. Thomas Brattle, de ce païs - là, & par Mr. Hodgson, de Londres. Prenant donc Boston pour centre, nous avons, dit Mr. Dudley, des Rélations certaines, qui nous assurent que le Tremblement de Terre dont il s'agit ici, a été fenti fur la Riviere de Quennebeck du côté de l'Est, & à Philadelphie du côté de l'Ouest, deux endroits éloignez de 150, lieuës l'un de l'autre, de l'Ouest-Sud-Ouest, à l'Est Nord-Est, & il a été apperçu plus ou moins dans tous les endroits situez entre ces deux termes. Et prenant une ligne transversale, on a senti ce Tremblement d'un côté jusqu'à l'Isle appellée Nantucket, & de l'autre jusqu'à l'Isse nommée la Vigne de Marthe*, l'une & l'autre éloignée de Boston de près de quatre-vingt dix milles: & la première à plus de dix lieuës de Ter-

^{*} Martha's Vineyard.

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 355 Terre-ferme. Il paroît par-là que ce Tremblement s'est fait sentir dans une plus grande étenduë de Païs, qu'aucun dont il toit fait mention dans l'Histoire.

On ne scauroit déterminer où il a commencé. Dans les endroits situez vers l'Ouest on l'a senti entre dix & onze heures du foir: on l'a apperçu dans le même tems aux endroits fituez vers l'Est: d'où Mr. Dudley conclut, qu'il doit être arrivé à - peu - près au même tems dans toute l'étenduë du Païs où on l'a fenti. Quelques - uns de nos voisins, ajoute l'Auteur, foutiennent qu'il est venu du Sud: d'autres affurent qu'il venoit du Nord. Mais cette différence ne doit pas nous surprendre; puisqu'il v a lieu de supposer que les cavernes soûterreines par où les exhalaifons passent, ne sont pas situées en ligne droite, mais qu'elles se divisent en plusieurs branches, selon tous les points de la Bousfole principalement dans une si grande étenduë de Païs.

Art. VIII. & IX. Ces deux Articles contiennent une Rélation d'un effet extraordinaire de la Foudre, qui a communiqué une vertu Magnétique à des Couteaux, &c. à Wakefield, dans la Comté d'York. Par le Docteur Cookson, & communiquée à la Societé Royale par Mr. Pierre Dod, Docteur en Médecine & Membre de la S. R.

Vers la fin de Juillet 1731. il y eut un Tome XIII. Part. II. Aa grand

256 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, grand orage de Tonnerre & d'Eclairs. La Foudre entrant dans une chambre, fendit une grande caisse de Sapin où il y avoit plusieurs douzaines de couteaux & de fourchettes, qui furent dispersez par toute la chambre. Lorsqu'on vint pour les ramasser, on trouva qu'il y en avoit plusieurs de fondus, d'autres cassez en deux, quelques-uns avoient le manche brûlé, &c. Mais ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est qu'après les avoir mis sur une table, fur laquelle il y avoit des cloux, des an-&c. de fer, on apperçut qu'en prenant quelques-uns de ces couteaux, ils enlevoient avec eux des anneaux, des cloux, &c. On les essaya presque tous, & l'on trouva qu'ils avoient tous acquis la vertu de l'Aimant; vertu qu'ils ont conservée, même après avoir été rougis dans le feu.

Mr. Cookson nous donne ici dans une figure, la fituation de la chambre dans laquelle la Foudre entra, celle où étoient les couteaux, & la ligne que suivit la Foudre. Puis il propose ces Questions:

Ne peut-on pas attribuer cette Vertu Magnétique que ces couteaux & ces four-chettes ont reçue, à ce qu'ils étoient placez dans une direction qui coincidoit, ou qui ne faisoit qu'un très-petit angle avec la Ligne Magnétique; puisqu'une barre de fer, placée dans une pareille situation, reçoit en peu de tems une vertu attractive, qui n'est que passagere, il est vrai; mais qui

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 357 qui devient permanente, lorsque la barre demeure long-tems dans cette situation?

Ne peut-il pas être arrivé, que ces couteaux étant dans cette situation, & ayant été prodigieusement échaussez par la Foudre, ont été fortement impregnez de cette Vertu Magnétique; puisqu'une barre de fer échaussée, & placée ensuite dans une certaine direction pour se refroidir, acquiert cette Vertu plutôt, que lorsqu'on la met toute froide dans la même direction?

Les Poles de la Boussole ont été quelquesois changez par la Foudre; comment donc la Foudre a-t-elle pû communiquer une pareille Vertu dans le cas dont il s'agit ici, puisqu'elle l'a fait évanouïr dans une autre occasion?

Nous donnerons la fuite dans un autre Journal.

ARTICLE V.

Histoire du Droit Public Ecclésiastique François; où l'on traite de sa Nature, de son Etablissement, de ses Variations & des Causes de sa Décadence: On y a joint quelques Dissertations sur les Articles les plus importans & les plus contestez. Par Monsieur D. B. A Londres Chez Samuel Harding, 1737. 2. vol. in 8°. p. p. 472. pour le premier Tome, & 34°. Aa 2 pour pour le fecond, fans compter les Vies des Papes Alexandre VI. & Leon X. qu'on y a ajoutées, & qui en contiennent. 138.

Uoique le titre de ce Livre porte qu'il a été imprimé à Londres, il est visible, à en juger par le papier & par les caractères, que c'est une impression d'Hollande. Nous nous sommes cependant crus autorisez sur le simple titre à en rendre compte, comme d'un Ouvrage qui nous a paru mériter par plus d'un endroit la curiosité du Public. Voici le plan, tel que l'Auteur nous le donne lui-même.

, l'expose d'abord, dit-il *, les Droits , des trois Puissances, c'est-à-dire du . Souverain, du Pape & des Evêques; , car c'est du concours de ces trois Juris-,, dictions que se forme le Droit Public " Eccléfiastique François; & je regarde , les idées distinctes que j'en donne com-, me une Introduction nécessaire à l'His-, toire que j'écris. Je me suis attaché dans cette Introduction à établir les "Droits du Souverain, parce que c'est , à les détruire & à les affoiblir que les , deux autres Puissances se sont attachées. " Je fais ensuite l'Histoire de l'exercice , de ces Droits, de l'abus qu'on en a fait, ,, de

TUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 359 , de la foiblesse qu'on a eu à les défen-, dre, de l'adresse à les attaquer, des pré-, tentions, des entreprises qu'ils ont don-, né occasion de former, & des divisions , dont ces entreprises ont été suivies. ,, Comme parmi ces prétentions il y en ,, a de fort embarassées, à cause du rap-, port essentiel qu'elles paroissent avoir au ,, fond de la Religion, & que par-là elles ,, demandent d'affez grandes discussions; , j'en ai fait le sujet de quelques Disser-, tations, sans leur donner d'autre ordre , que celui des évenemens qui ont don-", né naissance aux difficultez qu'elles dé-,, veloppent, & aux contestations qu'elles ", décident. Pour l'Histoire même, je la ,, divise en quatre Parties; la première, ,, depuis l'établissement de la Monarchie " jusqu'au tems de Grégoire VII; la se-,, conde, depuis Louis VI. jusqu'aux démê-", lez de Philippe le Bel avec Boniface ,, VIII; la troissème, depuis la mort de ce ,, Pape jusqu'au Schisme; enfin la dernie-,, re, depuis ce Schisme jusqu'à la Consti-,, tution Unigenitus ". Du reste, l'Auteur fait profession d'une aussi grande impartialité que s'il écrivoit sur les Droits du Muphti & du Grand-Seigneur; il n'attend ni pension ni Bénésice, & il dit librement ce qu'il pense. Il pose d'abord pour principe incontes-

table, que la Religion Chrétienne n'a rien changé aux Droits des Souverains, & que,

Aa 3 quel-

360 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. quelque éminent, quelque sacré que soit le caractère de ses Ministres, ceux qui le reçoivent ne cessent point d'être sujets. D'où il suit évidemment, qu'on ne doit tenir aucune Assemblée Ecclésiastique, ni publier aucun Reglement en matière de Religion, dans les Etats d'un Prince, qu'avec sa permission & sous son autorité; que tous les Membres de l'Etat, tant Ecclésiastiques que Laïques, doivent également contribuer de leurs biens & de leurs services personnels à sa conservation & à sa défense, & que, pour les y contraindre, le Souverain n'a besoin de l'autorité de qui que ce foit; que c'est à lui seul qu'il apartient de disposer des Postes éminens dans l'Eglise, aussi-bien que dans l'Etat, & qu'aucune Puissance étrangere n'a droit de s'en mêler. Pour justifier ce principe, l'Auteur allègue l'Histoire de l'Eglise. près que par sa patience & par ses travaux infinis elle se fut peu-à-peu établie fur les ruines de l'Idolatrie, son Gouvernement parut aux Souverains digne de leur attention. Ils y intervinrent; & autant que la nouvelle Religion pouvoit le permettre, ils firent, par rapport à elle, ce qu'ils avoient fait par rapport à l'ancienne. Ils ne s'en declarerent pas les Chefs, mais les Protecteurs, & ils regarderent ce titre comme une partie essentielle de leur Souveraineté. Ils ne déciderent point les disputes qui s'élevoient dans l'Eglise, mais

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 361 mais ce fut par leurs ordres que les Evêques assemblez les déciderent; & ce fut par leurs Edits que ces Loix Ecclésiastiques devinrent des Loix d'Etat. Le Grand Constantin, après sa conversion au Christianisme, entra fort avant dans les affaires de l'Eglise. Les Evêques eux-mêmes s'addresserent à lui, & implorerent son autorité souveraine pour l'extinction des schismes & des hérésies. Dans cette vûë il convoqua un Concile National à Arles, & quelque tems après un Ecuménique à Nicée, où il assista en qualité de Souverain, & de Protecteur de la Religion & du Concile. Il y parla même sur les Articles contestez, & il en soutint les décisions par ses Edits. Ses successeurs l'imiterent en cela; pendant plusieurs siécles il ne se tint point de Conciles fans leur permission, ou plutôt il ne s'en tint point que par leurs ordres, & ils y eurent toûjours une très-grande part. La présence du Prince ou de ses Commissaires empêchoit les intrigues, & ne permettoit pas que le plan des delibérations & des décisions vînt de Rome, comme on l'a vû depuis. Les Evêques de cette Capitale, fujets du Souverain comme les autres, n'avoient que leur voix dans ces Affemblées, ni d'autres prérogatives que celles qui étoient attachées à leur Siège. Légats de Sylvestre au Concile de Nicée. eurent ordre de consentir à tout ce qui y feroit réfolu à la pluralité des fuffrages. Aaa

362 BIELIOTHEQUE BRITANNIQUE,

Mais le Souverain n'a pas seulement droit de connoître des Affaires Ecclésiastiques, & d'en ordonner ou d'en procurer la décision; ses droits s'étendent encore sur les biens & fur les personnes particulierement confacrées & affectées à l'Eglise. occasion l'Auteur traite des Immunitez du Clergé tant féculier que régulier, & fait voir qu'elles n'ont d'autre fondement que la pieté quelquefois mal entenduë des Princes, qui peuvent par consequent les revoquer quand il leur plaira. ,, l'avouerai, si ,, l'on veut, dit-il (*), que la bienféan-,, ce exigeoit en quelque forte ces Immuni-,, tez, qu'il ne convient pas, pour l'hon-, neur de la Religion, que ses Ministres, , quoique criminels, soient traitez avec ,, aussi peu d'égards & de menagement que ,, les autres coupables: Mais je nie forte-,, ment que ces Immunitez soient essentiel-, les au Christianisme, que les Souverains ,, qui l'ont embrassé n'avent pas pû ne les ,, point accorder, & que les ayant accor-,, dées, ils ne puissent y déroger pour des ,, raisons urgentes. J'ose même défier qu'on ,, trouve quelque raison solide pour prou-,, ver qu'un Prince ne peut pas en premiè-, re instance connoître du crime d'un Clerc ,, régulier ou féculier, & que pour le pu-, nir il faille que la condamnation d'un ; Tribunal Eccléfiastique précede la sienne.

^(*) Pag. 54.

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 363

Ce que l'on vient d'avancer n'a rien en effet que de conforme & à l'Histoire Sainte & à la nature même des choses. Dieu declara à son peuple, que le Roi qu'il demandoit auroit sur lui droit de vie & de mort, il ne fit aucune exception en faveur de la Tribu de Levi. Ce ne fut pas l'Onction facerdotale qui empêcha Salomon de faire exécuter contre Abiathar, Grand-Prêtre, la fentence de mort qu'il avoit justement prononcée; le seul souvenir des fervices qu'il avoit rendus à David, son Pere, le détermina à la clémence. Ce Prince ne fit-il pas tuer dans le Temple, & au pied même de l'autel, Joab qui s'y étoit refugié? Dira-t- on qu'il viola par cette action la fainteté du lieu ou les Immunitez du Clergé? Nous ne voyons point non plus dans l'Évangile, que Jesus-Christ ait prétendu exempter ses Apôtres des Loix impofées à toute la Nation; au contraire il fait un miracle pour payer la Capitation qu'on lui demandoit. Les Apôtres euxmêmes n'ont rien dit d'où l'on puisse conclure que les Immunitez Ecclésiastiques fassent partie de la Religion qu'ils ont prêchée. Le Prince, pour la confervation de l'Etat, pour le foutien de sa digniré, a besoin de l'assistance de sessujets; ils sont tenus de l'aider de leurs biens & de leurs personnes. Mais de quel droit les Ecclésiastiques en seroient-ils exempts? Ne sontils pas membres de la Societé, & ne partici-Aa 5 pent-

364 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, pent-ils pas à tous les avantages de la Societé? N'ont-ils pas le même intérêt que les autres à la prosperité de l'Etat, & n'est-il pas juste qu'ils y contribuent selon leurs forces, aussi-bien qu'eux? Qu'on cherche tant qu'on voudra, on ne trouvera rien, ni dans leur profession, ni dans l'Ecriture Sainte, qui les empêche de prendre les armes pour la défense de la Patrie, ou pour leur propre défense. Les deux fils d'Heli, Grand-Prêtre de la Loi, Sacrificateurs eux-mêmes, ne tomberent-ils pas morts dans un combat, à côté de l'Arche qu'ils défendoient contre les efforts des Philistins? St. Pierre n'avoit-il pas une épée lorsque fon Maître fut trahi? Et si lesus-Christ le tança, ce ne fut pas de ce qu'il la portoit, mais du mauvais usage qu'il en fit. N'a-t-on pas vû pendant long-tems les Evêques mener leurs Vassaux au combat. & payer admirablement bien de leurs personnes? Et s'il faut quelque chose de plus, n'a-t-on pas vû Jules II. lui-même. le casque en tête, la cuirasse sur le dos, commander ses armées, & presser vivement le siège d'une Place? Qu'on demande au Pape, s'il ne peut pas autoriser les Prêtres & les Moines à prendre les armes; il répondra à coup sur qu'il le peut? Mais comment le pourroit-il; s'il étoit effentiel au caractère des Ecclésiastiques de ne point aller à la guerre?

Les biens d'Eglise ne sont pas non plus

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 365 par eux-mêmes exempts des charges publiques. Le Souverain a fur eux le inême droit que sur tous les autres qui rélevent de lui. En effet, ne lui devoient-ils rien avant leur confécration, & ont-ils depuis changé de nature? La volonté des Donateurs a-t-elle pû leur en saire changer? Les Princes eux-mêmes, en déchargeant ces Donations des taxes publiques, ontils pû lier leurs Successeurs, de manière qu'ils ne puissent se rétablir, eux & le reste de leurs sujets, dans leurs droits naturels, à quoi une pieté mal entenduë les avoit fait injustement renoncer? A l'égard des Bénéfices & des Dignitez Ecclésiastiques, pourquoi n'en feroit-il pas de même que de tous les autres Postes que le Roi donne, ou qui ne font donnez qu'en fon nom? Ne convient-il pas, n'est-il pas même nécessaire dans un Gouvernement despotique (car il faut se souvenir qu'il s'agit ici du Droit Ecclésiastique François) que les graces publiques coulent du Trône comme de leur source? Le Prince ne peut donner, je l'avoue, le caractère dont il faut être revêtu pour posseder ces Bénésices. ces Dignitez dans l'Eglise; mais qu'est-ce qui empêche qu'il ne puisse les accorder à ceux qui ont reçu ce caractère des personnes qui ont le droit de le conférer? Ce n'est pas lui non plus qui donne le Doctorat, par exemple, en Droit Civil, en Droit Canon, en Médecine, &c. Seroit-ce bien rai366 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, raisonner que d'en conclure qu'il ne peut pas donner les Places pour lesquelles le

Doctorat est requis?

Ici l'Auteur s'étend à faire voir l'injustice des prétentions de la Cour de Rome, par rapport à la disposition des Biens d'Eglise & aux revenus qu'elle en tire. Le Pape n'a, suivant lui, aucun droit de nommer aux Evêchez ni aux autres Dignitez ou Bénéfices Ecclésiastiques qui sont hors de ses propres Etats, de donner des Dispenses ou des Permissions, pour en jour, pour les résigner ou les permuter, d'en retirer les Annates, d'accorder des Expectatives, &c., Sa qualité même de Chef de ,, l'Eglise ne sçauroit, dit-il, justifier le ,, pouvoir qu'il s'attribue à tous ces égards. L'élection des Evêques a été entre les , mains du Peuple ou du Clergé pendant ,, un fort long tems, c'est - à - dire jusques ,, à la conversion des Empereurs. , ce tems-là elle s'est faite par le Clergé , feul. Le droit de confirmer ces Elec-,, tions apartenoit au Prince seul, le Pape , ne s'en mêloit en aucune manière; on " lui écrivoit seulement sa profession de , foi, & on lui demandoit sa communion. , Certainement alors il ne tiroit aucun ,, Tribut des autres Eglifes; au contraire, ,, comme la sienne étoit la plus riche, il ,, les assitoit dans leurs besoins. Dans ces ", premiers tems n'étoit-il point le Chef de ¿, l'Eglise? N'a-t-il commencé de l'être que " lorf-

TUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 367 , lorsqu'il s'est attribué des Droits qu'il , n'avoit point? Lorsqu'il a établi des , contributions fur ses freres & sur ses en-, fans, & que contre la sentence de Jesus-. Christ, dont il se dit le Vicaire, il a fait ,, de son Sacerdoce un Royaume tempo-, rel, une Domination toute profane & , toute féculiere, jusqu'à entreprendre de , commander aux Rois même, jusqu'à , prétendre que les Princes de leur fang ,, le cedassent à ceux qu'il honoroit des , dignitez de sa Cour; égalant par-là , l'orgueil insupportable de Rome Idolâtre. , qui préféroit ridiculement ses Bourgeois

" à tous les Rois du monde?

Pour prévenir ces abus, l'Auteur declare librement ce qu'il juge qu'il faudroit faire. ", Peu-à-peu, dit-il (*), on a , aboli l'usage des Expectatives si onereux , aux vrais Collateurs & si fructueux à la , Cour Romaine: Ne pourroit-on pas em-, pêcher les François d'aller à Rome man-"dier, ou si l'on veut, disputer un Béné-, fice, leur défendre d'y aller sans une ,, permission expresse, qu'on n'accorderoit ", qu'à ceux qui ne pourroient prétendre à ,, aucun Bénéfice? Ne pourroit-on pas, ,, par des délais résterez, lasser la patience ,, de ceux que le Pape auroit nommez, , par des prétextes spécieux infirmer leur , nomination, faire de leur vie un exa-, men

368 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. " men exact & rigoureux, les engager à , se désister de leur droit, declarer que le .. consentement du Patron naturel est né-, cessaire, & dans la concurrence préfé-., rer la nomination de l'Ordinaire à celle ,, de Rome? En un mot, le Souverain ne ", pourroit - il pas par un Edit folemnel , annuller toute Nomination faite ,, tout autre que par lui, ou par quelqu'un , de ses sujets, du moins par quiconque , ne possederoit pas les Terres, les Béné-,, fices à quoi plusieurs de ces Nominations " font attachées? Outre que par-là il ren-, treroit dans ses droits, il conserveroit ,, les grosses sommes d'or & d'argent qu'on ,, transporte à Rome". Ce langage paroîtra peut-être furprenant dans la bouche d'un Catholique, mais il n'en est pas moins juste; la seule difficulté consiste dans l'exécution, qui ne pourroit avoir lieu sans rompre tout-à-fait avec le Pape, & qui par cette raison a bien l'air de ne réussir de long-tems.

Après avoir ainsi établi sa thèse, l'Auteur a recours à l'Histoire depuis l'Etablissement de la Monarchie Françoise, pour faire sentir la solidité de ses restéxions, & pour découvrir la source & les progrès des abus dont il souhaite la reformation. C'est là-dessus que roule la plus grande partie de son Ouvrage. Nous ne sçaurions le suivre dans ce détail qui, quoique très-curieux, n'est gueres susceptible

Juillet, Aout et Septems. 1739. 369 tible d'Extrait. Mais nous dirons quelque chose des Dissertations particulieres qu'il y a entremêlées.

La première traite de la Supériorité des Evêques de Rome, que l'Auteur explique de cette manière. Le Pape est au dessus de chaque Evêque en particulier: mais il est inférieur à tous les Evêques en général, qui peuvent faire des Loix auxquelles il soit obligé d'obéir. Et voici ses preuves (*) Les Apôtres ont tous également reçu de Jesus-Christ le pouvoir de prêcher l'Evangile, de lier & de délier les pécheurs, de remettre & de retenir les péchez. A cet égard St. Pierre n'eut aucune fupériorité sur ses Collegues. Cependant on ne peut nier qu'il n'eut fur cux quelque Primauté, qui consistoit en ce qu'il étoit le premier entre eux, & comme leur Président & leur Chef. C'est ce que l'Auteur cro t pouvoir conclure de ce que I. C. l'avoit appellé le premier à le fuivre. de ce qu'il est ordinairement nommé le premier dans l'Histoire de l'Evangile, de ce qu'il a prêché le premier cet Evangile, de ce qu'il paroît avoir présidé au Concile de lerusalem, & sur-tout de ces paroles que notre Sauveur lui addresse après sa Réfurrection, Pais mes Brebis, quoiqu'affurément il n'y foit question de rien de semblable. Il est visible par toute la suite du dif-

^(*) Pag. 123. & fuiv.

370 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. discours, que c'est une espece de formule dont J. C. se sert pour rétablir cet Apôtre dans son Ministère, duquel il étoit déchu par sa triple abnégation. Mais quand le contraire seroit vrai, quand St. Pierre auroit été primus inter pares, ce que l'on peut accorder fans aucun danger pour la foi, que s'ensuivroit-il? Que le Pape est aussi le premier, le Chef des Evêques, comme l'Auteur le prétend? Mais pour que la consequence fût juste, il faudroit avoir prouvé auparavant qu'il est le successeur de St Pierre, & qu'il a hérité de sa Prééminence; ce que l'Auteur ne s'est point mis en peine de prouver, sans doute parce qu'il en a bien fenti la difficulté, ou plutôt l'impossibilité.

Cependant nous lui ferons d'autant moins querelle là-dessus, qu'il n'est aucun Protestant qui, pour le gain de la paix, ne lui passat volontiers cette supposition, toute précaire qu'elle est, pourvû que son système sur la Supériorité du Pape pût avoir lieu. "Le Pape, dit-il (*), n'est pas, plus supérieur des Evêques, que St. Pier, re l'étoit des Apôtres. Il est le premier des Evêques, leur Chef; il a sur eux droit d'inspection, d'admonition, de repréhension même. S'ils s'assemblent pour quel, que cause concernant toute l'Eglise, c'est à lui à les convoquer, sauf le droit ... des

Juillet, Aout et Septemb. 1739. 371 des Princes, & à les présider; mais il " n'est point leur Souverain; son sentiment , n'est point leur regle; il n'a pas lui seul , plus d'autorité qu'eux tous; il est, com-, me chacun d'eux en particulier infé-, rieur à l'Assemblée qu'il a convoquée, , & ne peut sans crime refuser de s'y , sonmettre. Si les Evêques ont perdu ,, leurs droits, si le Pouvoir que Jesus-,, Christ a attaché à leur sacré caractère ,, est borné, si on les domine, si on regne fi on les tient ,, dans la servitude, ce ne peut être que ,, par la coupable ignorance de leurs Droits, ,, & par leur indigne foiblesse à les défen-" dre.

L'Auteur montre ensuite par l'Histoire de la primitive Eglise, que c'est-là l'idée qu'on doit se faire de la Supériorité du Pape. Il est seulement fâcheux qu'elle ne lui ait sourni aucun trait de la Prééminence des Evêques de Rome sur tous les autres Evêques, en qualité de Successeur de St. Pierre; ce qui étoit pourtant le point essentiel à justisser. Tout ce qu'il en a tiré, tend même plutôt à renverser cette Prééminence qu'à l'établir. Que les Lecteurs en jugent par le précis que nous en allons donner.

Tous les Evêques étoient originairement égaux; ils avoient chacun leur Diftrict, ou leur Diocèse particulier, qu'ils gouvernoient avec un plein pouvoir & une

Tome XIII. Part. II. Bb en-

372 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, entiere indépendance. Aucun d'entre eux ne s'ingéroit dans les affaires des autres. & n'exercoit aucune espece d'autorité ou de jurisdiction sur les autres. Lorsqu'il y avoit quelque point important à regler. ou quelques abus à reformer, ce n'étoit iamais aucun d'eux en particulier qui en décidoit; mais ils formoient, ou des Synodes Provinciaux, ou des Synodes Nationaux, dans lesquels, on regloit l'affaire à la pluralité des suffrages. Cependant leurs décisions ne lioient les Evêques des autres Provinces, ou des autres Nations, qu'autant qu'ils le vouloient bien, & qu'ils trouvoient la chose raisonnable. Les Evêques des Métropoles, des Capitales, & quelquefois même du lieu où l'on s'assembloit, préfidoient à ces Synodes, & n'y avoient que leur voix comme les autres. d'eux ne s'attribuoit le droit de quer ces fortes d'Assemblées, & d'v présider, en quelque lieu qu'elles se tinssent. Dans ces heureux tems, donc, les Evêques de Rome avoient leur District comme les autres Evêques; leur Jurisdiction ne s'étendoit point au-delà du Territoire qui leur avoit été attribué: Mais leur Siège étant le plus ancien de l'Occident. c'est d'eux que le reste de l'Italie, les Gaules, les Espagnes, reçurent la lumiere de l'Evangile; ils furent en quelque sorte les Fondateurs des Eglises qui s'y formerent, ils leur donnerent leurs premiers EvêJUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 373 Evêques; d'où nâquit le respect & la reconnoissance que ces Eglises conserverent toûjours depuis pour l'Eglise de Rome, comme pour leur Mere & la source de leur salut.

" C'est de cette espece de Filiation, "dit l'Auteur *, qu'est venu le grand ,, rapport des Eglises particulieres d'Oc-,, cident avec Rome, & la respectueuse ,, déférence qu'elles avoient pour elle. ,, Les Eglises d'Orient, qui n'étoient point ,, ses filles, si je puis user de cette expres-,, fion, ne la confultoient gueres, & n'a-,, voient avec elle aucun rapport particu-" lier ". [Ces Eglises ne reconnoissoient donc pas la Primauté des Papes en qualité de Successeurs de St. Pierre, autrement elles auroient conservé avec eux, comme avec leurs Chefs, une étroite relation. , Je dois l'observer ici; ce ne peut être ,, que sur cette filiation des Eglises d'Oc-» cident que l'Eglise Romaine s'appuye ,, pour prendre, comme elle fait, le titre ,, pompeux de Mere & de Maîtresse des qu " tres Eglises; & ce n'est assurément qu'en ,, ce sens que les Peres du Concile de Tren-, te ont adopté cette expression: Quel-,, que excessive que soit la désérence qu'ils " ont euë pour Rome, ils ne pouvoient , ignorer qu'ils avoient droit de suffrage, , & par une suite nécessaire, que ces pa-, roles

374 BIBLIOTHE QUE BRITANNIQUE, roles ne pouvoient être prises dans un

,, sens rigoureux.

Les choses demeurerent dans cet état. jusqu'à ce que les Empereurs d'Occident crurent beaucoup honorer le Siége de leur Empire, en élevant celui qui en étoit Evêque au dessus des autres Métropolitains. par la liberté qu'ils donnerent indifféremment à tous les Particuliers d'appeller à fon Tribunal. Ces Appellations furent par-tout regardées comme une Innovation; & si l'on s'y soûmit, ce ne fut qu'à la longue & avec beaucoup de peine; comme il paroît par une Lettre des Evêques d'Afrique au Pape Célestin, que l'Auteur cite, mais qui est trop longue pour l'inserer ici. Voilà, suivant lui, de quelle manière les Evêques de Rome ont acquis fur les autres Evêques, une Supériorité qu'ils n'avoient point originairement. Mais, si cela est vrai, comme on ne peutle contester, que deviendra la Primauté qu'il leur attribuë en qualité de Successeurs de St. Pierre? N'est-ce pas un titre en l'air, dont il a voulu leur faire honneur, apparemment pour ne pas effaroucher les bons Catholiques qui sont accoûtumez à ce langage?

" C'est ainsi, dit-il en finissant cette Dis-, fertation, que l'élevation d'un seul Evê-, que a degradé tout l'Episcopat; elle ,, a changé la forme primitive du Gou-, vernement de l'Eglise; d'Aristocratique

,, qu'il

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 375 , qu'il étoit, il est devenu Monarchique. , C'est sur-tout à ceux qui sont lézez, , dont la Dignité a été avilie, à voir si , l'honneur & la conscience ne les obli-,, gent pas à prendre toutes les mesures , possibles pour lui rendre son premier ", éclat & fa première indépendance. Quoi , qu'il en foit, il est certain qu'il n'est ni ,, cession ni possession, quelque longue , qu'elle foit, qui puisse rendre légitime ,, une pareille usurpation. On ne préscrit ,, point contre la volonté de Dieu, ou ,, contre les Etablissemens de Jesus-Christ, ,, fon fils, qu'il a fait Maître abfolu de fon

" Eglise.

La seconde Dissertation a pour objet l'Autorité des Papes fur le Temporel des Rois & des Eglifes. Elle fe reduit donc à deux questions; la première, en quoi les Princes dépendent des Papes par rapport au gouvernement & à la possession de leurs Etats? La seconde, si le Pape est le Maître de tous les Biens Eccléfiastiques? "La première, dit l'Auteur *, n'a pas , besoin d'être traitée, & c'est en quel-, que forte faire injure aux Souverains , que de l'examiner; car il est évident ,, que les Rois ne dépendent, ni médiate-, ment, ni immédiatement, d'aucune Puis-", fance créée, & que leur Autorité n'a , point d'autres bornes que celles que ,, leur

* Pag. 193. Bb 3

376 BIBLIOTHE QUE BRITANNIQUE, . leur préscrivent les Loix fondamentales ,, de leur Etat, & les sermens par lesquels ., ils se sont obligez à les observer. , quoi donc peuvent être appuyées les prétentions des Papes? Sur quoi fondé " est-il dit dans l'Office de St. Pierre. , que Dieu lui a donné tous les Royaumes ,, du monde? Est-ce parce que lesus-.. Christ a été établi le Maître du monde. " que les Papes s'imaginent l'être ", Seroit-il rien de plus bizarre que cette ,, consequence? Quel rapport de puissan-,, ce peut-il v avoir entre le Très-Haut & , de foib'es Créatures? Le pouvoir qu'il ,, a reçu, il l'exerce invisiblement, & l'exercera à la fin des siécles de la manière la .. plus éclatante. Il a établi les ., tres & leurs successeurs pour gouverner ", l'Eglise; tous les pouvoirs qu'il leur ., donnez se bornent à ce gouvernement; ,, les Clefs qu'il leur a données font les .. Clefs du Royaume du Ciel, & non des , Royaumes de la terre. Leur puissance , de lier, de délier, d'ouvrir, de fermer, , ne regarde que le Royaume dont les "Clefs leur ont été confiées; tout autre " usage qu'ils en font, doit être regardé ,, comme une injuste usurpation. La Paix, ,, la Guerre, ne sont point de leur ressort; ,, ils peuvent bien, pour engager à la Paix, , pour faire cesser la Guerre, employer , les prieres, les exhortations, les re-, montrances, mais on est libre de s'v " renJUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 377
, rendre ou de leur resister; & ils ne
, méritent plus d'être écoutez, dès qu'ils
, s'oublient jusqu'à commander [aux Prin, ces s'entend,] jusqu'à joindre les mena-

" ces à leurs commandemens.

Pour ce qui est de l'Autorité des Papes fur le Temporel de l'Eglise, ce qu'on a dit auparavant au sujet des Bénéfices & des revenus Ecclésiastiques, faitassez voir qu'ils n'en ont aucune, ou que ce ne peut être tout au plus qu'une Autorité d'inspection, comme l'Auteur le soutient. Suivant lui, la qualité de Chef de l'Eglise, donne à l'Evêque de Rome le droit, ou plutôt lui impose l'obligation de veiller à la conservation des Biens Ecclésiastiques, d'animer le zèle de ses Confreres dans l'Episcopat, pour en empêcher l'aliénation, la dissipation, pour en regler la division ou la réunion: Droit, obligation qui lui font communs avec tous les Evêques, & qui ne lui deviennent particuliers que lorsque les Evêques les negligent par foiblesse, par timidité ou par complaisance. Ce n'est qu'à leur défaut qu'il peut & qu'il doit intervenir dans ces fortes d'affaires. Chaque Eglise, par rapport à la possession des Biens qu'elle a acquis, ou qui lui ont été donnez, est indépendante des autres. Elle seule en a le domaine & l'usage, sauf pourtant les droits des Princes & des Seigneurs particuliers de qui les Terres données ou acquises peuvent rélever. Ain-Bb 4

378 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, fi les Biens de l'Eglise de Paris, par exemple, sont aussi indépendans de l'Eglise de Rome, que ceux de l'Eglise de Rome peuvent l'être de l'Eglise de Paris. Cette indépendance est fondée de part & d'autre sur les mêmes raisons; seavoir la volonté des Donateurs, & la capacité à recevoir, à acquerir & à posseder, de sorte qu'il ne seauroit y avoir de différence.

D'ailleurs, si le Pape étoit maître des Biens d'Eglise, qu'il en eût le domaine, qu'il pût s'en approprier l'usage, quel tort cela ne feroit-il point aux Souverains & à leurs sujets, & quelles fâcheuses suites ne pourroient point avoir ces richesses im-menses? L'Auteur dit avoir lû dans des Mémoires manuscrits de Mr. du Gué-Bagnols, qui a été fort long-tems Intendant de Lille en Flandre, que l'Eglise, depuis la source de la Scarpe jusqu'à ce que cette riviere se jerte dans l'Escaut, possede en terres pour un million sept-cens mille livres de rente; cependant à peine y a-t-il dix-&-huit lieuës. L'excès est encore plus fensible dans le Cambresis; car en supposant, comme le fait cet Intendant. que cette Province contient environ dix-&-sept mille Acres de terre, la Noblesse & le Peuple n'en ont que trois-mille, tout le reste étant entre les mains du Clergé. En France même, les Eccléfiastiques séculiers & réguliers ont, suivant l'Auteur, du moins la moitié des Biens de ce Royaume.

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 379 me. Conviendroit-il pour le bien de la Religion & de la Societé, qu'un feul homme, que l'Evêque de Rome, pût dispofer à son gré dans chaque Païs de tant de richesses?

La troissème Dissertation roule sur le Droit des Souverains par rapport à l'Investiture des Evêchez & des Abbayes; mais comme elle ne renferme rien de particulier, ni de fort intéressant pour la plûpart de nos Lecteurs, nous ne nous y arrête-

rons pas.

La quatrième traite des Excommunica-. tions & des Interdits. L'Auteur pose d'abord comme un principe incontestable. que toute Societé a droit de punir les transgresseurs des Loix qu'elle fait profession de suivre, ou qu'elle a jugé à propos d'établir, pour regler la conduite des Particuliers qui la composent. L'Eglise est certainement une Societé qui a ses Loix, ses maximes, & par consequent le droit de punir ceux qui les violent. Cette Societé est divisée en deux parties, dont l'une gouverne l'autre; c'est sans doute à celle qui gouverne, c'est-à-dire aux Evêques, de juger des transgressions, & de punir les transgresseurs. Mais comme leur Gouvernement est purement spirituel, aussi leurs punitions doivent-elles être toutes spirituelles; ou plutôt elles doivent consister à ôter aux coupables, des privileges qui dépendent de l'Eglise, & non à faire Bbs.

380 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, fouffrir des peines positives & sen-

fibles.

L'Excommunication est une punition de ce genre. Elle consiste à être separé de la Societé visible des Fidèles, & privé de la participation extérieure aux choses Tout Chrétien, soit qu'il gouverne ou qu'il foit gouverné, peut mériter ce retranchement & cette privation. Ni Rois, ni Souverains, ni Evêques, ni Papes, n'en sont point à couvert; la seule différence qu'il y ait entre eux & les autres, c'est qu'il faut sans comparaison plus de formalitez & de précautions pour eux que pour leurs inférieurs, à cause des consequences, & pour le bien même de la Religion & de la Societé. quelle est la matière de l'Excommunication? Puisque c'est une très-grande punition, il faut aussi que la faute qui en est l'objet, soit très-griève & de très-dangereuse consequence; & puisque c'est une punition éclatante & publique, il faut aussi que la faute soit publique, scandaleuse, averée, incontestable; enfin, puisque c'est une punition spirituelle, il faut aussi que la faute soit d'une nature purement rituelle, contre la Loi de Dieu, ou contre la Discipline de l'Eglise: d'où il suit, que les affaires purement temporelles ne peuvent être un sujet légitime d'Excommunication.

Enfin il faut remarquer que l'Eglife ne

reut

TUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 381 peut ôter aux personnes qu'elle excominunie, que les biens qui font en sa disposition: ceux à quoi on a droit en quelité d'homme & de Membre de la Societé Civile, ne sont point de son resfort. Elle seroit injuste si elle entreprenoit d'en dépouiller, ou d'en interdire la iouissance. Un Chrétien excommunié ne cesse pas pour cela d'apartenir à la Societé Civile; il ne perd ni son bien, ni fon rang, ni sa dignité. Les liens de foûmission, de dépendance, du fang & de l'amitié, qui lui attachent ses sujets, ses domestiques, ses amis, ses proches, ses vo:fins, ses compatriotes, ne sont point rompus; ce ne pourroit être sans crime que ces diverses personnes lui refuseroient, fous ceprétexte, le service, l'obéissance, le respect, l'amitié qu'ils lui doivent. Ainsi les Evêques excedent injustement leur Pouvoir, quand ils prétendent & qu'ils ordonnent qu'on regarde comme exclus de la Societé Civile, ceux qu'ils ont exclus de la Societé Chrétienne, enforte qu'ils perdent leurs biens, leurs honneurs & leurs dignitez, & qu'il ne leur soit plus permis de tester, de témoigner devant les Cours de Justice, de voyager, de manger & de boire avec les autres Chrétiens. L'Excommunication ne s'étend qu'au Spirituel, & même à ce qu'il y a d'extérieur & de visible dans le Spirituel; elle n'a rien à démêler avec le Tempo382 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, rel; elle ne peut avoir d'effet qui détruife la Societé Civile, ou qui lui nuise confiderablement; car dès-là élle est injuste, & doit être reprimée par les Souverains.

On met encore l'Interdit au rang des punitions spirituelles que les Evêques peuvent infliger. Il consiste à ôter à toute une Ville, à tout un peuple, à tout un Royaume, l'usage des choses saintes, en juspendant de leurs fonctions les Ministres de l'Eglise pour un certain tems. Mais ce remede est si cruel, il choque tellement toutes les idées de la justice & de la charité, qu'on ne conçoit pas comment les Evêques de Rome ont osé s'en fervir aussi souvent qu'ils l'ont fait, & comment les Peuples ont pû s'y soûmet-tre en aucun tems. L'Excommunication a été en usage dès les premiers tems du Christianisme; mais l'Interdit n'a point été connu durant les cinq premiers siécles: Il doit sa naissance aux démêlez que les Papes ont eu avec les Souverains; & il semble qu'on ne l'ait mis en pratique que pour soulever leurs sujets, & les forcer par-là de se soûmettre aux Loix de l'Eglise, ou plutôt aux prétentions injustes de ceux qui la gouvernoient. Or dès-là l'Interdit est formellement contraire bien de la Societé Civile, contre laquelle tout ce qui tend à la détruire, ne peut iaJuillet, Aout et Septemb. 1739, 383 famais être légitimement employé par

quelque Puissance que ce soit.

De plus, à considerer la chose en ellemême, les Peuples sont-ils résponsables des crimes de leurs Souverains, & pourquoi faut-il qu'ils portent la peine d'une faute à laquelle ils n'ont point participé? Ou méritent-ils qu'on les prive des moyens, des sources de la Grace & du salut, uniquement parce qu'ils ne cessent pas de reconnoître pour leurs Maîtres, leurs Princes légitimes qui ont eu le malheur de s'attirer l'indignation des Papes? Tout Interdit général, en consequence du crime personnel & particulier d'un Souverain, est donc injuste, & ne doit être ni souffert. ni observé: La Societé Civile a même droit de punir ceux qui voudroient s'y assujettir. Et certes, comme le dit l'Auteur, quand la République de Venise chassa des terres de son obéissance les Jésuites, qui, malgré sa défense, avoient gardé l'Interdit fulminé contre elle par Paul V., quand elle tint ferme à ne point recevoir lors de son accommodement; elle ne fit rien que ce qu'elle pouvoit, que ce qu'elle devoit faire; & elle auroit encore mieux fait, si elle avoit refisté aux follicitations de Henri IV. qui la détermina enfin à suivre son exemple, en rappellent ces Religieux; car elle peut compter, qu'en pareil cas ils seroient encore les premiers à transgresser ses ordres, 384 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, & à donner à ses peuples l'exemple d'une

coupable obéissance.

La manière dont il finit cette Dissertation, nous a paru trop remarquable dans la bouche d'un Catholique pour ne pas "Il v a déja du tems, ditla transcrire. , il *, qu'on a commencé en France à " ouvrir les yeux, & à revenir des préju-" gez trop favorables à la Puissance Éc-, clésiastique; il s'en faut pourtant enco-, re beaucoup qu'on ne pense juste ,, cet égard, & qu'on ait regagné le ter-, rein qu'on a perdu. On delibère, on ,, craint même, on hésite & on tremble. , comme si l'on n'avoit pas des principes , fûrs pour borner les prétentions de l'E-,, piscopat en général, & de quelque Evê-,, que en particulier. On croit avoir trou-" vé un expédient admirable, quand, afind'é-,, viter un Tribunal qui embarasse, on a ima-, giné d'en appeller à un autre qui n'existe ", point, & qu'on ne doit pas plus recon-, noître que celui qu'on décline, à moins ,, qu'il ne s'agisse de la Foi. Ignore-t-on , que les Conciles ont souvent entrepris ,, fur la Puissance Temporelle, & qu'ils ,, ont fait des décisions qu'elle seule avoit ,, droit de faire? Pourquoi ne pas decla-,, rer hautement ce qu'on a droit de pen-,, fer? ., Je le sçais, on craint les noms odieux

e le içais, offeraint les homs officux,, d'Hé-

^{*} Pag. 346. & fuiv.

TUILLET, AOUT ET SEPTEMB, 1739, 385 , d'Hérétiques & de Schismatiques, que ,, les Eccléfiastiques prodiguent à ceux qui ,, s'opposent à leurs prétentions. Mais , ces cris injustes doivent-ils empêcher , qu'on secouë le joug dont on n'auroit , jamais dû se laisser charger? Scroit-on "Schismatique, si on n'avoit avec Rome ,, que les rapports nécessaires pour la con-, fervation de la Foi & des mœurs? Le , feroit-on, si l'on ne payoit plus d'Anna-,, tes pour les grands Bénéfices? Les E-,, vêques seroient-ils hérétiques, schisma-, tiques, s'ils se rétablissoient dans les , droits & dans l'exercice de la Puissan-, ce que Jesus-Christ leur a donnée? ,, Ceux qui les aideroient, le feroient-ils? " Mais fur-tout, le seroit-on pour ne pas », reconnoître, pour ne pas recevoir ces , Excommunications, ces Interdits, qui ont pour but de soulever les Peuples ,, contre les Chefs de la Societé Civile: ,, ces Excommunications, ces Interdits que ,, la Politique a mis en œuvre, pour le , moins ausii souvent que le zèle de , Religion; ces Excommunications, ces , Interdits qui supposent une Souveraine-, té injustement prétenduë, justement con-" testée? Craignons donc le Schisme, ,, mais ne craignons pas fon ombre; du , moins que cette crainte ne nous trou-,, ble & ne nous aveugle pas jusqu'à nous , le faire voir où il n'est point. Dès o qu'il v a de l'abus & de l'injustice dans . les 386 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

,, les Prétentions, le Schisme, ou plutôt ,, le crime, l'odieux du Schisme, ne peut

, être du côté des Opposans.

Nous renvoyons le reste de cet Extrait à un Journal suivant.

ARTICLE VI.

Travels, or Observations Relating to Several Parts of Barbary and the Levant, &c. C'est-à-dire: Voyages en divers Lieux de la Barbarie & du Levant; avec des Observations. Par Thomas Shaw, Docteur en Théologie, Membre du Collège de la Reine à Oxford, & de la Societé Royale. [Quatrième & dernier Extrait].

Observations Géographiques sur la Syrie, la Phénicie & la Terre-Sainte.

Omme entre les Anglois Mr. Maundrell, est celui qui a donné la Description la plus exacte de ces Païs, l'Auteur declare d'abord, que ses Remarques ne rouleront que sur ce qu'il a omis, ou mal rapporté.

Laticée, ou Laodicée, est la première ville maritime de la Syrie du côté du Nord. Elle est située sur une colline, en amphithéatre; ce qui en rend la vûë très-

bel-

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 387 belle. On v voit encore les restes de quelques Monumens antiques, entre autres plusieurs rangs de Colomnes de Porphyre & de Granite, avec les ruines d'un grand Aqueduc, probablement le même qu'Hérode fit bâtir, au rapport de Josephe *. Mais le morceau le plus curieux en ce genre & le mieux conservé, est un magnifique Arc de triomphe d'une grande étenduë, qu'on a converti en Mosquée. Les Colomnes sont de l'ordre Corinthien, l'Architrave est ornée de trophées, boueliers, haches d'armes & autres instrumens de guerre; & le reste de l'entablature est superbe & d'une grande hardiesse. On trouve parmi ces ruines quantité d'Inscriptions Grecques & Latines; mais elles sont si esfacées, qu'on ne sçauroit en tirer aucun usage.

A une petite distance de la ville, tirant à l'Ouest, il y a un Port assez grand, dit l'Auteur, pour contenir autant de Vaisseaux de guerre, ou marchands, que l'Angleterre en a; quoiqu'il foit aujour-d'hui tellement comblé, qu'à peine en peut-il recevoir une demi-douzaine. A un quart de mille de Laodicée, du côté du Nord, on trouve plusieurs Cercueils de pierre (Sarcophagi) dont quelques-uns ont encore leur couvercles; ils ressemblent assez à ceux qu'on voit en Ita-

* de Beil. Jud. I. 1. Cap. 16. Tome XIII. Part. II. Cc

388 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. lie, seulement ils sont plus grands. Dans le rocher où ces Cercueils sont placez, on a pratiqué des chambres fépulchrales, de dix, de vingt, & même de trente pieds en quarré, tout autour desquelles il y a des niches ou des cellules. où l'on peut mettre jusqu'à trois Cercueils l'un contre l'autre. L'Escalier qui conduit à ces chambres, est très-artistement construit, & orné de toutes sortes de figures en bas-relief, comme le font les Cercueils mêmes. Il y en a une qui porte le nom de Ste. Thécle, & que les Grecs ont en grande venération, non seulement à cause des actes de pénitence & de mortification qu'on dit que cette Sainte a fait dans cet endroit, mais sur-tout à cause d'une fontaine qui est dans le milieu de cette chambre, & à laquelle ils attribuent la vertu de procurer des visions & des guérifons miraculeuses. On y apporte de toutes parts les malades & les infirmes. qu'on lave ou qu'un plonge dans cette eau falutaire, avec des cérémonies toutes fuperstitieuses. Les Vieillards y viennent apprendre l'heure de leur mort; & les Teunes-gens tout ce qui doit leur arriver.

Le Mont Liban separoit anciennement la Syrie de la Phénicie, comme il paroît par un passage de Ptolomée. Le Nabar-El-Berd, ou la Riviere Froide qui tire sa source de ce Mont, est, à ce que l'Auteur

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 389 teur conjecture, l'Eleutherus des Anciens, qui est si mal placé dans l'ancienne Géographie. Il se fonde sur l'autorité de Ptolomée, qui donne à cette Riviere à peu près la même situation, & sur une Médaille d'Antonin le Pieux, frappée à Orthofia, aujourd'hui Or-tofa, fur les bords de ce fleuve. Car au revers de cette Médaille on voit la Déesse Astarte, marchant fur une Riviere, qui ne peut être que celle-ci. A deux lieuës de-là on trouve les ruines de l'ancienne Tripolis, fondée par les Aradiens, les Sydoniens & les Tyriens conjointement, & située sur un Cap, que Scylax appelle Presqu'Isle. Elle avoit autrefois un excellent Port, qui n'est presque rien aujourd'hui, par la negligence des Peuples de ce Païs, qui l'ont laissé combler. Au reste, Mr. Shaw a eu occasion de se convaincre par ses propres yeux de l'erreur de quelques anciens Géographes, qui ont prétendu que cette Ville étoit originairement composée de trois villes différentes, bâties à une petite distance les unes des autres, & que c'étoit de-la qu'elle tiroit son nom *; car il n'a pû découvrir aucune trace de murailles particulieres pour chacune de ces villes, celles dont on voit encore les ruines, formant une seule & même enceinte.

Le nouveau Tripoli est situé à une demilieuë

^{*} Diod. Sic. Pomp. Mela.

390 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE lieuë de l'ancien, sur le penchant d'une colline qui fait face à la mer. Le Commerce de cette Ville est très-considerable. soit par les Manufactures de Soye & de Cotton qui y sont établies, soit par les marchandiles qu'on y apporte sans cesse d'Alep & de Damas. A en juger par les murailles & la citadelle, qui sont baties à la Gothique, elle n'est pas fort ancienne. On n'y voit rien de remarquable Aqueduc avec des Réfervoirs d'espace en espace, qui ont jusqu'à trente pieds de hauteur, & qui fournissent de l'eau à toute la Ville. Sur la principale Arche de cet Aqueduc, qu'on appelle le Pont du Prince, il v a un Ecusson chargé d'une Croix recroisetée, qui sont les armes de la maison de Lorraine; ce qui pourroit justifier la tradition qui porte, que cette Ville fut bâtie par Godefroi de Bouillon, du tems des Croifades.

Les Observations Géographiques de l'Auteur sur la Phénicie, se bornent à la Ville de Tyr. Tous les Levantins l'appellent Sour, qui est son ancien nom, auquel on donne une double étymologie; car on le fait venir & de my qui en Phénicien, de même qu'en Hébreu, signifie un Rocher, ce qui convient parfaitement à sa situation; & de Sar, qui est le nom du Poisson dont l'on tiroit autrefois la Pourpre pour laquelle cette Ville étoit si fameuse. Il y a déja plusieurs Siécles qu'on a perdu la manière

Juillet, Aout et Septemb. 1739. 391 nière d'extraire cette couleur, quoique le Poisson qui la donnoit subsiste encore, comme on en peut juger par la quantité de coquilles colorées en dedans de Pourpre, qu'on trouve sur les bords de la mer aux environs de cette Ville. Mr. Shaw dit, qu'il visita avec soin tous ces environs, & qu'il ne put jamais y découvrir la moindre trace d'un Port capable de contenir les Vaisseaux qui y abordoient de toutes parts, & où ils pussent être en sûreté; de sorte qu'il faut qu'il soit arrivé de grands changemens à cette côte de la mer.

Cette Ville autrefois si renommée pour fon commerce, est aujourd'hui entierement ruinée, & l'on n'y voit plus que quel-

ques cabanes de Pêcheurs.

L'Auteur décrit ensuite la situation des Tribus d'Israël & des Lieux les plus remarquables de la Terre Sainte. Les montagnes ou côteaux qui environnent la Ville de Jerusalem, ou sur lesquels elle est située, la font paroître comme si elle éroit bâtie en amphithéâtre, & empêchent qu'on ne la puisse voir de loin. Le Mont des Oliviers, qui est peut-être l'endroit le plus éloigné d'où il soit possible de la découvrir. en est pourtant si proche, que les Evangélistes ont pu dire dans un sens presque littéral, que Jesus-Christ pleura sur elle, lorsque de dessus ce Mont il lui denonça sa ruine prochaine. Il y reste très - peu de traces de ce qu'elle étoit du tems de Notre-Cos

Seigneur, & même après que l'Empereur Adrien l'eut rebâtie. Il n'y a pas jusqu'à sa situation qui n'ait changé; car le mont Sion, qui étoit la partie la plus élevée de l'ancienne Jerusalem, en est à présent exclus, & ses fossez sont comblez; tandis que le Calvaire, qui étoit hors de la Ville, suivant cette expression d'un Apôtre, que Jesus-Christa souffert bors de la porte *, en

fait aujourd'hui presque le centre. Cependant, quelques grands que soient les changemens qui font arrivez à cette Ville, cela ne doit pas faire revoguer en doute la tradition qui s'y est conservée. touchant la situation des Lieux saints, ou confacrez par quelque évenement remarquable arrivé à Pesus-Christ ou à ses Apôtres. Le Calvaire, par exemple, & le tombeau où ce divin Sauveur fut mis, ne pouvoient être ignorez de ses Disciples & de ses Adhérans; & il est plus que probable qu'ils v attacherent une venération particuliere, qui en fit conserver avec soin la mémoire. Ces lieux étoient si bien connus du tems d'Adrien, que par haine & par mépris pour le nom Chrétien, set Empereur fit ériger une Statuë à Jupiter sur le Saint Sépulchre, une autre à Venus sur le Calvaire, & une troisième à Adonis à Betlehem, lesquelles fubfisserent jusqu'au tems de Confrantin, qui ies fit ôter, & fit bâtir à leur place ces magni-

^{*} Hebr. XIII. 12.

Juillet, Aout et Septemb. 1739. 393 magnifiques Temples qu'on voit encore aujourd'hui, & qu'on peut par consequent regarder comme des Monumens autentiques de la vérité de la Tradition. L'Auteur cite là-dessus des passages formels d'Eusebe & de St. Ferôme *; & sans s'arrêter à décrire ces divers lieux que d'autres Voyageurs ont déja fait assez connoître, il se contente d'en donner fort exactement la situation dans une Carte faite exprès pour cela.

Le Chapitre suivant renferme des Observations Géographiques sur l'Egypte, l'Arabie Petrée & les Campemens des liraëlites, depuis leur sortie d'Egypte jusqu'à leur entrée

dans la Palestine.

Ce que l'Auteur dit au sujet du premier de ces Païs, n'a rien de fort particulier, & qu'on ne puisse voir plus en détail dans la belle Description de l'Egypte de Mr. de Maillet, avec lequel du reste il est ordinairement d'accord pour le fond des choses. Seulement il prouve au long, par divers passages du Texte Hébreu, des Septante & de Josephe, que la Terre de Gossen, que les Israëlites habiterent, comprenoit tout ce païs qui est aux environs de la Matarée (l'ancienne Heliopolis) & qui s'étend le long du Nil, du côté de l'Arabie, jusqu'au Grand

^{*} Hieron. Ep. XIII. ad Paulin. Ep. XVII. ad Marcell. Eufeb. de Vità Constantini. L. III. Cap. 25.

394 BIBLIOTHE QUE BRITANNIQUE, Grand Caire, qui est au Midi de cette Ville, & à Bishbesh (l'ancienne Bubastis,) qui est au Nord. Il marque ensuite avec la dernière exactitude les divers Campemens de ce Peuple en quittant l'Egypte, & jusqu'à ce qu'il entrât dans la Terre promise. Mais ce détail, quelque curieux, quelque sçavant même qu'il soit, n'est pas susceptible d'Extrait.

Dans le Chapitre troisième qui traite de l'Histoire naturelle de la Syrie, de la Phénicie & de la Terre sainte, Mr. Shaw commence par une espece de Dissertation sur les Vents qui regnent dans ces Païs-là. & en particulier fur l'Euroclydon dont il est parlé dans le Livre des Actes (XXVII. 14.) Il foutient la leçon ordinaire contre Grotius, Cluvier & d'autres, qui, fondez fur l'autorité du Manuscrit d'Alexandrie & de la Vulgate, ont prétendu qu'il falloit lire Euroaquilon; & il croit que St. Luc n'a fait que rapporter le terme même dont les Matelots, qui étoient Grecs selon toutes les apparences, s'étoient fervis pour défigner le Vent tempêtueux d'Est-Nord-Estqui se fait souvent sentir dans le Levant avec tant de violence, que s'il continue quelque tems, l'eau se retire des côtes de Syrie & de Phénicie, & laisse voir à découvert plusieurs rangs de rochers qui sont naturellement fort enfoncez dans la mer. L'Aureur dit qu'il a observé, que dans le port de Lasdicée il y avoit deux pieds d'eau moins

TUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 395 moins lorsque ce Vent souffloit, que lorsque le tems étoit calme; & c'est à une pareille cause qu'il croit qu'on peut attribuer le phénomène que Josephe allegue pour invalider le miracle du passage des Israëlites au travers de la mer Rouge, sçavoir que la mer de Pampbilie s'étoit retirée pour laisser un libre passage à l'armée d'Alexandre le Grand *; phénomène, au reste, qui, comme il a prouvé auparavant, ne mérite en aucune manière d'être mis en comparaifon avec ce Miracle. Dans les tempêtes causées par ce Vent impétueux, les Mahométans ont coûtume d'attacher à quelqu'un des mats de leurs Vaisseaux, un passage de l'Alcoran, qui a rapport à l'état où ils fe trouvent; après quoi ils égorgent une brebis & la jettent sur le champ dans la mer, pour appaifer l'impétuofité de fes vagues. Aristophane & Virgile nous apprennent, que les Grecs offroient aussi en pareille occafion une brebis à Neptune en couroux f.

Plusieurs Auteurs ont représenté la Terre Sainte comme un Païs naturellement stérile. Mais Mr. Shaw soutient, que si elle étoit aussi peuplée & aussi-bien cultivée qu'autrefois, elle seroit encore plus fertile que les meilleurs endroits de la côte de Syrie & de Phénicie; car elle l'emporte généralement par la bonté du terroir

å

^{*} Jos. Ant. 1. 2. c. 7. † Arit in Ran. A.G. 3. Sc. 2. Virg. .En. 3. 118.

396 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, & de ses productions. Le Cotton, par exemple, qu'on cueille dans les plaines de Ramah, d'Esdraelon & de Zabulon, est beaucoup plus estimé que celui des environs de Sidon & de Tripoli; & il est impossible d'avoir de meilleur blé ni de meilleures legumes qu'on en trouve constamment à Ferusalem. La Palestine, il est vrai, ne produit pas autant aujourd'hui que les Païs voisins; mais c'est au petit nombre & à la paresse de ses habitans, & non à la nature du terroir, qu'il faut l'attribuer. D'ailleurs les ravages continuels auxquels elle est exposée, par les divisions qui regnent entre les petits Princes qui la possedent, font qu'on se met généralement peu en peine de la cultiver. A la vûe des environs de Jerusalem, qui sont pleins de rochers & de montagnes sans culture, plûpart des Vovageurs se sont imaginez que c'étoit un pais naturellement stérile; mais, outre qu'on ne doit pas conclure d'une partie au tout, ces rochers & ces montagnes ont été autrefois très-fertiles, couverts de Vignes, d'Oliviers, ou d'excellens pâturages, suivant la bénédiction donnée par Facob à Fuda, que ses yeux seroient vermeils de vin & ses dents blanches de lait *. On y voit encore des traces de la manière dont on y plantoit la Vigne; il v a même quelques Vignes, & il y en auroit bien

Juillet, Aout et Septemb. 1739. 397 bien davantage, si les Mahométans qui poffedent ce Païs ne s'abstenoient pas du vin. On y trouve aussi des Oliviers & du Miel sauvage en si grande quantité, que d'Hebron seul on en envoye tous les ans en Egypte la charge de trois-cens Chameaux, c'està-dire près de deux-mille Quintaux. En un mot, si ce Païs étoit cultivé avec soin, il seroit aussi fertile qu'il le fut jamais; & tout ce qu'on dit de sa prétendue stérili-

té naturelle, n'est que pure chimère.

Le Jourdain est après le Nil la plus considerable riviere de tout le Levant. Mr. Shaw lui donne environ quatre-vingt dix pieds de largeur, & dix de profondeur fur les bords. Suivant ce calcul, & faifant attention à la rapidité de ce fleuve, il suppose qu'il décharge chaque jour dans la mer Noire près de 60,0000. tonnes d'eau. Cependant on ne voit pas que les bornes de cette mer s'étendent; ce qui a donné lieu à quelques Auteurs de conjecturer, que cette grande quantité d'eau est absorbée par les fables brûlans, ou par des cavitez foûterreines, ou qu'il y a une communication entre cette mer & le Lac Sirbon. Mais ceux qui ont donné dans ces conjectures, n'ont pas fait attention que la mer Noire perd chaque jour en vapeurs près d'un tiers plus qu'elle ne reçoit d'eau du Jourdain. Car en supposant, d'un côté, comme on le fait généralement, que cette mer a septante-&-deux milles de lon398 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. longueur& dix-&-huit de largeur,&en allouant de l'autre, 6914, tonnes de vapeurs pour chaque mille quarré d'eau, selon l'observation du Doctr. Halley; il s'ensuivra qu'il s'éleve chaque jour en vapeurs de la mer Noire plus de 8000000, tonnes d'eau; furtout si l'on fait attention que la chaleur du Soleil est beaucoup plus grande dans cet endroit, que dans la mer Méditerranée, pour laquelle cette observation a été faite. Au refte, Mr. Shaw remarque, que le bitume dont le Lac Asphaltite, ou la mer Noire, est rempli s'éleve dans de certains tems du fond de la mer en grosses masses en forme d'hémisphère, lesquelles ne sont pas plutôt parvenuës à la surface de l'eau, que l'air extérieur agissant sur elles, elles se brisent en mille morceaux avec un grand éclat & beaucoup de fumée, comme la poudre fulminante des Chymistes. Mais cela n'arrive que près des bords; car par-tout ai leurs les éruptions ne sont pas sensibles, & ne se découvrent que par des colomnes de fumée qui s'élevent de tems en tems du Lac. a toute apparence que c'est le bitume, qui en se détachant du fond, entraîne avec lui le soufre qu'on trouve aussi en grande quantité sur le bord de ce Lac, & qui ne diffère en rien du foufre commun. Pour le bitume, il est friable, plus pétant que l'eau; & lorsqu'on le frotte ou qu'on le brûle, il rend une odeur puante. L'eau de

Juillet, Aout et Septemb. 1739. 399 de ce Lac n'est point, comme l'a décrite Dioscoride, de couleur de Pourpre, mais d'un noir de jais & luisante comme le jais.

Le Chapitre quatrième contient un court Essai sur l'Histoire naturelle de l'Arabie Petrée. Nous ne nous y arrêterons pas, parce que nous n'y avons rien trouvé de fort remarquable, l'Auteur lui-même s'excusant sur le peu de tems ou de liberté qu'il a eu pour faire les observations nécessaires, & sur la stérilité du sujet, qui n'offre presque à l'examen que de vastes

deserts incultes & inhabitez.

Il n'en est pas de même du Chapitre fuivant, qui est le dernier de tout cet Ouvrage, & qui renferme bien des oblervations curieuses fur l'Egypte. Mr. Shaw commence par les Arts & les Sciences des anciens Egyptiens, qui ont insensiblement passé chez les Grecs, à la réserve de leur Science Symbolique, qui n'y fut jamais introduite, & qu'il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de bien entendre. Cependant il nous en donne un long Expofé, tiré des anciens Auteurs Grecs & Latins qui en ont fait mention, & par lequel il paroît que cette Science se bornoit toute entiere à la Religion. Pour cet effet il parcourt tous les Hiéroglyphes connus qu'on y employoit, & leurs différentes fignifications; comme Reptiles, Quadrupedes, Oiseaux, Poissons, ou quelque parrie

400 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, tie de ces animaux, la tête, les cornes. les yeux, les mains, les aîles, &c. les corps de différentes bêtes, ou d'un homme & d'une bête joints ensemble, diverfes fortes de plantes, de fleurs, ou d'inftrumens, certaines lettres on figures particulieres, &c. On connoît la Table d'Iss, & un petit nombre d'autres Monumens antiques de l'Egypte sur lesquels on trouve de ces Hiéroglyphes; mais on en trouve principalement sur les Obélisques, qui même paroissent avoir été destinez à cet usage. Il n'y en a que deux qui soient encore debout & dans leur entier; l'un à la Matarée, & l'autre à Alexandrie. Ce font des Aiguilles à quatre faces, toutes garnies de Caractères Symboliques, d'un marbre granite rougeatre, & parfaitement polies; quoique les Caractères qui ont iusqu'à deux doigts de profondeur, soient inégaux & rudes au toucher, parce qu'on s'est servi pour les graver du Poinçon, & non pas du Cifeau. Ces Aiguilles font composées de quatre piéces; le piedestal qui est à présent enseveli sous les sables, & qui, selon le calcul de Mr. le Consul le Maire, peut avoir huit pieds de hauteur; la base qui est ronde & enchassée dans le piedestal par une pointe qui en fait le centre: le fût qui est tout d'une piéce. qui va en s'apetissant, & dont la hauteur est décuple de sa plus grande largeur, c'està-dire d'environ 50, ou 70, pieds, & le cha-

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 401 chapiteau, qui est en forme de Pyramide, & qu'on a appellé à cause de cela même Pyramidion. Comme ces Obélisques re-présentent par leur figure les rayons du Soleil, aussi étoient-ils dediez au Soleil. fuivant les plus anciens Auteurs qui en ont fait mention. Les Pyramides qui ne sont autre chose que des Obélisques à angles plus obtus, paroissent aussi avoir été des emblêmes du Feu ou du Soleil, & avoir été confacrées à la même Divinité : Porphyre le dit expressément *. Au reste, l'Auteur a fait graver une Planche qui représente la figure & les dimensions de l'Obélisque de la Matarée, avec les Caractères qui sont sur l'un de ses côtez, & dont il donne la fignification, renvoyant ceux qui fouhaiteront d'en sçavoir davantage à Kircher, de qui il a tiré le peu qu'il en dit.

Il n'y a rien sur quoi les Auteurs soient plus partagez que sur les dimensions des Pyramides d'Egypte, & sur leur usage. Hérodote donne huit-cens pieds de longueur à la base de la plus grande qui est aux environs du Grand Caire; Diodore septcens, & Strabon seulement six-cens. Parmi les Modernes, Sandys assure, qu'elle a trois-cens pas de longueur; Bellonius troiscens vingt-&-quatre; Greaves six-cens nonante-trois pieds, & le Brun sept-cens qua-

^{*} Vid. Euf. Præp. Ev. pag. 60.

quatre pieds de France, qui en font septcens septante d'Angleterre. Cette diversité ne doit cependant pas être imputée, selon Mr. Shaw, à ignorance ou à mauvaise foi, mais à des causes fort naturelles. Car, outre que cette Pyramide est bâtie sur un terrein fort inégal, qui en rend le mesurage difficile, les vents de Nord y ont amassé une grande quantité de sable, qui augmente chaque jour, & qui fait que les dimensions de la base ont dû nécessairement varier, suivant les dissé-

rens tems où on les a prises.

L'Auteur ne croit pas que cette Pyramide. non plus que les deux autres grandes Pyramides qui font tout auprès, ait jamais été finie; & voici sur quoi il se fonde. Les pierres qui sont à l'entrée, forment un Arc beaucoup plus haut qu'il ne paroît nécessaire pour un si petit passage, & de chaque côté il y a un grand espace vuide: c'est-à-dire que les dégrez qui tournent tout autour de la Pyramide, font dans cet endroit-là discontinuez à une certaine hauteur. Or l'une & l'autre de ces choses indiquent manifestement un dessein plus étendu que ce qu'on en voit, & il v a bien de l'apparence que l'Architecte ie proposoit de bâtir-là un grand & magnifique Portique. A en juger par la feconde des Pyramides, qui est plus achevée que les autres, les dégrez, depuis le haut jusqu'au bas, ne devoient pas demeurer dans

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 403 dans l'état où ils font; mais le vuide qu'ils laissent entre eux devoit être rempli de manière que chaque côté de la Pyramide fût parfaitement uni, ou formât une furface plane, comme on le voit dans celle de Cestius à Rome. Enfin le sommet de cette Pyramide qui, de même que les autres, devoit se terminer & se fermer en pointe! n'est pas à beaucoup près fini: il y a une grande ouverture; & ce qui prouve que l'ouvrage a été interrompu dans cet endroit-là, c'est que les pierres y sont inégales, les unes surpassant considerablement les autres. Les Lecteurs curieux pourront comparer ces Observations, qui paroissent assez concluantes, avec celles de Mr. de Maillet, qui employe plusieurs pages à prouver directement le contraire; c'est-à-dire que la grande Pyramide a été achevée, fermée & revêtue comme les autres *; & nous leur laissons à décider lequel de Mr. Shaw ou de lui a le mieux rencontré.

Ces deux Auteurs ne s'accordent pas non plus sur la destination des Pyramides. Mr. de Maillet prétend, avec bien d'autres, qu'elles ne furent bâties que pour fervir de tombeaux à quelques anciens Rois d'Egypte, & Mr. Sbaw s'efforce de

^{*} Voyez sa Description de l'Egypte, pag. 226. & suiv.

Tome XIII, Part. II. Dd

404 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. renverser ce sentiment. Il lui paroît que c'étoit une chose ridicule d'élever dans ce dessein une masse aussi énorme que l'est en particulier la grande Pyramide, & d'y faire ce passage étroit & sinueux par lequel on v entre. Il demande de quel usage pouvoient être pour un tel but, le puits qui est au bout de ce passage, la chambre inférieure, la grande ouverture qu'on y a pratiquée dans la muraille du côté de l'Orient, les ouvertures beaucoup plus petites qui sont dans la chambre supérieure, les deux antichambres & grande & belle galerie, avec des bancs de chaque côté, qui v conduit? Et comme il n'en apperçoit aucun, il conclut que cette Pyramide ne fut jamais bâtie dans cette vûë. La Théologie des Egyptiens étant toute mystérieuse & emblematique, il croit qu'il est beaucoup plus raisonnable de supposer, que les Pyramides étoient particulierement confacrées au culte de la Divinité qu'elles représentoient par leur figure extérieure; au moins ne peut-on nier, suivant lui, qu'elles ne fussent trèspropres à fervir aux Prêtres de Lieux fecrets, ou d'Adyta, qui avoient tant de part dans les mystères de leur Religion. qui le confirme dans la penfée, que ce ne font pas des tombeaux, c'est que les Catacombes qu'on trouve tout autour, ne font que de simples chambres voutées & creusées dans le roc, & que les deux plus DC-

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739 405 petites des trois grandes Pyramides n'ont point d'entrée, de sorte qu'il auroit fallu les démolir en partie pour y introduire les corps des Princes qui devoient yêtre déposez, & les rebâtir ensuite: ce qui est ablurde. Enfin la caisse de marbre granite qui se voit dans la chambre supérieure de la grande Pyramide, & que l'on croit communément avoir servi à renfermer le corps du Monarque qui fit ériger ce fuperbe monument, lui fournit des preuves du contraire. A la vérité, sa longueur, qui n'est que de six pieds & quelques pouces, pourroit convenir à un Cercueil; mais sa hauteur & sa largeur, qui sont d'environ quatre pieds chacune, excedent de beaucoup les dimensions ordinaires d'un Cercueil. L'Auteur en a vû plusieurs de pierre en Egypte, qui étoient très-anciens, & par lesquels on peut sans doute juger des autres; mais ils étoient tous faits autrement que la Caisse dont il s'agit, & précisément comme les coffres des Momies, c'est-à-dire pas plus grands qu'il ne les falloit pour renfermer un feul corps, & outre cela ornez de Hiéroglyphes, se terminant en pointe sur une espece de piedestal, pour être placez debout, & constamment dans cette situation, à moins qu'ils n'eussent été renversez par quelque accident; toutes choses qui ne se rencontrent point dans cette Caisse, dont la figure forme un quarré oblong parfait, qui Dd 2

ACC BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. est couchée sur son fond, & même si fortement attachée au plancher, qu'on ne sçauroit douter que ce n'ait été-là sa première position. Ainsi Mr. Shaw croit plutôt, que c'étoit un coffre destiné à renfermer l'image de la Divinité que l'on adoroit dans ce lieu, ou les vêtemens facrez de ses Prêtres, ou bien une Cîterne qui contenoit l'eau facrée dont ils se servoient dans leurs cérémonies religieuses. Quelque ingénieux que foit tout cela, il nous semble que ce que Mr. de Maillet dit pour établir sa thèse, & en particulier pour montrer l'usage des diverses parties de l'intérieur de la grande Pyramide, est plus ingénieux encore. Il n'y a que l'article de la Caisse sur lequel il ne ditrien qui puisse fervir à lever les difficultez de Mr. Shatv.

Notre Auteur parle ensuite des Momies, & des Urnes, des Boëtes, des Images, &c. qu'on trouve aux pieds ou autour de ces Momies, & il nous donne une liste des petites Figures ou Statues de cette espece qu'il a apportées d'Egypte, avec leur explication, & avec des Planches où elles sont représentées; après quoi il décrit en peu de mots les Plantes & les Animaux les plus remarquables de ce Païs. Nous ne nous arrêterons point à ces divers Articles, & nous nous bornerons à celui du Nil, qui nous a paru beaucoup plus curieux, & par lequel Mr. Shaw finit

11

ses Observations.

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 407 Il y a déja long-tems que l'on sçait que les sources du Nil sont dans l'Ethiopie, & que c'est aux pluyes abondantes qui y tombent durant l'été, qu'il faut attribuer fon accroissement prodigieux, qui le met en état d'arroser & de fertiliser toute l'Egypte. La gloire de cette découverte est dûë aux Portugais, quoiqu'il fe trouve des anciens Auteurs Grecs & Arabes qui ont dit à-peu-près la même chose *. La quantité de limon que le Nil charie, & dont il enrichit chaque année l'Egypte, n'est pas moins surprenante que le débordement de ses eaux. Il faut assurément que les terres que ce fleuve parcourt, ayent une grande profondeur, ou qu'elles foient remplacées d'une manière que nous ne sçavons point, pour fournir régulierement, comme elles font depuis tant de milliers d'années, à ce Royaume une si grande quantité de limon, que celui-là feul que le Nil décharge par fes embouchures, s'avance aujourd'hui plus de vingt lieuës dans la mer. Ce limon, à force d'être menuisé par le mouvement rapide des eaux qui le charient à la distance de plus de fix-cens lieuës, acquiert une extrême légereté, & il cede au toucher comme de la fine poussiere. La couleur n'en est point noire, comme les Anciens l'ont cru, elle est même moins brune que celle

^{*} Diod. Sic. Plut. Ahulfeda, &c.

celle de notre terre ordinaire; & s'il rend les eaux du Nil troubles, il ne les rend pas pour cela plus noires que celles de toute autre riviere qui coule avec la même rapidité au travers d'une aussi grande étenduë de païs.

Pour mesurer l'accroissement du Nil. on a élevé sur la pointe d'une Isle, qui est entre le vieux & le nouveau Caire, un Bâtiment foutenu par des arcades, au travers desquelles ce fleuve coule librement. Au devant de cette chambre est le Mikias, ou la colomne qui, plantée au milieu du courant, sert à mesurer la hauteur de l'eau, & est divisée en coudées, qu'on appelle Pics. Les Auteurs modernes ne font gueres mieux d'accord que les anciens sur la longueur de cette coudée. Il paroît par ce que Mr. Shaw en dit, qu'elle a beaucoup varié; & comme il n'a pu entrer dans le Mikias pour y faire ses Observations, il ne sçauroit dire précisément en quoi elle confilte aujourd'hui inations même que lui ont donné là - deffus des personnes qui ont eu la liberté d'v entrer, ne s'accordent pas. Un Gentilhomme de Venise lui dit, que le Pic étoit de 28. pouces ; & un Anglois fort curieux, qui avoit été plusieurs années dans la Factorie du Grand-Caire, l'affura que la Colomne en question avoit de hauteur 58. pieds d'Angleterre, divisez en trois Pics Géometriques, qui font en tout 24. Pics.

TUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 400 Pics, de 32. pouces chacun. Thevenot donne à la coudée ou au Pic Géometrique 24. pouces, & en cela il a le suffrage de Mr. de Maillet, qui dit, que la mesure dont on se sert au Caire pour connoître l'élevation de l'eau, contient 21. pouces, ou deux pieds de Roi. Cependant notre Auteur suppose que la coudée dont on se sert aujourd'hui, est celle de Constantinople, qui a environ 25. pouces de longueur; & c'est cette mesure qu'il suit dans ses Obfervations, & en particulier dans une Table qu'il nous donne du plus grand accroiffement du Nil pendant 30 ans, laquelle lui a été communiquée par le même Gen-

tilhomme Venitien dont nous avons parlé.

Dans le mois de Décembre & les trois fuivans, le Nil n'a pas trois coudées de profondeur, ni plus d'un demi mille de largeur. Mais il commence à croître dès le mois d'Avril, & quelquefois plutôt; d'abord de deux pouces par jour, puis de trois, de quatre, de dix, de vingt, & rarement de trente, jusqu'à ce qu'il monte, pour l'ordinaire sur le milieu d'Août, à feize coudées, qui est la mesure requise pour pouvoir espérer une recolte, & confequemment pour être obligé de payer le tribut au Grand-Seigneur; quoiqu'il n'en faille pas moins de dix-&-neuf ou vingt pour arroser & fertiliser tout le païs. Aussi n'est-ce pas-là le tems du plus grand accroissement du Nil; il croît jusqu'à la Dd 4 fin

410 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, fin de Septembre, & quelquefois par delà; mais il sussit qu'il soit monté à la hauteur de seize coudées, pour commencer les réjouissances qui se font par toute l'Egypte à cette occasion. & pour ouvrir le grand Canal artificiel qui traverse le Caire. Če Canal, qu'on appelle Khalis, est l'Amnis Trajanus des Anciens, & se décharge dans le Lac des Pelerins, d'où, selon Mr. Maillet, il porte ses eaux dans une vaste Plaine de plus de vingt lieuës d'étenduë du Midi au Nord-Est. Il n'y a pas de doute que le Lac Myris, le Mareotis & d'autres de même espece, n'avent été creusez par les anciens Egyptiens, pour recevoir les eaux du Nil lorfqu'elles étoient en trop grande abondance, & empêcher par ce moyen que le Païs n'en fût inondé; ce qui devoit souvent arriver dans ces tems où les terres n'étoient ni si étenduës, ni si hautes qu'elles le sont aujourd'hui.

Comme depuis le Déluge le cours naturel des choses a toûjours été à-peu-près le même, l'on peut supposer que le Nil a constamment déchargé depuis ce tems-là dans la mer, la même quantité d'eau. Mais le limon qu'il charie se répandant par ses inondations dans tout le païs, le terrein a dû nécessairement s'élever à la longue, sur-tout dans les parties les plus basses; ensorte que l'eau qui les couvroit, s'est insensiblement retirée pour laisser voir de nouvelles terres. C'est ainsi que s'est for-

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 411 mé le Delta, qui n'étoit originairement qu'un grand golfe, comme on peut le voir plus en détail dans la Description de l'Egypte de Mr. de Maillet. Notre Auteur prouve ce qu'il avance là-deffus, par diverses Observations, qui sont en effet trèsconcluantes. 1. Au lieu que dans tous les autres Païs unis, le terrein a ordinairement la même profondeur, il varie dans celui-ci à proportion qu'il est plus ou moins éloigné du Nil. Près des bords de ce fleuve il a quelquefois plus de 30. pieds, & à l'extrêmité des lieux qui en font arrosez il n'a pas 7. pouces d'élevation. 2. Il paroît par des passages d'Hérodote, de Sirabon & de Diodore de Sicile, que les anciens Egyptiens bâtissoient leurs villes sur des éminences formées par art, pour les mettre à couvert de la violence des inondations du Nil; & que, lorsque le terrein des environs avoit augmenté au point d'être de niveau avec celui de ces villes, ils avoient accoûtumé de les rebâtir, ou d'élever tout autour des chaussées. C'est le dernier parti qu'on prit fouvent à l'égard de Memphis, & c'est sans doute au défaut de ce foin qu'il faut attribuer l'ignorance où l'on est aujourd'hui du lieu précis de cette ville. De même, Heliopolis étoit bâtie sur une éminence, au rapport de Strabon; & cependant le terrein fur lequel elle étoit située, est à présent parsaitement Dds

412 BIBLIOTHE QUE BRITANNIQUE. uni. & forme une plaine que le Nil inonde toutes les années à la hauteur de six à huit pieds. 3. La descente qu'il y avoit autrefois, selon le même Auteur, de Babylone à ce fleuve, ne subsiste plus, & l'espace qui est entre deux, est au niveau de l'un & de l'autre. 4. Le terrein des environs du Sphinx, qui est à l'extrêmité des terres que le Nil arrose, s'est tellement accrû, que joint avec les fables qui s'y font amassez, ce monument en est presque tout couvert. 5. Enfin Damiette, qui du tems de St. Louis (en 1243) étoit un port de mer, en est aujourd'hui éloignée de plus de dix milles. Foua, qui étoit, il y a 300. ans, à l'embouchure d'une des branches du Nil, s'en trouve à présent à plus de sept milles de distance; & Rosette, qui en 1692, n'étoit qu'à une demi-lieue de la mer, en é oit à une grande lieuë en 1718. Mr. Shaw a tiré cette derniere Obfervation de Mr. de Maillet, à qui, du reste, il rend justice, en le citant par-tout où cela est nécessaire.

Il n'est cependant pas fort facile, selon lui, de déterminer exactement la quantité de limon que le Nil dépose chaque année dans l'Egypte. Mr. de Maillet compte qu'il fait la dixième partie de l'eau, quand il dit, que les eaux du Nil sont si troubles & si bourbeuses dans le tems de l'augmentation de ce fleuve, que les boues & les sables font au moins

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 413 moins la dixième partie de son volume *. Mais notre Auteur croit que ce seroit un poids trop grand pour pouvoir être entraîné par le courant de l'eau. Il a fouvent éprouvé que le limon qui tombe au fond, ou qui s'attache aux parois d'un vaisseau de terre rempli de cette eau, ne fait pas la trentième partie de son volume. Il s'est servi d'un Tube long de trente-deux pouces, qu'il a rempli de la même eau, & après l'avoir laissé reposer & avoir donné le tems au limon de se sécher, il a trouvé qu'il faisoit environ i. partie. Et comme dans la plûpart des lieux qui sont inondez, l'eau croupit, étant ordinairement retenuë par des chaussées, il juge que le Nil, à une hauteur égale à celle de ce Tube, dépose à-peu-près une égale quantité de limon. Cependant il avoue que la même expérience devroit être fouvent repétée & avec beaucoup de soin, avant que de bâtir là-dessus aucune hypothèse. Ainsi il propose simplement comme une conjecture, le calcul qu'il a fait; c'est que l'accroissement du terrein en Egypte, depuis le Déluge, doit avoir été à raison d'un peu plus d'un pied chaque siécle.

Cette conjecture paroîtra très-probable, si l'on compare l'état présent de ce Païs avec ce qu'il étoit il y a deux - ou troismille ans. Hérodote nous apprend, que sous

^{*} Descrip. de l'Egypte. Pag. 103.

A14 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. fous le regne de Myris, lorsque le Nil croissoit à la hauteur de huit coudées. toutes les terres étoient suffisamment arrosées; mais que de son tems, c'est-à-dire environ neuf-cens ans après, il ne falloit pas moins de quinze ou feize coudées d'eau pour couvrir tout le païs. Ainsi le terrein, dans l'espace de neuf-cens ans, devoit avoir augmenté au moins de sept coudées Grecques, ou de 126. pouces. Mais aujourd'hui il faut que le Nil soit à la hauteur de vingt coudées pour arrofer toute l'Egypte, & à celle de vingt-quatre pour l'inonder. Par consequent, depuis le tems d'Hérodote, ce pais a gagné 230. pouces de nouveau terrein. Et si du regne de Myris on remonte au tems du Déluge, en suivant la même proportion, il se trouvera que depuis le Déluge jusqu'à l'année 1721. que l'Auteur étoit en Egypte, le terrein de ce Royaume s'est accrû de 500. pouces ou de 48. pieds huit pouces de hauteur perpendiculaire; de sorte qu'avec le tems il pourra s'élever à un point que le Nil ne sera plus capable de l'arroser, & que, du plus fertile qu'il y ait au monde, il deviendra le plus stérile de tous.

L'Auteur finit ses Observations par une remarque importante: c'est que si Hérodote eût bien fait attention à l'accroissement annuel du terrein de l'Egypte, en remontant seulement mille ans au-delà du

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 415 du regne de Myris, il auroit regardé comme des fables cette longue succession de Dynasties qui composent l'Histoire des Egyptiens. Car puisque, suivant sa propre reséxion, l'Egypte est toute entiere, quoique graduellement, un don du Nil, il faut qu'il y ait eu un tems, & ce tems ne pouvoit pas avoir précedé de beaucoup le dernier période dont on vient de parler, auquel ce Païs étoit aussi stérile que les déserts qui l'environnent, ou bien entierement sous l'eau; & dans l'un & l'autre cas il ne pouvoit pas être habité, ni par consequent avoir des Princes qui y regnassent. Cet Historien lui-même suppose, que ce n'étoit originairement qu'un bras de mer; & il dit avoir appris des Egyptiens, qué Menes fut le premier Roi qui regna dans le monde, que de son tems toute l'Egypte, excepté la contrée de Thèhes, étoit un grand Marais, & qu'on ne voyoit aucune partie des Terres qui paroissent aujourd'hui au dessous du Lac de Myris. Or comme ce Menes, ou Ohris est le même que Mitzraim, fils de Cham *, qui le premier habita l'Egypte; & comme toutes les circonstances qu'on vient de marquer s'accordent parfaite-

^{*} L'Auteurcite là-dessus le premier Vol. de la Connexion de l'Histoire Sacrée & Profane, par Mr. Sbuckford, qu'on a nouvellement traduite en François.

ment avec l'Histoire que Moïse nous a laissé du Déluge & de la Dispersion du genre humain, il s'ensuit que ce qu'Hérodote dit là-dessus, consirme la vériré & la certitude de la Chronologie de l'Ecriture sainte, & renverse en même tems les Annales extravagantes & l'Antiquité fabuleuse dont les Egyptiens se sont si fort vantez dans tous les tems.

A la fuite de ces Voyages de Mr. Shaw. on trouve un Recueil de Piéces, tendant à illustrer les Observations dont il les a accompagnez La première en ordre conrient des passages extraits des anciens Historiens, Géographes, &c. en Grec & en Latin, lesquels ont rapport aux sujets qu'il traite; comme d'Hérodote, de Scylax, de Strabon, de Ptolomée, de Pomponius Mela, de Pline le Naturaliste, de l'Itineraire d'Antonin, &c. La seconde est un Catalogue fort exact, en Latin, de quelques-unes des Plantes les plus rares de la Barbarie, de l'Arabie & de l'Egypte, avec des Figures qui les représentent. La troisième est un Appendix sur les Coraux & autres Plantes femblables. quarrième, un Catalogue des Fossiles, des Poissons & des Coquillages les plus remarquables. La cinquième, un Vocabulaire du Showiah, qui est la langue que parlent les Arabes Kabyles. La fixième, une Inscription antique, gravée sur les rochers qui sont auprès du Désert de Sin, હ

TUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 417 & dont les caractères qui ne sont pas encore effacez, fignifient LA PLUYE DE LA MANNE, quelques Auteurs prétendant que cette Inscription a eu pour but de conserver la mémoire de cette Manne miraculeuse que Dieu accorda aux Israëlites dans ce Désert. La septième marque les diverses Stations de ceux qui vont en pelérinage à la Mecque. La huitième, la Mefure de la grande Pyramide de Memphis, par le Pere Siccard, communiquée à l'Auteur par Mr. le Docteur Mead. Suivant ce Pere, la hauteur perpendiculaire de cette Pyramide est de 500 pieds, & la largeur des côtez de 670. Le reste de ce petit Mémoire est une notice des diverfes parties de la Pyramide avec leurs dimensions, & s'accorde parfaitement avec la Description de Mr. de Maillet. La Piéce suivante contient des Remarques du même Pere sur le Natron, que nous crovons faire plaisir à nos Lecteurs de transcrire.

"Le Natron, ou Nitre d'Egypte, a été
"connu des Anciens. Il est produit dans
"deux Lacs dont Pline parle avec éloge;
"il les place entre les villes de Naucrate
"& de Memphis. Strahon pose ces deux
"Lacs nitreux dans la Présecture Nitrioti"que, proche les Villes d'Hermopolis &
"Momemphis, vers les Canaux qui cou"lent dans la Mareote. Toutes ces auto"ritez se confirment par la situation pré-

" sen-

418 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. . fente des deux Lacs de Natron. L'un , des deux, nommé le grand Lac, occupe , un terrein de quatre ou cinq lieuës de , long fur une lieuë de large, dans le , désert de Scété ou Nitrie. Il n'est pas , éloigné des Monastères de St. Macaire, ., de Notre-Dame de Suriens & des Grecs, ., & il n'est qu'à une grande journée à ,, l'Ouest du Nil, & à deux de Memphis ,, vers le Caire, & autant de Naucrate ,, vers Alexandrie & la mer. L'autre Lac. , nommé en Arabe Nebilé, a trois lieuës ,, de long fur une & demi de large; il ,, s'étend au pied de la montagne à l'Ouest. ,, & à douze ou quinze milles de l'ancien-, ne Hermopolis parva, aujourd'hui Da-,, manchour, Capitale de la Province Be-,, heiré, autrefois Nitriotique, assez près ., de la Mareote, & à une journée d'A-,, lexandrie.

"Dans ces deux Lacs le Nitron est "couvert d'un pied ou deux d'eau; il "s'enfonce en terre jusqu'à quatre ou "cinq pieds de profondeur; on le coupe "avec de longues barres de fer pointuës "par le bas; ce qu'on a coupé est rem-"placé l'année suivante ou quelques an-"nées après par un nouveau sel Nitre, "qui sort du sein de la terre. Pour en-"tretenir la fécondité, les Arabes ont "sières étrangeres, telles qu'elles "sières étrangeres, telles qu'elles "sières foient, sable, bouë, ossemens, cada-"vres

JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 419 , vres d'animaux, &c. Toutes ces ma-, tières font propres à se réduire, & se , réduisent en effet en vrai Nitre; de , forte que les Travailleurs revenant un , ou deux ans après dans les mêmes , quartiers qu'ils avoient épuisez, y trou-, vent nouvelle recolte à recueillir.

,, Pline fe trompe, quand il affure dans , le Livre cité ci-dessus, que le Nil agit , dans les Salines du Nitron, comme la , Mer dans celles du Sel, c'est-à-dire ,, que la production du Nitron dépend de ,, l'eau douce qui inonde ces Lacs: point , du tout, les deux Lacs font inaccessi-,, bles, par leur situation haute & supé-,, rieure, aux inondations du Fleuve. ,, est sur pourtant, que la pluye, la rosée, , la bruine & les brouillards sont les vé-,, ritables Peres du Nitron, qu'ils en hû-,, tent la formation dans le sein de la ,, terre, qu'ils le multiplient & le ren-,, dent rouge. Cette couleur est la meil-,, leure de toutes; on en voit aussi du

, blanc, du jaune & du noir.....

Enfuite vient la manière dont on fait le sel Armoniac en Egypte; puis un Journal du tems qu'il fit à Alexandrie dans les mois de Janvier & Février 1639, tiré du Livre de poche de Mr. le Professeur Greaves, qui est dans la Bibliothèque Savilienne à Oxford; un long passage de Kalkasendas, Auteur Arabe, touchant le Nil & le Nilometre, de la traduction de Mr.

Tome XIII. Part. II. Ee Gagnier: Gagnier; & enfin une Notice de quelques Médailles que l'Auteur a recueillies dans fes Voyages, avec des citations qui fervent à les expliquer.

ARTICLE VII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE LONDRES.

ES Innys & Manby, & autres, ont imprimé & débitent, Dionysius Longinus on the Sublime, &c. " Le Traité du Sublime de Longin, gin, traduit (en Anglois) du Grec; Avec " des Notes & des Observations, & un Abregé de la Vie, des Ecrits & du Caractère particulier de l'Auteur. Par Guillaume Smith, Maîntre ès Arts, & Ministre de l'Eglise de la Trinité, à Chester ". On dit beaucoup de bien de cette nouvelle Traduction; & s'il en faut croire un Journaliste Anglois, le Discours préliminaire que le Traducteur a mis à la tête, l'emporte sur celui de Boileau.

Les Vaillant viennent de publier M. Manilie Astronomicon, ex Recensione & cum Notis Richardi Bentleii. in 4. C'est ici un Ouvrage du célèbre Docteur Bentley, que son Neveu Mr. Bentley, Ecclésiastique de beaucoup de mérite, a mis au jour par son ordre. Il y a joint une Présace, dans laquelle il rend compte du travail de son Oncle, & de l'idée qu'il se fait de Manilius & de son Poème. L'Edition est

très-belle.

Mr. Lobb,

Mr. Lobb, Docteur en Médecine & Membre de la Societé Royale, a donné depuis peu au Public. A Practical Treatife of painful Distempers, &c. c'est-à-dire: "Traité pratique "des Maladies aiguës, avec la manière de les "guérir, justifiée par un grand nombre de cas "particuliers ". Chez Jaques Buckland, dans Pater-noster Row, grand in 8. C'est un Livre très-propre pour les Familles & pour les perfonnes qui n'ont pas le moyen de payer un Médecin; l'Auteur ne voudroit pourtant pas qu'on se fervit des remedes qu'il indique, sans la direction d'un Médecin, & cela pour des raisfons qu'il est aisé de deviner.

Mr. Oldmixon, qui publia il y a quelques années l'Histoire des Stuarts, & depuis, celle de la Reine Anne, & du Roi George I, vient de nous donner en un Vol. in fol. l'Histoire d'Angleterre sous les regnes de Henri VIII, d'Eduard VI, de Marie, & d'Elisabeth. Les principes de l'Auteur & sa manière d'écrire sont suffisamment connus par ses précedens Ouvrages, & sur-tout par les longs Extraits qu'on en a donnez dans la Bibliothèque Raisonnée.

Mr. Chubb continue d'être vivement attaqué fur son prétendu Véritable Christianisme, &c. dont nous avons rendu compte dans cette Bibliothèque. Voici quelques Piéces qui ont paru de-

puis peu contre lui.

An Apology for the Ministers of Jesus-Christ, &c. c'est-à-dire: "Apologie des Ministres de "Jesus-Christ & des Prédicateurs de son Evan"gile; Avec une Désense de cet Evangile con"tre les faux exposez de Mr. Thomas Chubb,
"dans un Livre publié sous son nom, & inti"tulé: Désense du Véritable Evangile de JesusE e 2 "Christ.

422 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

" Christ. Par Joseph Horler, Bachelier ès Arts, " Maître de l'École de Wilton, & Prêtre de " l'Eglise Anglicane ". Chez les Knapton, &c. A Letter to Mr. Thomas Chubb, &c. " Let-" tre à Mr. Thomas Chubb, au sujet de son " Livre intitulé: Défense du Véritable Evangile " de Jesus-Christ, &c ". Par R. P. chez Roberts.

Remarks on Mr. Chubb's Vindication of his true Gospel, Ec., Remarques sur l'Apologie que , Mr. Chubb a publiée en faveur de son Véri-, table Evangile, Ec ". Par C. Fleming. Chez

Farmer & Cox.

The Inspiration of the New Testament asserted, &c. "Désense de l'Inspiration des Ecrivains "facrez du Nouveau Testament; pour servir "de Réponse au Livre de Mr. Chubh, intitulé: "Le Véritable Evangile de Jesus-Christ, &c. "Par Phileleutherus Christianus ". Chez T.

Astley.

Mais la Réfutation la plus complete qui ait paru de ce Livre, est la suivante: An Examination of a Book intitled, &c. ., Examen d'un Ou, vrage qui a pour titre, Le Véritable Evangi, le de fesus Christ, Par Mr. Thomas Chubb;
, comme aussi de la Dissertation sur la Provi, dence qu'il y a ajoutée. A quoi l'on a joint
, une Dissertation sur l'Episcopat, dans la, quelle on fait voir en peu de mots, qu'il est
, fondé sur les declarations de l'Ecriture sain, te, & sur la pratique de l'Antiquité. Par
, Laurent fackson, Bachelier en Théologie &
, ci-devant Membre aggregé du College de
, Sidney à Cambridge. S. chez J. Clarke.

La Dispute sur les Démoniaques continue aussi toujours avec chaleur, Mr. Hutchinson,

Juillet, Aout et Septemb. 1739. 423 déja connu par d'autres Ouvrages, a publié, Remarks on the Review of the Demoniacks Controversy, &c., Remarques sur le Nouvel Examen de la Dispute qui s'est élevée au sujet des Démoniaques dont il est parlé dans l'Evangile. &c.. Petite Brochure, chez les Innys & Manby.

Un Anonyme a publié une autre Brochure contre ces Remarques; & un Ami de Mr. Hutchinson, a refuté cette Brochure dans un petit Ecrit qui a pour titre: An Answer to an Examination, &c. "Réponse à un Examen des Remarques de Mr. Hutchinson, publié depuis "peu. Par David Gittins, Bachelier ès Loix ".

Chez Roberts.

Mr. Samuel Pegge, Maître ès Arts, & Miniftre de Godmersham dans la Province de Kent. s'est aussi mis sur les rangs pour défendre le Sens Littéral de l'Histoire de l'Evangile, au sujet des Démoniaques; mais il a pris un tour différent de ceux qui l'ont devancé dans cette carriere, & fon Ouvrage a pour titre: An Evamination of the Enquiry into the Meaning of Demoniacks, &c. c. à. d. " Examen d'une Dis-, sertation intitulée, Récherches sur les Démo-, niaques dont il est parlé dans le Nouveau " Testament: en forme de Lettre, addressée à , l'Auteur de ces Récherches, dans laquelle on , prouve que le mot de Démon ne signifie, ni , dans les Auteurs classiques, ni dans l'Ecritu-», re fainte, une Ame separée du Corps; & par » consequent que tout le Systême de cet Au-, teur est sans aucun fondement ". Petit in 8. chez Fletcher Gyles, dans Holbourn.

Quoique la chaleur avec laquelle on a attaqué Mr. Warburton, au sujet du Livre donz

424 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. nous avons parlé au long dans le Journal précedent, soit beaucoup ralentie; il ne laisse pas de paroître de tems en tems de petites Piéces contre lui. En voici une toute nouvelle qui mérite bien l'attention de cet Auteur: The Divine Legation of Moses demonstrated, &c. C'est-à-dire: " La Mission divine de Mosse prouvée par la , mention expresse qu'il a faite du dogme d'u-" ne Vie à venir, & par la manière dont il a in-, fisté sur ce dogme, comme sur un article sonand damental: Discours où l'on fait voir que 2) l'hypothèse contraire de Mr. Warburton est 2) absurde & destructive de toute Revélation. » Sermon prêché devant l'Université d'Oxford. , dans l'Eglise de Ste. Marie, le 4. Mars 1730. " Par Guillaume Romaine, Maître ès Arts, & " Membre du Collège de Christ ". Chez Cooper. Mr. Grey, Docteur en Droit, vient de publier une Refutation du quatrième Volume de l'Histoire des Puritains de Mr. Neal, sur le même

plan qu'il a refuté les trois premiers.

On a réimprimé ici un Ouvrage fort estimé, & publié depuis peu à Dublin, sous ce titre: A Course of Lectures in Natural Philosophy, &c. 2) Cours de Leçons sur la Physique Expérimen-22 tale. Par feu Mr. Richard Helsham, Professeur 2) en Médecine & en Physique dans l'Univerw sité de Dublin. in 8. Chez J. Nourse.

Le même Libraire a imprimé & débite in 8. Remarks on Mr. Euler's Treatise of Motion, &c. 2) Remarques fur le Traité du Mouvement de 3) Mr. Euler, sur le Système complet d'Optique , du Docteur Smith, & fur l'Essai de Mr. Fuprin sur la Vision distincte & confuse. Par 3) Benjamin Robins, Membre de la Societé 2) Royale. I JUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 425

Il a aussi nouvellement imprimé, avec quelques autres Libraires, Jus PARLIAMENTA-RIUM: Or the Ancient Power, Rights, and Lilerties of the most High Court of Parliament Revived and Afferted, &c. C'est à-dire: " Trai-» té où l'on tâche de faire revivre & l'on dé-» fend avec force l'ancien Pouvoir, les anciens "Droits & Privileges du Parlement: On y » a joint une Histoire abregée des infractions » faites à ces Privileges, sur-tout par rapport » à la liberté de parler pour le redressement , des Griefs. Par Guillaume Petyt, Ecuyer, ci-" devant Avocat au Temple, & Garde des Ar-» chives qui font dans la Tour de Londres «. C'est un Volume in fol. qu'on a publié par fouscription, conformement au Projet que nous en donnames dans nos Nouvelles Litteraires de

Juillet, Août & Septembre, 1737.

Mr. Hales, Docteur en Théologie, & Membre de la Societé Rovale, duquel nous avons eu fouvent occasion de parler dans cette Bibliothèque, vient de nous donner un nouvel Ouvrage fort intéressant, sous ce titre: Philosophical Experiments, &c. C'est-à dire: " Expériences » Physiques qui ont été luës en différens tems » à la Societé Royale; Contenant des Instruc-, tions utiles & nécessaires pour les personnes » qui entreprennent des Voyages de long cours, » comme la manière de rendre l'eau de mer » douce & faine, de conferver l'eau douce, le » biscuit, le bled, & même la viande, dans les » climats les plus chauds, &c. A quoi l'on a » joint diverses Expériences & Observations sur » les Eaux Minérales, & les moyens de conser-» ver leur vertu beaucoup mieux qu'on ne l'a " sçu faire jusqu'à présent, quelque loin qu'on Ee 4

426 BIBLIOTHE QUE BRITANNIQUE,

, les transporte: Comme aussi un Projet pour , nettoyer les Rivieres, les Réservoirs, les Ports , de mer & . Chez les Innys & Marby.

Un petit Volume in S.

On propose de faire imprimer par souscription les Vies des Professeurs du Collège de Gresham à Londres, à la tête desquelles on mettra celle du Chevalier Thomas Gresham, Fondateur de ce Collège: On y joindra leurs Harangues, Leçons, Lettres & autres Pièces curieuses, dont la plupart n'ont point encore été publiées, & quelques Tailles-douces. L'Editeur est Mr. Ward, Professeur en Rhétorique du même Collège, &

Membre de la Societé Royale.

Un Gentilhomme, nommé Mr. Lookup, a publié The Erroneous Translations in the Vulgar Verhons of the Scriptures detected, Efc. C'est-adire: " Traité où l'on fait voir que les Ver-, fions de la Bible en langue vulgaire font fau-, tives en plusieurs endroits. On a mis au-de-" vant un Essai sur le dogme de la Trinité, où 2) l'on prouve que ce dogme s'accorde avec la , Raison, & est fondé sur des principes évidens: " A l'occasion d'une Brochure publiée depuis , peu sous ce tirre: Exposition claire & simple 2, au dogme de la Trinité, fondre sur l'Ecriture , fainte & far la Raijon, dont l'Auteur, quoiqu'accuse d'avoir emprunté tous les argumens , dont il se sert contre l'égalité du Fils, & d'en , avoir par-là imposé à ses Lecteurs, ne s'est ,, pourtant point mis en peine de se justifier ". Chez Roberts, Millan, & autres. in So.

Les Innys & Monly viennent de publier, The Sacramental Fart of the Eucharist, &c. C'est-à-dire: , Explication de la Partie Sacramentelle de 2 l'Eucharistie, dans un Discours addressé au Cler-

TUILLET, AOUT ET SEPTEMB. 1739. 427

" gé de la Comté de Midlesex à la visite de Pâ-, ques 1739. Par Daniel Waterland, Docteur en "Théologie, Archidiacre de cette Comté, &

" Chapelain du Roi ". Grande Brochure in 8°.

A peine l'Examen de L'Essai de Mr. Pope sur L'Homme, par Mr. Decrousas, a-t-il paru dans cette Ville, que deux Libraires en ont imprime, l'un une Traduction complete, & l'autre une Traduction imparfaite Quelque médiocre que soit la meilleure de ces Traductions, elle n'a pas laissé d'avoir un prompt & surprenant débit. Le nom de Mr. Pope, & celui de son habile Critique, ont excité la curiofité du Public, qui s'est aussitot partagé là-deffus. Les Partifans zelez du premier ont jetté seu & flamme contre le second; & les autres ont donné gain de cause au second coi.tre le premier, quoiqu'ils ne l'avent pas absolument approuvé en tout. Un Anonyme, qui, par la chaleur peu mesurée avec laquelle il écrit, paroît être un des intimes Amis de Mr. Pope, a publié à diverses reprises une défense de cet illustre Poëte dans le Journal Anglois qui a pour titre: The History of the Works of the Learned, "L'Hidoire des Ouvrages des Scavans ". Il trouve fort mauvais que Mr. Decroulaz se soit avisé de critiquer un Ouvrage écrit dans une Langue qu'il n'entend point, & sur une simple Traduction qui, quelque bonne qu'elle foit, n'est pas toùjours parfaitement fidèle. D'ailleurs, s'agissant d'un Poëme, il auroit fallu, pour en bien juger, être Poëte soi-même, ou tout au moins se souvenir que dans ces fortes d'Ouvrages on ne doit pas chercher la même précision & la même justesse de raisonnement que dans des Traitez de Philosophie: ce que l'Anonyme prétend que le Censeur de Mr. Pope n'a pas fait. Il l'accuse encore d'avoir Ee 5

le

428 BIBLIOTHE QUE BRITANNIQUE,

le plus fouvent mal pris la pensée de ce fameux Poëte, & sur-tout, de lui avoir injustement imputé d'être Fataliste, & de suivre dans son Essai le Système pernicieux de Mr. Leibnitz sur l'Harmonie préétablie; c'est-à-dire que l'on fait à Mr. Decrousat tous les reproches qu'il a pris soin de prévenir dans son Examen, comme le sçavent tous ceux qui l'ont lu.

Il s'est élevé dans ce Païs une espece de Piétistes, sous le nom de Méthodistes, à la tête desquels est Mr. Whitesield avec quelques autres Ministres de l'Eglise Anglicane, qui prêchent leur nouvelle doctrine dans les champs & dans les places publiques, ne pouvant la précher dans les Eglises: c'est ce qui a engagé Mr. l'Evêque de Londres à publier l'Ecrit luivant : " The Bishop , of London's Pastoral Letter To the People of bis " Diocele, &c. C'est-à-dire: " Lettre Pattora-" le de Mr. l'Evêque de Londres aux Fideles de " son Diocése, & particulierement à ceux des , deux grandes Villes de Londres & de Westmin-" ster: Pour les prémunir, d'un côté, contre la ". Tiédeur, & de l'autre, contre l'Enthousiasme ". in 80. pp. 55. Citez Buckley. Cette Lettre a été si bien reçuë du Public, qu'en moins d'un mois il s'en est fait trois Egitions. Ce n'est cependant pas le seul Ouvrage qui ait paru sur ce sujet. Nous avons été depuis quelque tems comme inondez de Brochures pour ou contre ces nouveaux Piétistes. Voici celles qui nous font tombées entre les mains.

1. The Nature, Folly, Sin, and Danger of being Righteous over-much, &c. C'est-à-dire: "La , nature d'une Pisté outrée, & la folie, le peché , & le danger qu'il y a à vouloir être trop juste. Traité où l'on a particulierement en vûë la ,, doctri-

Juillet, Aout et Septemb. 1739. 429 , doctrine & la conduite de certains Enthousias, tes modernes, & qui contient la substance de quatre Sermons prononcez dans quelques Eglistes Paroissales de Londres, sur ces paroles de présent la point plus la point trop juste, & ne te fais point plus sage qu'il ne faut; pourquoi mourrois-tu avant ton tems, ou te rendrois-14 toi-même stupide? Par foseph Trapp, Docteur en Théologie «. in 80. pp. 69. Chez S. Austen, & autres. A en juger par le prompt débit de cet Ouvrage, dont la quatrième Edition paroît déja, il doit être excellent. Mais cela n'a pas empêché qu'il n'ait été très-vivement attaqué par ceux contre lesquels il est écrit.

2. Mr. Seagrave, Ministre Anglican, qui n'est pourtant pas dans toutes les idées de ces gens-là, est le premier qui ait pris leur désense dans une Brochure, intitulée: An Answer to Dr. Trapp's four Sermons, &c., Réponse aux quatre Sermons du , Docteur Trapp contre Mr. Whitesield ". Chez

Oswald & Hett.

3. Il a aussi paru quelques Brochures Anonimes sur le même sujet. A Proper Reply to the Anti-over-Righteous Dr. Trapp's Sermons against Mr. White-field, &c. C'est-à-dire: "Juste Réponse aux "Sermons de l'Anti-trop-Juste Doctr. Trapp "contre Mr. Whitefield; ou la Doctrine & la "Conduite de Mr. Whitefield justifiée contre les "fausses Imputations & les malicieuses Invecti"ves de ses Ennemis; le tout humblement sou"mis à l'examen du Public ". Seconde Edition. Chez Dodd.

4. A Preservative against unsettled Notions, &c. C'est-à-dire: "Préservatif contre les idées peu "fixes & le défaut de principes où l'on tombe "par rapport à la Sainteté & à la Persection "Chré-

430 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE.

" Chrétienne: Sermon où l'on explique ce Texte ,, mal entendu: Ne sois point trop juste, & ne te ,, fais point plus lage qu'il ne faut, &c. Pour ser-» vir de Réponse aux quatre Sermons du Docteur " Trapp sur le même Texte, dont il a abusé pour " combattre les Méthodistes. On a mis à la tête " une férieuse Exhortation à tous les vrais Mem-" bres de l'Eglise de Jesus - Christ ". in 80. Chez

Cooper.

5. Doctor Trapp Vindicated from the Imputation. of being a Christian, &c. C'est-à-dire: " Le 2) Docteur Trapp justifié de l'imputation d'être " Chrétien, à l'occasion d'une Brochure que ce " Réverend Auteur a publiée contre les Metho-3, difles, sous ce titre: Li Nature d'une Pieté ou-, tree, Et la folie, le peché Et le danger qu'il y a à " vouloir être plus juste qu'il ne faut, &c. Par un " Amateur de la Vérité ". in 80. Chez Cooper. C'est une violente Satyre, où l'on s'efforce de faire voir que Mr. Trapp a combattu dans ses Sermons les vrais principes du Christianisme, & donné par consequent des preuves qu'il n'est rien moins que Chrétien.

6. Mr Whitefield lui-même a répondu à ce Docteur, dans un Sermon où il a pris, mais expliqué dans un tout autre sens que lui, le même Texte.

7. Mr. le Doctr. Stebling a aussi publié un Sermon de sa facon contre les Méthodistes, sous ce titre: A Caution against Religious Delusion, &c. , Pré-" servatif contre l'Illusion que l'on se fait en ma-" tière de Religion: Sermon fur la Regénération, " occasionné par les prétentions des Méthodif-" tes ". Quatri me Edition, in So. chez F. Gyles.

8. The Nature, and proper Evidence of Regeneration. &c. C'est-à-dire: " La Nature de la Re-" génération & les marques auxquelles on peut Juillet, Aout et Septemb. 1739. 431

" la reconnoître; où le dogme de la nouvelle &
" feconde Naissance, examiné dans un Sermon sur
" Jean III. 5. En vérité, en vérité, je vous dis, si
" quelqu'un n'est né d'eau & d'esprit, il ne peut entrer
" dans le Royaume de Dieu. Par Raoul Skernet
Docteur en Théologie, & Chapelain du Comte de
Grantham. Chez. Davis.

9. The True Character of the Reverend Mr. Whitefield; &c. C'est-à-dire: "Le véritable Portrait de Mr. Whitefield. Dans une Lettre écrite par un Désifte de Londres à son Ami à la "campagne, avec quelques Remarques sur la "Dispute qui s'est élevée entre le Docteur Trapp "& Mr. Whitefield, & sur la conduite du Clergé. Comme aussi un Exposé des Sentimens & "des Mœurs des Désiftes, fondé sur des faits cermains ". in 80. Chez Dodd & autres. C'est un Panegyrique de Mr. Whitefield des plus outrez, & des plus insultans pour le reste du Clergé.

10. The Indwelling of the Spirit, the Common Priviledge of all Believers, &c. , L'Habitation du , St. Esprit dans les cœurs, privilege de tous , les Croyans: Sermon prononcé le jour de la , Pentccòte 1739, dans l'Eglise Paroissale de , Bexley, dans la Province de Kent. Par George , Whitefield, Bachelier ès Arts, du Collège de

" Pembroke à Oxford «. Chez J. Hutton

11. The Life and particular Proceedings of the Reverend Mr. George Whitefield, &c. C'est-à-dire: "La Vie & les Actions particulières de Mr. "Whitefield, depuis le tems qu'il fut admis à "l'Ecole Latine de Gloucester, jusqu'à son départ "pour la Pensilvanie: A l'usage des personnes qui "souhaitent de se faire de justes idées de ce Minnistre. Par un Auteur impartial ". in 80. pp. 96. Chez Reberts, Cette Vie n'est autre chose qu'u-

432 BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE. qu'une Compilation mal digerée & fort défectueuse, quoiqu'elle soit en effet assez impartiale.

12. A Faithfull Narrative of the Life and Character of the Reverend Mr. Whitefield, ofc. C'est-àdire: "Histoire fidèle de la Vie de Mr. White-, field, depais sa naissance jusques à présent: », Contenant un Exposé de sa Doctrine, de sa " Conduite, de son Caractère particulier, des " Motifs qui l'ont porté à aller à la Géorgie, & , de ses Voyages en divers lieux de l'Angleter-,, re ". Chez Wat/on. Ce titre promet beaucoup plus que l'Ouvrage ne contient, l'Auteur y faifant la fonction de zèlé Panegyriste, plutôt que d'Historien.

13. Remarks upon the Bisbop of London's Pastoral Letter, &c. C'est-à-dire:,, Remarques sur la Let-, tre Pastorale de l'Evêque de Londres: En fa-" veur de Mr. Whitefield & de sa Doctrine par-", ticuliere. Par Robert Seagrave, Maître ès Arts ... Chez Ofwald. 80.

14. Observations and Remarks on Mr. Seagrave's Conduct and Writings, &c. ,, Refléxions sur la » Conduite & les Ecrits de Mr. Seagrave: Où » l'on examine particulierement sa Réponse aux » quatre Sermons du Docteur Trapp «. in 80.

Chez Austen.

15. The Reverend Mr. Whitefield's Answer to the Bishop of London's last Pastoral Letter. C'està-dire: "Réponse de Mr. Whitefield à la der-" niere Lettre Pastorale de l'Evêque de Lon-

" dres ". Chez J. Ofwald.

16. An Earnest Appeal to the Publick, on Occasion of Mr. Whitesteld's Extraordinary Answer to the Pastoral Letter, &c. C'est-à-dire: ,, Appel 39 férieux au Public, au sujet de la Réponse sina guliere de Mr. Whitefield à la Lettre Pastorale

Juillet, Aout et Septemb. 1739. 433 », de Mr. l'Evêque de Londres: Où l'on se propose de désendre ce Prélat contre les extravaments accusations & les indignes évasions de prétenduë Réponse; comme aussi de faire voir par les contradictions grossieres dans lesquelles cet Auteur est tombé, par le peu d'égard qu'il témoigne pour l'Eglise qui lui a donné l'autorité de prêcher, & par la manière dont il traite ceux que cette Eglise a établis ses Supérieurs; quel est son véritable esprit, & quels sont ses desseins: Le tout addressi ses Mr. Jean Westey, en l'absence de Mr. Wbintesseld «. Chez Roberts.

Nous rendrons compte dans un Journal suivant, non pas de toutes ces Brochures, car cela seroit infini, mais de la Lettre Pastorale de Mr. l'Evêque de Londres, & de ce qui y a donné lieu.

Voici quelques autres Livres nouveaux.

The Genealogies of our Lord and Saviour Jesus-Christ, &c. C'est-à dire: "Traité où l'on examine en Critique, l'on explique, l'on désend & l'on concilie les deux Généalogies de Notre "Seigneur & Sauveur Jesus-Christ, rapportées, "l'une par St. Matthieu, & l'autre par St. Luc. "Par Edouard Yardley, Bachelier en Théologie ", Chez Mechell. Gros in 8°.

The Travels and Adventures of Edward Brown Esqr., &c. C'est-à-dire: "Voyages & Avantures d'Edouard Brown, Ecuyer, ci-devant Marchand à Londres: Contenant ses Observations sur la France, l'Italie, l'Isle de Malthe, le Levant, la haute & basse Egypte; avec une Description de l'Abyssinie. Le tout mêlé de Traits historiques, de Resléxions morales, & de Récherches critiques ". Chez Hitch & autres. in 8°.

4 34BIBLIOTHEQUEBRITANNIQUE,&c.

A Discourse on ancient and modern Learning., Dissertation sur la Littériture ancienne & , moderne, par seu Mr. Addisson «. Ceux qui douteront que cette Pièce soit essectivement de Mr. Addisson, peuvent voir le Manuscrit Original écrit de sa propre main chez le Libraire T. Oshorne.

Le quatrième Volume de l'Histoire Universelle, & e. paroît depuis peu de jours avec privilege du Roi.



TABLE

D E S

MATIERES

D U

TOME TREIZIEME.

A
A Ddisson (Mr.); sa Differtation sur la Littérature ancienne & moderne. 434.
Littérature ancienne & moderne. 434.
Air mortel pour les Femmes dans la Comté
d' <i>Essex</i> . 170.
Alger; fon gouvernement. 23. Ses forces de
terre. 24. Ses revenus. 25. Bonne justice
qu'on y fait. 26.
Amnis Trojanus des Anciens. 410.
Anaxagore; son système sur le Monde & sa
création. 257.
Angleterre; par qui probablement l'Episcopat y
a été introduit. 186.
Arabes; leur principale manufacture. 16. Leur
pareise. 18. Leurs Femmes seules chargées
du travail. 19. Ils font voleurs, quoiqu'ils
exercent l'Hospitalité. ibid. Extrêmement su-
perstitieux. 20. Venération qu'ils ont pour
leurs prétendus Saints. 21. Leur gouvernes
ment. 22,
Architecture; de tous les Arts le mieux cultivé
en Barbarie. 5. 6.
Augustin (Le Moine); fon ambition & fes four-
beries. 188:
E G R R A S

T A B L " E B.

D.
BACON (Mr. Nathanael) sa nouvelle Edie tion du Discours de Selden sur les Loix
tion du Discours de Selden sur les Loix
& le Gouvernement d'Angleterre. 178205.
Barbarie; les Vivres y sont à grand marché. 17.
Basket; Auteur d'un Ouvrage de Pieté extrême-
ment estimé.
Bedouins, force d'Arabes; leur manière de vi-
vre. 14.
Bentley (Mr. le Dr.); sa nouvelle Edition de
l'Astronomicon de Manilius. 420.
Birch (Mr. Thomas); Auteur d'une nouvelle Vie de Milton.
de Milton. 136. Bretons (Anciens); leur Religion & Gouverne-
ment. 182. Leur conversion à l'Evangile.
183. En quoi l'invasion des Romains leur sut
avantageuse. 184. Leur premier Roi Chrétien.
185. Appellent les Saxons & les Pittes à
leur fecours. 187. Les derniers à subir le
joug du Pape, & les premiers à le fecouer.
188.
Brown (Mr. Edouard); ses Voyages & Avan-
tures. 434.
Bruikenridge (Mr.); sa nouvelle méthode de dé-
crire les Lignes courbes. 337. La gloire de
l'invention lui est contestée. ibid. Burnet; ce qu'il dit de l'Eixav Bazidin. 153.
Burnet; ce qu'il dit de l'Eixav Basilium. 153.
Bury S. Edmond; remarques sur cette Ville. 176.
Arvarne (I a) fait profque le contre de
ALVAIRE (Le) fait presque le centre de la Jerusalem moderne. 392.
Cambridge; remarques sur la Comté de ce nom.
177.
Campbell (Mr. Archibald); son Traité sur la Né-
cessité d'une Revélation. 222 -261.
Cq.

DES MATIERES.

74

2 2 3

č.

1. 2. 2. 3.

4. ede d.

2.

I .

Catalepsie; histoire détaillée d'une maladie de
cette espece. 339.
Certitude géometrique, mathématique & métaphysi-
que; ce que c'est. 285. 288.
Certitude morale. 294. Exemple d'une Certitude
de cette espece. 297.
Charles I. Roi d'Angleterre; preuves qu'il n'est
point l'Auteur de l'Einav Baoilini. 138. 152.
Preuves du contraire. 147. Avoit ordonné le
massacre des Protestans en Irlande. 156. Sans
en avoir donné une Commission dans les for-
mes. 159.
Chemin Romain decouvert en Angleterre. 169.
Chubb (Mr.); Liste de plusieurs Ouvrages pu-
bliez contre lui. 421.
Clément d'Alexandrie; ce qu'il dit des Femmes-
Sœurs des Apôtres. 133.
Clerc (Mr. Le); fon fentiment fur la Femme-
Sour de S. Paul. 131, Courtes Politius de la Cristine en Angleteure 200
Contex Palatines; leur origine en Angleterre. 202. Constantin le Grand (L'Empereur) a probable
ment introduit l'Episcopat en Angleterre. 186.
Cookfon (Mr. le Dr.); fa relation d'un effet ex-
traordinaire de la Foudre. 355.
D.
ENIER de S. Pierre; ce que c'étoit origie
nairement, 191,
Demonstration; ce qui doit être appellé de ce
nom. 284. Ce que c'est qu'une Demonstration
physique. 293. Topiques propres d'une De-
monstration morale. 305,
Desaguliers (Mr); Inventeur d'une machine pour
changer l'air dans une chambre. 338. Sa Let-
tre sur l'usage de cette machine. ibid.
Dieu; son Unité prouvée par les seules lumie-
res de la Raison. 72. Quelles idées les anciens
Ff 2 Phi-

T A B L E

Philosophes attachoient à ce terme. Dudley (Mr. Paul); sa relation de plusieurs T blemens de Terre dans la Nouv. Angles	rem-
E.	349•
Douard le Confesseur; Chartre en que l'on conserve de ce Roi. Eglise; les Souverains prenoient autresois à son gouvernement.	part 360.
Egypte; combien le terrein de ce païs s'est par les inondations du Nil, depuis le De	
Egyptiens (Anciens); leur Science fymbo	
Ener Basinan; differtation fur le véritable teur de ce Livre. Electricité; expériences & observations sur matière. 327. &	Au- 137.
Eleutherus; quel étoit ce fleuve des Anciens Espex; combien l'air y est mal sain. Euroclydon; discussion sur ce vent. Excommunication; ses bornes légitimes. F.	. 389. 170. 394. 380.
ARNABIUS (Thomas); époque de sa Femme-Sœur de S. Paul; differtation là-dessu Fleming (Mr. C.); son Ouvrage contre Mr.	97. 18. 122. Chubh.
Foudre; relation d'un de ses effets extrao	355
Auden (Le Dr.); Auteur de l'Encor I 138. Preuves qui le confirment. Geoffroy (Mr.); fa Lettre fur quelques Semiques.	140.

DES MATIERES.

Gittins (Mr. David); la refutation d'une	Bro=
chure anonyme publiée contre Mr. Hutchi	nson.
•	423.
Gosgen; à quel canton de l'Egypte on do	nnoit
anciennement ce nom.	393.
Grace universelle; Lettre de Mr. Hammond i	ur ce
fujet.	105.
Grande-Bretagne; sa description détaillée. 166	-177.
Gray (Mr. Etienne); ses expériences & obs	erva-
tions sur la lumiere produite par l'Electi	ricité
communicative. 327. Sa Lettre sur le n	
fujet. ibid. Nouvelles expériences que la	
l'a empêché de communiquer.	334.
Grey (Mr.); sa refutation de l'Histoire des	Pure-
tains.	424.
H.	Com
Adley (Mr. George); sa differtation la cause des Vents alisez.	Liur
Hales (Mr. le Dr.); son recueil d'expérie	545·
physiques.	425.
Hammond (Mr. le Dr. Henri); fes Lettres. 92	
A qui addressées. 94. Sa mort.	IIO.
Harwich; argile propre à se pétrisser qu'e	
trouve.	170.
Helsbam (Mr. Richard); son cours de Phys	
	424.
Herbert (Guillaume) transféra le fiége épifc	opal
de Thetford à Norwich, & fit des fondat	ions
	176.
	418.
Hirondelles; dans quel canton de l'Angleterr	∙e el-
les arrivent au Printems.	173.
Hodgson (Mr. Jaques); son Catalogue &	fes
oblervations sur les éclipses des Satellite	
	326.
Ff 3	7701°=

T A B L E

•
Horler (Mr. Joseph); son apologie des Prédica-
teurs de l'Evangile. 421.
Hunauld (Mr. François - Joseph); ses pensées sur
l'operation de la Fistule lacrymale. 344.
Hutchinson (Mr.); ses remarques sur les Démo-
niaques de l'Evangile. 422. Brochure contre
ces Remarques. 423.
I.
TACKSON (Mr. Laurent): sa refutation du Vé-
JACKSON (Mr. Laurent); sa refutation du Véritable Christianisme de Mr. Chubh. 422.
Jerusalem; observations sur son état présent. 391.
Immunitez Ecclésiastiques; combien frivoles. 362.
Inscription pour conserver la mémoire de la pluye
de la Manne. 417.
Interdit; ce que c'est, & son illégitimité. 382.
Jourdain; ce que Mr. Shaw dit de ce fleuve. 397.
Ipswich; causes de sa décadence. 175.
K.
KABYLES, forte d'Arabes; leur manière de vivre. 15. Mr. Sbasu a compilé un Voca-
bulaire de leur Langue. 416.
L.
ANGUE (Ancienne) Angloise; sa confor-
mité avec la Langue Allemande. 171
Laodicée; observations sur cette ville. 386.
Lèze-Majesté; à quelle sorte de crime on donnois
anciennement ce nom en Angleterre. 204.
Lion; comment les Arabes en font la chasse. 18.
Lobb (Mr.); son Traité pratique des maladies
aigues. 421.
Lookup (Mr.); fon Ouvrage fur les fautes des
Versions de la Bible. 426.
Lucius, premier Roi Chrétien des Bretons. 185.
Demande les Loix Romaines à l'Evêque de
Rome, qui les lui refuse. 186.

DES MATIERES.

Lumieres naturelles; ce qu'il faut entendre par il,

M.	
A MAc-Laurin (Mr.) prétend contre	Mr.
MAc-LAURIN (Mr.) prétend contre Bruikenridge, d'avoir inventé le pres	mier
la nouvelle méthode de décrire des Li	znes
•	337.
Mariages entre Personnes de différentes Religi	ons.
- ·	112.
Massacre d'Irlande; preuves qu'il s'étoit	
	156.
Mathématiques fort negligées en Barbarie.	4.
Médecine combien déchuë en Barbarie.	3.
Mer Noire; prodigieuse quantité de vapeurs	ดแร้
	398.
74.1.1.0	428.
Mikias, colomne qui sert à mesurer l'accre	isse.
	408.
Milton (Jean); Recueil complet de ses Oeur	TES.
135	
Misericorde; un des attributs essentiels de I)ieu.
• • • • • • • • • • • • • • • • • • • •	282.
A 77. 11.77	417.
Nil; discussion sur ce fleuve.	407.
77 1 1 7 41 0	366 .
Norfolk; richesse de cette Comté.	176.
О.	- / 0,
BELISQUES (Les) étoient partic	ulie-
4 0 4 77 4 5 7	400.
Oldmixon (Mr.); fon Histoire d'Angleterre	fous
Henri VIII, Édouard VI, Marie & Elisabeth.	12I.
Ordinations Presbyteriennes; ce que Mr. I	Jam-
mond en dit.	114.
р.	
TAPES; leur autorité sur le Temporel	des
PAPES; leur autorité fur le Temporel Rois & des Eglises contestée,	375
F f 4	Pa-

T A B L E

Paralytique de l'Evangile; explication de	cette
histoire. 7. 65	luiv.
Peck (Mr. François); Liste des Ouvrages q	u'il a
publiez.	118
Pegge (Mr. Samuel); ses Récherches su	
	423.
Pellet (Mr. le Dr.); Président du Colleg	e des
Médecins de Londres, à la place du C	
	25. n.
Petyt (Mr. Guillaume); son Traité sur l'ar	
Pouvoir, les Droits & Privileges du F	arle-
ment.	425.
Philosophe Honnête-Homme (Le); Extrait d	
Ouvrage. 261-324. Deux caractères dist	
que l'Auteur a à soutenir.	263.
Piétistes en Angleterre.	428.
Platon; comment il a établi le dogme de	
mortalité de l'ame. 243. A fort mal pr	
l'existence d'un Entendement infini.	
Pratique de la Pieté; qui est l'Auteur de	
Ouvrage extrêmement estimé.	117.
Pyramides d'Egypte; détail fur leurs dimens	ions.
401. Sur leur destination.	403.
R.	
A 1 s o n humaine; Traité de sa force de sa foiblesse. 65-91. Définie par un De	& de
fa foiblesse. 65-91. Définie par un De	éïste.
66. Si la Raison toute seule peut nous	con-
duire à la félicité. 84. Ce qu'il faut ente	ndre
par le mot de Raison. 233. Comment on	peut
dire qu'elle nous instruit.	235.
Rand (Mr. Ijaac); fon Catalogue de Plants	s du
jardin de Chelfea.	325.
Religion; comment définie par un Déiste.	66.
Quelle étoit celle des anciens Bretons.	182.
En quoi confifte la Religion naturelle.	23¢.
 Si elle a ces caractères de vérité auxque 	ls la
	Rai-

DES MATIERES.

Raifon doit se rendre. 268. Signification du mot de Religion. 271. En quel sens employé par le Philosophe Honnête-Homme. 272. & fuiv. Propositions indispensablement nécessaires pour bien établir les fentimens de Religion. 279. La Religion Chrétienne n'a rien changé aux droits des Souverains. Répentance (La) est nécessaire pour appaiser Dieu. Revélation; Traité fur sa nécessité. Reynel (Mr. Richard); fon histoire d'une Catalepfie. Robins (Mr. Benjamin); fes remarques fur diverses matières mathématiques, Romaine (Mr. Guillaume); fon Ouvrage contre Mr. Warburton. 424. Rome; Supériorité de ses Evêques comment expliquée. 369. Origine de la déférence des autres Eglises pour celle de Rome. Rowe (Made. Elisabeth); ses Oeuvres mêlées. 28-64. Sa naissance, 30. Portrait qu'elle fait de son Pere. ibid. Sa pieté & son amour pour l'étude. 31. Son goût pour le dessein. 33. Sa passion pour la Poësse. ibid. Son mariage. 37. Devenue Veuve, elle fe retire à la campagne. 38. Histoire de ses Ouvrages. 39. Sa mort. 40. Son éloge. 41. Echantillons de fon stile épistolaire. 48. & Juiv. Rowe (Mr. Thomas); fa naissance. 34. Ses études. 35 Son amour pour la Liberté. ibid. Auteur de plusieurs Vies d'Hommes Illustres. 36. Epouse Madlle. Elisabeth Singer. 37. Samort. 38. САвват; observation sur son établissement. 111. Religieusement observé par les anciens Saxons. 202.

Ff 5

Si2-

DES MATIERES.

Sour; etymologies de cet ancien nom de la ville
de Tyr. 390.
Souverains; leur droit pour l'Investiture des
Evêchez & Abbayes. 379.
Evêchez & Abbayes. 379. Stebbing (Mr. le Dr.); fon Sermon contre les
Méthodiftes. 431.
Stratford; accroissement de ce village en peu
d'années. 168.
Suffisance (Prétendue) de la Raison pour arriver
à la Religion & au Bonheur. 66.
Suffolk; dans cette Comté arrivent, & de-là
partent les Hirondelles en Angleterre. 173.
Nombre prodigieux de volaille que ce païs
fournit à la ville de Londres. 174.
Т.
ERRE-Sainte; ce que Mr. Shaw en dit.
Tertullien; fon sentiment fur la Femme-Sæur ae
S. Paul. 128.
Thales; s'il a cru l'Immortalité de l'Ame.
246.
Théologie naturelle; ce qu'on doit entendre par-
là. 307.
Trapp (Mr. Joseph); son Ouvrage sur la Piete
outrée. 429.
Tremblement (Grand) de terre dans la Nouv.
Angleterre en 1727; son histoire. 350.
Tripoli (Le nouveau); observations sur cette
ville.
Tripolis (L'ancienne); remarques sur ses ruines.
389.
Tyr; observations fur cette ville. 390.
V.
TTAPEURS qui s'élevent chaque jour de
Y la Mer Noire.
Venta

TABLE DES MATIERES.

Vents alisez; leur cause. 345.
Véritez Spéculatives. 318. Autres, appel-
lées bistoriques. ibid. Troisseme espece, dites
de sentiment.
Vertu magnétique communiquée par la foudre.
356.
Villa Faustina; à quelle ville d'Angleter-
re les Romains avoient donné ce nom.
176.
Villages; accroissement de ceux qui sont
pres de Londres, depuis la revolution.
168.
Volonté (La) peut agir fans la morale. 300.
Vossimis particularité touchant son Histoire du
Pélagianisme.
Vraisemblance morale; sa définition. 295. Quelle est la Vraisemblance physique. ibid.
1 // 1
Ufferius; ses sentimens sur la Grace. 99.
MATERLAND (Mr. Daniel); fon Traité fur la partie facramentelle de l'Eucha-
fur la partie sacramentelle de l'Eucha-
riftie. 427.
Watts (Mr.); fon Ouvrage de la force &
de la foiblesse de la Raison humaine. 65-
91.
Whitefield (Mr.), Chef des Méthodistes. 428.
Son Ouvrage en leur faveur. 431.
Y.
YARDLEY (Mr. Edouard); fon Traité fur les Généalogies de fesus-Christ.
fur les Généalogies de Jesus-Christ.
433+

Fin de la Table des Matieres.

